LE MANUSCRIT

DU

PROFESSEUR WITTEMBACH

I.

. . . . . .

— Théodore, dit M. le professeur Wittembach, veuillez me donner ce cahier relié en parchemin, sur la seconde tablette, au-dessus du secrétaire; non pas celui-ci, mais le petit in-octavo. C'est là que j'ai réuni toutes les notes de mon journal de 1866, du moins celles qui se rapportent au comte Szémioth.

Le professeur mit ses lunettes, et au milieu du plus profond silence lut ce qui suit :

LOKIS,

avec ce proverbe lithuanien pour épigraphe :

Miszka su Lokiu (1),
Abu du tokiu.

Lorsque parut à Londres la première traduction des saintes Écritures en langue lithuanienne, je publiai dans la *Gazette scientifique et littéraire* de Kœnigsberg un article dans lequel, tout en rendant pleine justice aux efforts du docte interprète et aux pieuses intentions de la Société biblique, je crus devoir signaler quelques

(1) Les deux font la paire; mot à mot, Michon (Michel) avec Lokis, tous les deux les mêmes. *Michaelium cum Lokide, ambo* [*duo*] *ipsissimi.*

légères erreurs, et de plus je fis remarquer que cette version ne pouvait être utile qu'à une partie seulement des populations lithuaniennes. En effet, le dialecte dont on a fait usage n'est que difficilement intelligible aux habitans des districts où se parle la langue *jomaïtique*, vulgairement appelée *jmoude*, je veux dire dans le palatinat de Samogitie, langue qui se rapproche du sanscrit encore plus peut-être que le haut-lithuanien. Cette observation, malgré les critiques furibondes qu'elle m'attira de la part de certain professeur bien connu à l'université de Dorpat, éclaira les honorables membres du conseil d'administration de la Société biblique, et il n'hésita pas à m'adresser l'offre flatteuse de diriger et de surveiller la rédaction de l'Évangile de saint Matthieu en samogitien. J'étais alors trop occupé de mes études sur les langues transouraliennes pour entreprendre un travail plus étendu qui eût compris les quatre Évangiles. Ajournant donc mon mariage avec Mlle Gertrude Weber, je me rendis à Kowno (*Kaunas*), avec l'intention de recueillir tous les monumens linguistiques imprimés ou manuscrits en langue jmoude que je pourrais me procurer, sans négliger, bien entendu, les poésies populaires, *daïnos*, les récits ou légendes, *pasakos*, qui me fourniraient des documens pour un vocabulaire jomaïtique, travail qui devait nécessairement précéder celui de la traduction.

On m'avait donné une lettre pour le jeune comte Michel Szémioth, dont le père, à ce qu'on m'assurait, avait possédé le fameux *Catechismus Samogiticus* du père Lawicki, si rare, que son existence même a été contestée, notamment par le professeur de Dorpat auquel je viens de faire allusion. Dans sa bibliothèque se trouvait, selon les renseignemens qui m'avaient été donnés, une vieille collection de daïnos, ainsi que des poésies dans l'ancienne langue *prussienne*. Ayant écrit au comte Szémioth pour lui exposer le but de ma visite, j'en reçus l'invitation la plus aimable de venir passer dans son château de Médintiltas tout le temps qu'exigeraient mes recherches. Il terminait sa lettre en me disant de la façon la plus gracieuse qu'il se piquait de parler le jmoude presque aussi bien que ses paysans, et qu'il serait heureux de joindre ses efforts aux miens pour une entreprise qu'il qualifiait de *grande* et d'intéressante. Ainsi que quelques-uns des plus riches propriétaires de la Lithuanie, il professait la religion évangélique, dont j'ai l'honneur d'être ministre. On m'avait prévenu que le comte n'était pas exempt d'une certaine bizarrerie de caractère, très hospitalier d'ailleurs, ami des sciences et des lettres, et particulièrement bienveillant pour ceux qui les cultivent. Je partis donc pour Médintiltas.

Au perron du château, je fus reçu par l'intendant du comte, qui me conduisit aussitôt à l'appartement préparé pour me recevoir. —

M. le comte, me dit-il, est désolé de ne pouvoir dîner aujourd'hui avec monsieur le professeur. Il est tourmenté de la migraine, maladie à laquelle il est malheureusement un peu sujet. Si monsieur le professeur ne désire pas être servi dans sa chambre, il dînera avec M. le docteur Frœber, médecin de Mme la comtesse. On dîne dans une heure; on ne fait pas de toilette. Si monsieur le professeur a des ordres à donner, voici le timbre. — Il se retira en me faisant un profond salut.

L'appartement était vaste, bien meublé, orné de glaces et de dorures. Il avait vue d'un côté sur un jardin ou plutôt sur le parc du château, de l'autre sur la grande cour d'honneur. Malgré l'avertissement: « on ne fait pas de toilette, » je crus devoir tirer de ma malle mon habit noir. J'étais en manches de chemise, occupé à déballer mon petit bagage, lorsqu'un bruit de voiture m'attira à la fenêtre qui donnait sur la cour. Une belle calèche venait d'entrer. Elle contenait une dame en noir, un monsieur et une femme vêtue comme les paysannes lithuaniennes, mais si grande et si forte que d'abord je fus tenté de la prendre pour un homme déguisé. Elle descendit la première; deux autres femmes, non moins robustes en apparence, étaient déjà sur le perron. Le monsieur se pencha vers la dame en noir, et à ma grande surprise déboucla une large ceinture de cuir qui la fixait à sa place dans la calèche. Je remarquai que cette dame avait de longs cheveux blancs fort en désordre, et que ses yeux, tout grands ouverts, semblaient inanimés : on eût dit une figure de cire. Après l'avoir détachée, son compagnon lui adressa la parole, chapeau bas, avec beaucoup de respect; mais elle ne parut pas y faire la moindre attention. Alors il se tourna vers les servantes en leur faisant un léger signe de tête. Aussitôt les trois femmes saisirent la dame en noir, et, en dépit de ses efforts pour s'accrocher à la calèche, elles l'enlevèrent comme une plume, et la portèrent dans l'intérieur du château. Cette scène avait pour témoins plusieurs serviteurs de la maison qui semblaient n'y voir rien que de très ordinaire. L'homme qui avait dirigé l'opération tira sa montre et demanda si on allait bientôt dîner. — Dans un quart d'heure, monsieur le docteur, lui répondit-on. — Je n'eus pas de peine à deviner que je voyais le docteur Frœber, et que la dame en noir était la comtesse. D'après son âge, je conclus qu'elle était la mère du comte Szémioth, et les précautions prises à son égard annonçaient assez que sa raison était altérée.

Quelques instans après, le docteur lui-même entra dans ma chambre. — M. le comte étant souffrant, me dit-il, je suis obligé de me présenter moi-même à monsieur le professeur. Le docteur Frœber, à vous rendre mes devoirs. Enchanté de faire la connaissance d'un savant dont le mérite est connu de tous ceux qui lisent

la *Gazette scientifique et littéraire* de Kœnigsberg. Auriez-vous pour agréable qu'on servît?

Je répondis de mon mieux à ses complimens, et lui dis que, s'il était temps de se mettre à table, j'étais prêt à le suivre.

Dès que nous entrâmes dans la salle à manger, un maître d'hôtel nous présenta, selon l'usage du nord, un plateau d'argent chargé de liqueurs et de quelques mets salés et fortement épicés propres à exciter l'appétit.

— Permettez-moi, monsieur le professeur, me dit le docteur, de vous recommander, en ma qualité de médecin, un verre de cette *starka*, vraie eau-de-vie de Cognac, depuis quarante ans dans le fût. C'est la mère des liqueurs. Prenez un anchois de Drontheim, rien n'est plus propre à ouvrir et préparer le tube digestif, organe des plus importans... Et maintenant à table. Pourquoi ne parlerions-nous pas allemand? Vous êtes de Kœnigsberg, moi de Memel, mais j'ai fait mes études à Iéna. De la sorte nous serons plus libres, et les domestiques, qui ne savent que le polonais et le russe, ne nous comprendront pas.

Nous mangeâmes d'abord en silence, puis, après avoir pris un premier verre de vin de Madère, je demandai au docteur si le comte était fréquemment incommodé de l'indisposition qui nous privait aujourd'hui de sa présence.

— Oui et non, répondit le docteur; cela dépend des excursions qu'il fait.

— Comment cela?

— Lorsqu'il va sur la route de Rosienie par exemple, il en revient avec la migraine et l'humeur farouche.

— Je suis allé à Rosienie moi-même sans pareil accident.

— Cela tient, monsieur le professeur, répondit-il en riant, à ce que vous n'êtes pas amoureux.

Je soupirai en pensant à Mlle Gertrude Weber.

— C'est donc à Rosienie, dis-je, que demeure la fiancée de M. le comte?

— Oui, dans les environs. Fiancée?... je n'en sais rien. Une franche coquette! Elle lui fera perdre la tête, comme il est arrivé à sa mère.

— En effet, je crois que Mme la comtesse est... malade?

— Elle est folle, mon cher monsieur, folle! Et le plus grand fou, c'est moi d'être venu ici!

— Espérons que vos bons soins lui rendront la santé.

Le docteur secoua la tête en examinant avec attention la couleur d'un verre de vin de Bordeaux qu'il tenait à la main. — Tel que vous me voyez, monsieur le professeur, j'étais chirurgien-major au

régiment de Kalouga. A Sévastopol, nous étions du matin au soir à couper des bras et des jambes; je ne parle pas des bombes qui nous arrivaient comme des mouches à un cheval écorché; eh bien! mal logé, mal nourri, comme j'étais alors, je ne m'ennuyais pas comme ici, où je mange et bois du meilleur, où je suis logé comme un prince, payé comme un médecin de cour... Mais la liberté, mon cher monsieur!... Figurez-vous qu'avec cette diablesse on n'a pas un moment à soi!

— Y a-t-il longtemps qu'elle est confiée à votre expérience?

— Moins de deux ans; mais il y en a vingt-sept au moins qu'elle est folle, dès avant la naissance du comte. On ne vous a pas conté cela à Rosienie ni à Kowno? Écoutez donc, car c'est un cas sur lequel je veux un jour écrire un article dans le *Journal médical de Saint-Pétersbourg*. Elle est folle de peur...

— De peur? Comment est-ce possible?

— D'une peur qu'elle a eue. Elle est de la famille des Keystut... Oh! dans cette maison-ci, on ne se mésallie pas. Nous descendons, nous, de Gédymin... Donc, monsieur le professeur, trois jours... ou deux jours après son mariage, qui eut lieu dans ce château où nous dînons (à votre santé!),... le comte, le père de celui-ci, s'en va à la chasse. Nos dames lithuaniennes sont des amazones, comme vous savez. La comtesse va aussi à la chasse... Elle reste en arrière ou dépasse les veneurs,... je ne sais lequel... Bon! tout d'un coup le comte voit arriver bride abattue le petit cosaque de la comtesse, un enfant de douze ou quatorze ans. — Maître, dit-il, un ours emporte la maîtresse! — Où cela? dit le comte. — Par là, dit le petit cosaque. — Toute la chasse accourt au lieu qu'il désigne; point de comtesse! Son cheval étranglé d'un côté, de l'autre sa pelisse en lambeaux. On cherche, on bat le bois en tout sens. Enfin un veneur s'écrie : Voilà l'ours! En effet l'ours traversait une clairière, traînant toujours la comtesse, sans doute pour aller la dévorer tout à son aise dans un fourré, car ces animaux-là sont sur leur bouche. Ils aiment, comme les moines, à dîner tranquilles. Marié de deux jours, le comte était fort chevaleresque, il voulait se jeter sur l'ours, le couteau de chasse au poing; mais, mon cher monsieur, un ours de Lithuanie ne se laisse pas transpercer comme un cerf. Par bonheur, le porte-arquebuse du comte, un assez mauvais drôle, ivre ce jour-là à ne pas distinguer un lapin d'un chevreuil, fait feu de sa carabine à plus de cent pas, sans se soucier de savoir si la balle toucherait la bête ou la femme...

— Et il tua l'ours?

— Tout raide. Il n'y a que les ivrognes pour ces coups-là. Il y a aussi des balles prédestinées, monsieur le professeur. Nous avons

ici des sorciers qui en vendent à juste prix... La comtesse était fort égratignée, sans connaissance, cela va sans dire, une jambe cassée. On l'emporte, elle revient à elle; mais la raison était partie. On la mène à Saint-Pétersbourg. Grande consultation, quatre médecins chamarrés de tous les ordres. Ils disent : « Mme la comtesse est grosse, il est probable que sa délivrance déterminera une crise favorable. Qu'on la tienne en bon air, à la campagne, du petit-lait, de la codéine... » On leur donne cent roubles à chacun. Neuf mois après, la comtesse accouche d'un garçon bien constitué; mais la crise favorable? Ah! bien oui!... Redoublement de rage. Le comte lui montre son fils. Cela ne manque jamais son effet... dans les romans. — « Tuez-le! tuez la bête! » qu'elle s'écrie; peu s'en fallut qu'elle ne lui tordît le cou. Depuis lors alternatives de folie stupide ou de manie furieuse. Forte propension au suicide. On est obligé de l'attacher pour lui faire prendre l'air. Il faut trois vigoureuses servantes pour la tenir. Cependant, monsieur le professeur, veuillez noter ce fait : quand j'ai épuisé mon latin auprès d'elle sans pouvoir m'en faire obéir, j'ai un moyen pour la calmer. Je la menace de lui couper les cheveux... Autrefois, je pense, elle les avait très beaux. La coquetterie! voilà le dernier sentiment humain qui est demeuré. N'est-ce pas drôle? Si je pouvais l'instrumenter à ma guise, peut-être la guérirais-je.

— Comment cela?

— En la rouant de coups. J'ai guéri de la sorte vingt paysannes dans un village où s'était déclarée cette curieuse folie russe, le *hurlement* (1); une femme se met à hurler, sa commère hurle. Au bout de trois jours, tout un village hurle. A force de les rosser, j'en suis venu à bout. Prenez une gélinotte, elles sont tendres. Le comte n'a jamais voulu que j'essayasse.

— Comment! vous vouliez qu'il consentît à votre abominable traitement!

— Oh! il a si peu connu sa mère, et puis c'est pour son bien; mais dites-moi, monsieur le professeur, auriez-vous jamais cru que la peur pût faire perdre la raison?

— La situation de la comtesse était épouvantable... Se trouver entre les griffes d'un animal si féroce!

— Eh bien! son fils ne lui ressemble pas. Il y a moins d'un an qu'il s'est trouvé exactement dans la même position, et, grâce à son sang-froid, il s'en est tiré à merveille.

— Des griffes d'un ours?

(1) On appelle en russe une possédée, une hurleuse, *klikoucha*, dont la racine est *klik*, clameur, hurlement.

— D'une ourse, et la plus grande qu'on ait vue depuis longtemps. Le comte a voulu l'attaquer l'épieu à la main. Bah! d'un revers elle écarte l'épieu, elle empoigne M. le comte et le jette par terre aussi facilement que je renverserais cette bouteille. Lui, malin, fait le mort... L'ourse l'a flairé, flairé, puis, au lieu de le déchirer, lui donne un coup de langue. Il a eu la présence d'esprit de ne pas bouger, et elle a passé son chemin.

— L'ourse a cru qu'il était mort. En effet, j'ai ouï dire que ces animaux ne mangent pas les cadavres.

— Il faut le croire et s'abstenir d'en faire l'expérience personnelle; mais, à propos de peur, laissez-moi vous conter une histoire de Sévastopol. Nous étions cinq ou six autour d'une cruche de bière qu'on venait de nous apporter derrière l'ambulance du fameux bastion n° 5. La vedette crie : Une bombe! Nous nous mettons tous à plat ventre, non pas tous, un nommé,... mais il est inutile de dire son nom,... un jeune officier qui venait de nous arriver resta debout, tenant son verre plein, juste au moment où la bombe éclata. Elle emporta la tête de mon pauvre camarade André Speranski, un brave garçon, et cassa la cruche; heureusement elle était à peu près vide. Quand nous nous relevâmes après l'explosion, nous voyons au milieu de la fumée notre ami qui avalait la dernière gorgée de sa bière, comme si de rien n'était. Nous le crûmes un héros. Le lendemain, je rencontre le capitaine Ghédéonof, qui sortait de l'hôpital. Il me dit : « Je dîne avec vous autres aujourd'hui, et, pour célébrer ma rentrée, je paie le champagne. » Nous nous mettons à table. Le jeune officier de la bière y était. Il ne s'attendait pas au champagne. On décoiffe une bouteille près de lui... Paf! le bouchon vient le frapper à la tempe. Il pousse un cri et se trouve mal. Croyez que mon héros avait eu diablement peur la première fois, et que, s'il avait bu sa bière au lieu de se garer, c'est qu'il avait perdu la tête, et il ne lui restait plus qu'un mouvement machinal dont il n'avait pas conscience. En effet, monsieur le professeur, la machine humaine...

— Monsieur le docteur, dit un domestique en entrant dans la salle, la Jdanova dit que Mme la comtesse ne veut pas manger.

— Que le diable l'emporte! grommela le docteur. J'y vais. Quand j'aurai fait manger ma diablesse, monsieur le professeur, nous pourrions, si vous l'aviez pour agréable, faire une petite partie à la *préférence* ou aux *douratchki?*

Je lui exprimai mes regrets de mon ignorance, et, lorsqu'il alla voir sa malade, je passai dans ma chambre et j'écrivis à Mlle Gertrude.

II.

La nuit était chaude, et j'avais laissé ouverte la fenêtre donnant sur le parc. Ma lettre écrite, ne me trouvant encore aucune envie de dormir, je me mis à repasser les verbes irréguliers lithuaniens et à rechercher dans le sanscrit les causes de leurs différentes irrégularités. Au milieu de ce travail qui m'absorbait, un arbre assez voisin de ma fenêtre fut violemment agité. J'entendis craquer des branches mortes, et il me sembla que quelque animal fort lourd essayait d'y grimper. Encore tout préoccupé des histoires d'ours que le docteur m'avait racontées, je me levai, non sans un certain émoi, et à quelques pieds de ma fenêtre, dans le feuillage de l'arbre, j'aperçus une tête humaine, éclairée en plein par la lumière de ma lampe. L'apparition ne dura qu'un instant, mais l'éclat singulier des yeux qui rencontrèrent mon regard me frappa plus que je ne saurais dire. Je fis involontairement un mouvement de corps en arrière, puis je courus à la fenêtre, et, d'un ton sévère, je demandai à l'intrus ce qu'il voulait. Cependant il descendait en toute hâte, et, saisissant une grosse branche entre ses mains, il se laissa pendre, puis tomber à terre, et disparut aussitôt. Je sonnai; un domestique entra. Je lui racontai ce qui venait de se passer. — Monsieur le professeur se sera trompé sans doute. — Je suis sûr de ce que je dis, repris-je. Je crains qu'il n'y ait un voleur dans le parc. — Impossible, monsieur. — Alors c'est donc quelqu'un de la maison?... Le domestique ouvrait de grands yeux sans me répondre. A la fin il me demanda si j'avais des ordres à lui donner. Je lui dis de fermer la fenêtre et je me mis au lit.

Je dormis fort bien sans rêver d'ours ni de voleurs. Le matin, j'achevais ma toilette, quand on frappa à ma porte. J'ouvris et me trouvai en face d'un très grand et beau jeune homme, en robe de chambre boukhare, et tenant à la main une longue pipe turque.

— Je viens vous demander pardon, monsieur le professeur, dit-il, d'avoir si mal accueilli un hôte tel que vous. Je suis le comte Szémioth.

Je me hâtai de répondre que j'avais au contraire à le remercier humblement de sa magnifique hospitalité, et je lui demandai s'il était débarrassé de sa migraine.

— A peu près, dit-il. Jusqu'à une nouvelle crise, ajouta-t-il avec une expression de tristesse. Êtes-vous tolérablement ici? Veuillez vous rappeler que vous êtes chez les barbares. Il ne faut pas être difficile en Samogitie.

Je l'assurai que je me trouvais à merveille. Tout en lui parlant, je

ne pouvais m'empêcher de le considérer avec une curiosité que je trouvais moi-même impertinente. Son regard avait quelque chose d'étrange qui me rappelait malgré moi celui de l'homme que la veille j'avais vu grimpé sur l'arbre;... mais quelle apparence, me disais-je, que M. le comte Szémioth grimpe aux arbres la nuit?

Il avait le front haut et bien développé, quoique un peu étroit. Ses traits étaient d'une grande régularité, seulement ses yeux étaient trop rapprochés, et il me sembla que d'une glandule lacrymale à l'autre il n'y avait pas la place d'un œil, comme l'exige le canon des sculpteurs grecs. Son regard était perçant. Nos yeux se rencontrèrent plusieurs fois malgré nous, et nous les détournions l'un et l'autre avec un certain embarras. Tout à coup le comte éclatant de rire s'écria : Vous m'avez reconnu!

— Reconnu?

— Oui, vous m'avez surpris hier, faisant le franc polisson.

— Oh! monsieur le comte!...

— J'avais passé toute la journée très souffrant, enfermé dans mon cabinet. Le soir, me trouvant mieux, je me suis promené dans le jardin. J'ai vu de la lumière chez vous, et j'ai cédé à un mouvement de curiosité... J'aurais dû me nommer et me présenter, mais la situation était si ridicule... J'ai eu honte et me suis enfui... Me pardonnez-vous de vous avoir dérangé au milieu de votre travail?

Tout cela était dit d'un ton qui voulait être badin; mais il rougissait et était évidemment mal à son aise. Je fis tout ce qui dépendait de moi pour lui persuader que je n'avais gardé aucune impression fâcheuse de cette première entrevue, et pour couper court à ce sujet je lui demandai s'il était vrai qu'il possédât le catéchisme samogitien du père Lawicki?

— Cela se peut; mais, à vous dire la vérité, je ne connais pas trop la bibliothèque de mon père. Il aimait les vieux livres et les raretés. Moi, je ne lis guère que des ouvrages modernes; mais nous chercherons, monsieur le professeur. Vous voulez donc que nous lisions l'Évangile en jmoude?

— Ne pensez-vous pas, monsieur le comte, qu'une traduction des Écritures dans la langue de ce pays ne soit très désirable?

— Assurément; pourtant, si vous voulez bien me permettre une petite observation, je vous dirai que, parmi les gens qui ne savent d'autre langue que le jmoude, il n'y en a pas un seul qui sache lire.

— Peut-être, mais je demande à votre excellence (1) la permission de lui faire remarquer que la plus grande des difficultés pour apprendre à lire, c'est le manque de livres. Quand les paysans samogitiens auront un texte imprimé, ils voudront le lire, et ils appren-

(1) *Siatelstvo*, votre *éclat lumineux*, c'est le titre qu'on donne à un comte.

dront à lire. C'est ce qui est arrivé déjà à bien des sauvages,.. non que je veuille appliquer cette qualification aux habitans de ce pays... D'ailleurs, ajoutai-je, n'est-ce pas une chose déplorable qu'une langue disparaisse sans laisser de traces? Depuis une trentaine d'années, le *prussien* n'est plus qu'une langue morte. La dernière personne qui savait le *cornique* est morte l'autre jour...

— Triste! interrompit le comte. Alexandre de Humboldt racontait à mon père qu'il avait connu en Amérique un perroquet qui seul savait quelques mots de la langue d'une tribu aujourd'hui entièrement détruite par la petite vérole. Voulez-vous permettre qu'on apporte le thé ici?

Pendant que nous prenions le thé, la conversation roula sur la langue jmoude. Le comte blâmait la manière dont les Allemands ont imprimé le lithuanien, et il avait raison. — Votre alphabet, disait-il, ne convient pas à notre langue. Vous n'avez ni notre J, ni notre L, ni notre Y, ni notre Ë. J'ai une collection de *daïnos* publiée l'année passée à Kœnigsberg, et j'ai toutes les peines du monde à deviner les mots, tant ils sont étrangement figurés.

— Votre excellence parle sans doute des daïnos de Lessner?

— Oui. C'est de la poésie bien plate, n'est-ce pas?

— Peut-être eût-il trouvé mieux. Je conviens que, tel qu'il est, ce recueil n'a qu'un intérêt purement philologique; mais je crois qu'en cherchant bien on parviendrait à recueillir des fleurs plus suaves parmi vos poésies populaires.

— Hélas! j'en doute fort malgré tout mon patriotisme.

— Il y a quelques semaines, on m'a donné à Wilno une ballade vraiment belle, de plus historique... La poésie en est remarquable... Me permettriez-vous de vous la lire? Je l'ai dans mon portefeuille.

— Très volontiers.

Il s'enfonça dans son fauteuil après m'avoir demandé la permission de fumer. — Je ne comprends la poésie qu'en fumant, dit-il.

— Cela est intitulé : *Les trois fils de Boudrys.*

— Les trois fils de Boudrys? s'écria le comte avec un mouvement de surprise.

— Oui. Boudrys, votre excellence le sait mieux que moi, est un personnage historique.

Le comte me regardait fixement avec son regard singulier. Quelque chose d'indéfinissable, à la fois timide et farouche, qui produisait une impression presque pénible, quand on n'y était pas habitué. Je me hâtai de lire pour y échapper.

« Les trois fils de Boudrys.

« Dans la cour de son château, le vieux Boudrys appelle ses trois fils, trois vrais Lithuaniens comme lui. Il leur dit : Enfans, faites

manger vos chevaux de guerre, apprêtez vos selles; aiguisez vos sabres et vos javelines.

« On dit qu'à Wilno la guerre est déclarée contre les trois coins du monde. Olgerd marchera contre les Russes; Skirghello contre nos voisins les Polonais; Keystut tombera sur les Teutons (1).

« Vous êtes jeunes, forts, hardis, allez combattre : que les dieux de la Lithuanie vous protégent! Cette année, je ne ferai pas campagne, mais je veux vous donner un conseil. Vous êtes trois, trois routes s'ouvrent à vous.

« Qu'un de vous accompagne Olgerd en Russie, aux bords du lac Ilmen, sous les murs de Novgorod. Les peaux d'hermine, les étoffes brochées, s'y trouvent à foison. Chez les marchands autant de roubles que de glaçons dans le fleuve.

« Que le second suive Keystut dans sa chevauchée. Qu'il mette en pièces la racaille porte-croix! L'ambre, là, c'est leur sable de mer; leurs draps, par leur lustre et leurs couleurs, sont sans pareils. Il y a des rubis dans les vêtemens de leurs prêtres.

« Que le troisième passe le Niémen avec Skirghello. De l'autre côté, il trouvera de vils instrumens de labourage. En revanche, il pourra choisir de bonnes lances, de forts boucliers, et il m'en ramènera une bru.

« Les filles de Pologne, enfans, sont les plus belles de nos captives. Folâtres comme des chattes, blanches comme la crème! sous leurs noirs sourcils, leurs yeux brillent comme deux étoiles.

« Quand j'étais jeune, il y a un demi-siècle, j'ai ramené de Pologne une belle captive qui fut ma femme. Depuis longtemps elle n'est plus, mais je ne puis regarder de ce côté du foyer sans penser à elle!

« Il donne sa bénédiction aux jeunes gens, qui déjà sont armés et en selle. Ils partent; l'automne vient, puis l'hiver,... ils ne reviennent pas. Déjà le vieux Boudrys les tient pour morts.

« Vient une tourmente de neige; un cavalier s'approche couvrant de sa bourka (2) noire quelque précieux fardeau. — C'est un sac, dit Boudrys. Il est plein de roubles de Novgorod?... — Non, père. Je vous amène une bru de Pologne.

« Au milieu d'une tourmente de neige, un cavalier s'approche et sa bourka se gonfle sur quelque précieux fardeau. — Qu'est cela, enfant? De l'ambre jaune d'Allemagne? — Non, père. Je vous amène une bru de Pologne.

« La neige tombe en rafales; un cavalier s'avance cachant sous

(1) Les chevaliers de l'ordre teutonique.
(2) Manteau de feutre.

sa bourka quelque fardeau précieux... Mais avant qu'il ait montré son butin, Boudrys a convié ses amis à une troisième noce. »

— Bravo! monsieur le professeur, s'écria le comte : vous prononcez le jmoude à merveille; mais qui vous a communiqué cette jolie daïna?

— Une demoiselle dont j'ai eu l'honneur de faire la connaissance à Wilno, chez la princesse Katazyna Paç.

— Et vous l'appelez?

— La *panna* Iwinska.

— Mlle Ioulka (1)! s'écria le comte. La petite folle! J'aurais dû la deviner! Mon cher professeur, vous savez le jmoude et toutes les langues savantes, vous avez lu tous les vieux livres, mais vous vous êtes laissé mystifier par une petite fille qui n'a lu que des romans. Elle vous a traduit, en jmoude plus ou moins correct, une des jolies ballades de Mickiewicz, que vous n'avez pas lue, parce qu'elle n'est pas plus vieille que moi. Si vous le désirez, je vais vous la montrer en polonais, ou si vous préférez une excellente traduction russe, je vous donnerai Pouchkine.

J'avoue que je demeurai tout interdit. Quelle joie pour le professeur de Dorpat, si j'avais publié comme originale la daïna des fils de Boudrys!

Au lieu de s'amuser de mon embarras, le comte, avec une exquise politesse, se hâta de détourner la conversation.

— Ainsi, dit-il, vous connaissez Mlle Ioulka?

— J'ai eu l'honneur de lui être présenté.

— Et qu'en pensez-vous? Soyez franc.

— C'est une demoiselle fort aimable.

— Cela vous plaît à dire.

— Elle est très jolie.

— Hon!

— Comment! N'a-t-elle pas les plus beaux yeux du monde?

— Oui...

— Une peau d'une blancheur vraiment extraordinaire... Je me rappelle un ghazel persan où un amant célèbre la finesse de la peau de sa maîtresse. « Quand elle boit du vin rouge, dit-il, on le voit passer le long de sa gorge. » La *panna* Iwinska m'a fait penser à ces vers persans.

— Peut-être Mlle Ioulka présente-elle ce phénomène, mais je ne sais trop si elle a du sang dans les veines... Elle n'a point de cœur... Elle est blanche comme la neige et froide comme elle!...

Il se leva et se promena quelque temps par la chambre sans

(1) Julienne.

parler, et, comme il me semblait, pour cacher son émotion; puis, s'arrêtant tout à coup : — Pardon, dit-il ; nous parlions, je crois, de poésies populaires...

— En effet, monsieur le comte...

— Il faut convenir après tout qu'elle a très joliment traduit Miçkiewicz... « Folâtre comme une chatte... blanche comme la crème... ses yeux brillent comme deux étoiles... » C'est son portrait. Ne trouvez-vous pas?

— Tout à fait, monsieur le comte.

— Et quant à cette espièglerie... très déplacée sans doute,.. la pauvre enfant s'ennuie chez une vieille tante... Elle mène une vie de couvent.

— A Wilno, elle allait dans le monde. Je l'ai vue dans un bal donné par les officiers du régiment de...

— Ah!... oui, de jeunes officiers, voilà la société qui lui convient... Rire avec l'un, médire avec l'autre, faire des coquetteries à tous... Voulez-vous voir la bibliothèque de mon père, monsieur le professeur?

Je le suivis jusqu'à une grande galerie où il y avait beaucoup de livres bien reliés, mais rarement ouverts, comme on en pouvait juger à la poussière qui en couvrait les tranches. Qu'on juge de ma joie lorsqu'un des premiers volumes que je tirai d'une armoire se trouva être le *Catechismus Samogiticus!* Je ne pus m'empêcher de jeter un cri de plaisir. Il faut qu'une sorte de mystérieuse attraction exerce son influence à notre insu... Le comte prit le livre, et, après l'avoir feuilleté négligemment, écrivit sur la garde : *A M. le professeur Wittembach, offert par Michel Szémioth.* Je ne saurais exprimer ici le transport de ma reconnaissance, et je me promis mentalement qu'après ma mort ce livre précieux ferait l'ornement de la bibliothèque de l'université où j'ai pris mes grades.

— Veuillez considérer cette bibliothèque comme votre cabinet de travail, me dit le comte, vous n'y serez jamais dérangé.

III.

Le lendemain, après le déjeuner, le comte me proposa de faire une promenade. Il s'agissait de visiter un *kapas* (c'est ainsi que les Lithuaniens appellent les tumulus auxquels les Russes donnent le nom de *kourgâne*) très célèbre dans le pays, parce qu'autrefois les poètes et les sorciers, c'était tout un, s'y réunissaient en certaines occasions solennelles. — J'ai, me dit-il, un cheval fort doux à vous offrir; je regrette de ne pouvoir vous mener en calèche; mais en vérité le chemin où nous allons nous engager n'est nullement carrossable.

J'aurais préféré demeurer dans la bibliothèque à prendre des notes, mais je ne crus pas devoir exprimer un autre désir que celui de mon généreux hôte, et j'acceptai. Les chevaux nous attendaient au bas du perron; dans la cour, un valet tenait un chien en laisse. Le comte s'arrêta un instant, et, se tournant vers moi : — Monsieur le professeur, vous connaissez-vous en chiens?

— Fort peu, votre excellence.

— La staroste de Zorany, où j'ai une terre, m'envoie cet épagneul, dont il dit merveille. Permettez-vous que je le voie? Il appela le valet, qui lui amena le chien. C'était une fort belle bête. Déjà familiarisé avec cet homme, le chien sautait gaîment et semblait plein de feu; mais à quelques pas du comte il mit la queue entre les jambes, se rejeta en arrière et parut frappé d'une terreur subite. Le comte le caressa, ce qui le fit hurler d'une façon lamentable, et après l'avoir considéré quelque temps avec l'œil d'un connaisseur il dit : — Je crois qu'il sera bon. Qu'on en ait soin. — Puis il se mit en selle.

— Monsieur le professeur, me dit le comte, dès que nous fûmes dans l'avenue du château, vous venez de voir la peur de ce chien. J'ai voulu que vous en fussiez témoin par vous-même... En votre qualité de savant, vous devez expliquer les énigmes... Pourquoi les animaux ont-ils peur de moi?

— En vérité, monsieur le comte, vous me faites l'honneur de me prendre pour un OEdipe. Je ne suis qu'un pauvre professeur de linguistique comparée. Il se pourrait...

— Notez, interrompit-il, que je ne bats jamais les chevaux ni les chiens. Je me ferais scrupule de donner un coup de fouet à une pauvre bête qui fait une sottise sans le savoir. Pourtant vous ne sauriez croire l'aversion que j'inspire aux chevaux et aux chiens. Pour les habituer à moi, il me faut deux fois plus de peine et deux fois plus de temps que n'en mettrait un autre. Tenez, le cheval que vous montez, j'ai été longtemps avant de le réduire; maintenant il est doux comme un mouton.

— Je crois, monsieur le comte, que les animaux sont physionomistes, et qu'ils découvrent tout de suite si une personne qu'ils voient pour la première fois a ou non du goût pour eux. Je soupçonne que vous n'aimez les animaux que pour les services qu'ils vous rendent; au contraire quelques personnes ont une partialité naturelle pour certaines bêtes, qui s'en aperçoivent à l'instant. Pour moi, par exemple, j'ai depuis mon enfance une prédilection instinctive pour les chats. Rarement ils s'enfuient quand je m'approche pour les caresser; jamais un chat ne m'a griffé.

— Cela est fort possible, dit le comte. En effet, je n'ai pas ce qui s'appelle du goût pour les animaux... Ils ne valent guère mieux que

les hommes... Je vous mène, monsieur le professeur, dans une forêt où, à cette heure, existe florissant l'empire des bêtes, la *matecznik*, la grande matrice, la grande fabrique des êtres. Oui, selon nos traditions nationales, personne n'en a sondé les profondeurs, personne n'a pu atteindre le centre de ces bois et de ces marécages, excepté, bien entendu, MM. les poètes et les sorciers, qui pénètrent partout. Là vivent en république les animaux... ou sous un gouvernement constitutionnel, je ne saurais dire lequel des deux. Les lions, les ours, les élans, les *joubrs*, ce sont nos urus, tout cela fait très bone ménage. Le mammouth, qui s'est conservé là, jouit d'une très grand considération. Il est, je crois, maréchal de la diète. Ils ont une police très sévère, et quand ils trouvent quelque bête vicieuse, ils la jugent et l'exilent. Elle tombe alors de fièvre en chaud mal. Elle est obligée de s'aventurer dans le pays des hommes. Peu en réchappent (1).

— Fort curieuse légende, m'écriai-je; mais, monsieur le comte, vous parlez de l'urus : ce noble animal que César a décrit dans ses *Commentaires*, et que les rois mérovingiens chassaient dans la forêt de Compiègne, existe-t-il réellement encore en Lithuanie, ainsi que je l'ai ouï dire?

— Assurément. Mon père a tué lui-même un joubr, avec une permission du gouvernement, bien entendu. Vous avez pu en voir la tête dans la grande salle. Moi, je n'en ai jamais vu, je crois que les joubrs sont très rares. En revanche, nous avons ici des loups et des ours à foison. C'est pour une rencontre possible avec un de ces messieurs que j'ai apporté cet instrument (il montrait une *tchékhole* (2) circassienne qu'il avait en bandoulière), et mon groom porte à l'arçon une carabine à deux coups.

Nous commencions à nous engager dans la forêt. Bientôt le sentier fort étroit que nous suivions disparut. A tout moment, nous étions obligés de tourner autour d'arbres énormes, dont les branches basses nous barraient le passage. Quelques-uns, morts de vieillesse et renversés, nous présentaient comme un rempart couronné par une ligne de chevaux de frise impossible à franchir. Ailleurs nous rencontrions des mares profondes couvertes de nénuphars et de lentilles d'eau. Plus loin, nous voyions des clairières dont l'herbe brillait comme des émeraudes; mais malheur à qui s'y aventurerait, car cette riche et trompeuse végétation cache d'ordinaire des gouffres de boue où cheval et cavalier disparaîtraient à jamais... Les difficultés de la route avaient interrompu notre conversation.

(1) Voir *Messire Thaddée* de Mickiewicz; — *La Pologne captive*, de M. Charles Edmond.

(2) Étui de fusil circassien.

Je mettais tous mes soins à suivre le comte, et j'admirais l'imperturbable sagacité avec laquelle il se guidait sans boussole, et retrouvait toujours la direction idéale qu'il fallait suivre pour arriver au kapas. Il était évident qu'il avait longtemps chassé dans ces forêts sauvages.

Nous aperçûmes enfin le tumulus au centre d'une large clairière. Il était fort élevé, entouré d'un fossé encore bien reconnaissable malgré les broussailles et les éboulemens. Il paraît qu'on l'avait déjà fouillé. Au sommet, je remarquai les restes d'une construction en pierres, dont quelques-unes étaient calcinées. Une quantité notable de cendres mêlées de charbons et çà et là des tessons de poteries grossières attestaient qu'on avait entretenu du feu au sommet du tumulus pendant un temps considérable. Si on ajoute foi aux traditions vulgaires, des sacrifices humains auraient été célébrés autrefois sur les *kapas;* mais il n'y a guère de religion éteinte à laquelle on n'ait imputé ces rites abominables, et je doute qu'on pût justifier pareille opinion à l'égard des anciens Lithuaniens par des témoignages historiques.

Nous descendions le tumulus, le comte et moi, pour retrouver nos chevaux que nous avions laissés de l'autre côté du fossé, lorsque nous vîmes s'avancer vers nous une vieille femme s'appuyant sur un baton et tenant une corbeille à la main. — Mes bons seigneurs, nous dit-elle en nous joignant, veuillez me faire la charité pour l'amour du bon Dieu. Donnez-moi de quoi acheter un verre d'eau-de-vie pour réchauffer mon pauvre corps.

Le comte lui jeta une pièce d'argent et lui demanda ce qu'elle faisait dans le bois, si loin de tout endroit habité. Pour toute réponse, elle lui montra son panier, qui était rempli de champignons. Bien que mes connaissances en botanique soient fort bornées, il me sembla que plusieurs de ces champignons appartenaient à des espèces vénéneuses. — Bonne femme, lui dis-je, vous ne comptez pas, j'espère, manger cela?

— Mon bon seigneur, répondit la vieille avec un sourire triste, les pauvres gens mangent tout ce que le bon Dieu leur donne.

— Vous ne connaissez pas nos estomacs lithuaniens, reprit le comte; ils sont doublés de fer-blanc. Nos paysans mangent tous les champignons qu'ils trouvent, et ne s'en portent que mieux.

— Empêchez-la du moins de goûter de l'*agaricus necator,* que je vois dans son panier, m'écriai-je.

Et j'étendis la main pour prendre un champignon des plus vénéneux; mais la vieille retira vivement le panier. — Prends garde, dit-elle d'un ton d'effroi; ils sont gardés... *Pirkuns! Pirkuns!*

Pirkuns, pour le dire en passant, est le nom samogitien de la di-

vinité que les Russes appellent *Péroune;* c'est le Jupiter *tonans* des Slaves. Si je fus surpris d'entendre la vieille invoquer un dieu du paganisme, je le fus bien davantage de voir les champignons se soulever. La tête noire d'un serpent en sortit et s'éleva d'un pied au moins hors du panier. Je fis un saut en arrière, et le comte cracha par-dessus son épaule selon l'habitude superstitieuse des Slaves, qui croient détourner ainsi les maléfices, à l'exemple des anciens Romains. La vieille posa le panier à terre, s'accroupit à côté, puis, la main étendue vers le serpent, elle prononça quelques mots inintelligibles qui avaient l'air d'une incantation. Le serpent demeura immobile pendant une minute, puis, s'enroulant autour du bras décharné de la vieille, disparut dans la manche de sa capote en peau de mouton, qui, avec une mauvaise chemise, composait, je crois, tout le costume de cette Circé lithuanienne. La vieille nous regardait avec un petit rire de triomphe, comme un escamoteur qui vient d'exécuter un tour difficile. Il y avait dans sa physionomie ce mélange de finesse et de stupidité qui n'est pas rare chez les prétendus sorciers, pour la plupart à la fois dupes et fripons.

— Voici, me dit le comte en allemand, un échantillon de *couleur locale;* une sorcière qui charme un serpent, au pied d'un *kapas,* en présence d'un savant professeur et d'un ignorant gentilhomme lithuanien. Cela ferait un joli sujet de tableau de genre pour votre compatriote Knauss... Avez-vous envie de vous faire tirer votre bonne aventure? Vous avez ici une belle occasion.

Je lui répondis que je me garderais bien d'encourager de semblables pratiques. — J'aime mieux, ajoutai-je, lui demander si elle ne sait pas quelque détail sur la curieuse tradition dont vous m'avez parlé. — Bonne femme, dis-je à la vieille, n'as-tu pas entendu parler d'un canton de cette forêt où les bêtes vivent en communauté, ignorant l'empire de l'homme?

La vieille fit un signe de tête affirmatif, et avec son petit rire moitié niais, moitié malin : — J'en viens, dit-elle. Les bêtes ont perdu leur roi. *Noble,* le lion, est mort; les bêtes vont élire un autre roi. Vas-y, tu seras roi peut-être.

— Que dis-tu là, la mère? s'écria le comte, éclatant de rire. Sais-tu bien à qui tu parles? Tu ne sais donc pas que monsieur est... (comment diable dit-on un professeur en jmoude?) monsieur est un grand savant, un sage, un *waïdelote* (1).

La vieille le regarda avec attention. — J'ai tort, dit-elle; c'est toi qui dois aller là-bas. Tu seras leur roi, non pas lui; tu es grand, tu es fort, tu as griffes et dents...

(1) Mauvaise traduction du mot professeur. Les *waïdelotes* étaient les bardes lithuaniens.

— Que dites-vous des épigrammes qu'elle nous décoche? me dit le comte... Tu sais le chemin, ma petite mère? lui demanda-t-il.

Elle lui indiqua de la main une partie de la forêt.

— Oui-da? reprit le comte, et le marais, comment fais-tu pour le traverser? — Vous saurez, monsieur le professeur, que du côté qu'elle indique est un marais infranchissable, un lac de boue liquide recouvert d'herbe verte. L'année dernière, un cerf blessé par moi s'est jeté dans ce diable de marécage. Je l'ai vu s'enfoncer lentement, lentement... Au bout de deux minutes, je ne voyais plus que son bois; bientôt tout a disparu, et deux de mes chiens avec lui.

— Mais moi je ne suis pas lourde, dit la vieille en ricanant.

— Je crois que tu traverses le marécage sans peine, sur un manche à balai.

Un éclair de colère brilla dans les yeux de la vieille. — Mon bon seigneur, dit-elle en reprenant le ton traînant et nasillard des mendians, n'aurais-tu pas une pipe de tabac à donner à une pauvre femme? — Tu ferais mieux, ajouta-t-elle en baissant la voix, de chercher le passage du marais, que d'aller à Dowghielly.

— Dowghielly! s'écria le comte en rougissant. Que veux-tu dire?

Je ne pus m'empêcher de remarquer que ce mot produisait sur lui un effet singulier. Il était évidemment embarrassé; il baissa la tête, et, afin de cacher son trouble, se donna beaucoup de peine pour ouvrir son sac à tabac, suspendu à la poignée de son couteau de chasse.

— Non, ne va pas à Dowghielly, reprit la vieille. La petite colombe blanche n'est pas ton fait. N'est-ce pas, Pirkuns? — En ce moment, la tête du serpent sortit par le collet de la vieille capote et s'allongea jusqu'à l'oreille de sa maîtresse. Le reptile, dressé sans doute à ce manége, remuait les mâchoires comme s'il parlait. — Il dit que j'ai raison, ajouta la vieille.

Le comte lui mit dans la main une poignée de tabac. — Tu me connais? lui demanda-t-il.

— Non, mon bon seigneur.

— Je suis le propriétaire de Médintiltas. Viens me voir un de ces jours. Je te donnerai du tabac et de l'eau-de-vie.

La vieille lui baisa la main, et s'éloigna à grands pas. En un instant, nous l'eûmes perdue de vue. Le comte demeurait pensif, nouant et dénouant les cordons de son sac, sans trop savoir ce qu'il faisait.

— Monsieur le professeur, me dit-il après un assez long silence, vous allez vous moquer de moi. Cette vieille drôlesse me connaît mieux qu'elle ne le prétend, et le chemin qu'elle vient de me montrer... Après tout, il n'y a rien de bien étonnant dans tout cela. Je suis connu dans le pays comme le loup blanc. La coquine m'a vu

plus d'une fois sur le chemin du château de Dowghielly... Il y a là une demoiselle à marier; elle a conclu que j'en étais amoureux... Puis quelque joli garçon lui aura graissé la patte pour qu'elle m'annonçât sinistre aventure... Tout cela saute aux yeux; pourtant... malgré moi, ses paroles me touchent. J'en suis presque effrayé... Vous riez et vous avez raison... La vérité est que j'avais projeté d'aller demander à dîner au château de Dowghielly, et maintenant j'hésite... Je suis un grand fou! Voyons, monsieur le professeur, décidez vous-même. Irons-nous?

— Je me garderai bien d'avoir un avis, lui répondis-je en riant. En matière de mariage, je ne donne jamais de conseil.

Nous avions rejoint nos chevaux. Le comte sauta lestement en selle, et, laissant tomber les rênes, il s'écria : — Le cheval choisira pour nous! — Le cheval n'hésita pas; il entra sur-le-champ dans un petit sentier qui, après plusieurs détours, tomba dans une route ferrée, et cette route menait à Dowghielly. Une demi-heure après, nous étions au perron du château.

Au bruit que firent nos chevaux, une jolie tête blonde se montra à une fenêtre entre deux rideaux. Je reconnus la perfide traductrice de Mickiewicz. — Soyez le bienvenu, dit-elle. Vous ne pouviez venir plus à propos, comte Szémioth. Il m'arrive à l'instant une robe de Paris. Vous ne me reconnaîtrez pas, tant je serai belle.

Les rideaux se refermèrent. En montant le perron, le comte disait entre ses dents : — Assurément ce n'est pas pour moi qu'elle étrennait cette robe...

Il me présenta à Mme Dowghiello, la tante de la *panna* Iwinska, qui me reçut fort obligeamment et me parla de mes derniers articles dans la *Gazette scientifique et littéraire* de Kœnigsberg.

— M. le professeur, dit le comte, vient se plaindre à vous de Mlle Julienne, qui lui a joué un tour très méchant.

— C'est un enfant, monsieur le professeur. Il faut lui pardonner. Souvent elle me désespère avec ses folies. A seize ans, moi, j'étais plus raisonnable qu'elle ne l'est à vingt; mais c'est une bonne fille au fond, et elle a toutes les qualités solides. Elle est très bonne musicienne, elle peint divinement les fleurs, elle parle également bien le français, l'allemand et l'italien... Elle brode...

— Et elle fait des vers jmoudes! ajouta le comte en riant.

— Elle en est incapable! s'écria Mme Dowghiello, à qui il fallut expliquer l'espièglerie de sa nièce.

Mme Dowghiello était instruite et connaissait les antiquités de son pays. Sa conversation me plut singulièrement. Elle lisait beaucoup nos revues allemandes, et avait des notions très saines sur la linguistique. J'avoue que je ne m'aperçus pas du temps que Mlle Iwinska

mit à s'habiller; mais il parut long au comte Szémioth, qui se levait, se rasseyait, regardait à la fenêtre, et tambourinait de ses doigts sur les vitres comme un homme qui perd patience.

Enfin au bout de trois quarts d'heure parut, suivie de sa gouvernante française, Mlle Julienne, portant avec grâce et fierté une robe dont la description exigerait des connaissances bien supérieures aux miennes.

— Ne suis-je pas belle? demanda-t-elle au comte en tournant lentement sur elle-même pour qu'il pût la voir de tous les côtés. Elle ne regardait ni le comte ni moi, elle regardait sa robe.

— Comment, Ioulka, dit Mme Dowghiello, tu ne dis pas bonjour à M. le professeur, qui se plaint de toi?

— Ah! monsieur le professeur! s'écria-t-elle avec une petite moue charmante, qu'ai-je donc fait? Est-ce que vous allez me mettre en pénitence?

— Nous nous y mettrions nous-mêmes, mademoiselle, lui répondis-je, si nous nous privions de votre présence. Je suis loin de me plaindre; je me félicite au contraire d'avoir appris, grâce à vous, que la muse lithuanienne renaît plus brillante que jamais.

Elle baissa la tête, et mettant ses mains devant son visage, en prenant soin de ne pas déranger ses cheveux. — Pardonnez-moi, je ne le ferai plus! dit-elle du ton d'un enfant qui vient de voler des confitures.

— Je ne vous pardonnerai, chère Pani, lui dis-je, que lorsque vous aurez rempli certaine promesse que vous avez bien voulu me faire à Wilno, chez la princesse Katazyna Paç.

— Quelle promesse? dit-elle, relevant la tête et en riant.

— Vous l'avez déjà oubliée? Vous m'avez promis que, si nous nous rencontrions en Samogitie, vous me feriez voir une certaine danse du pays dont vous disiez merveille.

— Oh! la roussalka! J'y suis ravissante, et voilà justement l'homme qu'il me faut.

Elle courut à une table où il y avait des cahiers de musique, en feuilleta un précipitamment, le mit sur le pupitre d'un piano, et s'adressant à sa gouvernante. — Tenez, chère amie, *allegro presto.* — Et elle joua elle-même, sans s'asseoir, la ritournelle pour indiquer le mouvement. — Avancez ici, comte Michel, vous êtes trop Lithuanien pour ne pas bien danser la roussalka;... mais dansez comme un paysan, entendez-vous?

Mme Dowghiello essaya d'une remontrance, mais en vain. Le comte et moi nous insistâmes. Il avait ses raisons, car son rôle dans ce pas était des plus agréables, comme l'on verra bientôt. La gouvernante, après quelques essais, dit qu'elle croyait pouvoir jouer

cette espèce de valse, quelque étrange qu'elle fût, et Mlle Iwinska, ayant rangé quelques chaises et une table qui aurait pu la gêner, prit son cavalier par le collet de l'habit et l'amena au milieu du salon. — Vous saurez, monsieur le professeur, que je suis une roussalka, pour vous servir. — Elle fit une grande révérence. — Une roussalka est une nymphe des eaux. Il y en a une dans toutes ces mares pleines d'eau noire qui embellissent nos forêts. Ne vous en approchez pas! La roussalka sort, encore plus jolie que moi, si c'est possible; elle vous emporte au fond, où selon toute apparence elle vous croque...

— Une vraie sirène! m'écriai-je.

— Lui, continua Mlle Iwinska en montrant le comte Szémioth, est un jeune pêcheur, fort niais, qui s'expose à mes griffes, et moi, pour faire durer le plaisir, je vais le fasciner en dansant un peu autour de lui... Ah! mais pour bien faire il me faudrait un sarafane (1). Quel dommage!... Vous voudrez bien excuser cette robe, qui n'a pas de caractère, pas de couleur locale... Oh! et j'ai des souliers, impossible de danser la roussalka avec des souliers!... et à talons encore!

Elle souleva sa robe, et, secouant avec beaucoup de grâce un joli petit pied, au risque de montrer un peu sa jambe, elle envoya son soulier au bout du salon. L'autre suivit le premier, et elle resta sur le parquet avec ses bas de soie. — Tout est prêt, dit-elle à la gouvernante, et la danse commença.

La roussalka tourne et retourne autour de son cavalier. Il étend les bras pour la saisir, elle passe par-dessous lui et lui échappe. Cela est très gracieux, et la musique a du mouvement et de l'originalité. La figure se termine lorsque le cavalier, croyant saisir la roussalka pour lui donner un baiser, elle fait un bond, le frappe sur l'épaule, et il tombe à ses pieds comme mort... Mais le comte improvisa une variante, qui fut d'étreindre l'espiègle dans ses bras et de l'embrasser bel et bien. Mlle Iwinska poussa un petit cri, rougit beaucoup et alla tomber sur un canapé d'un air boudeur, en se plaignant qu'il l'eût serrée, comme un ours qu'il était. Je vis que la comparaison ne plut pas au comte, car elle lui rappelait un malheur de famille; son front se rembrunit. Pour moi, je remerciai vivement Mlle Iwinska, et donnai des éloges à sa danse, qui me parut avoir un caractère tout antique, rappelant les danses sacrées des Grecs. Je fus interrompu par un domestique annonçant le général et la princesse Véliaminof. Mlle Iwinska fit un bond du canapé à ses souliers, y enfonça à la hâte ses petits pieds et courut au-devant de

(1) Robe des paysannes, sans corsage.

la princesse, à qui elle fit coup sur coup deux profondes révérences. Je remarquai qu'à chacune elle relevait adroitement le quartier de son soulier. Le général amenait deux aides-de-camp, et, comme nous, venait demander la fortune du pot. Dans tout autre pays, je pense qu'une maîtresse de maison eût été un peu embarrassée de recevoir à la fois six hôtes inattendus et de bon appétit; mais telle est l'abondance et l'hospitalité des maisons lithuaniennes que le dîner ne fut pas retardé, je pense, de plus d'une demi-heure. Seulement il y avait trop de pâtés chauds et froids.

IV.

Le dîner fut fort gai. Le général nous donna des détails très intéressants sur les langues qui se parlent dans le Caucase, et dont les unes sont *âryennes* et les autres *touraniennes*, bien qu'entre les différentes peuplades il y ait une remarquable conformité de mœurs et de coutumes. Je fus obligé moi-même de parler de mes voyages, parce que le comte Szémioth m'ayant félicité sur la manière dont je montais à cheval, et ayant dit qu'il n'avait jamais rencontré de ministre ni de professeur qui pût fournir si lestement une traite telle que celle que nous venions de faire, je dus lui expliquer que, chargé par la Société biblique d'un travail sur la langue des *Charruas*, j'avais passé trois ans et demi dans la république de l'Uruguay, presque toujours à cheval et vivant dans les pampas, parmi les Indiens. C'est ainsi que je fus conduit à raconter qu'ayant été trois jours égaré dans ces plaines sans fin, n'ayant pas de vivres ni d'eau, j'avais été réduit à faire comme les *gauchos* qui m'accompagnaient, c'est-à-dire à saigner mon cheval et à boire son sang.

Toutes les dames poussèrent un cri d'horreur. Le général remarqua que les Kalmouks en usaient de même en de semblables extrémités. Le comte me demanda comment j'avais trouvé cette boisson?

— Moralement, répondis-je, elle me répugnait fort; mais physiquement je m'en trouvai fort bien, et c'est à elle que je dois l'honneur de dîner ici aujourd'hui. Beaucoup d'Européens, je veux dire de blancs, qui ont longtemps vécu avec les Indiens, s'y habituent et même y prennent goût. Mon excellent ami, don Fructuoso Rivero, président de la république, perd rarement l'occasion de le satisfaire. Je me souviens qu'un jour, allant au congrès en grand uniforme, il passa devant un *rancho* où l'on saignait un poulain. Il s'arrêta, descendit de cheval pour demander un *chupon*, une sucée, après quoi il prononça un de ses plus éloquens discours.

— C'est un affreux monstre que votre président! s'écria Mlle Iwinska.

— Pardonnez-moi, chère Pani, lui dis-je, c'est un homme très

distingué, d'un esprit supérieur. Il parle merveilleusement plusieurs langues indiennes fort difficiles, surtout le *charrua*, à cause des innombrables formes que prend le verbe, selon son régime direct ou indirect, et même selon les rapports sociaux existant entre les personnes qui le parlent.

J'allais donner quelques détails assez curieux sur le mécanisme du verbe *charrua*, mais le comte m'interrompit pour me demander où il fallait saigner les chevaux quand on voulait boire leur sang.

— Pour l'amour de Dieu, mon cher professeur, s'écria Mlle Iwinska avec un air de frayeur comique, ne le lui dites pas. Il est homme à tuer toute son écurie, et à nous manger nous-mêmes quand il n'aura plus de chevaux.

Sur cette saillie, les dames quittèrent la table en riant, pour aller préparer le thé et le café, tandis que nous fumerions. Au bout d'un quart d'heure, on envoya demander au salon M. le général. Nous voulions le suivre tous; mais on nous dit que ces dames ne voulaient qu'un homme à la fois. Bientôt nous entendîmes au salon de grands éclats de rire et des battemens de main. — Mlle Ioulka fait des siennes, dit le comte. — On vint le demander lui-même; nouveaux rires, nouveaux applaudissemens. Ce fut mon tour après lui. Quand j'entrai dans le salon, toutes les figures avaient pris un semblant de gravité qui n'était pas de trop bon augure. Je m'attendais à quelque niche.

— Monsieur le professeur, me dit le général de son air le plus officiel, ces dames prétendent que nous avons fait trop d'accueil à leur champagne, et ne veulent nous admettre auprès d'elles qu'après une épreuve. Il s'agit de s'en aller les yeux bandés du milieu du salon à cette muraille, et de la toucher du doigt. Vous voyez que la chose est simple, il suffit de marcher droit. Êtes-vous en état d'observer la ligne droite ?

— Je le pense, monsieur le général.

Aussitôt Mlle Iwinska me jeta un mouchoir sur les yeux et le serra de toute sa force par derrière. — Vous êtes au milieu du salon, dit-elle, étendez la main... Bon ! Je parie que vous ne toucherez pas la muraille.

— En avant, marche ! dit le général.

Il n'y avait que cinq ou six pas à faire. Je m'avançai fort lentement, persuadé que je rencontrerais quelque corde ou quelque tabouret, traîtreusement placé sur mon chemin pour me faire trébucher. J'entendais des rires étouffés qui augmentaient mon embarras. Enfin je me croyais tout à fait près du mur lorsque mon doigt, que j'étendais en avant, entra tout à coup dans quelque chose de froid et de visqueux. Je fis une grimace et un saut en arrière,

qui fit éclater tous les assistans. J'arrachai mon bandeau, et j'aperçus près de moi Mlle Iwinska tenant un pot de miel où j'avais fourré le doigt, croyant toucher la muraille. Ma consolation fut de voir les deux aides-de-camp passer par la même épreuve, et ne pas faire meilleure contenance que moi.

Pendant le reste de la soirée, Mlle Iwinska ne cessa de donner carrière à son humeur folâtre. Toujours moqueuse, toujours espiègle, elle prenait tantôt l'un, tantôt l'autre pour objet de ses plaisanteries. Je remarquai cependant qu'elle s'adressait le plus souvent au comte, qui, je dois le dire, ne se piquait jamais, et même semblait prendre plaisir à ses agaceries. Au contraire, quand elle s'attaquait à l'un des aides-de-camp, il fronçait le sourcil, et je voyais son œil briller de ce feu sombre qui en réalité avait quelque chose d'effrayant. « Folâtre comme une chatte et blanche comme la crème. » Il me semblait qu'en écrivant ce vers Mickiewicz avait voulu faire le portrait de la *panna* Iwinska.

V.

On se retira assez tard. Dans beaucoup de grandes maisons lithuaniennes, on voit une argenterie magnifique, de beaux meubles, des tapis de Perse précieux, et il n'y a pas, comme dans notre chère Allemagne, de bons lits de plume à offrir à un hôte fatigué. Riche ou pauvre, gentilhomme ou paysan, un Slave sait fort bien dormir sur une planche. Le château de Dowghielly ne faisait point exception à la règle générale. Dans la chambre où l'on nous conduisit, le comte et moi, il n'y avait que deux canapés recouverts en maroquin. Cela ne m'effrayait guère, car dans mes voyages j'avais couché souvent sur la terre nue, et je me moquai un peu des exclamations du comte sur le manque de civilisation de ses compatriotes. Un domestique vint nous tirer nos bottes et nous donna des robes de chambre et des pantoufles. Le comte, après avoir ôté son habit, se promena quelque temps en silence, puis, s'arrêtant devant le canapé où déjà je m'étais étendu : — Que pensez-vous, me dit-il, de Ioulka ?

— Je la trouve charmante.

— Oui, mais si coquette !... Croyez-vous qu'elle ait du goût réellement pour ce petit capitaine blond ?

— L'aide-de-camp ?... Comment pourrais-je le savoir ?

— C'est un fat,.. donc il doit plaire aux femmes.

— Je nie la conclusion, monsieur le comte. Voulez-vous que je vous dise la vérité ? Mlle Iwinska pense beaucoup plus à plaire au comte Szémioth qu'à tous les aides-de-camp de l'armée.

Il rougit sans me répondre; mais il me sembla que mes paroles lui avaient fait un sensible plaisir. Il se promena encore quelque temps sans parler, puis, ayant regardé à sa montre : — Ma foi, dit-il, nous ferions bien de dormir, car il est tard.

Il prit son fusil et son couteau de chasse, qu'on avait déposés dans notre chambre, et les mit dans une armoire dont il retira la clé. — Voulez-vous la garder? me dit-il en me la remettant à ma grande surprise, je pourrais l'oublier. Assurément vous avez plus de mémoire que moi.

— Le meilleur moyen de ne pas oublier vos armes, lui dis-je, serait de les mettre sur cette table près de votre sopha.

— Non... Tenez, à parler franchement, je n'aime pas à avoir des armes près de moi quand je dors... Et la raison, la voici. Quand j'étais aux hussards de Grodno, je couchais un jour dans une chambre avec un camarade, mes pistolets étaient sur une chaise auprès de moi. La nuit, je suis réveillé par une détonation. J'avais un pistolet à la main; j'avais fait feu, et la balle avait passé à deux pouces de la tête de mon camarade... Je ne me suis jamais rappelé le rêve que j'avais eu.

Cette anecdote me troubla un peu. J'étais bien assuré de n'avoir pas de balle dans la tête; mais quand je considérais la taille élevée, la carrure herculéenne de mon compagnon, ses bras nerveux couverts d'un noir duvet, je ne pouvais m'empêcher de reconnaître qu'il était parfaitement en état de m'étrangler avec ses mains, s'il faisait un mauvais rêve. Toutefois je me gardai de lui montrer la moindre inquiétude; seulement je plaçai une lumière sur une chaise auprès de mon canapé, et je me mis à lire le *Catéchisme* de Lawicki, que j'avais apporté. Le comte me souhaita le bonsoir, s'étendit sur son sofa, s'y retourna cinq ou six fois; enfin il parut s'assoupir, bien qu'il fût pelotonné comme l'amant d'Horace, qui, renfermé dans un coffre, touche sa tête de ses genoux repliés :

.... Turpi clausus in arca,
Contractum genibus tangas caput...

De temps en temps il soupirait avec force, ou faisait entendre une sorte de râle nerveux que j'attribuais à l'étrange position qu'il avait prise pour dormir. Une heure peut-être se passa de la sorte. Je m'assoupissais moi-même. Je fermai mon livre, et je m'arrangeais de mon mieux sur ma couche, lorsqu'un ricanement étrange de mon voisin me fit tressaillir. Je regardai le comte. Il avait les yeux fermés, tout son corps frémissait, et de ses lèvres entr'ouvertes s'échappaient quelques mots à peine articulés.

— Bien fraîche!... bien blanche!... Le professeur ne sait ce qu'il

dit... Le cheval ne vaut rien... Quel morceau friand!... — Puis il se mit à mordre à belles dents le coussin où posait sa tête, et en même temps il poussa une sorte de rugissement si fort qu'il se réveilla.

Pour moi, je demeurai immobile sur mon canapé et fis semblant de dormir. Je l'observais pourtant. Il s'assit, se frotta les yeux, soupira tristement et demeura près d'une heure sans changer de posture, absorbé, comme il semblait, dans ses réflexions. J'étais cependant fort mal à mon aise, et je me promis intérieurement de ne jamais coucher à côté de M. le comte. A la longue pourtant, la fatigue triompha de l'inquiétude, et lorsqu'on entra le matin dans notre chambre, nous dormions l'un et l'autre d'un profond sommeil.

VI.

Après le déjeuner, nous retournâmes à Médintiltas. Là, ayant trouvé le docteur Frœber seul, je lui dis que je croyais le comte malade, qu'il avait des rêves affreux, qu'il était peut-être somnambule, et qu'il pouvait être dangereux dans cet état.

— Je me suis aperçu de tout cela, me dit le médecin. Avec une organisation athlétique, il est nerveux comme une jolie femme. Peut-être tient-il cela de sa mère... Elle a été diablement méchante ce matin... Je ne crois pas beaucoup aux histoires de peurs et d'envies de femmes grosses; mais ce qui est certain, c'est que la comtesse est maniaque, et la manie est transmissible par le sang...

— Mais le comte, repris-je, est parfaitement raisonnable; il a l'esprit juste, il est instruit, beaucoup plus que je ne l'aurais cru, je vous l'avoue; il aime la lecture...

— D'accord, d'accord, mon cher monsieur, mais il est souvent bizarre. Il s'enferme quelquefois pendant plusieurs jours; souvent il rôde la nuit; il lit des livres incroyables,... de la métaphysique allemande,... de la physiologie, que sais-je? Hier encore il lui en est arrivé un ballot de Leipsig. Faut-il parler net? un Hercule a besoin d'une Hébé. Il y a ici des paysannes très jolies... Le samedi soir, après le bain, on les prendrait pour des princesses... Il n'y en a pas une qui ne fût fière de distraire monseigneur. A son âge, moi, le diable m'emporte!... Non, il n'a pas de maîtresse, il ne se marie pas, il a tort. Il lui faudrait un dérivatif.

Le matérialisme grossier du docteur me choquant au dernier point, je terminai brusquement l'entretien en lui disant que je faisais des vœux pour que le comte Szémioth trouvât une épouse digne de lui. Ce n'est pas sans surprise, je l'avoue, que j'avais appris du docteur ce goût du comte pour les études philosophiques. Cet officier

de hussards, ce chasseur passionné lisant de la métaphysique allemande et s'occupant de physiologie, cela renversait mes idées. Le docteur avait dit vrai cependant, et dès le jour même j'en eus la preuve.

— Comment expliquez-vous, monsieur le professeur, me dit-il brusquement vers la fin du dîner, comment expliquez-vous la *dualité* ou la *duplicité* de notre nature?... — Et comme il s'aperçut que je ne le comprenais pas parfaitement, il reprit : — Ne vous êtes-vous jamais trouvé au haut d'une tour ou bien au bord d'un précipice, ayant à la fois la tentation de vous élancer dans le vide et un sentiment de terreur absolument contraire?...

— Cela peut s'expliquer par des causes toutes physiques, dit le docteur; 1° la fatigue qu'on éprouve après une marche ascensionnelle détermine un afflux de sang au cerveau, qui...

— Laissons là le sang, docteur, s'écria le comte avec impatience, et prenons un autre exemple. Vous tenez une arme à feu chargée. Votre meilleur ami est là. L'idée vous vient de lui mettre une balle dans la tête. Vous avez la plus grande horreur d'un assassinat, et pourtant vous en avez la pensée. Je crois, messieurs, que si toutes les pensées qui nous viennent en tête dans l'espace d'une heure,... je crois que si toutes *vos* pensées, monsieur le professeur, que je tiens pour un sage, étaient écrites, elles formeraient un volume in-folio peut-être, d'après lequel il n'y a pas un avocat qui ne plaidât avec succès votre interdiction, pas un juge qui ne vous mît en prison ou bien dans une maison de fous.

— Ce juge, monsieur le comte, ne me condamnerait pas assurément pour avoir cherché ce matin pendant plus d'une heure la loi mystérieuse d'après laquelle les verbes slaves prennent un sens futur en se combinant avec une préposition; mais si par hasard j'avais eu quelque autre pensée, quelle preuve en tirer contre moi? Je ne suis pas plus maître de mes pensées que des accidens extérieurs qui me les suggèrent. De ce qu'une pensée surgit en moi, on ne peut pas conclure un commencement d'exécution, ni même une résolution. Jamais je n'ai eu l'idée de tuer personne; mais si la pensée d'un meurtre me venait, ma raison n'est-elle pas là pour l'écarter?

— Vous parlez de la raison bien à votre aise; mais est-elle toujours là, comme vous dites, pour nous diriger? Pour que la raison parle et se fasse obéir, il faut de la réflexion, c'est-à-dire du temps et du sang-froid. A-t-on toujours l'un et l'autre? Dans un combat, je vois arriver sur moi un boulet qui ricoche, je me détourne et je découvre mon ami, pour lequel j'aurais donné ma vie, si j'avais eu le temps de réfléchir...

J'essayai de lui parler de nos devoirs d'homme et de chrétien, de

la nécessité où nous sommes d'imiter le guerrier de l'Écriture, toujours prêt au combat; enfin je lui fis voir qu'en luttant sans cesse contre nos passions nous acquérions des forces nouvelles pour les affaiblir et les dominer. Je ne réussis, je le crains, qu'à le réduire au silence, et il ne paraissait pas convaincu.

Je demeurai encore une dizaine de jours au château. Je fis une autre visite à Dowghielly, mais nous n'y couchâmes point. Comme la première fois, Mlle Iwinska se montra espiègle et enfant gâtée. Elle exerçait sur le comte une sorte de fascination, et je ne doutai pas qu'il n'en fût fort amoureux. Cependant il connaissait bien ses défauts et ne se faisait pas d'illusions. Il la savait coquette, frivole, indifférente à tout ce qui n'était pas pour elle un amusement. Souvent je m'apercevais qu'il souffrait intérieurement de la savoir si peu raisonnable; mais dès qu'elle lui avait fait quelque petite mignardise, il oubliait tout, sa figure s'illuminait, il rayonnait de joie. Il voulut m'amener une dernière fois à Dowghielly la veille de mon départ, peut-être parce que je restais à causer avec la tante pendant qu'il allait se promener au jardin avec la nièce; mais j'avais fort à travailler, et je dus m'excuser, quelle que fût son insistance. Il revint dîner, bien qu'il nous eût dit de ne pas l'attendre. Il se mit à table, et ne put manger. Pendant tout le repas, il fut sombre et de mauvaise humeur. De temps à autre, ses sourcils se rapprochaient et ses yeux prenaient une expression sinistre. Lorsque le docteur sortit pour se rendre auprès de la comtesse, le comte me suivit dans ma chambre, et me dit tout ce qu'il avait sur le cœur. — Je me repens bien, s'écria-t-il, de vous avoir quitté pour aller voir cette petite folle, qui se moque de moi et qui n'aime que les nouveaux visages; mais heureusement tout est fini entre nous, j'en suis profondément dégoûté, et je ne la reverrai jamais... — Il se promena quelque temps de long en large selon son habitude, puis il reprit : — Vous avez cru peut-être que j'en étais amoureux? C'est ce que pense cet imbécile de docteur. Non, je ne l'ai jamais aimée. Sa mine rieuse m'amusait. Sa peau blanche me faisait plaisir à voir... Voilà tout ce qu'il y a de bon chez elle... la peau surtout. De cervelle, point. Jamais je n'ai vu en elle autre chose qu'une jolie poupée, bonne à regarder quand on s'ennuie et qu'on n'a pas de livre nouveau... Sans doute on peut dire que c'est une beauté... Sa peau est merveilleuse!... monsieur le professeur, le sang qui est sous cette peau doit être meilleur que celui d'un cheval?... Qu'en pensez-vous?

Et il se mit à éclater de rire, mais ce rire faisait mal à entendre.

Je pris congé de lui le lendemain pour continuer mes explorations dans le nord du palatinat.

VII.

Elles durèrent environ deux mois, et je puis dire qu'il n'y a guère de village en Samogitie où je ne me sois arrêté et où je n'aie recueilli quelques documens. Qu'il me soit permis de saisir cette occasion pour remercier les habitans de cette province, et en particulier MM. les ecclésiastiques, pour le concours vraiment empressé qu'ils ont accordé à mes recherches et les excellentes contributions dont ils ont enrichi mon dictionnaire.

Après un séjour d'une semaine à Szawlé, je me proposais d'aller m'embarquer à Klaypeda (port que nous appelons Memel) pour retourner chez moi, lorsque je reçus du comte Szémioth la lettre suivante, apportée par un de ses chasseurs :

« Monsieur le professeur,

« Permettez-moi de vous écrire en allemand. Je ferais encore plus de solécismes, si je vous écrivais en jmoude, et vous perdriez toute considération pour moi. Je ne sais si vous en avez déjà beaucoup, et la nouvelle que j'ai à vous communiquer ne l'augmentera peut-être pas. Sans plus de préface, je me marie, et vous devinez bien à qui. *Jupiter se rit des sermens des amoureux.* Ainsi fait Pirkuns, notre Jupiter samogitien. C'est donc Mlle Julienne Iwinska que j'épouse, le 8 du mois prochain. Vous seriez le plus aimable des hommes si vous veniez assister à la cérémonie. Tous les paysans de Médintiltas et lieux circonvoisins viendront chez moi manger quelques bœufs et d'innombrables cochons, et, quand ils seront ivres, ils danseront dans ce pré, à droite de l'avenue que vous connaissez. Vous verrez des costumes et des coutumes dignes de votre observation. Vous me ferez le plus grand plaisir et à Julienne aussi. J'ajouterai que votre refus nous jetterait dans le plus triste embarras. Vous savez que j'appartiens à la communion évangélique, de même que ma fiancée ; or notre ministre, qui demeure à une trentaine de lieues, est perclus de la goutte, et j'ai osé espérer que vous voudriez bien officier à sa place. Croyez-moi, mon cher professeur, votre bien dévoué,

« MICHEL SZÉMIOTH. »

Au bas de la lettre, en forme de *post-scriptum*, une assez jolie main féminine avait ajouté en jmoude :

« Moi, muse de la Lithuanie, j'écris en jmoude. Michel est un impertinent de douter de votre approbation. Il n'y a que moi en effet qui sois assez folle pour vouloir d'un garçon comme lui. Vous

verrez, monsieur le professeur, le 8 du mois prochain, une mariée un peu *chic*. Ce n'est pas du jmoude, c'est du français. N'allez pas au moins avoir des distractions pendant la cérémonie! »

Ni la lettre ni le *post-scriptum* ne me plurent. Je trouvai que les fiancés montraient une impardonnable légèreté dans une occasion si solennelle. Cependant le moyen de refuser? J'avouerai encore que le spectacle annoncé ne laissait pas de me donner des tentations. Selon toute apparence, dans le grand nombre de gentilshommes qui se réuniraient au château de Médintiltas, je ne manquerais pas de trouver des personnes instruites qui me fourniraient des renseignemens utiles. Mon glossaire jmoude était très riche; mais le sens d'un certain nombre de mots appris de la bouche de paysans grossiers demeurait encore pour moi enveloppé d'une obscurité relative. Toutes ces considérations réunies eurent assez de force pour m'obliger à consentir à la demande du comte, et je lui répondis que dans la matinée du 8 je serais à Médintiltas. Combien j'eus lieu de m'en repentir!

VIII.

En entrant dans l'avenue du château, j'aperçus un grand nombre de dames et de messieurs en toilette du matin, groupés sur le perron ou circulant dans les allées du parc. La cour était pleine de paysans endimanchés. Le château avait un air de fête; partout des fleurs, des guirlandes, des drapeaux et des festons. L'intendant me conduisit à la chambre qui m'avait été préparée au rez-de-chaussée, en me demandant pardon de ne pouvoir m'en offrir une plus belle; mais il y avait tant de monde au château, qu'il avait été impossible de me conserver l'appartement que j'avais occupé à mon premier séjour, et qui était destiné à la femme du maréchal de la noblesse; ma nouvelle chambre d'ailleurs était très convenable, ayant vue sur le parc, et au-dessous de l'appartement du comte. Je m'habillai en hâte pour la cérémonie, je revêtis ma robe; mais ni le comte ni sa fiancée ne paraissaient. Le comte était allé la chercher à Dowghielly. Depuis longtemps, ils auraient dû être arrivés; mais la toilette d'une mariée n'est pas une petite affaire, et le docteur avertissait les invités que, le déjeuner ne devant avoir lieu qu'après le service religieux, les appétits trop impatiens feraient bien de prendre leurs précautions à un certain buffet garni de gâteaux et de toute sorte de liqueurs. Je remarquai à cette occasion combien l'attente excite à la médisance; deux mères de jolies demoiselles invitées à la fête ne tarissaient pas en épigrammes contre la mariée.

Il était plus de midi quand une salve de boîtes et de coups de fusil signala son arrivée, et bientôt après une calèche de gala entra dans l'avenue traînée par quatre chevaux magnifiques. A l'écume qui couvrait leur poitrail, il était facile de voir que le retard n'était pas de leur fait. Il n'y avait dans la calèche que la mariée, Mme Dowghiello et le comte. Il descendit et donna la main à Mme Dowghiello. Mlle Iwinska, par un mouvement plein de grâce et de coquetterie enfantine, fit mine de vouloir se cacher sous son châle pour échapper aux regards curieux qui l'entouraient de tous les côtés. Pourtant elle se leva debout dans la calèche, et elle allait prendre la main du comte, quand les chevaux du brancard, effrayés peut-être de la pluie de fleurs que les paysans lançaient à la mariée, peut-être aussi éprouvant cette étrange terreur que le comte Szémioth inspirait aux animaux, se cabrèrent en s'ébrouant; une roue heurta la borne au pied du perron, et on put croire pendant un moment qu'un accident allait avoir lieu. Mlle Iwinska laissa échapper un petit cri... On fut bientôt rassuré. Le comte, la saisissant dans ses bras, l'emporta jusqu'au haut du perron aussi facilement que s'il n'avait tenu qu'une colombe. Nous applaudissions tous à son adresse et à sa galanterie chevaleresque. Les paysans poussaient des *vivat* formidables, la mariée, toute rouge, riait et tremblait à la fois. Le comte, qui n'était nullement pressé de se débarrasser de son charmant fardeau, semblait triompher en le montrant à la foule qui l'entourait...

Tout à coup une femme de haute taille, pâle, maigre, les vêtemens en désordre, les cheveux épars, et tous les traits contractés par la terreur, parut au haut du perron, sans que personne pût savoir d'où elle venait.

— A l'ours! criait-elle d'une voix aiguë; à l'ours! des fusils!... Il emporte une femme! tuez-le! Feu! feu!

C'était la comtesse. L'arrivée de la mariée avait attiré tout le monde au perron, dans la cour, ou aux fenêtres du château. Les femmes même qui surveillaient la pauvre folle avaient oublié leur consigne; elle s'était échappée, et sans être observée de personne était arrivée jusqu'au milieu de nous. Ce fut une scène très pénible. Il fallut l'emporter malgré ses cris et sa résistance. Beaucoup d'invités ne connaissaient pas sa maladie. On dut leur donner des explications. On chuchota longtemps à voix basse. Tous les visages étaient attristés. — Mauvais présage! — disaient les personnes superstitieuses, et le nombre en est grand en Lithuanie.

Cependant Mlle Iwinska demanda cinq minutes pour faire sa toilette et mettre son voile de mariée, opération qui dura une bonne heure. C'était plus qu'il ne fallait pour que les personnes qui igno-

raient la maladie de la comtesse en apprissent la cause et les détails.

Enfin la mariée reparut magnifiquement parée et couverte de diamans. Sa tante la présenta à tous les invités, et lorsque le moment fut venu de passer à la chapelle, à ma grande surprise, en présence de toute la compagnie, Mme Dowghiello appliqua un soufflet sur la joue de sa nièce, assez fort pour faire retourner ceux qui auraient eu quelque distraction. Ce soufflet fut reçu avec la plus parfaite résignation, et personne ne parut s'en étonner; seulement un homme en noir écrivit quelque chose sur un papier qu'il avait apporté, et quelques-uns des assistans y apposèrent leur signature de l'air le plus indifférent. Ce ne fut qu'à la fin de la cérémonie que j'eus le mot de l'énigme. Si je l'eusse deviné, je n'aurais pas manqué de m'élever avec toute la force de mon ministère sacré contre cette odieuse pratique, laquelle a pour but d'établir un cas de divorce en simulant que le mariage n'a eu lieu que par suite de violence matérielle exercée contre une des parties contractantes.

Après le service religieux, je crus de mon devoir d'adresser quelques paroles au jeune couple, m'attachant à leur mettre devant les yeux la gravité et la sainteté de l'engagement qui venait de les unir, et comme j'avais encore sur le cœur le *post-scriptum* déplacé de Mlle Iwinska, je lui rappelai qu'elle entrait dans une vie nouvelle, non plus accompagnée d'amusemens et de joies juvéniles, mais pleine de devoirs sérieux et de graves épreuves. Il me sembla que cette partie de mon allocution produisit beaucoup d'effet sur la mariée, comme sur toutes les personnes qui comprenaient l'allemand.

Des salves d'armes à feu et des cris de joie accueillirent le cortége au sortir de la chapelle, puis on passa dans la salle à manger. Le repas était magnifique, les appétits fort aiguisés, et d'abord on n'entendit d'autre bruit que celui des couteaux et des fourchettes; mais bientôt, avec l'aide des vins de Champagne et de Hongrie, on commença à causer, à rire et même à crier. La santé de la mariée fut portée avec enthousiasme. A peine venait-on de se rasseoir, qu'un vieux *panc* à moustaches blanches se leva, et d'une voix formidable : — Je vois avec douleur, dit-il, que nos vieilles coutumes se perdent. Jamais nos pères n'eussent porté ce toast avec des verres de cristal. Nous buvions dans le soulier de la mariée, et même dans sa botte, car de mon temps les dames portaient des bottes en maroquin rouge. Montrons, amis, que nous sommes encore de vrais Lithuaniens. — Et toi, madame, daigne me donner ton soulier.

La mariée lui répondit en rougissant, avec un petit rire étouffé : — Viens le prendre, monsieur;... mais je ne te ferai pas raison dans ta botte.

Le *pane* ne se le fit pas dire deux fois, se mit galamment à genoux, ôta un petit soulier de satin blanc à talon rouge, l'emplit de vin de Champagne et but si vite et si adroitement qu'il n'y en eut pas plus de la moitié qui coula sur ses habits. Le soulier passa de main en main, et tous les hommes y burent, mais non sans peine. Le vieux gentilhomme réclama le soulier comme une relique précieuse, et Mme Dowghiello fit prévenir une femme de chambre de venir réparer le désordre de la toilette de sa nièce.

Ce toast fut suivi de beaucoup d'autres, et bientôt les convives devinrent si bruyans, qu'il ne me parut plus convenable de demeurer parmi eux. Je m'échappai de la table sans que personne fît attention à moi, et j'allai respirer l'air en dehors du château; mais là encore je trouvai un spectacle peu édifiant. Les domestiques et les paysans, qui avaient eu de la bière et de l'eau-de-vie à discrétion, étaient déjà ivres pour la plupart. Il y avait eu des disputes et des têtes cassées. Çà et là, sur le pré, des ivrognes se vautraient privés de sentiment, et l'aspect général de la fête tenait beaucoup d'un champ de bataille. J'aurais eu quelque curiosité de voir de près les danses populaires; mais la plupart étaient menées par des bohémiennes effrontées, et je ne crus pas qu'il fût bienséant de me hasarder dans cette bagarre. Je rentrai donc dans ma chambre, je lus quelque temps, puis me déshabillai et m'endormis bientôt.

Lorsque je m'éveillai, l'horloge du château sonnait trois heures. La nuit était claire, bien que la lune fût un peu voilée par une légère brume. J'essayai de retrouver le sommeil; je ne pus y parvenir. Selon mon usage en pareille occasion, je voulus prendre un livre et étudier, mais je ne pus trouver les allumettes à ma portée. Je me levai et j'allais tâtonnant dans ma chambre, quand un corps opaque, très gros, passa devant ma fenêtre, et tomba avec un bruit sourd dans le jardin. Ma première impression fut que c'était un homme, et je crus qu'un de nos ivrognes était tombé par la fenêtre. J'ouvris la mienne et regardai; je ne vis rien. J'allumai enfin une bougie, et, m'étant remis au lit, je repassai mon glossaire jusqu'au moment où l'on m'apporta mon thé.

Vers onze heures, je me rendis au salon, où je trouvai beaucoup d'yeux battus et de mines défaites; j'appris en effet qu'on avait quitté la table fort tard. Ni le comte ni la jeune comtesse n'avaient encore paru. A onze heures et demie, après beaucoup de méchantes plaisanteries, on commença à murmurer, tout bas d'abord, bientôt assez haut. Le docteur Frœber prit sur lui d'envoyer le valet de chambre du comte frapper à la porte de son maître. Au bout d'un quart d'heure, cet homme redescendit, et, un peu ému, rapporta au docteur Frœber qu'il avait frappé plus d'une douzaine de fois, sans

obtenir de réponse. Nous nous consultâmes, Mme Dowghiello, le docteur et moi. L'inquiétude du valet de chambre m'avait gagné. Nous montâmes tous les trois avec lui. Devant la porte, nous trouvâmes la femme de chambre de la jeune comtesse tout effarée, assurant que quelque malheur devait être arrivé, car la fenêtre de madame était toute grande ouverte. Je me rappelai avec effroi ce corps pesant tombé devant ma fenêtre. Nous frappâmes à grands coups. Point de réponse. Enfin le valet de chambre apporta une barre de fer, et nous enfonçâmes la porte... Non! le courage me manque pour décrire le spectacle qui s'offrit à nos yeux. La jeune comtesse était étendue morte sur son lit, la figure horriblement lacérée, la gorge ouverte, inondée de sang. Le comte avait disparu, et personne depuis n'a eu de ses nouvelles.

Le docteur considéra l'horrible blessure de la jeune femme. — Ce n'est pas une lame d'acier, s'écria-t-il, qui a fait cette plaie... C'est une morsure! . . . . . .

Le professeur ferma son livre, et regarda le feu d'un air pensif.

— Et l'histoire est finie? demanda Adélaïde.

— Finie! répondit le professeur d'une voix lugubre.

— Mais, reprit-elle, pourquoi l'avez-vous intitulée *Lokis?* Pas un seul des personnages ne s'appelle ainsi.

— Ce n'est pas un nom d'homme, dit le professeur... Voyons, Théodore, comprenez-vous ce que veut dire Lokis?

— Pas le moins du monde.

— Si vous vous étiez bien pénétré de la loi de transformation du sanscrit au lithuanien, vous auriez reconnu dans lokis le sanscrit *arkcha* ou *rikscha*. On appelle lokis en lithuanien l'animal que les Grecs ont nommé ἄρκτος, les Latins *ursus* et les Allemands *bär*.

Vous comprenez maintenant mon épigraphe :

Miszka su Lokiu
Abu du tokiu.

Vous savez que dans le roman de Renard l'ours s'appelle *damp Brun*. Chez les Slaves, on le nomme Michel, Miszka en lithuanien, et ce surnom remplace presque toujours le nom générique, lokis. C'est ainsi que les Français ont oublié leur mot néolatin de goupil ou gorpil pour y substituer celui de renard. Je vous en citerai bien d'autres exemples...

Mais Adélaïde remarqua qu'il était tard, et on se sépara.

PROSPER MÉRIMÉE.

LE JOURNAL

D'UNE

DAME DE LA COUR

AU TEMPS DE GEORGE Ier (1)

SECONDE PARTIE (1).

I.

Trouvera-t-on indiscret, — avant de passer outre, — que nous répondions par avance à certaines objections prévues sur le plan même de notre travail? Pourquoi donc, s'est déjà peut-être demandé quelque lecteur, donner une telle importance à des souvenirs individuels? La *substance* historique du *Journal* de lady Cowper était facile à dégager, et n'eût point occupé beaucoup de pages. D'un autre côté, les titres personnels de Mary Clavering à l'attention de la postérité, même la plus indulgente, ne semblaient pas comporter autant de développemens.

Ces deux points, nous les accorderons d'autant plus volontiers qu'une première lecture du *Diary* nous avait justement laissé sous l'impression qu'un résumé succinct serait tout à fait en rapport avec la valeur de ce document historique. Néanmoins, en y songeant mieux et après une nouvelle lecture, il nous a semblé que le véritable attrait qui nous y avait convié n'était point dans le témoignage, — quelquefois précieux cependant, — ajouté à la somme des mémoires historiques déjà existans, qu'il était au contraire dans le dévelop-

(1) Voyez la *Revue* du 1er septembre.

pement graduel, très naïvement, très involontairement exposé, d'un caractère complexe aux prises avec une situation particulière. La grande dame anglaise, la femme de cour chez nos voisins au commencement du siècle dernier, voilà surtout l'objet qui sollicitait notre curiosité et qui peut-être sera jugé digne de quelque intérêt. Les circonstances qui mettent en relief la simplicité, la droiture de cette femme d'élite épousée par amour, ne sont probablement pas assez romanesques pour les esprits blasés auxquels les péripéties d'une intrigue violente peuvent seules communiquer une certaine émotion; cependant une intelligence amoureuse du vrai pourra sans doute se complaire dans l'analyse des détails qui lui font connaître à fond, en même temps que la personne même de lady Cowper, le milieu brillant où le sort l'avait placée, les difficultés de tout genre qu'elle rencontra sur son chemin, les périls assez sérieux contre lesquels il lui fallut se tenir en garde. Il demeure évident que sa remarquable beauté avait frappé le roi George Ier, jusqu'alors assez mal partagé sous ce rapport, et à qui l'opinion publique, par un bizarre caprice, faisait en quelque sorte un blâme de tout ce qui manquait à ses favorites allemandes. Le prince de Galles lui-même, fort peu recommandable par sa fidélité conjugale, et qui s'attacha très sérieusement à une femme infiniment moins séduisante que ne devait l'être lady Cowper, avait pour celle-ci, non peut-être un penchant décidé, mais une bonne volonté d'affection qui se traduisait quelquefois par de singulières et très caressantes effusions. La moindre coquetterie, — j'entends de celles que s'interdisent les femmes sérieusement et absolument irréprochables, — eût donc mis le monarque ou l'héritier présomptif de la couronne aux pieds de la femme du lord-chancelier. La faveur déclarée de l'un ou de l'autre, exploitée selon les us et coutumes du temps par une personne aussi au courant des affaires politiques, pouvait devenir une puissance durable, et qui, dans les idées alors reçues, eût trouvé plus de courtisans que de détracteurs. Les « bons conseils » en ce sens, les insinuations tentatrices, ne manquèrent pas à la *dame du palais*; ils la trouvèrent sourde et bien résolue à ne pas déchoir dans sa propre estime. Et cependant, — si la tentation n'était pas bien pressante sous certains rapports malgré le prestige du rang et le reflet de la royauté, — de puissantes considérations eussent milité en faveur d'un parti-pris moins sévère, ne fût-ce que l'agrandissement de la famille, l'accroissement d'un crédit déjà fondé, la perspective d'un premier rôle dans la politique du temps. Convenons qu'il y avait là sujet à réflexion et à lutte intérieure, surtout quand une disgrâce imméritée vint atteindre lord Cowper, et quand ses désaccords avec ses collègues semblèrent rendre imminente la

résolution qu'il manifestait souvent de renoncer à la vie de cour. Plus jeune et moins désenchantée que son mari, lady Cowper se résignait bien à lui faire le sacrifice du rang où elle avait été élevée, et qu'elle lui devait en partie; mais on voit que cette vertueuse résolution lui coûtait plus d'un regret, fort concevable après tout, et, pour les gens doués de quelque expérience, cette situation délicate, cette lutte du devoir contre les penchans, les intérêts personnels, constitue un drame complet, plus émouvant dans sa réalité que la plupart des combinaisons auxquelles le romancier et l'auteur dramatique demandent leurs succès ordinaires.

Nous indiquons ici un seul des aspects par lesquels nous avons été frappé; nous pourrions recommander encore, comme étude à suivre d'après le *Journal*, celle du caractère de l'auteur : un curieux mélange de souplesse et de fierté, de bonhomie et de malice, de droiture et de savoir-faire. Ce caractère ne se livre pas tout d'un coup; il se révèle peu à peu, note par note, jour par jour, à la façon des traits que le miniaturiste reproduit par mille menus retours de pinceau sur l'ivoire longuement caressé. Cette dame de cour a ses momens de susceptibilité bourgeoise, ses préoccupations du qu'en-dira-t-on, ses haut-le-corps révoltés, suivis de concessions réfléchies. Tout cela, mêlé aux détails intimes donnés sur quelques incidens secondaires, mais mal connus, peut, ce nous semble, tenir lieu d'une action suivie et d'un intérêt purement narratif, à la condition cependant qu'on ne se méprenne pas sur les qualités fort diverses du roman et de l'autobiographie, et qu'on ne demande pas à celle-ci l'habile distribution, l'intérêt savamment gradué, qui sont l'apanage de la fiction. Le faux est ce qu'il veut, la vérité ne sera jamais que ce qu'elle peut être. Il faut donc l'aimer pour elle-même. Reprenons maintenant notre tâche, un moment interrompue par des explications que motive la nouveauté de notre entreprise, et rappelons en peu de mots les événemens de l'année 1716, auxquels vont faire allusion les notes du *Journal* que nous abrégeons.

Ainsi que nous l'avons déjà vu, cette année mémorable fut tristement inaugurée par les supplices qui donnaient le baptême de sang à la dynastie hanovrienne. Elle vit ensuite se produire une des plus graves modifications constitutionnelles qui aient réglé le mouvement de l'organisme parlementaire. Depuis l'année 1694, la durée de chaque législature était restée fixée à trois ans. Sous le coup des pressantes nécessités que lui faisait l'insurrection de 1715, l'administration whig, ayant à redouter le résultat des élections alors imminentes, fit abolir le *bill triennal*. Ce bill avait été voté en mémoire et en haine du despotisme de Charles II, qui, *dix-sept* années durant, avait gouverné avec la même représentation des communes,

espèce de chambre introuvable qu'aucune élection, — il le savait de reste, — ne lui aurait rendue aussi complaisante et aussi dévouée. Il faut reconnaître que le mandat à court terme (on le recommande pourtant de nos jours encore comme une espèce de panacée parlementaire) n'avait point donné les résultats attendus. Les représentans du pays, élus pour trois ans au lieu de l'être pour sept, ne s'étaient montrés ni plus indépendans ni moins corruptibles. Aussi beaucoup d'esprits distingués ont-ils cru voir dans le retour à la septennalité (mesure dont la légalité a d'ailleurs subi plus d'une critique) le point de départ d'une situation nouvelle; l'émancipation des communes, jusque-là plus subordonnées que de raison soit à l'autorité de la couronne, soit à l'ascendant de la pairie, date pour eux de cette mesure.

Une autre question intérieure fut soulevée par le départ du roi George Ier pour son électorat de Hanovre, départ auquel tous ses ministres s'opposèrent en vain, et que les tories saluèrent d'un long cri de joie. A l'occasion de ce malencontreux voyage éclatèrent les dissidences, jusqu'alors à peu près secrètes, de la famille royale. La jalousie soupçonneuse du père, les aspirations ambitieuses du fils, se manifestèrent publiquement; leur animosité réciproque se donna carrière. Le roi voulait restreindre et restreignit en effet, autant qu'il était en lui, l'autorité qu'il était contraint de déléguer au prince de Galles. Il ne voulut jamais lui conférer une véritable régence, et alla déterrer dans de vieilles annales un titre gothique pour en affubler ce pouvoir sévèrement limité. Le prince délégué ne fut pas régent; il reçut le titre de *lieutenant-gardien* du royaume, titre que personne n'avait porté depuis le Prince Noir. En revanche, dès que son père fut parti, le prince n'épargna rien pour se rendre populaire. Un zèle vindicatif sembla le pousser à tout ce qui pouvait alarmer, irriter la jalousie paternelle, — maladresse dont les conséquences devaient aggraver une situation déjà pénible. Il faudra s'en souvenir quand on lira, vers les dernières pages du *Journal* de lady Cowper, le triste détail des rigueurs exercées par George Ier contre son fils et sa bru, confondue un moment avec le prince dans une commune disgrâce.

Quant au troisième grand événement de l'année 1716, — le traité qui changea les relations de la France et de la Grande-Bretagne, non sans un immense profit ultérieur pour l'un et l'autre pays, — c'est à coup sûr celui qui toucherait nos lecteurs de plus près; mais lord Cowper, très mêlé aux affaires intérieures des trois royaumes et aux débats de la famille royale, ne le fut guère aux négociations qui se suivaient, soit à La Haye, soit à Herrenhausen. Le soin de les mener échut spécialement à Stanhope, aux deux Walpole (Ro-

bert et son frère Horace), enfin à Townshend, dont elles amenèrent la disgrâce momentanée. Aussi n'en trouvons-nous presque aucune trace dans l'écrit qui nous occupe; dès lors nous n'avons sans doute pas à y insister, et maintenant que notre mission de commentateur nous semble remplie, nous reprenons, au point où elle en était restée, la suite de nos extraits.

22 février 1716. — La princesse a lu avec émotion une lettre de lord Carnwath, un des condamnés à mort, qui lui a été remise par sir David Hamilton. — Si ce malheureux veut que je le sauve, disait-elle en pleurant, il faut qu'il avoue plus complétement, qu'il manifeste plus de repentir.

23. — Nous avons la confession détaillée de lord Carnwath, le récit de ses entrevues avec la reine Marie dans un couvent de Paris, puis avec le prétendant en Lorraine, où il obtint trois audiences successives.

D'après Mlle de Schulenburg, la demande de sursis votée par la chambre des lords a vivement contrarié le roi, qui, dit-il, n'osera plus après cela s'exposer aux regards du public. Il est tout spécialement monté contre lord Nottingham, qui, entre lui et les siens, touche bon an mal an quinze mille livres sterling des bontés du roi, et pourrait bien en revanche se montrer plus dévoué.

On m'a remis un spécimen des bâillons trouvés en grand nombre chez un bourgeois de Preston, enragé partisan des Stuarts, et qu'on a pendu après la bataille. Ce sont d'affreux engins armés d'écrous qui s'enfoncent dans les joues, et d'une pointe de fer qui perce la langue pour peu qu'on essaie de parler.

24 février. — Lord Derwentwater s'attendait à être *ajourné* comme lord Carnwath. Peut-être en effet l'eût-on sauvé sans la conduite insensée de sa femme et de ses enfans, qui ont voulu faire échec au pouvoir royal par l'intervention du parlement. Puis, devant le conseil, lorsqu'on l'interrogea, beaucoup d'insolence, et des dénégations absurdes en face de témoignages irrécusables. D'ailleurs il avait été le premier à prendre les armes, ce qui l'a fait choisir pour victime parmi les pairs anglais, comme lord Kenmure parmi ceux d'Écosse. Tous deux sont morts ce matin très courageusement, Derwentwater à moins de trente ans. Ses amis avaient décidé qu'on laisserait le corps exposé le plus longtemps possible, afin de rendre plus vive l'émotion publique. Aucun cercueil n'étant donc à portée de l'échafaud, il a fallu rouler le cadavre dans un méchant morceau de serge noire et l'emporter sur la première voiture venue.

27 février. — Lord Nottingham est destitué, contre l'avis de mon mari, qui voulait faire ajourner cette mesure sévère, et ne punir qu'après un nouveau méfait.

29 février. — J'ai eu pour convives M. et Mme Robethon, lady Powlett et Mme de Gouvernet (la plus aimable sexagénaire du monde). M. Robethon m'a chargée de proposer à mylord d'échanger sa place de chancelier contre celle de président du conseil; j'ai dû lui communiquer cette proposition : mylord refuse positivement. Il est prêt à quitter la partie, si ses collègues le désirent, mais ne veut aucunement admettre que ses fonctions actuelles soient changées. M. Robethon me prie d'insister, l'affaire étant ainsi arrangée, à ce qu'il assure, par les puissances du moment.

1er mars. — Je suis allée souhaiter sa fête à la princesse, qui est pour moi la meilleure des maîtresses et la plus charmante amie. Elle m'apprend que M. de Bernstorff est venu pratiquer le prince pour lui faire agréer la nomination de lord Cowper à la présidence du conseil; le prince a nettement refusé de s'en mêler autrement que sur l'exprès désir de mylord. En remerciant le prince, je n'ai pas manqué de lui répéter la réponse de mon mari aux ouvertures de M. Robethon.

10 mars. — J'ai été retenue à souper chez la princesse, où la duchesse de Monmouth (1) nous a raconté force détails sur la cour de Charles II et sur la mort de ce prince. Il résulte de ces anecdoctes que la duchesse de Portsmouth abusait étrangement la princesse en se targuant devant elle, ces jours-ci, de l'amitié que lui portait la reine Catherine, et des soins que cette indulgente personne avait pris en certaine occasion pour conjurer une fausse couche dont sa rivale était menacée. La duchesse de Monmouth traite tout cela de contes, et déclare que sa majesté déguisait à peine, sous les formes voulues, le mépris que lui inspirait la maîtresse donnée par la France. Celle-ci était à ce point dépourvue de toute clairvoyance que l'intrigue du roi Charles et de la duchesse de Mazarin, connue de tous et de chacun, demeura longtemps un secret pour elle. Quand elle eut fini par s'en apercevoir, elle allait partout se plaignant qu'on lui préférât « une femme sans beauté comme sans esprit. » Ainsi lui plaisait-il d'en juger.

Le roi, très las d'elle, la supportait par habitude et aussi à cause du crédit qu'elle trouvait à la cour de France, dont elle était l'instrument. A l'appui de ceci, la duchesse de Monmouth nous citait le langage tenu par ce prince dans la chambre même de sa maîtresse un jour où, les médecins ayant déclaré qu'il lui restait à peine une demi-heure de vie, elle avait envoyé chercher son royal amant pour prendre congé de lui et recommander leur fils à sa protection. Un des seigneurs de la cour s'approcha de la fenêtre, où le

(1) L'héritière de Buccleugh, qu'on avait mariée à quatorze ans avec le duc de Monmouth, épousa, trois ans après avoir vu périr sur l'échafaud ce premier mari, le troisième lord Cornwallis.

roi se tenait assez négligemment accoudé, pour lui offrir quelques compliments de condoléance. — *God's fish*, mon cher lord, interrompit ce prince avec son juron favori, sachez que je ne crois pas le premier mot de cette prétendue crise. La dame se porte mieux que vous et moi. Seulement il lui est venu quelque fantaisie qu'il faudra trouver moyen de satisfaire. Ce que je vous dis là, je vous le garantis aussi sûrement que si j'étais dans sa peau (1).

La duchesse de Portsmouth est sur le point de retourner en France. Nous sommes redevables de sa visite à l'espoir qu'elle avait conçu de rentrer dans quelques arrérages de ses pensions.

15 et 16 mars. — Procès de lord Wintoun. Mylord Cowper est encore appelé à remplir les fonctions de *high stewart*, honneurs à grimaces (*grinning honours*), comme les appelle sir John Falstaff dans le *Henry IV* de Shakspeare, attendu qu'ils coûtent fort cher et ne rapportent pas un *farthing*. Lord Nottingham et lord Aylesford, récemment frappés de destitution, se sont conduits en cette nouvelle épreuve d'une manière honteuse. Mylord Wintoun s'était arrangé après sa condamnation pour scier un barreau de sa prison au moyen d'un ressort de montre; il a été surpris pendant cette opération, et fait maintenant son possible pour donner à penser qu'il ne jouit pas de toute sa raison, bien qu'en somme il soit tout simplement sans éducation, sans la moindre littérature, et d'une brutalité exceptionnelle. Marié de tous côtés, on lui connaît au moins huit femmes, vivantes et grouillantes. Je m'impatiente malgré moi quand je vois un pareil personnage susciter autour de son nom tant de bruit et de propos. Si ce qu'on en dit est vrai, il fallait tout simplement le déclarer *incapable* de haute trahison.

22 mars. — Mistress Clayton, chez qui nous avons dîné, ne savait assez se louer des bons propos tenus par le prince à l'avantage des Anglais. Ce sont les meilleurs, les plus beaux, les plus dévoués de tous les êtres créés, et on ne peut mieux lui faire sa cour, assure-t-il, qu'en lui trouvant quelque rapport avec eux. Là-dessus grand scandale chez les convives étrangers. Ne pouvant se contenir, les voilà qui déblatèrent de la façon la plus inconvenante contre tout ce qu'ils ont trouvé ici. M. Schutz va jusqu'à prétendre qu'il n'y a pas en Angleterre une seule jolie femme.

1er avril. — Communié avec la princesse dans son salon.

Deux lettres de M. d'Uxelles (2) à M. d'Iberville, qu'on a pu intercepter, montrent la France peu disposée à rompre avec l'Angleterre. Il y a des négociations entamées par M. Devenvorde (3), dont il faut,

(1) Relire la lettre de Mme de Sévigné du 30 mars 1672, où elle traite avec une gaîté si méprisante « la Keroual » et les vues intéressées de cette noble aventurière.

(2) Le maréchal d'Uxelles, alors ministre des affaires étrangères.

(3) Ambassadeur des états auprès du gouvernement anglais.

disent ces lettres, caresser d'abord la vanité, pour en venir après à lui montrer que le succès de l'affaire lui serait personnellement profitable. Les Français ont en aversion notre ambassadeur, le comte de Stairs.

M. Robethon est venu chez le baron de Bernstorff, où nous dînions, et là, soit qu'il fût légèrement pris de boisson, soit par le fait de son impertinence naturelle, il nous parut à tous littéralement insupportable. La princesse soutient que c'est au fond le meilleur homme du monde et fort acceptable quand il veut bien ne pas trancher du bel esprit. Elle m'a parlé de lui quelquefois en d'autres termes, et certain jour les a traités, lui et Bothmar, de *francs coquins*.

La comtesse de Buckenburgh prétendait l'autre jour, pendant une visite, que les femmes anglaises n'ont jamais les dehors des dames de qualité, qu'elles ont la mine basse et timide, l'air humble et craintif, tandis que les étrangères, portant haut et la poitrine en avant, se donnent une tournure majestueuse et semblent de meilleure race. — Madame, lui répondit aussitôt lady Deloraine, c'est notre naissance, ce sont nos titres qui nous font *de qualité*. Pour nous montrer telles, nous n'avons pas, Dieu merci! à étaler notre gorge.

6 avril. — Le baron de Bernstorff m'a priée d'appeler l'attention de mylord sur cette partie du *bill triennal* relative à l'Écosse, et qu'y a introduite lord Islay. — Il s'aperçoit, me dit-il, que le duc d'Argyle et lord Islay manœuvrent pour tirer la couverture à eux, d'abord en provoquant une amnistie générale, et aussi en accaparant la portion du *bill triennal* qui concerne l'Écosse.

7 avril. — Je suis allée après le dîner chez sir Godfrey Kneller, afin d'y voir le portrait qu'il fait de mylord. Ce portrait est destiné à orner mon cabinet de toilette. Mylord y est représenté dans la même attitude que ce cher ami prenait si souvent lorsqu'il veillait à mon chevet pendant la grande maladie que j'ai faite.

14 avril. — Les débats sur l'abolition du *triennal act* ont commencé aujourd'hui. La princesse a voulu y assister. Sa santé est bonne. Je lui ai porté du lait caillé.

Nous avons appris ce matin que mon cousin Tom Forster, l'ex-général des rebelles, s'était échappé de Newgate. Le geôlier a été arrêté. D'après l'interrogatoire qu'il a subi devant le conseil, il paraît avoir été complice de cette heureuse évasion.

16 avril. — La princesse n'est point allée entendre la suite des débats. On m'apprend que lord Nottingham, récapitulant ce que mylord Cowper avait dit samedi dernier, en a fait le sujet des attaques les plus violentes et les moins parlementaires. Son frère et lord Trevor l'aidaient de leur mieux; mais mylord a mené l'affaire contre tous les trois de manière à leur donner regret de l'avoir ainsi pris à partie.

Pendant un dîner chez lady Powlett, Mlle Schutz s'est plainte que nous traitions les étrangers avec trop peu d'égards. Il faudrait, pour satisfaire ses idées sur les préséances respectives, que l'on fît passer sa femme de chambre avant la duchesse de Somerset. Je me permets néanmoins de penser que nous avons accordé à Mlle Schutz plus de civilités qu'elle n'en mérite, mille fois plus, en tout cas, qu'elle n'en obtient de ses compatriotes, qui la traitent, pour parler français, *de haut en bas*. Si elle n'était la nièce de son oncle, et si cet oncle ne jouissait d'un immense crédit, personne ne pourrait endurer ses incartades.

19 avril. — Émotion générale causée par la mort de lady Sunderland (1). La duchesse de Marlborough paraît fort affectée; mais chez elle pareils chagrins ne durent guère. En réalité, — non pas en apparence, — elle vivait aussi mal avec cette fille qu'avec ses autres enfans, qui tous la détestent. Lady Sunderland avait mieux que les autres su garder les dehors de l'affection filiale; mais la duchesse ne se trompait guère sur les mobiles intéressés de sa conduite, et la tenait au fond en médiocre estime.

29 mai. — Anniversaire de la restauration. Rameaux verts (2).

7 juin. — Actions de grâces. Grande foule. Feux de joie.

10 juin. — Anniversaire de la naissance du prétendant. Gardes dans les rues; roses aux boutonnières (3).

12 juin. — On commence à parler de la régence du prince pendant le voyage de sa majesté à l'étranger. Mlle de Schulenburg est ici pour faire entériner son brevet comme duchesse de Munster.

19 juin. — Allée à la cour. Lord Townshend paraît en disgrâce. Mlle de Schulenburg a prêté serment à la chambre haute. Un assez méchant accueil lui a été fait par leurs seigneuries. Mylord s'est chargé de tout pacifier.

26 juin. — Le baron de Bernstorff promet tous ses efforts; mais il craint que le roi et son fils ne puissent jamais s'entendre sur les conditions à faire au prince. Provisoirement on évitera de saisir la chambre du débat relatif à la régence. Le baron va chez la princesse, de là chez le prince; puis il revient à moi, se plaignant de ne pas trouver le prince assez facile aux concessions. Le prince donne cependant carte blanche à lord Cowper, qui se rend chez le roi en compagnie de Bernstorff. Lord Sunderland et lord Townshend insistent pour que le prince se soumette à de nouvelles restrictions; lord Cowper leur résiste avec succès. Le baron de Bernstorff vient

(1) Fille de la duchesse de Marlborough.

(2) Manifestation jacobite. La noix de galle ou *pomme de chêne* portée au chapeau était une allusion à l'heureuse fuite de Charles II, que les branches touffues d'un chêne dérobèrent aux recherches des soldats du parlement.

(3) Encore un signe extérieur de jacobitisme.

me dire que tout s'arrange, puis il court chez la princesse, que le détail des nouvelles comble de joie.

27 juin. — Encore Bernstorff. Il parle de paix, et va chez la princesse. Colère du prince.

28 juin. — D'autres *restrictions* sont mises sur le tapis. Je vais chez mistress Clayton. On y parle d'une brouille nouvelle. Le roi est décidément irrité. Il insiste sur ce que le prince doit être *humilié;* il veut le séparer du duc d'Argyle, de lord Islay, etc. Si son altesse n'accepte pas ces conditions, le roi déclare qu'il enverra chercher le D. E. (1) pour le faire gardien du royaume et duc d'York. Que ne prend-on mon avis sur tout cela? Ils sont plus insensés les uns que les autres, et, chacun ne songeant qu'à ses vues particulières, ils finiront par tout ruiner.

Je trouve dans l'appartement des petites princesses leur mère absolument déchaînée. De là, chez lady Essex Robartes. Mlle Schutz y prêche à qui veut l'écouter l'obéissance filiale. J'essaie de gagner lord Townshend à nos idées. Le prince déclare qu'il n'abandonnera point Argyle. Je m'efforce de l'apaiser. Il est dans une véritable angoisse, et me serre la main à plusieurs reprises. On va par son ordre chercher lord Townshend, pour qui je lui ai demandé quelques bonnes paroles. Il est question d'un défi porté à lord Cadogan (2) par le duc d'Argyle. A aucun prix, le prince ne veut se séparer de ce dernier. Son altesse a écrit au roi.

3 juillet. — Les lords Townshend et Sunderland sont chez le prince, criant, protestant à qui mieux mieux, déclarant qu'ils se savent à tout jamais perdus, etc. On apporte la réponse du roi, et j'en prends copie (3). La princesse croit y reconnaître le style de Robethon. En s'y prenant avec adresse, on pourrait certainement acheter un pa-

(1) Son frère, le duc Ernest-Auguste, qui depuis fut en effet duc d'York, mais qui jusque-là n'avait pas encore quitté le Hanovre.

(2) Diplomate et militaire de premier ordre. Il a sa sépulture à Westminster-Abbey.

(3) Citons les passages les plus significatifs de cette curieuse semonce. — « La première lettre que je reçois de votre part, mon fils, est sur des sujets aussi peu dignes de vous que de moi. A l'égard du duc d'Argyle, j'ai eu de bonnes raisons pour faire ce que j'ai fait; mais je ne sais ce qui vous est le moins avantageux, d'avoir été induit par lui ou par d'autres à faire le pas que vous venez de faire, ou d'y avoir été porté par votre propre mouvement. Vous aurez de la peine à redresser cette démarche dans le public. Quand on en risque de pareilles, on n'est pas en droit d'accuser mes ministres de me faire des rapports désavantageux, et c'est le monde renversé quand le fils veut prescrire au père quel pouvoir ce dernier lui doit donner; ce n'est pas non plus un motif de mettre le destin de mes ministres et autres serviteurs à la merci de votre modération. Il ne paraît pas non plus, à la conduite que vous avez tenue pendant les séances du parlement, que vous ayez si peu *de friandise,* comme vous le dites, *pour le gouvernement,* vous mêlant de choses qui ne vous regardaient pas, et ne vous empêchaient pas de pouvoir être tranquille. Je voudrais savoir quel droit vous aviez de faire des messages à la chambre contre mon intention... Est-ce à vous de mettre des clauses aux dons que

reil drôle. Je rencontre sa femme le soir même chez lady Powlett. Il paraît qu'une pension a été promise par le prince à M. Robethon, lequel se défend d'avoir en rien trempé dans cette dernière affaire. Mensonges que tout cela! Je me souviens fort bien de ce qu'il nous disait, à mylord et à moi, relativement à la régence.

4 juillet. — Avant dix heures chez la princesse. Le prince n'est pas levé. La princesse me dit que son altesse veut envoyer chercher M. de Bernstorff, pour lui manifester l'intention de tout sacrifier à son désir de bien vivre avec le roi, et de lui complaire autant que possible. Il se séparera donc du duc d'Argyle. Son altesse veut aussi faire venir M. Robethon et lui accorder la pension promise.

5 juillet. — M. Robethon assure que le roi reviendra, ce que n'eût point fait sa majesté, si les choses n'avaient pu s'arranger (1). L'absence du roi ne durera pas plus de six mois. Les étrangers prennent congé de la princesse. Je fais mes adieux aux dames de la suite royale.

Au *drawing-room*, le roi s'est montré d'une humeur charmante. Comme je lui souhaitais bon voyage... et prompt retour, il a semblé me dire par son regard que la seconde partie de ma phrase lui semblait pure formule, et qu'il ne voulait encore songer à rien de pareil.

Lord Lovat (2) est venu le soir au conseil, amenant un individu nommé Barnes. Cet homme a dénoncé sous serment certains propos tenus par deux Sulivant, cousins de cet autre Sulivant exécuté l'année dernière au mois d'octobre, et dont le crâne figure encore sur *Temple-Bar*. S'il les en faut croire, le frère de ce supplicié a conçu le projet d'assassiner le roi dans une forêt située entre Utrecht et Loo. Il se servirait pour cela du « parti bleu, » à la tête duquel il

je fais au public? Vous dites à cette occasion que vous avez voulu soutenir l'autorité royale; mais qui vous en avait donné le soin? Vous conviendrez que, quand on n'est pas responsable ni chargé d'une chose, on ne doit pas s'en mêler.

« Il s'agit présentement du duc d'Argyle, lequel, malgré ce que j'ai été obligé de faire à son sujet, vous voulez soutenir et garder à votre service, montrant par là votre opposition à mes sentimens. En même temps vous assujettissez à votre caprice le retardement du voyage que j'ai le dessein de faire. Je demande que vous mettiez fin à tout cela, et que vous satisfassiez aux propositions que M. de Bernstorff vous a faites de ma part. Vous empêcherez de cette manière les démarches que je serais indispensablement, et contre ma volonté, *nécessité* de faire pour soutenir mon autorité.

« Voilà ce que j'ai à vous dire en réponse à votre lettre. Je souhaite que vous en profitiez, et vous mettiez en état de mériter mon amitié. » « GEORGE R. »

(1) Cette menace indirecte du secrétaire intime, donnant à penser que son maître abdiquerait la couronne d'Angleterre plutôt que de reconnaître les droits de son fils, n'est-elle pas une curiosité historique?

(2) Le fameux Simon Fraser, lord Lovat, exécuté en 1745 pour avoir pris une grande part à cette dernière tentative des Stuarts exilés.

a été mis. — On appelle ainsi un détachement de quelque cinquante hommes habitués à battre l'estrade et à rançonner le pays. — Les deux auteurs de cette sinistre révélation n'ont pas manqué d'être sur-le-champ mis en prison. Ce même lord Lovat fut naguère accusé de rapt. Sa victime était une des sœurs du duc d'Athol. Depuis lors, il n'osait plus se produire dans le monde, et n'y a effectivement reparu que lorsqu'il s'est vu gracié pour prix de ses bons services en Écosse.

7 juillet. — Le roi est parti ce matin, et le prince était dans le même carrosse que son père. Avant le départ, le duc d'Argyle et lord Islay sont venus baiser la main du roi pour l'assurer en même temps que leur conduite future montrerait à quel point ils ont été calomniés auprès de sa majesté.

A la cour dès le matin. La princesse a fait prier lord Cowper de venir trouver le prince, lequel n'a confiance qu'en lui. Elle assure qu'une pension de trois cents livres lui a complétement gagné Robethon (ce dont je doute, car il est de ceux qui se vendent, mais ne se livrent point), et que Stanhope, qui accompagne sa majesté, a promis de mander ici *tout* ce qui se passerait là-bas (j'en doute au moins autant que du reste).

Pendant la visite qu'il fit à sa bru hier soir, le roi, dit-elle, lui raconta qu'il avait vu dans les dernières vingt-quatre heures au moins cinquante personnes, et que *toutes*, — à l'unique exception de lord Cowper, — avaient sollicité de lui quelque faveur; comme, lui trouvant la mine un peu fatiguée, elle lui demandait s'il allait bien : — Ne vous étonnez pas, lui répondit-il en riant, si je vous parais un peu pâle. On n'a fait toute la journée que me saigner *à blanc*. La princesse se plaint que M. de Torcy (1) ouvre toutes ses lettres.

8 juillet. — La duchesse de Munster a dit à lady Saint-John, de qui je le tiens, qu'elle s'était opposée à l'expulsion du duc d'Argyle, et qu'elle l'attribuait à l'insistance des ministres. J'ai rencontré l'archevêque (de Cantorbéry); il m'a parlé d'une sorte de pacte en vertu duquel lord Cowper et lui doivent se maintenir ou tomber ensemble. Mon mari a passé deux heures chez le prince, qui promet de suivre ses inspirations en toute chose. Mylord, pour premier conseil, lui prêche le pardon et l'oubli envers ceux dont il croit avoir à se plaindre, et cela dans l'intérêt des affaires en général. Son altesse l'a franchement promis, ajoutant que les bons avis de lord Cowper lui avaient été fort précieux.

Arrêts de mort contre vingt-quatre rebelles, qui seront tous gra-

(1) J.-B. Colbert, marquis de Torcy, neveu du grand Colbert; il était alors membre du conseil de régence.

cié, à l'exception du juge Hall et du curé Paul (1). Le duc de Marlborough est fort malade; il part cette semaine pour son château et de là pour Bath. Mistress Clayton prétend qu'il est demeuré étranger à tout ce qui s'est pratiqué; les autres agissaient sans lui faire part d'aucune de leurs résolutions. J'aurais pu lui demander, cela étant, de m'expliquer les deux visites que mylord Cadogan a faites le même jour à Saint-Albans; mais je n'entends me mêler à tous ces *imbroglios* que si je ne puis faire autrement. Tout le monde est persuadé que la duchesse de Marlborough a reçu cinq mille livres sterling pour faire obtenir la pairie à lord Saint-John.

La princesse m'a parlé en termes fort durs de lord Townshend, dont les feintes caresses et l'hypocrisie la révoltent. Elle lui préfère lord Sunderland, qui a montré plus de franchise en lui avouant qu'il s'était prononcé contre le prince, qu'il tenait pour les *restrictions*, et à l'occasion les demanderait encore. Il avoue aussi avoir poussé à la destitution du duc d'Argyle, vis-à-vis duquel il aurait seulement voulu qu'on gardât plus de formes.

Selon moi (et je l'ai dit à ma maîtresse), c'est encore Robethon qui a le mieux expliqué cette destitution. Il dit que lord Townshend et l'autre secrétaire d'état avaient compté gouverner le prince par l'entremise d'Argyle, ce qui les avait poussés à parler de se démettre, s'il était renvoyé; mais quand ils virent le roi bien décidé, craignant de perdre leurs places, ils se rangèrent avec les ennemis du duc, et le relancèrent avec un extrême acharnement.

Le roi paraît avoir dit à la princesse en lui parlant des méfiances que le prince aurait, selon certaines gens, conçues contre lord Cowper : « Ces soupçons seraient bien mal placés, car le chancelier et le duc de Devonshire sont les deux seuls hommes de bien que j'aie encore rencontrés en ce pays. »

On obtiendra de la princesse qu'elle traite les ministres avec la civilité requise, mais je crois qu'elle aura peine à leur pardonner le passé. Je lui ai lu ce matin quelques poèmes de Mme Deshoulières, entre autres choses, certains passages touchant Brutus, à la hauteur duquel, toute whig que je suis, il m'est impossible d'arriver. J'estime en effet que Brutus aurait dû ou rester fidèle à César ou refuser ses bienfaits. L'ingratitude dont il fit preuve ternit, selon moi, l'éclat de son patriotisme. Là-dessus une grande discussion s'est élevée entre ma maîtresse et moi.

16 juillet. — La duchesse de Roxburgh, tout en affirmant qu'elle n'approuve pas l'expulsion du duc d'Argyle, recommandait à la princesse de ne plus l'admettre auprès d'elle. — Pourquoi cela?

(1) Le premier était juge de paix dans le Northumberland. Le second, William Paul, appartenait à l'église officielle. Tous deux, traînés sur la claie de Newgate à Tyburn, y furent effectivement exécutés pour haute trahison.

lui a-t-il été répondu. Le roi lui permet de venir à la cour, et je regarderais le prince comme coupable d'ingratitude, s'il manquait aux gens qui ont souffert pour sa cause.

Je pourrais confondre lord Sunderland en rapportant ce qu'il a dit en plein conseil, à propos du duc d'Argyle, quand fut votée la clause qui substituait la *guardianship* à la régence; mais je me suis fait une loi de ne rien ébruiter qui puisse contribuer à désunir les membres de l'administration. Peut-être un jour cette humeur pacifique me sera-t-elle imputée à crime.

M. Robethon (il en est formellement convenu avec moi) aurait voulu les restrictions tellement combinées que le prince ne les pût point accepter décemment, et comme je me récriais là-dessus, puisque personne en pareil cas n'aurait osé prendre la moindre initiative durant l'absence du roi : — Vous ne connaissez pas le prince, a repris Robethon. Donnez-lui le pouvoir, et vous le verrez faire place nette de tous les personnages qui agréent à son père; vous le verrez dissoudre le parlement et en venir aux mesures les plus extrêmes. — Je ne puis attribuer ces extravagances qu'au désappointement de l'honnête secrétaire intime, frustré de sa pension de trois cents livres, laquelle lui a été promise, mais pas encore payée. Dès la matinée suivante, je crus devoir en entretenir la princesse à mots couverts, sans répéter aucun des propos qui m'avaient scandalisée. Deux jours après, le prince manda M. Robethon, lui remit un bon de trois cents livres, et lui promit la continuation régulière de cette faveur aussi longtemps qu'on aurait à se louer de ses bons services.

A peine le roi parti, le prince s'est appliqué à se montrer affable et courtois envers chacun. Il veut être en bons termes avec le cabinet, et se rendre exactement compte de la situation politique. Le duc de Roxburgh, qui avait compté que sa femme et sa cousine lui donneraient la haute main sur les affaires, fut fort déçu dans ses espérances. Le crédit de l'une et de l'autre dame avait considérablement baissé. Le bon archevêque et le chancelier ne songeaient qu'à bien ménager toute chose pendant l'absence du roi, et ne pouvaient atteindre ce but qu'en pacifiant de leur mieux les querelles de leurs collègues. Stanhope était parti en même temps que le roi. En fait d'Anglais, sa majesté n'a voulu que lui, Boscawen et le doyen d'Exeter, ce dernier comme chapelain (1).

Le duc de Marlborough et ses amis ont un nouveau plan de campagne pour les prochaines sessions. Lord Townshend sera remercié (la duchesse de Munster m'en avait prévenue avant son départ). M. Methuen restera et aura les sceaux en l'absence de Stanhope.

(1) Hugh Boscawen (depuis lord Falmouth) était contrôleur de la liste civile. Lancelot Blackburn, doyen d'Exeter, passait pour avoir été pirate pendant sa jeunesse. C'était un grand ami de Robert Walpole. Il devint archevêque d'York en 1724.

Walpole sera mis de côté; lord Carnarvon le remplacera. (Il se vante d'avoir refusé en disant que ces changemens de personnes font présager quelque immonde besogne, et qu'il n'est point assez pauvre pour s'en charger.) Au chancelier, trop peu accommodant, on devait substituer M. Vernon; mais, toute réflexion faite, M. Lechmere a paru le seul personnage en état de gouverner Westminster-Hall. Le vrai, c'est que, jaloux de la grande réputation de mylord, ses collègues (sans en prévenir M. de Bernstorff) songeaient à le remplacer par le *lord-chief-justice* Parker. Pendant que s'agitaient ces diverses combinaisons, je ne bougeais guère du logis, et j'y avais fort à faire pour empêcher mon mari de se démettre. Trois semaines au moins s'écoulèrent avant que je l'eusse décidé à ne pas abandonner la partie.

Ce plan, dont beaucoup de détails m'échappent, mit naturellement la ville en rumeur, et surtout lorsque lord Sunderland obtint congé de se rendre en Hanovre auprès du roi. Ce fut justement à ce moment que le prince alla occuper la résidence royale de Hampton-Court, où il vécut tout l'été dans une splendeur inaccoutumée. Mylord Townshend et sa famille y étaient, pour ainsi dire, à demeure, M. Methuen deux fois la semaine, le chancelier une fois seulement. Le comte Bothmar n'en bougeait pas. Le roi l'avait laissé ici pour maintenir l'ordre en toute chose et rendre le compte le plus minutieux de tout ce qui se faisait. Le prince fort heureusement ne donnait aucune prise aux mauvais rapports.

Après le départ de lord Sunderland, les faiseurs de plans se crurent plus près que jamais d'arriver à leurs fins. L'opinion en revanche pronostiqua l'avénement des tories, résultat inévitable des divisions intestines qui minaient le grand parti whig. On supposait d'ailleurs au duc de Marlborough des combinaisons bien plus compliquées, bien autrement ténébreuses que celles dont il laissait percer quelques vagues desseins. Son état de paralysie, qui allait s'aggravant, fut le plus terrible coup porté à ces obscurs projets. Sa vie était en danger; on le sauva cependant, mais il ne recouvra tout entières ni la parole, ni l'intelligence. A Bath, où il passa tout l'été, les artisans d'intrigue se pressaient pourtant autour de lui, car, s'il n'avait plus de conseils à leur donner, encore voulaient-ils user de son nom et de sa bourse, que la duchesse administrait pour lui, et avec des visées d'ambition encore plus hautes. Lord Sunderland alla deux ou trois fois prendre les instructions de sa belle-mère avant de partir pour le continent, et il n'était question à Bath que des grandes choses en voie de s'accomplir aussitôt après le retour du roi.

A Hampton-Court, on dormait sur la foi des traités. La maladie

du duc rassurait les plus poltrons, et on ne remarquait pas assez que la duchesse, maintenant en possession de la bourse conjugale, en disposait plus largement que son mari ne l'avait jamais fait (1). On ne tenait pas compte des avantages qu'elle obtenait de son époux affaibli pour leur gendre Sunderland et pour ses enfans, enrichis aux dépens de lady Godolphin, la belle-sœur du ministre. Lord Townshend avait entrepris la conquête du prince, et parvint en effet à s'insinuer fort avant dans ses bonnes grâces; en revanche, il traitait maintenant la princesse avec une indifférence voisine du mépris. Jamais conduite ne parut si surprenante que la sienne à ce moment-là. Il faisait assidûment sa cour à mistress Howard, à miss Ballandine, à toutes les favorites en herbe ou en gerbe, et, vis-à-vis de la princesse, à peine se montrait-il respectueux. Perspicace comme elle l'est, nul doute qu'elle ne ressentît plus qu'une autre ce manque d'égards. Je priai donc M. Woodford de remontrer à lord Townshend combien il faisait fausse route et combien il était intéressant pour les ministres d'avoir la princesse dans leur jeu. Lord Cowper lui parla dans le même sens, et de fait l'attitude de son collègue se modifia très promptement du tout au tout. La princesse, satisfaite de lui, n'eut plus aucun sujet de trouble; mais alors recommencèrent les menées de Townshend contre mylord au profit de ce même Parker, que mon mari avait fait lui-même *chief-justice*, et que son rival était venu en quelque sorte lui souffler sous le nez. Il agissait tout aussi activement contre l'archevêque. Ni le prince ni la princesse ne prêtaient l'oreille à ses malveillantes insinuations.

Lorsque, vers les premiers jours d'août, lord Sunderland vint prendre congé de leurs altesses, il eut avec la princesse, dans la galerie de Hampton-Court, une conversation tellement animée qu'elle dut lui prescrire de parler plus bas, pour ne pas être entendu des gens qui passaient à chaque instant dans le jardin. — Eh bien! poursuivit-il avec emportement, qu'ils entendent! — Si c'est votre envie, je le veux bien, repartit la princesse; mais alors vous garderez le côté des fenêtres, attendu que, de l'humeur où nous sommes tous deux, l'un de nous infailliblement se jettera par l'une d'elles. Or, à vous parler sans détour, je prétends que ce ne soit pas moi. — Par cet échantillon, il est facile de deviner sur quel ton l'entretien était monté.

En prenant congé de lord Townshend, lord Sunderland lui protesta mille fois qu'il ne ferait rien pour desservir aucun des membres de l'administration auprès du monarque, et qu'il avait pour

(1) Marlborough, immensément riche, était si avare que, pour se rendre chez lui au sortir des *assemblées* de Bath, il regardait à la dépense d'un fiacre, même par une soirée humide et froide.

unique visée le prompt retour de sa majesté. Je ne sais si l'autre prit au sérieux ces belles paroles; mais l'événement prouva combien elles étaient peu sincères. Le premier résultat des secrètes menées du gendre de Marlborough fut la disgrâce de Townshend, disgrâce honorablement déguisée par l'offre qui lui fut faite de la vice-royauté d'Irlande, laquelle tout d'abord il crut devoir refuser malgré les instances de Stanhope. Ce dernier devint alors peu à peu, avec Sunderland, le ministre dirigeant (1).

Le 28 octobre, nous quittâmes Hampton-Court. Les dames d'honneur revinrent par eau, sur la même *barge* que le prince et la princesse. Il faisait merveilleusement beau, et la traversée fut aussi agréable que possible. Rien ne pouvait donner une meilleure idée de la richesse et de la prospérité du royaume que les tableaux successivement déroulés devant nous. Le dimanche suivant, qui fut le 4 novembre, la princesse ressentit les premières douleurs de l'enfantement, sur quoi le conseil fut aussitôt réuni. On avait appelé une sage-femme de mine assez peu rassurante (car elle ressemblait comme deux gouttes d'eau à l'envoyé de France), et sir David Hamilton devait opérer comme médecin assistant. Les dames de la suite insistaient pour qu'il délivrât lui-même la princesse, qui ne voulut jamais en entendre parler. Le conseil tint séance toute la nuit; mais aucun symptôme décisif ne se manifesta. Le mardi, la princesse eut un accès de frissons très violens et très persistans. Sauf les Allemands, tout le monde prit peur. Le conseil envoya chercher Mme de Buckenburgh, et la chargea de dire au prince qu'on le suppliait de faire accoucher la princesse par sir David Hamilton. Cette requête lui déplut, et je fus stupéfaite, le mercredi matin, de voir le sens dessus dessous que causait cette grande affaire. La sage-femme avait formellement refusé ses soins, à moins que leurs altesses ne s'engageassent à la soutenir contre « les grandes dames anglaises, » qui, prétendait-elle, avaient menacé de la faire pendre, si les choses tournaient mal. Ceci mit le prince dans une telle colère qu'il parlait tout uniment de « jeter par les fenêtres » quiconque avait tenu de pareils propos, et prétendrait s'ingérer dans ses affaires privées. Les duchesses de Saint-Albans et de Bolton, que le hasard amenait tout à propos dans la chambre où il tenait ce rude langage, reçurent directement l'apostrophe. A l'instant même, tout

(1) Il était resté, de tous ces revirements ministériels, de toutes ces intrigues menées à la fois en Hanovre et en Angleterre, quelques soupçons sur la sincérité de Stanhope. Lord Mahon, héritier du nom, a voulu justifier son ancêtre, et cette apologie, pour laquelle il lui a fallu entrer dans les détails les plus compliqués, est un des morceaux les plus curieux de son très remarquable ouvrage sur l'histoire de ce temps-là. — Voyez le chapitre VII de l'*History of England*, etc.

changea d'aspect. On ne parla plus que dans les termes les plus rassurans des bons soins, des favorables symptômes qui devaient faire compter sur une heureuse issue. Il n'y eut pas jusqu'à lord Townshend lui-même qui, pour se faire de fête et se montrer bon serviteur, venant à rencontrer la sage-femme dans une antichambre, courut lui prendre la main, la lui secoua cordialement, et, après ce bel exorde, demeura muet vis-à-vis d'elle, car il ne sait pas un mot d'allemand, à lui adresser toute sorte de grimaces plus affectueuses les unes que les autres. Voilà le suprême de la politique et le grand art de faire sa cour!

Notre pauvre princesse ne s'en trouva pas beaucoup plus vaillante. Ses souffrances, ses langueurs, continuèrent jusqu'au vendredi soir, où elle mit au monde un prince défunt...

II.

Le *Journal* de lady Cowper, ainsi que nous l'avons déjà mentionné, s'interrompt brusquement à cette date de novembre 1716, et reprend seulement le 9 avril 1720. Dans l'intervalle, bien des événemens avaient modifié l'état des choses publiques et la situation personnelle des divers acteurs que nous venons de voir à l'œuvre. Le schisme de l'administration whig avait rejeté dans l'opposition Townshend et Walpole, ce dernier n'ayant pas voulu accepter patiemment la disgrâce qui était venue frapper son beau-frère. Stanhope, créé pair et virtuellement premier ministre, avait victorieusement lutté, d'accord avec la France, contre les ambitieuses tentatives d'Alberoni, qui, secondé par l'aventureux Charles XII, ne rêvait rien moins qu'une seconde restauration des Stuarts. En 1718, peu après qu'Addison se fut volontairement retiré, lord Cowper, renonçant à sa grande position judiciaire et politique, avait reçu le titre de comte, et le duc de Shrewsbury était mort. L'assassinat imprévu de Charles XII, l'avortement de la conspiration ourdie en France par le duc et la duchesse du Maine, la misérable tentative du prétendant en 1719, la disgrâce d'Alberoni, due aux efforts combinés de la diplomatie anglaise et française, nous mènent aux premiers jours de l'année suivante, qui fut inaugurée par le retour de Townshend et de Walpole dans le sein de l'administration whig. Ils lui avaient livré sans le moindre scrupule de terribles assauts. Walpole surtout, vaincu dans sa résistance au bill de tolérance (*repeal of the schism act*), venait de prendre une éclatante revanche en faisant rejeter une mesure qu'il aurait dû appuyer de toute son éloquence, puisqu'elle tendait à restreindre, en ce qui concernait la création de nouvelles pairies, la prérogative royale. En haine de son fils,

George Ier donnait son concours à cette mesure essentiellement libérale que Stanhope et Sunderland opposaient d'avance aux empiétemens prémédités, selon eux, par le futur roi d'Angleterre; il s'agissait aussi de refréner les ambitions égoïstes des favoris allemands, qui tous, en vue d'un avenir incertain, voulaient abriter leurs rapines sous le titre de lord et les priviléges de la pairie. On se demande comment les whigs opposans purent se croire autorisés en cette circonstance à marcher d'accord avec les tories, Townshend menant les uns, lord Nottingham à la tête des autres. Il est difficile de ne pas constater ici l'énorme influence que les calculs d'intérêt personnel exerçaient sur la direction politique des diverses fractions parlementaires (1).

Quoi qu'il en soit, le rejet du *peerage-bill* alarma le gouvernement; George Ier se hâta de quitter son cher Hanovre, où il était retourné au mois de mai 1719; il revint le 14 novembre pour ouvrir le parlement en personne. A l'occasion de ce voyage, les dissentimens de la famille royale s'aggravant toujours malgré la réconciliation de 1716, il n'avait été question de régence ni pour le prince ni pour la princesse de Galles, qui ne furent pas même chargés de tenir les *grands levers* à la place du monarque absent. Une clause dérisoire, mais significative, attribuait à leurs enfans (trois petites princesses nées en 1709, 1711 et 1713) ces fonctions purement honorifiques.

Ces querelles publiques dataient du baptême d'un des enfans du prince de Galles. Celui-ci ayant choisi pour parrain le duc d'York, son oncle, le roi voulut, sans raison apparente, que le duc de Newcastle fût substitué à ce prince, non comme chargé de pouvoirs, — ce qui eût paru tout simple, — mais en son propre et privé nom. Le prince, exaspéré par ce qu'il appelait tout simplement une *insolence*, adressa au duc de Newcastle, immédiatement après la cérémonie, les reproches les plus durs, et son père, irrité à son tour par ce manque de respect, lui envoya d'abord l'injonction de garder les arrêts, puis celle de quitter le palais de Saint-James, sur quoi leurs altesses royales se retirèrent ensemble chez le comte de Grantham, premier chambellan du prince. Une note fut aussitôt publiée d'après laquelle aucune des personnes qui auraient rendu leurs devoirs à l'héritier présomptif ou à la princesse ne devait plus être admise à la cour. On les privait en outre de la garde d'honneur due à leur rang; plus tard, les enfans de la princesse, enlevés à leur mère, furent placés sous la direction de lady Portland, et le secrétaire

(1) Ajoutons que ni les whigs opposans ni les tories ne contestaient ouvertement le principe du bill, la limitation des pairs à créer; mais ils le minaient en détail, insistant sur les vices de chaque clause. Addison écrivit son dernier pamphlet en faveur du bill. Steele se chargea de lui répondre au nom de l'opposition whig.

d'état aux affaires étrangères eut ordre de rédiger une circulaire diplomatique où toutes ces transactions étaient longuement exposées et justifiées. Le temps, au lieu d'atténuer ce différend si frivole dans son principe, l'aggrava au point que George Ier en vint à concerter un plan d'après lequel le prince de Galles devait être contraint, par acte du parlement, à délaisser, s'il montait jamais sur le trône d'Angleterre, la totalité de ses états en Allemagne. Ce projet, longtemps mûri, fut soumis par le roi au lord-chancelier Parker, qui avait remplacé lord Cowper, et ne fut abandonné définitivement qu'après avoir été déclaré tout à fait impraticable par ce magistrat, dont le dévoûment servile ne pouvait être suspect. Soit dit en passant, la démission de lord Cowper en 1718, — démission qui ne s'explique par aucun autre motif connu, — nous paraît devoir se rattacher à cette mesure extrême dont il aurait eu connaissance, et que ses relations personnelles avec le prince de Galles devaient lui rendre particulièrement odieuse. Placé entre un père et un fils coupables de torts réciproques, il se déroba par une sage retraite aux tristes nécessités que lui créait dans un tel conflit sa position officielle. L'histoire ne le dit pas formellement, le *Journal* de lady Cowper, incomplet comme nous l'avons, ne le dit pas davantage; mais il est permis de le deviner et de s'arrêter à cette hypothèse.

Au commencement de 1720, nous retrouvons donc le prince toujours brouillé avec son père, et réunissant volontiers à Leicester-house les divers groupes de l'opposition parlementaire. Malgré l'échec qu'ils ont subi à propos du *peerage-bill*, Stanhope et Sunderland ont conservé toute la confiance de George Ier. Townshend et Walpole, voyant qu'ils n'ont pu ébranler le ministère, se résignent à y rentrer, et répondent aux avances qui leur sont faites par leurs anciens collaborateurs, devenus pour un temps leurs antagonistes. Ceux-ci ne paient point cette réconciliation par de trop grands sacrifices. Walpole, — que vont bientôt grandir les débats relatifs aux affaires de la *South sea Company*, — accepte en dehors du cabinet le poste de *paymaster of the force*, Townshend est président du conseil; mais ce titre, si expressif chez nous, décore dans l'administration britannique une sorte de sinécure et ne représente aucune autorité définie. Leur collègue Methuen enfin s'est contenté d'une charge de cour. Ainsi ralliés, mais boudant encore, ces habiles joueurs ne prêtent qu'un appui précaire et très froid au ministère Stanhope; ils y sont plutôt à l'état d'observation et de surveillance jalouse, et attendent l'occasion de le renverser par un concours insuffisant ou même par un refus de concours.

Au moment précis où reprend le *Journal* de lady Cowper, Walpole se met en rapports avec l'ex-chancelier pour travailler à une

réconciliation entre le roi et l'héritier présomptif. Le roi n'admet de conditions ni d'une part ni de l'autre. Peut-être rendra-t-on ses enfans à la princesse de Galles. Le prince écrira au roi et reviendra s'établir à Saint-James; moyennant ce, lord Sunderland se fait fort d'obtenir du parlement six cent mille livres sterling pour éteindre les dettes de la liste civile. Le moment est bon pour le prince de Galles, s'il veut obtenir un marché avantageux et vendre ses rancunes filiales un peu cher. Lord et lady Cowper se préoccupent avant toutes choses de sauvegarder l'honneur de leurs altesses royales. Lady Cowper insiste sans relâche pour que la princesse revendique énergiquement ses droits maternels. Elle ne doit à aucun prix les abdiquer, à aucun prix laisser ses filles dans les mains à qui elles ont été confiées. Si elle cède, elle perdra tout renom de mère tendre et courageuse, elle n'aura plus un ami respectable. La princesse, qui n'aime pas les partis trop décisifs, est dans les angoisses, et, ne sachant que répondre, se fie tantôt aux conseils de lord Cowper, tantôt aux argumens de Walpole. Le prince hésite aussi. Un jour il promet d'écrire au roi, le lendemain il ne veut plus décidément donner ce triomphe à ses ennemis, ni surtout, on le voit, rentrer à Saint-James...

12 avril. — La princesse ne fait que pleurer, et se figure qu'elle est trahie par tout le monde. On la berce de promesses qu'elle croit vaines et de propos à chaque moment contredits ou par l'événement ou par d'autres paroles inconciliables avec les premières. — Je vois bien, me dit-elle, comment va le train des choses. C'est sur moi que tout finira par retomber, et je n'ai aucun moyen de m'y soustraire. Je puis dire que, depuis l'heure de ma naissance, je n'ai pas eu un jour qui ne m'ait apporté quelque douleur... Elle ajoute que le prince entend soumettre à lord Cowper la lettre qu'on exige de lui; en sa qualité de jurisconsulte, mylord devra veiller à ce que cette lettre ne lie en rien les mains de son altesse. — Jamais, continue-t-elle, le roi ne voudra entendre à la retraite de lady Portland. Walpole m'en a parlé cependant comme d'une chose qui se fera infailliblement d'ici à quelques jours; mais il y faut de l'adresse, car le roi devient inexorable pour peu qu'on s'avise de lui rompre en visière. J'ai dit à Walpole que ceci n'était point une plaisanterie, et que je les fatiguerais en tout lieu et à toute heure de mes légitimes plaintes, si on ne me rendait pas mes enfans.

Walpole a dit à mylord qu'il n'avait point voulu recourir à la duchesse de Kendal (1) avant que les choses ne fussent plus avancées;

(1) Nouveau titre conféré à Mlle de Schulenburg, déjà duchesse de Munster.

maintenant il se propose d'en venir là, et prétend que l'intervention de cette favorite serait tout à fait décisive. — Elle est, dit-il, aussi reine d'Angleterre que pas une ne l'a été jusqu'ici. Par elle, je puis obtenir bien des choses. — Lord Cowper l'a prémuni contre telle ou telle éclatante duperie, qui les exposerait tous deux à la risée publique. — Prenez garde aussi, lui a-t-il dit, que vous entreprenez indirectement sur les libertés publiques en demandant un vote de subsides pour la liste civile. A quoi sert effectivement d'en établir une, si on peut, en dehors d'elle, contracter des dettes et les faire acquitter par la nation? — Comme vous dites, a bégayé Walpole, cela n'a rien de régulier. — Certainement non, a repris mon mari; mais en somme c'est à vous d'y regarder, messieurs des communes, à vous et non pas à la chambre des lords, qui sous ce rapport ne saurait encourir aucun blâme.

Le prince a dit à lord Cowper : — Si mes amis et moi ne trouvons pas bon accueil à Saint-James, on ne m'y verra pas plus d'une fois le mois, et je les laisserai s'arranger entre eux. — Notez qu'*ils* ne demandent pas autre chose à Saint-James.

Le ministère fait peur au prince en lui donnant pour certain que les tories sont disposés à voter toutes les mesures qui pourraient l'atteindre personnellement, et que le *speaker*, de concert avec eux, pousserait à l'adoption de toutes les rigueurs que la cour serait disposée à promouvoir. Dans une telle passe, ne vaut-il pas mieux avoir le cabinet pour soi que contre soi?

Walpole travaille activement à détruire le crédit de M. de Bernstorff. Il a prouvé au roi que ce favori s'était rendu acquéreur à cinquante pour cent de perte des bons délivrés pour le paiement des troupes étrangères. Quant au surplus, il en a été disposé de telle façon que les véritables créanciers, les pauvres soldats allemands, y ont à peine touché. — Maintenant, ajoute mylord, je me ferai fort d'établir que Walpole a trafiqué dans des affaires de même ordre sur une bien autre échelle que Bernstorff ne s'y risquera jamais.

Walpole a si bien accaparé la princesse qu'elle est sourde à tous autres conseils que ceux de cet habile homme. Il a monté la tête au prince contre les spéculations de la Mer du Sud, que son altesse favorisait assez dans le début, et contre lesquelles il tonne maintenant, ainsi que tous ses amis (1). En revanche, ni Walpole ni Townshend n'osent entamer lord Sunderland, bien qu'ils aient eu plusieurs bonnes occasions d'en venir là. Walpole de plus, parfaitement au courant de ce qui se passait, ainsi du reste que la

(1) On verra plus bas Walpole engager le prince de Galles dans ces mêmes spéculations, d'abord bonnes, puis patronnées par le versatile et audacieux ministre.

princesse, a laissé se nouer une intrigue entre sa femme et le prince (1).

Aux arrangemens bâtards qui ont fini par se conclure, — en dehors de mylord Cowper, volontiers étranger à toutes ces cabales, — le prince et la princesse n'auront gagné que le droit de se présenter quelquefois à la cour. En revanche, ils abandonnent leurs enfans, ils se laissent quitter et trahir par ceux qui se disaient leurs amis, lesquels apprendront, là où on les voit se presser d'accourir, à ne plus même garder les dehors de la bienséance envers des gens qu'ils ont indignement abusés. Le roi ne tient aucunement à renouer avec son fils et sa bru. L'important pour lui, c'est que les dettes soient payées. Ainsi plus de vie commune, ni les enfans ni les gardes ne sont rendus. Rien de grand, rien qui sente le rang où ils sont nés, et tout ceci pour procurer à Walpole et à Townshend le moyen de vendre fort cher leurs services à sa majesté, dont les affaires ont plus souffert de leur intervention que de toute autre, depuis qu'elle est de retour ici. Le prince leur a servi à tirer les marrons du feu, et c'est pour cela qu'ils l'ont induit par degrés à cet infâme accommodement, qui ne lui procure, ni à lui ni à la chose publique, aucune sorte d'avantage.

Pour ce qui me concerne personnellement, ces deux artisans d'intrigues m'ont désignée tout l'hiver aux méfiances de la princesse en me représentant comme acquise au roi et à M. de Bernstorff. Probablement accessible aux mêmes calomnies, le prince daignait à peine accorder un regard à mes amis ou à moi. Il a si rudement maltraité le petit lord Stanhope au sujet de son vote dans l'affaire de la Mer du Sud, que celui-ci a longtemps parlé de donner sa démission (2).

15 avril. — Décidément nos maîtres ne voient plus que par les yeux de Walpole. Sunderland ne se gêne pas pour dire que, si le prétendant était en Angleterre, il aurait bonne chance de tout renverser, tant il y a chez le roi de mauvaise humeur et de méfiances. Sa majesté se plaint que ses conseillers lui aient manqué de parole. — Vous deviez, disiez-vous, me livrer le prince pieds et poings liés, et je ne puis pas même obtenir qu'il se prive des serviteurs qui me déplaisent. Et puis cet argent que vous vous engagiez à me procurer?... Les six cent mille livres sterling lui tiennent au cœur plus que tout le reste. Walpole et Townshend se font fort, une fois cet

(1) La femme de Walpole était fille de John Shorter, *esq.;* nous ne nous rappelons aucune allusion contemporaine à l'intrigue dont parle ici lady Cowper.

(2) Le *petit lord Stanhope* dont il est ici question n'est autre que le célèbre comte de Chesterfield, qui à cette époque remplissait l'office de gentilhomme de la chambre auprès du prince de Galles.

argent obtenu, de renvoyer lady Portland, ne fût-ce que sous prétexte d'économies devenues indispensables. Ils promettent qu'on rendra les gardes, qu'on rendra les enfans; mais ce ne sont là que des promesses. Aucunes conditions ne sont encore faites, aucunes garanties ne sont obtenues que nous serons moins maltraités quand les ministres auront atteint leur but. Je demande à la princesse si on est d'accord sur les gens à remercier. — Oui, me dit-elle, mais non sur ceux qui rentreront. — Exactement comme au temps du triumvirat romain; on ne s'entend que pour proscrire. Je crois au fond que Sunderland conserve tout l'ascendant réel, et que Townshend et Walpole, en traitant avec lui, ne songent qu'à exploiter dans leur intérêt unique le crédit acquis par eux sur leurs altesses royales. Lord Cowper est profondément dégoûté de tout ce qu'il voit; de plus sa santé se trouve altérée. Il part demain pour la campagne, et il y a fort à parier que, si on lui donne d'autres sujets de mécontentement, il m'emmènera d'ici. Bernstorff ni aucun des Allemands n'est au courant de ce qui se brasse. Le roi paraissait hier de très mauvaise humeur.

19 avril. — La princesse Anne est malade. Sa mère a fait demander au roi l'autorisation de la voir. Jusqu'à présent, elle n'a été admise auprès de ses enfans que le dimanche soir. Le prince paraît fort inquiet. La petite vérole s'est déclarée.

20 avril. — La princesse est allée deux fois à Saint-James. Notre service devient très pénible. Pas la moindre occasion de rien apprendre. La petite malade semble se rétablir.

22 avril. — Lord Cowper va d'abord chez Walpole, puis chez le prince. Walpole lui a montré la lettre de ce dernier, amendée par les ministres, et qui, définitivement résolue, partira demain. — Je commence à constater chez mylord l'intention très arrêtée de renoncer aux affaires.

Samedi 23 avril. — Fête de saint George, patron de l'Angleterre. La lettre du prince, portée au roi par lord Lumley, a été suivie d'un message du roi au prince, et ce dernier, montant aussitôt en chaise, s'est fait porter à Saint-James, où sa majesté l'a reçu dans son cabinet. Le compliment du fils a été fort court, mais très respectueux, et promet une obéissance complète. Le père était fort troublé, très pâle, et n'articulait que des phrases entrecoupées au milieu desquelles on ne distinguait que ces mots : *votre conduite... votre conduite...* Le prince n'est pas demeuré plus de cinq minutes, au bout desquelles il est allé voir ses filles. On avait prévenu la princesse Anne de la réconciliation, pour qu'elle n'éprouvât aucune surprise trop vive à l'aspect de son père. Elle est d'ailleurs en pleine voie de guérison.

La princesse, revenue de Saint-James tout exprès pour attendre le retour de son mari, l'a vu rentrer, sa chaise entourée de *beefeaters* (1), suivi par une multitude qui poussait de frénétiques hourras. Le prince était fort sérieux. Il avait les yeux rouges et gonflés, symptôme habituel qui dénote chez lui une certaine contrariété. En rentrant, il nous congédia tous, et je reçus ordre de revenir à cinq heures.

A l'heure dite, je trouvai les gardes devant la porte, le *square* encombré de carrosses, les salons remplis de monde, tout en gaîté, rires et liesse. Dans le cabinet, où la princesse m'appela pour me montrer une lettre de l'archevêque, tout à fait étrangère à ce qui se passe aujourd'hui, je félicitai le prince et lui témoignai l'espoir que tout désormais irait au gré de ses vœux. Il m'entoura de ses bras et m'embrassa cinq ou six fois de suite avec cette cordialité qui lui est naturelle quand il s'épanche en tout abandon. La princesse ne put alors retenir un grand éclat de rire. — Assez, assez! disait-elle; vous ne manquez jamais de vous baiser ainsi dans les grandes occasions.

Toute la ville au reste manifestait une satisfaction plus ou moins sincère. Pour moi, quand mon mari rentra, je ne pus m'empêcher de lui sauter au cou. — Eh bien! lui dis-je, laissez-moi remercier Dieu que votre tête soit encore à vous. C'est plus qu'on ne pouvait vous garantir depuis deux mois (2).

Le roi, pressé par certaines gens de venir le soir même visiter sa belle-fille, n'a pu se résoudre à cette démarche. — L'occasion se trouvera, telle a été sa réponse.

Les dettes royales seront payées au moyen des deux compagnies d'assurance pour lesquelles on sollicite un privilége. Lord Onslow et lord Chetwynd, au nom de ces deux sociétés que l'on désigne déjà sous le nom de *bubbles* (bulles de savon), offrent trois cent mille livres sterling chacun. Walpole et Craggs font leur main sur ces nouveaux titres, qu'ils achètent, dit-on, avec un fort rabais.

Ni Bernstorff, ni Bothmar, n'ont été mis au courant de l'intrigue qui a préparé la réconciliation; aucun Allemand n'en était, sauf la duchesse de Kendal, que l'argent et les dignités dont l'Angleterre la comble ont rendue fidèle aux ministres anglais...

Une parenthèse est ici nécessaire pour éviter à nos lecteurs la

(1) Ce nom bizarre désigne les hallebardiers attachés au service personnel du monarque et de l'héritier présomptif. Ce sont les *soldats aux gardes* de la tour de Londres.

(2) Si les craintes de lady Cowper n'étaient pas exagérées, — ce que nous inclinerions à croire, — il faudrait admettre que l'ex-chancelier, dans son zèle pour le prince royal, était allé jusqu'à se compromettre dans quelques menées fort aventureuses.

confusion qui se pourrait établir dans leur esprit entre les opérations subalternes des deux compagnies créées par les lords Onslow et Chetwynd et celle de la puissante compagnie de la Mer du Sud. Celle-ci avait été fondée en 1711 par le ministre Harley, et sa charte d'*incorporation* datait déjà de neuf années lorsqu'elle se précipita dans les folles spéculations qui dans l'espace de quelques mois en amenèrent la ruine. Ces spéculations en provoquèrent de semblables, toujours plus chimériques, toujours plus véreuses, et c'est parmi celles-ci que doivent être rangées les deux entreprises patronnées par George Ier en vue de la liquidation des dettes de sa liste civile. De celles-ci, les historiens ne parlent pas avec détail, et nous avons vainement cherché dans l'ouvrage de lord Mahon quelques faits relatifs à l'anecdote politico-financière dont nous entretient le *Journal* de lady Cowper. Voici en revanche ce que l'historien nous dit, et ce que ne nous dit pas le *Journal :* « Presque aussitôt après le départ du monarque, l'héritier présomptif fut amené à se laisser afficher comme directeur d'une compagnie pour l'exploitation des mines de cuivre dans le pays de Galles. Vainement le *speaker* et Walpole essayèrent de l'en dissuader en lui faisant peur des attaques auxquelles il serait en butte dans le parlement et du bel effet que feraient les crieurs des rues en annonçant au public la *bulle du prince de Galles !* Ce fut seulement lorsque la compagnie fut en péril que son altesse royale se retira prudemment avec quarante mille livres sterling de bénéfices réalisés. »

... Voici un dialogue qu'on me donne pour authentique. Stanhope, rencontrant dans une antichambre les deux favoris allemands et les apostrophant de sa voix la plus perçante : — Eh bien! messieurs, la paix est faite,... la paix est faite. — Bernstorff. Les lettres sont-elles donc arrivées? — Stanhope. Non, non. C'est *ici* que nous avons la paix. Nous allons revoir notre prince. — Bothmar, étonné. Notre prince?... — Stanhope. Oui, notre prince, notre prince de Galles. Nous l'attendons, il va se réconcilier avec le roi. — Bernstorff. Monsieur, vous avez été bien secret dans vos affaires. — Stanhope. Mais, oui, nous l'avons été. Le secret, voyez-vous, est toujours nécessaire pour les bonnes choses (1).

Bothmar, ne pouvant tenir devant ces insultes et surtout à l'idée que son vieux maître l'avait en quelque sorte trahi, s'est laissé aller à fondre en larmes. Le roi du reste n'a cédé qu'à une contrainte morale. Il ne voulait pas voir le prince. — Les whigs ne peuvent-ils donc revenir sans lui? demandait-il à chaque instant.

(1) Tout ce dialogue est en français dans le *Journal* de lady Cowper.

24 avril. — Lord Cowper est venu ce matin s'asseoir à mon chevet. — Chère enfant, m'a-t-il dit, vous devez être la première initiée à tous mes secrets. Je m'étais décidé, suivant en ceci votre inspiration, à reprendre un poste officiel, ne fût-ce que pour montrer que cette réconciliation du père et du fils, bien que je n'en aie pas été l'auteur, me paraît en elle-même une chose conforme à l'intérêt public. J'aurais donc accepté la place de mon digne ami Kingston (1), et ce n'eût été que la juste récompense de ses honteux procédés à mon égard; mais, pesant plus mûrement toute chose, il me semble que, sauf une seule (cette brouille de la famille royale), toutes les raisons subsistent qui m'avaient déterminé à la retraite. Je me fais vieux, ma santé devient délicate, je suis assez riche, et je n'entends plus me rendre esclave d'aucun pouvoir ici-bas. A cinquante-cinq ans, il est temps de donner quelque loisir à sa vie. Mes infirmités ne me permettent plus de continuer la lutte avec les sots et les coquins, et je trouverai dans le repos plus de bonheur qu'ils ne m'en pourraient donner, dussent-ils employer toute leur influence en ma faveur.

J'essayai de combattre cette résolution. — Ne va-t-on pas dire que vous boudez parce que vous n'avez pas été l'agent principal de la combinaison qui rapproche le roi de l'héritier présomptif? — J'y ai songé, m'a-t-il répondu; mais je supporterai les interprétations les plus malveillantes afin d'assurer ma tranquillité. Telle est ma ferme décision, qui ne comporte plus de conseils à prendre; je n'en prouverai pas moins que je n'obéis pas à une inspiration de mauvaise humeur, car je compte réclamer la clé qui vous a été promise (2). De plus j'accepterai, si on me l'offre, de siéger avec les membres du cabinet; mais je ne veux ni office ni pension. J'entends vivre en citoyen libre de la vieille Angleterre, et ne laisser à personne la moindre prise sur moi...

Suivant un cérémonial arrêté d'avance, les whigs du dernier ministère se sont réunis à Devonshire-house pour aller en corps chez le roi, auquel le duc de Devonshire a lu un petit discours (car le ciel, qui l'a fait galant homme, oublia de lui départir les facultés de l'orateur). Sa majesté a répondu par quelques paroles dont personne n'a pu me donner la moindre nouvelle. On croit qu'il se félicitait de voir unis les membres du parti politique dont le maintien aux affaires lui paraît une condition essentielle de la prospérité nationale.

En tiers avec la princesse et moi, le prince se montre tout fier de n'avoir point abandonné ses amis. — Argyle, dit-il, verra bien que

(1) Evelyn Pierpoint, créé duc de Kingston, était à ce moment *lord du sceau privé.*

(2) La clé était l'insigne des fonctions de première dame du palais, regardée comme une sorte de *grande-maîtresse.*

je ne suis pas un croquant... Non, je serais mort de chagrin, s'il m'eût fallu plier sans avoir sauvegardé les intérêts de qui m'a été fidèle. Le moment est venu de payer les bons services, et je compte bien avant peu faire rendre les sceaux à lord Cowper.

Ici grande révérence de ma part, et j'ajoute que, fier des éloges que son altesse accorde à sa conduite, mon mari n'acceptera point une récompense qui lui semblerait onéreuse. — Il le faudra pourtant... Je ne veux pas vivre entouré d'ennemis, et c'est lui que je regarde comme mon appui le plus ferme. — Je ne sais, monseigneur, ce que vos exprès commandemens obtiendront de lord Cowper; mais rien autre chose ne le décidera, je vous en réponds.

Le roi est venu voir ses petites-filles. La princesse l'attendait pour le recevoir. Il l'a emmenée dans un petit cabinet où ils sont restés une heure et dix minutes. Pendant tout ce temps, nous étions, lord Grantham et moi, en conversation réglée avec les deux Turcs dont sa majesté s'était fait accompagner. L'un d'eux, Mahomed, nous a raconté les derniers instans de la feue reine de Prusse, sœur de notre monarque, morte en deux jours d'un mal mystérieux, et empoisonnée, à ce que l'on croit généralement. Mahomed estime qu'on s'est servi pour cela de diamans réduits en poudre, ce qui expliquerait l'état de l'estomac, tellement usé, tellement décomposé qu'au moindre effort les doigts passaient à travers. — J'en ai fait moi-même l'épreuve, nous dit tranquillement notre mamelouck, qui insiste aussi beaucoup sur la douleur manifestée en cette occasion par son maître. — Il passa deux jours entiers à se promener en gémissant. A force de heurter ses pieds aux lambris, ce qu'il fait toujours quand il marche ainsi de long en large, il avait usé ses souliers, et ses pieds passaient au travers!...

La princesse est sortie de son entrevue, manifestant une joie, un ravissement extrêmes des bontés que le roi lui avait témoignées. Walpole a dit en revanche à mylord que sa majesté s'était montrée sévère « jusqu'à la cruauté » dans les reproches adressés à sa bru.

25 avril. — Grand dîner de réconciliation chez lord Sunderland; six anciens ministres avec six nouveaux. Lord Cowper était de la fête. Le soir, malgré ma joue enflée, il a fallu aller au *drawing-room*. Le roi n'a parlé ni au prince, ni à aucun de ceux que ce dernier regarde comme ses amis. La duchesse de Shrewsbury, après une première interpellation laissée sans réponse, n'a pas voulu en avoir le démenti. — Sire, a-t-elle dit d'un ton boudeur, je suis venue pour faire ma cour, et je vous préviens que je la veux faire. — Malgré tout, chacun se tenait sur la réserve, et deux groupes s'étaient formés qui semblaient s'apprêter à quelque combat. Le prince, les yeux baissés, dans une attitude modeste, s'était posé à mer-

veille. Le roi, jetant çà et là quelque regard farouche, semblait fort mal à son aise. Il me rappelait ces chats qui guettent l'attaque d'un chien malappris, et qui, au moindre mouvement de l'ennemi présumé, se rejettent en arrière, tout prêts à jouer des griffes.

Le prince est devenu comme un jouet dans les mains de Walpole, qui lui fait faire, sans que son altesse s'en doute, tout ce que le roi se croit en droit d'exiger.

Mme de Kielmansegge est malade, et n'a été mêlée en rien à ces dernières transactions. Elle n'est plus bien avec les ministres. La princesse, qu'elle était venue voir, se renferme dans la stricte rigueur de l'étiquette, et prétend ne l'admettre qu'après la duchesse de Kendal.

28 avril. — Le roi presse fort sa belle-fille de reprendre auprès d'elle, comme *première*, la duchesse de Saint-Albans. On a soin de dire devant moi que les appointemens vont être réduits à huit cents livres. Je comprends à demi-mot. « Ne mets pas ta confiance dans les princes, ni dans les enfans des hommes! » nous prêche le psalmiste (1).

1er mai. — La princesse ne veut certainement pas me donner la clé. Elle prétend qu'elle désobligerait par là lady D... (2), et que cette dame la quitterait. Notez que cette faveur m'a été spontanément *proposée* par ma noble maîtresse, et que, le roi l'ayant sollicitée peu après, elle allégua, pour refuser honnêtement, « les grandes obligations qu'elle avait à lady Cowper, » sur quoi sa majesté répondit aussitôt : — Vous avez raison, madame, il suffit de la moindre réflexion pour s'assurer que c'est là une dette sacrée. Veuillez me pardonner une demande faite à contre-temps...

Pourquoi lady D..., refusée alors, se fâcherait-elle aujourd'hui? Seraient-ce ses promenades à Richmond en compagnie du prince qui lui ont donné le droit d'être plus susceptible?

3 mai. — Lord Cowper, invité à un dîner ministériel, n'a pas accepté d'y prendre part. Sa santé ne lui permet plus ce genre de réunions. Il a vu la princesse, et n'attendait qu'une occasion pour lui parler de ma « clé; » mais la conversation a été menée de manière à lui interdire ce sujet délicat.

Les deux anciens ministres (Stanhope et Sunderland) et les deux nouveaux (Townshend et Walpole) font étalage de leur intimité rétablie. On les voit tous les quatre se promener bras dessus bras dessous; ils se prennent par la taille, ils s'embrassent... Rien de plus touchant!

(1) La duchesse de Saint-Albans devait être « reprise » comme première dame du palais au détriment de lady Cowper, à qui cette charge était promise.

(2) On croit que cette initiale désigne lady Deloraine.

Un des grands artifices de Walpole, pour s'assurer l'appui de la princesse, a été de l'engager dans les spéculations de la Mer du Sud. Il fit acheter des actions par leurs altesses le matin même du grand débat, et pesa par ce moyen sur les votes de plusieurs membres. Tout cela finit à la longue par se savoir, et il en résulte des rancunes, des inimitiés, des jalousies.

Un message royal demande aujourd'hui même aux communes l'autorisation nécessaire pour qu'on puisse ériger en compagnies les *bubbles* d'Onslow et de Chetwynd. Il y est dit formellement que le commerce désire cette organisation, et que les créateurs de ces deux affaires offrent de verser les six cent mille livres sterling devant servir à l'extinction des dettes contractées par le roi.

Le prince dit à ce sujet : — J'espère bien qu'on fera de même lorsque je serai sur le trône. — Mais alors que sert de fixer le chiffre de la liste civile?

Le duc de Wharton a perdu de grosses sommes à Newmarket. On parle de treize mille livres sterling.

5 mai. — Walpole a été singulièrement malmené par Shippen dans le débat auquel ont donné lieu les expédiens inventés pour se procurer de l'argent. Shippen est connu pour un parfait honnête homme, quoique tory. Son discours était fort éloquent, et de plus il avait raison, ce qui ne gâte jamais rien. Une fois que les ministres auront enlevé le vote financier qui tient si fort au cœur du roi, ils ne garderont plus de ménagemens vis-à-vis de leurs altesses royales, pour peu que celles-ci ne marchent pas absolument dans leurs voies.

Vendredi. — Walpole a présenté aujourd'hui même à la chambre des communes une adresse par laquelle les représentans du pays remercient le roi du soin qu'il a pris relativement aux compagnies d'assurance. En d'autres termes, on lui rend grâce d'avoir inventé une rubrique nouvelle pour nous prendre notre argent. Une flatterie tout à fait digne du règne de Tibère!

Samedi. — Bernstorff est venu. Il couvre comme il peut son ignorance de ce qui se passe, en disant qu'il n'*a pas voulu savoir*. Il prétend que la plupart des promesses faites ne seront pas tenues, attendu que les ministres n'ont pas osé communiquer au roi les engagemens pris en son nom. Il dit aussi qu'ils sollicitent son assistance, — à lui Bernstorff, — pour empêcher le roi de partir, mais qu'il ne compte pas s'en mêler. Bien qu'il soit tant soit peu rasséréné, on devine tout ce que lui laisse d'amertume sa condition présente, celle d'un homme prudent et sage que toute son habileté n'a pu sauver d'une disgrâce imméritée, et qui se voit abandonné par son vieux maître après de longs et fidèles services; encore est-

ce au profit des hommes les plus indignes et les plus vicieux que le monde ait pu produire.

Dimanche. — Lord Cowper est allé à la chapelle royale. Le roi ne lui a point adressé la parole, et paraissait de fort mauvaise humeur. Même silence entre le père et le fils, qui se contentent de se faire mutuellement bonne mine. Lechmere, ce grand homme qu'on opposait toujours à lord Cowper, est définitivement remercié.

La duchesse de Saint-Albans prétend, plus haut que jamais, à la restitution de sa *clé*, qu'elle déclare ne lui avoir pas été enlevée officiellement; mais alors n'est-il pas merveilleux que la princesse, à qui je ne demandais rien, se soit crue en droit de me l'offrir? Et si elle me l'offrait sans vouloir me la donner, quelle idée faut-il se faire d'une pareille dissimulation, qui est en même temps une si rare maladresse? Elle a compté sans doute sur ma longanimité, sur la retenue et la discrétion de lord Cowper, qui nous empêcheraient toujours de revendiquer la faveur promise. Les Allemands l'ont traitée plus d'une fois devant moi de *grandissime comédienne*. Pour mon compte, je ne vois là aucun sujet d'admiration. Des acteurs qui joueraient ainsi leur rôle seraient chassés du théâtre à coups de sifflet, et mourraient inévitablement de faim. Le beau succès de désobliger ainsi les deux meilleurs amis que l'on eût au monde, et la belle victoire que de les tromper, quand c'est uniquement leur loyauté qui les fait tomber dans le piége le plus grossier! Maintenant il n'est plus question de places ni de récompenses aux bons serviteurs; chacun a ce qu'il voulait : l'un son argent, l'autre les vains honneurs du *drawing-room* et le privilége d'être rudoyé par lord Sunderland. Pauvre prince! il ne voit pas qu'il est trahi; mais la princesse, qui le mène, est elle-même menée par Walpole. Elle est aux anges d'avoir trompé tout son monde, bien que ce triomphe soit fort au-dessous de l'intelligence et de la capacité que Dieu lui a départies, et que personne ne lui conteste.

10 mai. — L'archevêque (de Cantorbéry) est venu féliciter la princesse à propos de la fameuse réconciliation. De là il s'est étendu ironiquement sur les talens et les vertus qui distinguent nos hommes d'état. La princesse était réellement embarrassée. — Oh! lui a-t-elle dit, Townshend et Walpole ne sont pas nos seuls conseillers... Mais, à propos, que faites-vous de votre ami, lord Cowper? — C'est à moi, madame, puisque vous abordez ce chapitre, de vous demander ce que vous en faites. Il n'est pas de taille à se mesurer avec ces grands hommes dont je vous parlais; son rôle est d'approuver aveuglément ce qu'ils ont résolu entre eux, à portes closes, quand ils veulent bien l'admettre et lui communiquer leurs décrets... Sur ce, on vint gratter à la porte, et la princesse, comme

impatientée : — C'est, dit-elle, la duchesse de Saint-Albans qui me vient obséder encore pour sa clé. — Et l'aura-t-elle? demanda le prélat. — Jamais! s'est écriée la princesse. — En la lui donnant, reprit l'autre, vous feriez pourtant preuve d'une douceur d'âme que je ne vous supposais point jusqu'à ce jour (1).

14, dimanche. — Lord Cowper à la chapelle. Sa majesté ne parle ni au prince ni à mon mari.

15. — Lord Cowper est allé voir Bernstorff, qu'il a trouvé dans son jardin. Ils ont causé à cœur ouvert et longtemps.

17. — Lord Cowper a passé la matinée chez le prince. Il lui a communiqué son intention de se retirer à la campagne et de ne rien accepter. Le prince lui a simplement répondu que tels étaient aussi les projets de plusieurs de ses amis, entre autres du duc de Devonshire.

Le même jour, nous sommes allés, lord Cowper et moi, chez la duchesse de Kendal, qui l'a très gracieusement accueilli.

Bernstorff est venu nous voir en beaucoup meilleur train que je ne l'avais trouvé depuis longtemps. Il accuse en plaisantant mon mari de vouloir s'échapper sans dire gare... Je l'ai rassuré en l'invitant à dîner pour dimanche prochain.

19, jeudi. — Lord Cowper est parti pour tout de bon. Il me laisse tout à préparer. J'ai passé la journée à faire des paquets.

Vendredi. — J'étais à peine arrivée, le soir, chez la princesse, que *** se présente, apportant un gros livre de médecine. En même temps elle se penche à l'oreille de la princesse pour l'avertir que M. Walpole sollicite l'honneur de lui parler. — Tenez, copiez-moi ces trois pages, me dit son altesse, à qui je venais précisément d'expliquer que j'avais un affreux mal de tête. Il a fallu se mettre à cette odieuse besogne, qu'on m'imposait uniquement pour me tenir occupée pendant que Walpole aurait son audience. — Que signifient ces projets rustiques de lord Cowper? m'a-t-on demandé en rentrant. — Qu'il veut vivre paisible, à l'abri des fâcheux, ai-je répliqué aussitôt. — Mais vous, qui vous pousse à partir si tôt? — Les ordres de mon mari, madame, auxquels je dois me soumettre.

La princesse est enivrée de toutes les flatteries auxquelles elle se voit en butte, et M. Walpole s'est si bien impatronisé dans son esprit qu'il n'y a plus moyen d'y faire pénétrer un rayon de vérité.

Dimanche 22. — Visite du baron de Bernstorff, qui sortait de chez le roi. Selon lui, lord Cowper a raison de ne pas vouloir servir en pareille compagnie; mais on espère que, si le ministère se décompo-

(1) Peut-être remarquera-t-on le rôle du prélat, prêchant à l'ouaille royale le ressentiment des injures, car il y a ici une allusion à des torts qui avaient motivé la disgrâce de la duchesse de Saint-Albans.

sait, l'ex-chancelier prêterait assistance au roi. — Jamais avec certaines gens, et je ne vois aucun signe d'un changement prochain. — Vous vous trompez, reprend-il. On nous mène en *casse-cou*, et des plaintes s'élèvent partout contre de si folles allures. Le roi sera bientôt éclairé là-dessus. — Le cas échéant, et si le roi rendait toute son ancienne confiance à M. de Bernstorff, lord Cowper accepterait tel office qui lui serait offert par votre amitié; mais quelle apparence? Ils sont si puissans! — Autre erreur, et vous verrez que nous nous arrangerons pour que dorénavant le secrétaire d'état ne domine pas ceux qu'il doit servir. — Permettez-moi de vous rappeler, repris-je, que lord Cowper a toujours été contraire à l'idée d'une trésorerie mise en commission. Vous voyez s'il avait tort. Toutes ces affaires de la Mer du Sud auraient dès le principe rencontré d'insurmontables obstacles, si nos finances avaient été gérées par un lord-trésorier, car aucun n'aurait osé en prendre la responsabilité directe et personnelle. Ayez pour cette charge un honnête homme, sincère et désintéressé, comme qui dirait M. Clayton, et je mets ma main au feu que tout irait bien. — Ce qui détourne de cette combinaison, répond M. de Bernstorff, c'est l'énorme pouvoir dont dispose chez vous l'homme chargé du budget. — Et que pensez-vous, lui demandai-je, du pouvoir de lord Sunderland? J'ai vu plus d'un trésorier dans ma vie; mais pas un n'avait l'autorité illimitée de cet insolent ministre.

Bernstorff, après avoir quelque peu rêvé, m'assura qu'il parviendrait à convaincre son maître des inconvéniens attachés à ces projets de la Mer du Sud. Ses manières, son accent, disaient assez clairement qu'il s'estime revenu sur l'eau. Il m'a tenu toute sorte de propos flatteurs, et promet de me voir à mon retour.

Lundi 23. — Départ pour la campagne.

Samedi 28. — Anniversaire de notre gracieux monarque. Revenue pour accompagner la princesse à la cour. Encombrement inaccoutumé, dans lequel se font remarquer maints nouveau-venus traités avec plus d'égards que personne. Ce sont nos hauts et puissans seigneurs de la Mer du Sud.

Le duc de Newcastle étant un peu pris de vin, les dames du palais n'ont pas eu à se louer des soins qu'on aurait dû prendre pour leur assurer des places réservées. La duchesse de Shrewsbury a fait entendre des plaintes auxquelles il a été fort cavalièrement répondu. Aussi quatre d'entre nous ont-elles pris le parti de se retirer. Seule, lady Dorset a persisté jusqu'au bout.

Lundi 30. — Repris mon service. La cour était plus nombreuse que jamais, et la réception a fini tard. La princesse a la tête tournée par les adulations qui pleuvent sur elle, et paraît du reste en grande

faveur auprès de nos gens. Nulle occasion de lui dire un mot en particulier. Elle semble d'ailleurs très disposée à me battre froid. Le roi, tout en causant avec elle, tournait le dos à la table de jeu où j'étais assise; mais, poussé par je ne sais quelle curiosité soudaine, le voilà qui se met à me regarder, et avec tant de suite, et avec une physionomie si peu hostile, qu'il a été beaucoup parlé de cet incident.

Mardi 31. — La princesse m'a répété quelques-unes des remarques faites sur ce qui s'était passé hier par une personne qu'elle a vue ce matin. Cette personne estime que le roi n'a rien perdu de son penchant pour moi. Son attitude hier soir ne laissait là-dessus aucun doute. Il ne tiendrait donc qu'à moi de tout dominer, et, si je ne gouverne pas l'Angleterre, à coup sûr il y a de ma faute. — J'ai répondu que, quant à la chose en elle-même, je n'y croyais pas le moins du monde; mais que, cela fût-il vrai, je trouverais acheté beaucoup trop cher le pouvoir qu'il faut payer de sa bonne renommée.

Un assez absurde propos défrayait ce matin la conversation de la cour. On prétendait que l'abbé Dubois, archevêque de Cambrai, s'étant permis quelques observations au roi de France sur des lois qu'il ne goûtait point, la réprimande encourue par cette hardiesse aurait été accompagnée de deux ou trois coups de pied appliqués par derrière. L'anecdote est apocryphe, cela va tout seul; mais, admettant que les choses se fussent ainsi passées, comment le jeune prince aurait-il paré l'excommunication du prélat? Dans l'église catholique, les prêtres s'arrogent en effet ce pouvoir exorbitant.

Leurs altesses, cette après-dînée, sont allées voir représenter une pièce française. Quel lugubre divertissement, et comme on comprend bien qu'un peuple demeure asservi lorsqu'il se repaît et s'amuse de pareilles rapsodies!

Le baron de Bernstorff est revenu. Il se plaint des ministres, et me semble mieux disposé qu'avant la réconciliation. Je lui ai répondu, par ordre de mon mari, que ce dernier, si le ministère était changé, ne refuserait pas de rentrer aux affaires, mais seulement avec des collègues whigs, et jamais dans une administration où les tories auraient accès, ceci devant amener la ruine du pouvoir royal et même celle du pays. Mylord désigne comme des hommes avec lesquels il ne pourrait pas s'entendre lord Cadogan, le duc de Chandos, lord Harcourt, lord Trevor, etc.

J'ai demandé à M. de Bernstorff si M. Walpole allait être nommé lord de la trésorerie. — Non, m'a-t-il répondu, lord Sunderland ne lui abandonnera jamais ce poste... Cependant tout va si follement, au dedans comme au dehors, que je ne puis répondre de rien...

La dernière note du *Journal* est du 10 juillet 1720. Mistress Wake, la femme de l'archevêque de Cantorbéry, est venue prendre congé de la princesse, qui lui parle devant lady Cowper des conséquences probables de la réconciliation, — un vrai replâtrage, comme l'événement le prouva, — survenue entre les membres de la famille royale. — Nous aurons certainement nos enfans, dit son altesse, et les ministres nous font entrevoir la régence; mais, à vous parler franchement, chère mistress Wake, je gagerais *mon nez* que nous ne l'obtiendrons point. — En ce moment même, continue lady Cowper, j'étais en train de la déganter. — Ah! certes, madame, ne pus-je m'empêcher de lui dire, votre altesse aurait bien trente nez au lieu d'un qu'elle pourrait les mettre tous au jeu sans le moindre péril...

Cette date du 10 juillet 1720 nous reporte au moment où la fièvre de spéculation qui marqua cette mémorable année annonçait par ses redoublemens une crise imminente. Le prince de Galles y était engagé comme les autres. On parlait des pertes considérables de lord Sunderland, tandis que Walpole, joueur plus prudent, réalisait des bénéfices considérables. De fort grands seigneurs (le duc de Portland, lord Lonsdale, etc.) en étaient réduits, pour réparer les désastres de leur mauvaise fortune, à solliciter des gouvernemens aux colonies. Le désordre, la confusion, étaient partout. Partout on commençait à récriminer contre les auteurs de ce plan chimérique, auquel le peuple anglais, malgré le bon sens pratique dont il se targue si volontiers, s'était tout aussi bien laissé prendre que la France du régent et de Law. Sunderland, Aislabie, Craggs, comme agens de la trésorerie et membres actifs de l'administration, sir John Blunt comme promoteur des opérations qui menaçaient de tourner si mal, les maîtresses du roi, soupçonnées d'avoir touché des sommes énormes, allaient devenir les plastrons de l'indignation publique. George Ier, reparti pour son électorat, voyait avec son flegme habituel commencer l'orage qui le rappela soudainement en Angleterre au mois de novembre suivant. Du sein de cet orage sortit la fortune ministérielle de Robert Walpole. Le *Journal* de lady Cowper nous l'a montré s'insinuant dans la faveur du prince et surtout de la princesse de Galles, amenant entre eux et leur père un vain simulacre de réconciliation auquel ni les uns ni les autres n'avaient confiance, rentrant ainsi par la petite porte des intrigues de cour dans le maniement des affaires publiques, qu'un moment d'humeur lui avait fait abandonner, et où la mort prochaine de lord Stanhope, suivie de près par celle de lord Sunderland, allait lui donner pour bien des années une incontestable suprématie.

A un antagoniste de cet ordre, les gens timorés, honnêtes, sincères, les gens comme lord Cowper, ne pouvaient évidemment tenir tête. On se rend aisément compte de l'amertume et du dégoût que devait éprouver un magistrat éminent, un orateur renommé, un *ami de la veille*, sérieusement, loyalement dévoué à la dynastie hanovrienne, en face d'un homme nouveau, d'une espèce de *gentleman-farmer* mal policé, sans instruction et sans lettres, cachant un esprit subtil sous de grossiers dehors, et tout prêt à jouer sous jambe sans le moindre égard le parleur disert, le jurisconsulte érudit, le majestueux et consciencieux représentant de la tradition judiciaire et ministérielle, principalement bon pour l'apparat et les grands dehors. On conçoit aussi le profond dépit d'une femme comme lady Cowper, quand, après cinq années de faveur constante et presque tendre qu'elle a voulu prendre pour de l'amitié, le jour vient où sa maîtresse, dominée par une influence nouvelle, lui fait éprouver un à un tous les soucis, tous les dégoûts d'un refroidissement graduel, le jour enfin où la « royale amie » lui apparaît comme une *grandissime comédienne*.

Dans les cours de tout temps et de tout régime, c'est là, paraît-il, ce qu'on pourrait appeler le pain quotidien. Nous devons en croire sur ce point une des femmes les plus expérimentées et les mieux douées qui aient jamais marqué dans la politique, la virile Sarah, duchesse de Marlborough. En 1716, retenue auprès de son mari presque moribond, elle écrivait de Bath à lady Cowper, et, après lui avoir donné en détail les nouvelles de la santé du duc, après s'être réjouie avec elle des victoires du prince Eugène (Peterwardin et Temesvar), voici ce qu'elle ajoute dans un moment d'intime abandon et de sincère mélancolie : « Votre princesse est certainement de l'humeur la plus commode et la plus obligeante; néanmoins je comprends l'ennui que vous éprouvez loin de votre mari et de vos enfans. Je pense en effet que toute personne douée d'un peu de bon sens et de quelque honnêteté naturelle doit être nécessairement fatiguée de tout ce qui se rencontre dans les cours. J'en ai beaucoup vu, j'y ai passé bien des années de ma vie, mais je vous assure que mes seuls bons souvenirs datent de mon enfance. A quatorze ans, déjà fille d'honneur depuis quelque temps, j'étais aussi désireuse de quitter ce monde-là que je l'avais été d'y entrer lorsque je ne le connaissais point. Je n'ai guère changé d'avis par la suite. »

N'est-ce point là la conclusion naturelle et comme la morale des souvenirs de lady Cowper, cette dame de la cour du roi George Ier?

E.-D. FORGUES.

AUTOUR D'UNE SOURCE

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Il y a quelques années, le village de Grand-Fort-le-Haut était absolument ignoré. Perdu dans les plis de la montagne, perché comme un nid de corbeau dans les branches d'un vieux noyer, il était loin de tout progrès, étranger à toutes les émotions politiques, insensible à toutes les transformations sociales. La jolie route, ornée de trottoirs, de becs de gaz, de bornes-fontaines, qui y conduit maintenant en se tordant comme un lacet, n'existait pas alors, et la seule communication qui fût possible entre la vallée et le village était un rude chemin encaissé, encombré par les pierres que la fonte des neiges et les pluies d'orage y accumulaient chaque année, et tellement rapide que les attelages de bœufs y pouvaient seuls monter.

Vers le milieu de ce chemin pittoresque, mais peu praticable, on rencontrait à gauche, sous les ronces qui le recouvraient presque complétement, un vieux pont de noble apparence qui, en dépit de son grand âge, franchissait fièrement le profond ravin, et aboutissait à une grande porte sombre presque aussi vieille que lui, fendillée, noirâtre, surmontée d'un large écusson et parsemée d'énormes clous. Cette porte était celle du château de Manteigney, dont on apercevait confusément au milieu de la verdure les tourelles élancées, les toits pointus, les fenêtres étroites munies de solides barreaux et les grosses murailles rougeâtres, envahies par le lierre et la mousse. L'aspect

de ce vieux manoir féodal abandonné depuis quinze ou vingt ans, silencieux comme une tombe, se dressant solitaire au milieu de la gorge, avait pour un œil parisien je ne sais quoi de lugubre; aussi, après avoir jeté un rapide coup d'œil, continuait-on sa marche sans détourner la tête jusqu'aux premières maisons du village, que l'on apercevait bientôt. Pour le coup, l'impression produite par la vue du château s'effaçait complétement.

Rien au monde de plus gai, de plus charmant, que ce fouillis de baraques de sapin noyées dans le soleil, jetées comme au hasard des deux côtés du chemin, se tenant en équilibre tant bien que mal sur cette pente rapide parmi les châtaigniers noueux qui les abritaient de leurs grands bras touffus, les soutenaient de leurs grosses racines et semblaient se confondre avec elles : hautes cheminées de briques montant dans la verdure, grands toits roussâtres et plats protégeant de larges balcons fendillés, étayés, disjoints, auxquels s'accrochaient la vigne vierge et l'églantier des forêts, petites portes basses, escaliers branlans que le poids d'un oiseau sans doute eût fait gémir.

La première fois que je pénétrai dans ce village, je m'en souviens, des canetons nombreux, s'envolant à mon approche, se précipitèrent au milieu de marmots étendus sans culotte sur un beau drap bien blanc, comme les phoques d'Homère au bord de la mer bleue. Le tableau m'est resté tout entier dans l'esprit. Les bambins criaient, les canetons perdaient la tête, chaviraient parmi les jambes dodues et les petits bras potelés, et, tandis qu'une vieille grand'mère, tendant son cou ridé, observait la scène à travers ses lunettes rondes et menaçait les révoltés de sa quenouille, un gros homme en train de tailler des échalas éclatait d'un rire sonore qui le faisait trembler de la tête aux pieds. Tout cela réjouissait le cœur et les yeux; on se sentait au milieu de braves gens.

Le soleil, lui aussi, qui sortait du feuillage comme d'une immense écumoire, avait quelque chose de cordial et de bienveillant. Il prenait plaisir à fouiller de ses mille rayons dans ce milieu charmant; s'oubliant ici dans une chevelure blonde, là-bas dans les plis d'un tablier bleu, il accrochait plus loin le soc d'une charrue ou bien il se glissait, non sans quelque malice, sous le fichu rouge d'une imprudente fillette en train de causer avec le sabotier, le sabotier que l'on voyait encadré dans son étroite fenêtre, rieur, aimable, séduisant, irrésistible... entre deux pots de giroflée. On n'en finirait pas, si l'on voulait tout dire, car il était partout, ce soleil radieux; il faisait étinceler les petites vitres rondes et bombées maintenues dans leur bracelet de plomb, caressait en coloriste et en flâneur les loques chamarrées qui, par-ci par-là, pendaient des bal-

cons, ou simplement, s'amusant d'un brin de paille échappé d'un toit, il le transformait en un long fil d'or éblouissant dans l'ombre... Quel joli ramage de tons joyeux, et comme l'œil se sentait heureux en pénétrant par la grande porte ouverte dans l'antre du forgeron, tout plein de ces tons chauds, ambrés, succulens, qui sont la gourmandise des yeux et vous mettent en gaîté comme le fumet d'un bon ragoût! Dans les poutres enfumées de la toiture, les innombrables toiles d'araignées apparaissaient comme un nuage laiteux, et tandis que le cou du cyclope se dorait, s'empourprait, s'illuminait sous la caresse des rayons, le feu de la forge au contraire pâlissait et devenait rosé.

Dussé-je me mettre en retard, je voudrais ici faire une remarque. Que les personnes pressées enjambent rapidement. Phœbus n'est pas seulement ce beau jeune homme officiel et pompeux, frisé comme Louis XIV, bénissant les mondes du haut de son char doré et parcourant l'espace au grand trot de ses quatre coursiers. Il aime en outre à flâner sous les treilles, à fureter dans les petits coins sans souci du décorum, sans songer à ses plumets. Il aime à visiter les pauvres diables, à rire un peu dans les greniers. Si l'endroit lui plaît, il oublie son astronomie, dont il a par-dessus la tête, et sans façon fait de la botanique ou bien s'amuse avec les enfans.

Il faut bien dire que, par le temps gris, Grand-Fort-le-Haut est triste à l'œil, rude, âpre, misérable; mais je le vis d'abord sous un ciel sans nuage, la joie y éclatait, chacun y semblait riche, et de tous les seuils s'élançaient des chansons; on cognait, on frappait, on travaillait ensemble au beau milieu de ce chemin barbare où jamais carrosse n'avait passé. La hache du charpentier s'illuminait comme l'épée de l'archange, le charron tournait son grand tire-bouchon, qu'il appuyait sur son gros ventre en faisant ouf! de temps en temps, et plus loin, sur les membres graisseux de la machine à ferrer les bœufs, qu'on eût prise pour quelque meuble inconnu de la sainte-inquisition, les garnemens chevauchaient joyeusement en faisant claquer leurs fouets. Je suis resté sous l'impression de ce petit tableau.

Pour en finir, le maire Baravoux était épicier, et son adjoint tenait la petite auberge dont on apercevait de loin la branche de sapin. La broche y tournait rarement, dans cette auberge, car il y descendait fort peu de monde; il n'y serait même, à vrai dire, descendu personne sans les gardes forestiers qui de temps en temps s'y installaient lorsqu'ils étaient en tournée.

Après avoir parcouru le village dans toute sa longueur, on rencontrait une petite place irrégulière et gazonnée au fond de laquelle apparaissait la pauvre église, rongée par la neige et par le

temps. C'est à peine si le modeste clocher dépassait le maître châtaignier qui se dressait près du porche. Humble clocher! humble cloche, pourrions-nous dire aussi... Imaginez un enfant tapageur frappant sur une rôtissoire à l'aide d'une cuiller à pot. Ce qui est particulier, c'est que les frémissemens de cette voix éteinte avaient quelque chose de simple, d'intime, qui ne déplaisait pas dans ce milieu-là. En s'approchant un peu et regardant le porche, dont les charpentes, polies par le frottement, brillaient jusqu'à hauteur d'homme, on apercevait dans la toiture la grande échelle et les seaux d'incendie, le brancard sur lequel on porte le monde en terre et la planche ronde qui sert au pain bénit. Le sol était dallé de pierres tumulaires dont les inscriptions et les sculptures avaient disparu depuis longtemps sous le pied des passans. Quant à la porte, elle était charmante avec son triple rang de colonnettes rongées et son cintre plein, travaillé comme un bracelet byzantin. En dépit des mutilations, on découvrait encore dans la clé de voûte la trace d'un diable tentateur à côté d'un christ bénissant. Le bon Dieu avait disparu, et du diable il n'y avait d'intact qu'une queue monstrueuse s'enroulant parmi les damiers alternativement saillans et creux qui entouraient la voûte. Quel est l'habile artiste tombé du ciel, l'ange ou le démon qui s'était plu dans ce lieu sauvage à ciseler toutes ces délicatesses? Ces surprises ne sont pas rares en France. Dans les coins les plus ignorés et les plus pauvres, on retrouve parfois un fragment d'art délicat, reste oublié d'une civilisation perdue, témoin muet d'un sentiment qu'on croyait à naître dans ce désert, et qui déjà y est mort; mais passons. A gauche de la vieille église, et s'appuyant contre elle, était une maisonnette construite en pierres rondes que reliait un ciment grisâtre, et coiffée d'un toit rouge. Pauvre demeure, n'ayant qu'un rez-de-chaussée et devant laquelle s'étalait un jardinet plein de fleurs, large tout au plus d'une dizaine de mètres, et formant par derrière terrasse sur le ravin. En passant là de grand matin, vous eussiez probablement aperçu un homme de haute taille, vêtu d'une robe noire, monté sur une échelle, palissadant sa vigne la serpette en main. La maisonnette était le presbytère, et l'homme en noir n'était autre que l'abbé Roche, curé de Grand-Fort-le-Haut.

C'était un homme de trente-huit à trente-neuf ans, grand, solide, bien bâti, large d'épaules, ayant cette allure aisée, cette démarche simple et franche qui dans le monde n'est le plus souvent qu'une distinction acquise par la fréquentation de certaines gens, mais qui chez lui était la conséquence naturelle d'un esprit droit et d'une santé robuste logés dans un corps sain et bien équilibré. Son œil profond et pur était celui d'un homme qui, sans arrière-pensée,

regarde les gens en face, cherchant à les comprendre et ne demandant qu'à en être compris. Les muscles saillans de ses mâchoires, se contractant à la moindre émotion, indiquaient une rare énergie, qu'accentuaient encore ses dents blanches et nettes, serrées l'une contre l'autre et inclinées en dedans. Ses cheveux étaient abondans, poussant dru, un peu rudes, taillés fort court. Pour tous, il était bienveillant, généreux et bon; mais son sourire, si franc qu'il fût, était toujours un peu pâle, presque triste, et jusque dans ses élans de bonté il restait grave. Facilement on l'eût pris pour fier et hautain. La vérité est que l'abbé Roche n'avait jamais connu son père et sa mère; il subissait la loi commune à ces pauvres enfans qui, ayant toujours ignoré les caresses de la famille, l'intimité du foyer paternel, se sentent étrangers à toutes les tables et se contiennent par discrétion. Ces enfans-là sont longs à s'épanouir; il semble qu'un regret éternel pèse sur eux. Les baisers sont à l'enfance ce qu'est le soleil aux jeunes pousses de mai. Les plantes s'égaient péniblement à l'ombre, les hommes aussi.

Quoiqu'il bêchât lui-même son jardin, qu'il fût grand joueur de boules et eût une prédilection pour les fatigues physiques, ses mains brûlées par le soleil étaient fines, sinon blanches, ses doigts étaient élégans, droits, lisses et vigoureux, ses ongles bien enchâssés et rebondis. Il n'avait pas cette main pâle et veule qu'on attribue volontiers et souvent à tort aux gens d'église. La sienne était bien plutôt une main de gentilhomme qui sous le gant de buffle a manié l'épée. On le vit à l'œuvre en face des loups que la neige chassait vers le village, on le vit aux incendies, lorsqu'en 1859 trois granges prirent feu presqu'en même temps. Il se transformait alors complétement. Sa physionomie prenait en face du péril une expression étrange de fierté et d'audace; il mettait bas sa soutane, son œil s'illuminait, sa voix devenait tellement vibrante et forte qu'on l'eût pris pour un capitaine d'aventure chargeant au milieu de la mêlée, et on obéissait à ses ordres sans commentaires, sans hésitation. Lui-même s'élançait le premier, soulevant des poutres énormes et jouant de la hache comme le bûcheron furieux de la ballade. On eût dit que le danger l'attirait, et qu'il éprouvait une sorte d'ivresse à lutter. Était-ce soif de dévoûment, ou bien dépensait-il en une seule fois toutes les ardeurs contenues de son sang? On ne saurait le dire, car, le danger passé, il rentrait dans son calme ordinaire et redevenait l'homme de tous les jours, n'acceptant qu'à regret la reconnaissance, repoussant les éloges, honteux d'avoir été surpris en flagrant délit d'héroïsme. Il était vraiment bien difficile à comprendre, et l'on eût pu croire qu'il y avait deux êtres en lui. Il vivait humble et pauvre sans doute, mais avec volonté, avec énergie,

avec obstination. Il mettait une certaine audace à se dépouiller lui-même de son dernier sou pour aider plus pauvre que lui, et, si par une nuit d'hiver il avait mis son manteau sur les épaules glacées d'un mendiant, le service qu'il venait de rendre au pauvre diable l'eût comblé de joie; mais il eût été presque aussi fier qu'heureux à la pensée qu'il se domptait lui-même et méprisait le froid que tant d'autres redoutaient. En plein hiver, il s'aventurait dans les neiges avec autant d'ardeur qu'il en mettait pour lutter contre l'incendie, et lorsqu'on le voyait redescendre ayant à la main l'énorme bâton qu'il avait coupé lui-même dans la forêt, la soutane relevée jusqu'à la ceinture, les jambes protégées par de grands bas de laine, les narines rougies par le froid, ouvertes, frissonnantes, aspirant l'air glacé, la gibecière au dos, les mâchoires contractées, il avait une expression de noblesse et de fermeté qui imposait le respect. On l'estimait beaucoup à cause de sa grande force, de son adresse et de sa charité. Si par hasard il s'élevait une difficulté, on allait le trouver, car on savait qu'en toute circonstance il était moralement et physiquement un homme solide sur lequel on pouvait compter; mais en même temps ses paroissiens sentaient en lui une nature qui n'était pas la leur. Ils l'aimaient avec réserve, à distance.

L'abbé Roche était né dans les montagnes. D'où venait-il au juste? On n'en sait rien. Nourri par une paysanne, recueilli par les sœurs, élevé par elles, il était tout naturellement passé de leurs mains dans celles des frères de l'école chrétienne, qui l'avaient bien vite remarqué à cause de son intelligence et de sa bonne conduite. Il avait grandi dans ce milieu hospitalier; on avait obtenu, non sans quelques difficultés, les autorisations que sa naissance rendait nécessaires, et un beau jour, ainsi qu'un enfant de troupe né au régiment s'engage sous les drapeaux qui lui ont servi de langes, il était entré au séminaire sans dégoût, sans enthousiasme. En dehors de la barque qui l'avait recueilli, il ne connaissait rien de la vie, ne supposait qu'abîmes et tempêtes, et se trouvait heureux d'être en sûreté.

Les années qu'il passa au séminaire furent les seules où il respira l'air d'une grande ville, encore ne fit-il qu'entrevoir le monde à la dérobée, avec mille scrupules; puis il quitta cette famille adoptive pour être desservant dans une pauvre paroisse des Landes où il resta peu de temps. Ses supérieurs ecclésiastiques l'estimaient particulièrement; sa situation d'enfant naturel, qui avait été un obstacle fort grave à son entrée dans les ordres, était maintenant un titre à la bienveillance de ses chefs. Fort jeune encore, on le nomma curé de Grand-Fort-le-Haut, où nous le retrouvons après une quinzaine d'années de séjour, oublié, mais satisfait. Que s'était-il passé dans son cœur durant ce long espace de temps? Quelques-uns de ses che-

veux avaient blanchi, ses yeux s'étaient creusés, son visage conservait peut-être la trace de quelques luttes morales; mais toutes les tempêtes semblaient à jamais éteintes dans le silence d'une vie régulière, simple et bien remplie.

II.

Le manoir des comtes de Manteigney, que nous avons entrevu tout à l'heure à travers les arbres, datait de plusieurs époques. Chaque génération y avait ajouté quelque chose, laissé une trace de son passage, et, comme l'emplacement était assez restreint, il s'ensuivait une accumulation un peu confuse de bâtisses disparates. C'est dans ce château que durant des siècles les seigneurs du pays s'étaient transmis de génération en génération leur puissante autorité. Possédant la vallée tout entière jusqu'au bourg de Virez, qui en commandait l'issue, maîtres des immenses forêts, des pâturages et des terres qui formaient le versant de la montagne, ils avaient toujours considéré le village de Grand-Fort, qui était à la porte de leur demeure, comme une dépendance du château. C'était alors une réunion de quelques cabanes où les bûcherons et les bergers du comte se logeaient tant bien que mal sous la main protectrice de leur maître. Peu à peu ces quelques cabanes avaient pris de l'importance, tandis que le château perdait de son autorité, si bien que, la grande révolution aidant, la vie s'était concentrée dans le village, et le manoir, assombri, ruiné, inerte, s'était pour ainsi dire éteint, ne laissant dans le pays que le souvenir des légendes qui se rattachaient à ses vieilles pierres et une sorte de respect mystérieux.

Dans la montagne, les souvenirs, les impressions, sont plus vivaces. Les idées sont comme les nuages, elles s'arrêtent, se logent dans les creux, et les tempêtes qui passent au-dessus soufflent bien longtemps avant que les vieilles croyances qui reposent dans les plis du rocher se décident à déloger. De même que les agitations de la pensée donnent à l'individu des allures plus vives, de même aussi la lenteur du corps entraîne la lenteur de l'esprit. Il y a des rapports singuliers entre l'activité physique et celle de l'intelligence, entre les mœurs d'un pays et la facilité des routes. Les oiseaux, qui vont si vite, doivent penser rapidement aussi; la circulation doit se faire avec une égale ardeur dans toutes les parties de leur individu. On dit que l'imagination a des ailes, j'aime à me figurer que tous les êtres qui ont des ailes ont aussi de l'imagination. Par contre, voyez un bœuf qui chemine; n'est-il pas vrai que les idées doivent être longues à se formuler chez lui, que les sensations sont digérées lentement dans la cervelle de cette bonne bête, qui a quatre estomacs.

Le bœuf est conservateur, le montagnard aussi. Il suffit de voir ce dernier remonter un sentier parmi les pierres glissantes, à pas méthodiques et cadencés, économe de sa force, prodigue de son temps, pour comprendre que cet homme-là n'a pas la fièvre en tête. La neige, qui durant cinq ou six mois de l'année enveloppe la contrée, n'emprisonne pas seulement dans son sourd manteau les plantes et les rochers; elle emprisonne aussi les cabanes, les hommes, les idées, les traditions, qui dans cet intervalle de silence et de concentration poussent des racines plus profondes et plus noueuses. C'est ainsi qu'en ces pays les idées du passé se cramponnent à l'homme, comme l'homme se cramponne à la terre, comme le vieux sapin moussu se cramponne au rocher.

Donc rien de bien extraordinaire à ce que le château de Manteigney eût conservé son prestige d'autrefois. Il avait d'ailleurs un aspect imposant, en dépit de l'abandon où depuis vingt ans on l'avait laissé. Ses girouettes étaient sur le point de choir, il est vrai, ses grands toits pointus envahis par la mousse étaient dans un piteux état; mais les vieux murs étaient encore de force à soutenir un siége. La partie la plus ancienne du château était la tourelle de gauche qui flanquait la porte d'entrée. Cette tourelle datait du commencement du XIVe siècle, et, quoiqu'on y eût percé beaucoup plus tard des fenêtres étroites à meneaux de pierre, le rez-de-chaussée de cette tour, espèce de salle basse où l'on descendait par deux marches usées, prouvait, par les nervures ogivales du plafond et la forme de la vaste cheminée, l'exactitude de la date que nous venons d'indiquer.

Ce rez-de-chaussée était habité depuis vingt ans par le père et la mère Sappey, à qui l'on avait confié la garde du château. Ils vivaient là en montagnards, ils avaient le bois à discrétion, la récolte des châtaignes, une vache, une chèvre; que voulez-vous de mieux? Durant les premières années de leur installation, ils avaient de temps en temps donné de l'air aux chambres, balayé à de rares intervalles, épousseté quelques meubles; puis, comme les fenêtres étaient devenues très difficiles à ouvrir, leur conscience avait fait de légères concessions, et les araignées avaient élu un domicile définitif dans les grandes pièces où personne n'avait plus mis les pieds.

Il était encore un coin fort curieux que l'on visitait parfois lorsqu'un touriste ou un commis voyageur s'égarait à Grand-Fort. Ce réduit intéressant était le grenier d'une tourelle où l'on avait relégué les vieux débris de l'arsenal. On y montait par un petit escalier tournant qu'éclairaient de larges meurtrières où le vent s'engouffrait avec un vilain bruit. Les chouettes et les chats-huans s'envolaient à votre approche, et l'on se trouvait véritablement soulagé d'un grand poids lorsqu'on était sorti de cet étroit mirliton. Alors on aperce-

vait, au milieu d'un chaos de débris, deux coulevrines aux armes des comtes, trois ou quatre fusils de rempart encore munis de leur fourchette, des sabres ébréchés, un falot à deux chandelles, des bottes de postillon, une lance, une moitié de cuirasse, un fragment de casque, bon nombre de bouteilles vides, et, pardonnez-le-moi, une de ces vastes chaises aux bases massives et pleines, précieuses compagnes du chevet de nos aïeux, mais dont le comfortable moderne a complétement supprimé l'usage.

En sortant de la tour, on apercevait à gauche le commencement d'une grande terrasse d'où l'on découvrait la vallée tout entière, et sur laquelle s'ouvraient autrefois les grandes portes-fenêtres des salons d'apparat et de la galerie des portraits, où figurait une longue suite de seigneurs empanachés, cuirassés, frisés jusqu'à l'excès, majestueux et terribles dans leur cadre vermoulu. En face de ces personnages imposans, hauts en couleur, fiers et déterminés, il fallait avoir l'âme terriblement dure pour n'être point ému et ne pas ôter son bonnet. L'aspect de ce passé, triomphant encore sous sa poussière, vous faisait songer au présent, à l'avenir; on se demandait ce qu'était devenu l'héritier, le descendant direct de tous ces seigneurs de haute mine, ce qu'était devenu le jeune comte Robert-Pierre-Jean de Manteigney, seul espoir de sa race. On savait qu'il n'était pas mort; on l'entrevoyait par la pensée fort, robuste, comme ses ancêtres, grand chasseur, grand buveur aussi, dégagé dans sa démarche, audacieux, intrépide et peut-être bien amateur de filles. C'était là un des signes distinctifs de sa race, dont quelques vieilles au nez crochu prétendaient coquettement avoir conservé le souvenir. On avait fait bien des conjectures, on en faisait encore au sujet de ce jeune comte intéressant comme une énigme, mystérieux comme une légende. Où vivait-il, que faisait-il? Un beau jour, vers l'âge de dix ans, la comtesse sa mère venant de mourir, il avait quitté le château les larmes aux yeux, et il n'était point revenu.

C'est qu'en effet, l'orphelin se trouvant désormais trop pauvre pour faire figure dans le manoir de ses ancêtres, ne pouvant d'ailleurs y recevoir une éducation conforme à son rang, on avait vendu une partie du domaine, réduit depuis longtemps à fort peu de chose, et on lui avait de cette façon constitué un petit capital qui lui permît d'aller chercher fortune ailleurs. C'est ainsi que le pauvre enfant était venu frapper à la porte de son oncle maternel, le marquis de Vernac, qui désormais devait lui servir de père.

Ce marquis, vivant assez péniblement des miettes de sa fortune, était un être tout à fait particulier. Il demeurait à Paris, rue des Lions-Saint-Paul, au second étage, sur la cour. Ce n'est pas tout, quoique cela soit quelque chose : il était en outre d'une maigreur

extrême, pâle et rasé comme un chartreux. Il y avait dans son ensemble quelque chose de l'ibis sacré des Égyptiens. Pourquoi, comment? — Je ne saurais vous le dire, mais il avait cet aspect-là. Parfait gentilhomme d'ailleurs, on lui était tout d'abord sympathique; aussi lorsqu'on apercevait au haut de ce grand corps son petit crâne microscopique, brillant et poli comme une bille de billard, se demandait-on où ce pauvre marquis pouvait loger ses pensées. La vérité est que le manque d'espace l'avait toujours empêché d'en faire provision. Il avait peu d'idées; il se servait toujours des mêmes, méthodiquement classées, réunies, enfilées les unes aux autres comme les grains d'un chapelet, de sorte que le matin, en enlevant sa cornette de nuit, il commençait son premier *pater*, et d'*ave* en *ave* il arrivait au soir sans émotion, sans fatigue, ayant la conscience calme et le sentiment du devoir accompli, sous la protection des lois et l'œil de Dieu.

C'était en somme l'homme du monde le moins digne d'un portrait, si son apparence d'oiseau sacré et sa malheureuse manie d'élever des faisans dans un cabinet de toilette n'eussent été là pour donner quelque relief à sa pâlotte individualité. Lorsque le comte Jean arriva à Paris, le marquis fut électrisé par cette pensée qu'il allait servir de père au dernier des Manteigney. Le vieux gentilhomme visita tous les colléges de Paris en habit bleu de ciel et en pantalon de nankin, et finalement, exténué par ces courses et ces préoccupations qui troublaient ses habitudes, il fourra son neveu au collége Saint-Louis, en souvenir des croisades. — Il était temps; sa tête éclatait! Dès lors, sa tâche étant terminée, la pensée de cette éducation fut dans le crâne du marquis comme un grain nouveau ajouté au chapelet ordinaire, et chaque jour, à une certaine heure, il prit l'habitude de se dire : « Grâce à ma sollicitude toute paternelle, mon neveu Robert-Pierre-Jean reçoit une excellente éducation sous le patronage du meilleur des rois, Louis IX, dit saint Louis, 1215. »

La fréquentation du marquis n'était pas pour exciter l'imagination du jeune de Manteigney et lui faire rêver un idéal en dehors de sa situation modeste; bien au contraire, un simple dimanche passé rue des Lions-Saint-Paul suffisait à rendre le collégien joyeux pendant toute une semaine. Les classes lui paraissaient comfortables, propres, parfumées, les cours de récréation verdoyantes et bien aérées, de sorte qu'il fut un écolier modèle; mais lorsque le duvet printanier de ses jeunes moustaches commençait à ombrager sa lèvre, il lui vint en tête un grand trouble. L'événement fut subit. Il se souvint tout à coup qu'il était comte, il revit en songe la galerie de Manteigney toute tapissée de ses aïeux; les panaches, les cui-

rasses étincelantes et les nobles perruques se mirent à tourbillonner dans sa jeune cervelle, et, songeant à tous ses camarades, fils de commerçans et de petits bourgeois pour la plupart, il se sentit écœuré. La pensée qu'il allait en compagnie de ce troupeau passer sous le joug égalitaire du baccalauréat lui fit monter la rougeur au front; l'uniforme, la livrée qu'il portait depuis huit ou neuf ans sans songer à se plaindre lui devint insupportable, et il éprouva un immense besoin de sortir de ce milieu et de manifester la noblesse de son origine par des signes extérieurs, ce qui est, paraît-il, le plus naturel des sentimens.

Sans doute il parvint à emprunter quelque argent sur la fortune qui bientôt devait lui appartenir, car un beau jour il apparut aux yeux de son oncle en gilet blanc, en pantalon noisette, armé d'une badine à pomme d'or, frisé, parfumé, tiré à quatre épingles. A cette vue, le marquis, convaincu que l'éducation de son neveu était heureusement terminée, remercia le ciel, embrassa le jeune homme, glissa dans la poche de son gilet un billet de cinq cents francs pour faciliter ses débuts dans la vie, et lui donna sa bénédiction.

Dans l'année qui suivit, le dernier des Manteigney acheva de se transformer complétement; on le vit aux courses, au théâtre, il entra dans le bataillon de ces petits jeunes gens aimables que l'on rencontre partout, il fréquenta les manéges et les salles d'armes, devint un habitué du bois de Boulogne, se créa des relations, et, pour se compléter lui-même, il se mit en quête d'une maîtresse. Une fois dans cette voie, il ouvrit sérieusement la tranchée et commença le siége en règle de la petite fortune qui lui restait, et dont sa vingt et unième année le rendait maître absolu. C'est ainsi que s'émietta le dernier morceau du vieux domaine. Si l'on ajoute à ces ressources le modeste héritage du marquis de Vernac, qui rendit l'âme un beau jour en servant à ses faisans le repas du matin, si l'on tient compte surtout de l'extrême adresse avec laquelle le jeune garçon sut manœuvrer, du tact et de la prudence qu'il déploya dans cet art difficile de l'existence à grandes guides, on comprendra son train, on s'expliquera sa vie et la réputation de viveur élégant dont il a joui pendant si longtemps dans le monde facile et brillant dont il faisait partie.

III.

Cependant aucun des exploits du comte Jean n'était arrivé jusqu'à Grand-Fort, et les montagnards, si privés qu'ils fussent par l'absence de leur seigneur, vivaient en paix depuis une vingtaine d'années à l'ombre du vieux château, lorsqu'un bruit bien fait pour

exciter la curiosité générale se répandit tout à coup dans le pays. S'il fallait en croire la rumeur publique, le dernier des Manteigney, que les hommes de cinquante ans se rappelaient avoir vu tout enfant, venait de faire à Paris un mariage excessivement riche, et se disposait à rentrer triomphalement dans la demeure de ses pères. Déjà l'on avait vu des personnes étrangères au pays parcourir la vallée, visiter le village. C'était une bénédiction, une rosée céleste, une pluie d'or prête à tomber. Le château allait être restauré, remeublé avec splendeur; on annonçait le rachat des terres du domaine, qui bientôt serait reconstitué en partie. Tout cela devait être vrai, car le notaire de Virez était aperçu dans vingt endroits à la fois, cravaté de blanc, rouge comme un coq: on l'avait même vu galoper dans la plaine, ce qui était sans précédent.

Tandis que ces intéressantes nouvelles circulaient, commentées et grossies par chacun, un architecte arrivait en hâte, les portes et les fenêtres s'ouvraient avec fracas, et les ouvriers commençaient leur œuvre. Bientôt on ne parla plus dans la montagne que du comte et de la comtesse, des splendeurs de leur train et des merveilleux embellissemens dont le château serait certainement l'objet. Il fallait que les nobles époux fussent bien pressés, car on travaillait avec une ardeur extrême. Une armée de terrassiers recrutés dans les environs jouait de la pioche et de la pelle jour et nuit pour rendre carrossable l'affreux chemin dont nous avons parlé. On ne voyait plus que couvreurs suspendus à des cordes, peintres occupés aux croisées et aux grilles, jardiniers refaisant les parterres de la grande terrasse, charpentiers et menuisiers aménageant les écuries. Chaque jour, il arrivait dans la cour des chariots attelés de quatre bœufs, et l'on déballait de grands fauteuils rouges à beaux pieds dorés, des tapisseries, des tentures, tout un monde de choses éblouissantes. Après quelques mois de travaux, le château fut en état d'abriter dignement ses maîtres et seigneurs, et les gens de Grand-Fort songèrent à préparer au comte et à la comtesse une réception qui fût à la hauteur des circonstances. On parlait déjà d'un arc de triomphe, de feux de joie, de discours, de corbeilles de fleurs... Une lettre vint réduire à néant tous ces beaux projets.

M. de Manteigney y exprimait en fort peu de mots le désir très net de rentrer dans son château sans tambour ni trompette, et comme s'il l'eût quitté la veille. Pour plus de sûreté, il refusait d'indiquer le jour de son arrivée. Quoi qu'il en soit, une avant-garde de domestiques en culotte rouge, en casquette galonnée, prenait possession des communs, les écuries se peuplaient, et la vieille cheminée des cuisines s'empanachait noblement. Le village ému, le maire frémissant, attendirent toute une semaine, puis une seconde

semaine s'écoula, et, las d'attendre, chacun reprit le cours de ses préoccupations ordinaires. Or un dimanche soir après vêpres, les amateurs de boules, — ils sont passionnés dans ce pays-là, — qui d'ordinaire faisaient la partie du curé, s'étant réunis sous les grands arbres du clos, l'abbé Roche déboutonna le bas de sa soutane, empoigna ses deux boules à clous d'acier, et le jeu commença. Il durait depuis une demi-heure environ lorsque le curé, se retournant après un coup magnifique, se trouva face à face avec un petit personnage singulier qui venait d'entrer dans le clos sans être aperçu par les joueurs.

Ce petit homme chétif, aux épaules étroites et tombantes, était des pieds à la tête vêtu de flanelle blanche bordée d'un liséré bleu. Son cou maigre et long s'élançait d'un col de chemise rabattu, jaunâtre, dont les pointes étaient ornées de têtes de chien. Sous ce col, une cravate rose et bleue, dans les plis de laquelle étincelait une petite sculpture en or représentant une selle de cheval avec deux étriers en sautoir. La culotte de ce personnage était extrêmement collante et retombait sur des bottines microscopiques à très hauts talons, recouvertes de drap bleu de ciel, ornées de larges boutons de nacre, d'ailleurs travaillées avec un art prodigieux, piquées, brodées,... deux bijoux que ces bottines! Sous un petit chapeau que dépassaient deux touffes de cheveux frisés et roux, un visage fatigué, flétri, verdâtre, sillonné de ces rides maladives qui ne sont pas celles de la vieillesse. Ajoutez à cela des moustaches rousses coquettement retroussées et une paire de gants rouges comme le sang d'un bœuf sortant à moitié de sa poche.

Fièrement campé sur ses deux jambes écartées et tendues, le petit homme tenait dans ses mains blanches et soignées un merveilleux petit porte-cigarette en paille de Java. Il logea devant son œil, en faisant une vilaine grimace, un lorgnon carré, sans monture ni cordon, et regardant avec un sourire le bon curé, qui, fort étonné, le regardait aussi : — Le diable m'empor... le diable nous emporte, monsieur le curé, fit-il, nous avons un joli poignet. Tudieu! comme vous avez lancé cela!

L'abbé Roche sentit la rougeur lui monter au visage, et, ne trouvant d'abord rien à répondre, il promena son grand œil grave et franc sur cet individu étrange, qui continuait à sourire avec une aisance parfaite. Les joueurs s'étaient arrêtés stupéfaits.

— Continuez donc votre partie de boules, c'est aujourd'hui dimanche!... Vos routes sont dans un fichu état! monsieur le curé, ajouta le personnage à la flanelle blanche, et il regarda ses bottines précieuses, qui étaient légèrement tachées, après quoi il plaça une cigarette entre ses lèvres, et, ayant pris dans sa poche un petit bri-

quet en vermeil, il en disposa soigneusement la mèche rouge avec aussi peu d'embarras que s'il eût été seul dans sa chambre à coucher.

— Vous êtes de ce pays-ci, monsieur? demanda le curé, que cet excès d'aplomb commençait à irriter.

Le fumeur alluma sa cigarette très lentement, la retourna de ses deux doigts, puis, ayant chassé par les narines un gros nuage de fumée, il répondit avec un grand sang-froid : — Oui, j'habite le château qui est là sur la droite, à dix minutes d'ici en descendant.

— Seriez-vous M. le comte Jean de Manteigney?

— Jean de Manteigney, comme vous le dites. Vous me connaissez donc?

— Excusez-moi, monsieur le comte, je...

Et tout en disant cela le curé laissait échapper la boule qu'il tenait à la main, tandis que tous les montagnards se découvraient comme à la messe. Le comte reprit : — Vous excuser de quoi? mon cher curé; continuez donc à jouer, sacrebleu! Je ne suis pas un trouble-fête, moi! Il rejeta son petit chapeau en arrière par un geste à la fois gracieux et familier, il enfonça cavalièrement ses mains dans ses poches et se mit à chantonner, fumant toujours et se balançant sur ses talons. — Dites-leur donc de continuer, mon cher curé; cela m'amuse de voir jouer ces gaillards-là. En voilà un qui est magnifique, quel taureau!... Et puis ils me regardent tous,... c'est inepte.

— Voyons, Bernard, c'est à toi de tirer, mon garçon, — fit l'abbé. Et il ajouta : — Vous êtes arrivé depuis peu de temps, monsieur le comte?

— Depuis trois ou quatre heures seulement, et j'ai commencé par une promenade de ce côté. J'aime beaucoup ce pays-ci, c'est gentil, c'est amusant, toutes ces petites machines. Et le vin, comment se comporte le vin? Vos vignes d'en bas promettent-elles une bonne récolte? Tudieu! c'est important cela!

— Oui, monsieur le comte. Jusqu'à présent le...

— Ah! sabre de bois! j'en suis enchanté. On ne saurait trop se rappeler que le vin est le soutien du travailleur et le lait des vieillards. Tenez, voilà le jeune taureau qui lance sa boule. Beau gars! Quel âge a-t-il?

— Vingt ans tout au plus.

— C'est prodigieux. Et les châtaignes, mon cher curé, que pense-t-on des châtaignes?

— Elles seront abondantes, répondit le curé en se mordant les lèvres.

— Allons, parfait; de mieux en mieux. Sapristi, la châtaigne n'est pas à dédaigner! C'est à vous de jouer, monsieur le curé.

L'abbé Roche ajusta soigneusement et lança sa boule; mais, chose extraordinaire pour lui, il manqua le but. Il était intimidé par le regard de cet œil gris, clignotant derrière sa petite vitre, et ce qui doublait son émotion, c'est l'aisance railleuse avec laquelle lui avait parlé ce petit homme.

— Ah! mais, dites-moi donc, vous avez manqué votre coup, mon cher curé?

— Oui, monsieur, répondit le prêtre, qui serrait sa seconde boule dans sa main et ne trouvait pas le moyen de sourire.

— C'est un petit malheur. Ah! j'oubliais de vous dire que la comtesse ne parle que de vous; elle brûle du désir de vous voir, c'est comme je vous le dis. Mon curé! où est mon curé?... Vous êtes attendu.

— J'irai dès demain saluer madame la comtesse.

— Ce soir, si vous voulez... Au fait, venez manger la soupe avec nous; vous savez que votre couvert est toujours mis au château : je vous dis cela une fois pour toutes, ainsi vous n'avez pas à vous gêner.

— Je vous remercie, monsieur, mais...

— Enfin comme vous voudrez. Vous serez le bien reçu quand vous viendrez; moi, je n'aime pas les façons. Vous le voyez, je suis rond comme un pois. Allons, au revoir, ne me reconduisez pas.

Et comme un enfant, se trouvant sur son passage, le regardait de son grand œil étonné : — Qu'est-ce que tu fiches là, galopin, au lieu d'aller à l'école?... Au fait, c'est aujourd'hui dimanche! tiens, voilà pour t'acheter du pain d'épice. — Il jeta dans le bonnet du petit deux ou trois pièces blanches, après quoi il partit en fredonnant.

Quand il ne fut plus là, tous les montagnards se regardèrent comme on se regarde à la suite d'une catastrophe. Ce n'était pas là évidemment le comte que l'on attendait. Il leur semblait inoui que ce petit bonhomme chétif et maigre, à moustaches rousses et clairsemées, à visage pâle, fût le vrai seigneur du château, le descendant sérieux des rudes comtes d'autrefois. Dans les pays où tout le monde travaille et lutte, la faiblesse physique passe facilement pour une infirmité, et l'aspect maladif est compté comme un ridicule. Quant au curé, — était-ce le fait de sa nature herculéenne? — il n'avait jamais pu trouver dans son cœur autre chose que de la compassion pour les corps malingreux et les visages blêmes. Si bon chrétien qu'il fût d'ailleurs, certaines allures trop familières le blessaient extrêmement; il sentait alors en lui comme une tempête, et si jamais quelqu'un lui eût donné un soufflet, il est bien probable que sur l'heure il eût assommé ce quelqu'un-là; du diable s'il eût tendu l'autre joue.

Outre que les façons du comte l'avaient personnellement blessé, elles l'avaient aussi cruellement désillusionné. L'abbé Roche avait toujours vécu dans le respect de la noblesse, non pas qu'il crût que les vertus de l'âme et les beautés du corps fussent l'apanage exclusif d'une certaine classe d'hommes; mais il y avait en lui du poète et de l'artiste. Il trouvait consolant de penser que certaines familles providentielles, purifiées par tout un passé, placées au-dessus des ambitions, des misères humaines, restaient les dépositaires, les gardiennes sacrées de certaines perfections. Il ne raisonnait pas ces idées-là, il les subissait instinctivement, et il en jouissait.

IV.

Ce ne fut pas sans une certaine émotion que le lendemain notre curé fit ses préparatifs pour rendre sa visite au château. Il étala sur son lit étroit sa soutane des dimanches, un rabat neuf, et regarda la grosse montre d'argent, dépourvue de chaîne et de clé, qu'il portait toujours dans la poche de sa culotte. Il voulait n'arriver à Manteigney qu'après le dîner, pour éviter l'invitation qu'on n'aurait pas manqué de lui faire, et qu'il redoutait beaucoup. Il se rappelait cette phrase du comte qui l'avait blessé : « une fois pour toutes, mon cher curé, votre couvert est mis. » Il n'y avait pas que ces paroles-là d'ailleurs qui lui revinssent à l'esprit et dont le souvenir lui fût désagréable... « La comtesse brûle du désir de vous voir... Mon curé!... où est mon curé? » En bonne conscience, il n'y avait aucune raison pour que cette grande dame fût désireuse à ce point de faire sa connaissance... Peut-être croyait-elle trouver dans ce curé, qui n'avait jamais quitté sa montagne, un demi-sauvage, un rustre incapable de dire un mot, et sans doute elle voulait s'amuser à ses dépens. Comment expliquer autrement ces paroles qui frisaient l'impertinence : « mon curé! où est mon curé? »

Tout en se rasant avec soin, il lui passait par la tête une foule de pensées, et il s'en voulait de son émotion. Il fut même sur le point de mettre sa vieille soutane dans le seul dessein de protester contre sa propre faiblesse. Il se faisait honte; mais en même temps il songeait à l'heure. « On doit dîner au château vers cinq heures ou cinq heures et demie, cela est plus que probable, car le maire et le notaire de Virez se mettent à table à cette heure-là. Or en arrivant à six heures et demie, je les trouve au salon ou bien sur la terrasse, se promenant,... ou peut-être assis en cercle... assis en cercle!

Et cet hercule qui n'eût point tremblé devant un ours lui barrant le chemin se sentait frissonner à la pensée de tous ces yeux fixés sur lui. Comment le recevrait-on, comment supporterait-il le re-

gard curieux et railleur de la comtesse voyant apparaître enfin le curé de ses rêves?... En ce moment, on frappa à la porte.

— Qu'est-ce? fit le prêtre sans se retourner.

— Dis donc, monsieur le curé, répondit la mère Hilaire de la chambre voisine, vas-tu pas mettre tes boucles d'argent?

— Pourquoi veux-tu que je mette mes boucles d'argent? Est-ce que c'est aujourd'hui Pâques?

— Dame, ça sera comme tu voudras, monsieur le curé, mais à ta place je les mettrais. Les nobles sont habitués à ce qu'on fasse un brin de toilette pour aller les voir.

— Fais ce que tu voudras.

La bonne vieille ajouta derrière la porte d'une voix timide : — Est-ce que je t'ai fâché, monsieur le curé?

— Non, ma bonne mère. Prépare les boucles, prépare-les, si tu crois que cela est mieux; mais dépêchons-nous.

Cette mère Hilaire était une petite vieille rondelette, aux yeux brillans, vive, alerte, énergique, trottinant à pas menus, fouillant, furetant partout et adorant son curé. Elle habitait dans une maison voisine du presbytère; mais on l'y rencontrait rarement, occupée qu'elle était à tenir le ménage du prêtre, à lui préparer ses repas, à lui raccommoder son linge, à mettre des pièces aux soutanes quand il le fallait, et il le fallait souvent. Elle opérait avec tant d'art et de patience, de tendresse, devrait-on dire, qu'il était presque impossible de voir les traces de son travail, et l'abbé Roche en effet ne s'en était jamais aperçu. Elle ne voulait pas qu'on pût dire : Monsieur le curé porte des soutanes rapiécées. On n'est pas riche, mais on a son amour-propre. En outre elle tenait les comptes du prêtre, qui ne s'y entendait pas du tout, et fermait les yeux en puisant dans le petit tiroir où plus d'une fois la bonne vieille avait, sans qu'on en sût rien, glissé deux ou trois de ses propres écus. Elle les aimait pourtant bien sincèrement, ses pauvres écus; mais il fallait avant tout que M. le curé ne fût pas gêné dans ses aumônes, et qu'un malheureux ne pût pas dire qu'ayant frappé au presbytère, il s'en était retourné les mains vides.

D'ailleurs la tendresse de la mère Hilaire pour l'abbé Roche et la familiarité avec laquelle elle lui parlait s'expliquent par un mot : la vieille paysanne avait été la nourrice de cet enfant trouvé, devenu depuis curé de Grand-Fort-le-Haut. Elle lui avait servi de mère, et lorsqu'il l'avait quittée pour entrer chez les sœurs, elle l'avait pleuré presque autant que si on lui eût enlevé son propre enfant. Bien d'autres chagrins plus grands que celui-là avaient depuis atteint la chère femme : elle avait perdu son fils unique, et cinq ans après son mari avait été tué par la chute d'un sapin, qu'il

était en train d'abattre. Elle s'était donc trouvée seule avec des cheveux gris et personne à aimer dans la maisonnette qu'elle avait à Virez, là où elle avait toujours vécu en compagnie des siens. Elle avait tâché de se faire à son isolement, et elle avait supporté son sort pendant bien des années; mais lorsqu'elle avait su que le seul être qui lui restât, son enfant d'adoption, était nommé curé à trois lieues de là, à l'autre bout de la vallée, elle avait pris bien vite le chemin de Grand-Fort, se disant : « Je ne mourrai donc pas seule, je retrouve un de mes trois défunts! » Elle se le figurait enfant, tel qu'elle le voyait autrefois, jouant devant la maison, barbotant avec les canards, ou bien encore jeune homme, devenu grand et robuste comme elle l'avait aperçu lorsqu'il était allé lui faire visite avant d'entrer au séminaire... Elle accourut donc à Grand-Fort, tout émue par ces souvenirs; mais lorsque, ayant frappé à la porte du presbytère, elle se trouva en face d'un homme fait, aux allures graves, au regard profond, elle resta interdite, ne sut plus que dire et sentit des larmes qui lui venaient aux yeux. Elle n'osait plus, son rêve s'envolait, son pot au lait se brisait en mille pièces. Cependant elle retrouvait bien dans le visage imposant du prêtre les traits de l'enfant et du jeune homme; c'était là son nez fin, arqué, son beau front large, son bon regard ouvert... Elle reconnaissait tout cela, et se disait à elle-même : S'il souriait, je verrais le petit creux qui est là, tout près de sa bouche, je suis sûre qu'il y est encore.

Mais il ne souriait pas, ne la reconnaissant même pas, car la douleur avait terriblement changé la vieille femme. Au bout d'un instant, elle fit un grand effort, et dit : — C'est moi, la mère Hilaire, monsieur le curé, la mère Hilaire de Virez.

Ah! cela ne fut pas long! Elle se sentit enlevée de terre et pressée si fort qu'elle n'en pouvait plus respirer, et murmurait : — Monsieur... monsieur le curé! Tu vas... tu vas me casser, mon garçon.

Et l'abbé Roche, l'embrassant au front, murmurait de son côté : — Chère, chère bonne, c'est donc toi? Ah! ma chère bonne maman!

Il n'avait plus du tout son air grave; de grosses bonnes larmes chaudes roulaient dans ses yeux, et en même temps il souriait de si bon cœur que le petit trou rond de la joue était là comme à demeure, ce qui réjouissait la bonne femme.

— Et qu'est-ce qui t'amène ici, mère Hilaire? fit l'abbé Roche au bout d'un instant.

— Dame! monsieur le curé, c'était le plaisir de vous voir, et puis... c'est-il bête, mon Dieu, voilà que je n'ose plus!... Faut vous dire que le bon Dieu m'a laissée toute seule; mon garçon est mort, et puis mon homme s'est fait tuer par un sapin qui l'a écrasé, il y

aura dix ans la veille de la Saint-Jean. Vous n'avez pas su cela, monsieur le curé?

— Mais non, mais non. Quel malheur!

— Ah! oui, un malheur! Vous ne vous souvenez pas... quand le père Hilaire vous menait aux fagots et que vous lui faisiez des niches... Excusez-moi, monsieur le curé, je parle là de choses qui sont si loin!

— Mais parle donc, mon amie, tu vois bien que tu me fais plaisir.

— Pour lors, je n'avais donc plus personne; mais voilà que le bon Dieu vous ramène! Dame! je me suis dit : Il n'a personne non plus, lui,... et... les gens qui sont tout seuls,... c'est naturel,... quelquefois ça leur fait plaisir de se retrouver ensemble,... et alors,... si monsieur le curé n'avait pas de servante, je...

L'abbé Roche regarda la paysanne avec une expression d'émotion si profonde qu'elle baissa les yeux.

— Tu m'aimes donc, chère vieille? fit-il.

— Je ne t'ai donc pas nourri, dis, je ne t'ai donc pas élevé? Si je l'aime! Tu as beau être curé et un fort homme et plus près du bon Dieu que moi, bien sûr, tu es toujours mon garçon... Il ne faut pas faire attention à ce que je rabâche, monsieur le curé, c'est plus fort que moi; je ne sais pas bien parler, je vous dis : tu. Ah! mon Dieu, je lui dis : tu! mais je ferai attention maintenant.

— Appelle-moi comme autrefois, ma bonne, je t'en prie.

Pour le coup, elle fondit en larmes, et en joignant les mains elle ajouta : — Faut-il qu'il soit bon, Seigneur, et pas fier! Voyez-vous, monsieur le curé, ça sera seulement quand il n'y aura pas de monde, que nous serons tout seuls, en famille, puisque nous n'avons plus que nous deux de parens... Ah! non, il n'est pas fier! — Elle disait tout cela à la hâte, avec émotion, s'arrêtant au milieu des phrases pour reprendre haleine. — Mais quand ça sera devant le monde, nous ne serons plus parens. Il faut tenir son rang, c'est bien juste, et puis quand ils seront partis, ah! dame, alors je dirai : tu... quand vous voudrez, monsieur le curé, et une supposition que ça vous dérange, eh bien! vous direz : Mère Hilaire, tais-toi, et je me tairai, et ça ne me fâchera pas, mon garçon, mon fils. Moi, qui n'ai plus personne que toi! que je t'embrasse donc tes grandes belles mains. Jésus, quel fort homme! et faut-il qu'il soit bon de ne pas me mettre à la porte après lui avoir dit des affaires comme ça. Un curé! mon garçon qui est curé!

L'abbé Roche comprenait ce qu'il y avait de tendresse délicate dans les paroles de cette femme, rappelant à chaque instant les liens de la parenté imaginaire qui l'unissait à lui. Le pauvre homme

éprouvait une émotion délicieuse et d'autant plus profonde que, en ravivant certaines douleurs intimes dont il ne s'était jamais plaint, elle leur portait le plus efficace de tous les remèdes; mais sa nature vigoureuse n'avait point l'habitude des larmes, et les sanglots s'arrêtaient dans son gosier, montant et descendant comme les bulles d'air dans un niveau.

— Vois-tu, monsieur le curé, reprit la vieille, dont le visage s'était épanoui, ici, chez toi, c'est bien convenable; mais il faut de l'ordre, et tu n'as pas le temps d'en avoir. Il faut des rideaux aux fenêtres; qui les mettra, tes rideaux? Eh bien! et le linge à blanchir, et tout à soigner, et le souper à faire? Vous me direz que vous aurez une servante; ça, c'est juste. C'est que les servantes,... c'est encore un article où il y a bien du choix, bien du choix : ça casse tout, ça ne sait rien faire, et ça demande des cinquante écus comme un verre d'eau. Ça n'est pas tout, il ne te faut pas une jeunesse naturellement. On aura beau dire que le bon Dieu ne se mêle pas de ces affaires-là et qu'il n'a rien dit là-dessus;... enfin suffit. A toi, monsieur le curé, il ne te faut pas une jeunesse. J'ai ruminé comme ça le pour et le contre avant de venir, et j'ai bien vu que tu n'en trouverais jamais une qui fasse ton affaire aussi bien que moi. D'ailleurs il y a une chose : moi, je ne me loue pas, je me donne; ayant une petite aisance, je n'ai pas besoin des quarante écus de l'autre, et c'est autant que nous gagnons. Me voilà vieille; ce ménage va m'amuser, ça sera ma distraction. Je vendrai mon petit bien de Virez, j'achèterai tout près d'ici une maisonnette avec un bout de jardin, un coin d'écurie pour mon âne,... et ça fait que je serai bien sûre de mourir près de toi, monsieur le curé.

C'est ainsi que la mère Hilaire était devenue la gouvernante de l'abbé Roche, et si vous l'avez entendue tout à l'heure parler avec quelque insistance des boucles d'argent, c'est qu'elle les avait offertes à son curé lors du dixième anniversaire de son entrée au presbytère.

V.

Lorsqu'il fut habillé, le curé de Grand-Fort s'achemina vers le château. Le soleil, déjà bas, éclairait à l'horizon le sommet des glaciers, que l'on apercevait se détachant sur le ciel comme les festons capricieux d'une dentelle argentée. Pour la première fois depuis bien des années, il passa devant ces splendeurs sans même y jeter les yeux. La porte du château était ouverte. Le prêtre, ayant pénétré sous la voûte, s'arrêta un instant devant le logis du père et de la mère Sappey. Il n'était pas fâché de retarder son entrée de

quelques instans. Les deux vieillards étaient en costume de grande fête, immobiles, assis côte à côte dans un coin de la pièce sur un petit banc de chêne noirci par l'usage. C'était le seul meuble qui restât de leur ancien et rustique mobilier. Ce rez-de-chaussée de la vieille tour avait complétement changé de physionomie et ressemblait maintenant à la loge d'un concierge qui se respecte. Il y avait là deux grandes bergères Louis XVI à bois grisâtre, recouvertes en velours d'Utrecht jaune-citron. Devant chaque siége, un petit tapis carré était soigneusement disposé. Le coffre du montagnard avait disparu; il était remplacé par une commode à cuivres incrustés, sur laquelle deux flambeaux d'apparat flanquaient de droite et de gauche une pendule représentant le temple de l'Amour protégé par un globe. Au milieu de ces splendeurs défraîchies, prises au hasard dans le rebut de l'ancien mobilier seigneurial, le père et la mère Sappey semblaient avoir perdu leur individualité, et toute leur personne exprimait un mélange de surprise et d'accablement qu'on pouvait prendre à son gré pour de l'allégresse ou du désespoir.

En apercevant le curé, qui n'avait pas non plus son allure ordinaire, au lieu d'aller à sa rencontre et de l'inviter à entrer suivant leur habitude, ils se levèrent tous deux et restèrent immobiles, exhibant un petit sourire discret, presque aussi jaune que le velours des fauteuils. — Eh bien! père Sappey, vous voilà content?

— Ah! bien sûr, monsieur le curé, répondit la femme sans élever la voix, ça, c'est bien sûr.

— Vous n'êtes plus seuls, et on vous a fait une belle chambre.

— Ah! dame, oui, monsieur le curé, ah! dame, oui! Et nos maîtres sont du bien bon monde. Le papa de Mme la comtesse... ah! qu'il a l'air aimable et doux pour les gens! Seulement... Prends donc garde de marcher sur les tapis, ajouta la mère Sappey en s'adressant à son mari, qui venait de faire un pas en avant, tu vas aplatir les poils, et puis tu auras des désagrémens avec le régisseur. C'est qu'il ne plaisante pas, M. Dufour, tu le sais pourtant bien!

— Vous me disiez donc que vous étiez contente, mère Sappey, reprit l'abbé Roche, et vous avez ajouté *seulement*... Qu'est-ce qui manque donc?

— Mais rien de rien, monsieur le curé. On nous donne tout ce qu'il nous faut. M. Dufour ne veut même pas que je fasse le souper de mon homme. Il dit que, si je faisais la cuisine, ça donnerait une odeur... comment diable est-ce qu'il tourne ça?... Ah! il dit que ça donnerait une odeur infecte. Je ne sais seulement pas ce qu'il entend par là; mais nous sommes nourris et bien nourris, j'en réponds! Trop bien, car nous n'avons plus rien à faire. C'est ça qui est fatigant de ne rien faire!

— Mais, tais-toi donc, puisqu'on te dit que nous sommes payés pour cela, remarqua le montagnard avec gravité.

— Je ne dis pas de mal, seulement ça fatigue de rester là assis toute la journée. C'est dans le dos que c'est pénible;... mais nous sommes bien tout de même; seulement...

— Encore votre seulement, mère Sappey, fit le curé. Dites vite, de quoi s'agit-il?

— Eh bien! voilà la chose : quand tu me feras des signes avec tes yeux,... je peux bien dire cela à M. le curé... Pour lors M. le régisseur a dit, — dans une bonne intention, bien sûr, — que le père Sappey ne pouvait pas rester habillé comme ça, que cela ne lui plaisait pas, que... enfin, un tas de choses, et ils vont mettre mon homme en rouge comme les autres, voilà ce qui est sûr et certain, et cela me fait un effet! C'est comme si on me disait : Tu vas te remarier avec un autre homme!

Le vieux montagnard murmura : — C'est-il bête, les femmes, Dieu de Dieu, c'est-il bête!

— Et y a-t-il de l'orgueil dans les hommes, Seigneur! C'est pourtant parce qu'il y a de l'or aux boutons et autour des poches que ça lui ferait plaisir de mettre cet habit-là. Il en dessèche de s'habiller comme cela, il en dessèche!

— Voyons, la mère, fit le curé, personne ne force votre homme à porter une livrée, s'il ne le veut pas. Ne vous inquiétez pas sans raison. Le comte et la comtesse sont au château?

— Oui, monsieur le curé, vous les trouverez sur la terrasse avec toutes les autres personnes.

Comme le prêtre sortait de la tourelle, la bonne femme se retourna vers son mari : — Voilà encore que tu oublies de tirer la manivelle. Quand je te dis que tu nous amèneras des désagrémens!

Elle se précipita en enjambant par-dessus les petits tapis vers un bouton de cuivre qui sortait de la muraille, et l'on entendit dans la cour le bruit retentissant d'un timbre. Un valet en culotte courte et en bas blancs apparut immédiatement au haut du perron, et se mit à marcher devant le prêtre, qui commençait à regretter de n'avoir pas laissé chez le père Sappey la grosse canne dont il s'était muni par habitude.

Tandis qu'il traversait l'antichambre et la grande salle pompeusement décorées, il observait malgré lui le magnifique laquais qui lui montrait le chemin. C'était un homme d'importance, s'avançant avec une aisance et une dignité pleines de noblesse. Il avait le teint pâle, le regard froid; sa chevelure, savamment disposée, semblait protégée par une couche de vernis; ses favoris, étroits et blonds, s'enroulaient en forme de tuyaux des deux côtés de son noble vi-

sage, et les escarpins brillans dont il était chaussé avaient des semelles si minces, une forme si délicate, que, reportant les yeux sur ses propres chaussures, qui laissaient beaucoup à désirer au point de vue des charmes extérieurs, le curé éprouva un imperceptible sentiment de honte, — les héros eux-mêmes ne sont point exempts de ces niaiseries-là. — Pourtant il était satisfait. Cette décoration étincelante, ces panoplies accrochées aux murs, ces tentures aux armes des comtes, ces imposans portraits, fiers témoins d'un auguste passé, ce valet lui-même, ayant gagné au service des grands quelque chose de leur caractère, tout cela était la digne expression de cette majesté dont il voulait que la noblesse fût entourée. On respirait dans ces appartemens un air de grandeur et de fierté, c'était bien dans un milieu semblable que devaient vivre ces nobles comtes aux allures imposantes.

Le valet ouvrit une porte vitrée qui donnait sur la terrasse, et le prêtre, avançant, reçut en plein visage une bouffée d'éclats de rire telle qu'il s'en échappe d'un pensionnat aux heures de récréation. Au beau milieu de la terrasse, sept ou huit personnes vêtues de fraîches couleurs jouaient à la main chaude dans le plus parfait abandon. Le curé, un peu étourdi par ce spectacle auquel il ne s'attendait pas, se retourna malgré lui vers le noble valet, toujours calme, sérieux, impassible, auguste. En face de ces personnages surpris dans des postures plus ou moins ridicules, vêtus de costumes étranges et bariolés, le prêtre retrouva tout à coup conscience de lui-même, sa physionomie reprit sa gravité ordinaire, et, semblable à la statue du commandeur, il descendit les trois marches de ce perron féodal.

— Messieurs et mesdames, s'écria le comte de Manteigney en exécutant une joyeuse pirouette, je vous présente notre cher pasteur. Cette saillie produisit un résultat contraire à celui qu'en attendait le maître de la maison, et, sous le regard que l'abbé Roche promenait autour de lui, le rire s'éteignit, les lorgnons tombèrent des yeux, et ces messieurs saluèrent courtoisement. Quant aux trois dames, elles accueillirent le nouvel arrivant par un léger signe de tête, restant étalées, presque couchées, dans leur vaste fauteuil. L'une d'elles, — c'était la jeune comtesse, — qui semblait noyée dans les volans et les bouillons de sa robe blanche, fit sortir de ces blancheurs un beau bras qui paraissait nu tant était légère l'étoffe miroitante qui le recouvrait, et sans cérémonie, comme cela se pratique avec une amie de couvent que l'on retrouve au bal du préfet, elle offrit sa petite main gantée de peau de Suède à l'abbé Roche, stupéfait. Pour la première fois de sa vie, celui-ci rencontrait sur sa route une semblable apparition. En certains jours de trouble, il avait peut-être

entrevu dans un rêve rapide de séduisantes et tentatrices images; mais l'attrait de cette comtesse qu'il voyait de ses yeux, qu'il pouvait toucher de la main, puisqu'elle lui tendait la sienne, dépassait tout ce que son imagination avait pu entrevoir.

Elle avait en effet une beauté bien étrange et comme surnaturelle dont le prêtre ne pouvait s'expliquer le merveilleux éclat qu'en l'attribuant à l'influence secrète d'une âme céleste dont ce beau visage était le fidèle miroir. Sa chevelure, disposée en une infinité de boucles légères et savamment amoncelées, était de ce blond rougeâtre et doré que l'on retrouve dans un champ de blé à l'heure où le soleil se couche. Et tandis que sa figure avait cette blancheur lâteuse, angélique, dont on n'aurait pas cru que visage humain fût capable, ses sourcils au contraire, très bruns, presque noirs et comme tracés par un merveilleux pinceau, s'arquaient avec une admirable netteté et se prolongeaient finement jusqu'aux tempes. Son regard avait une expression profonde et pénétrante, noyé qu'il était dans une demi-teinte bistrée qui enveloppait l'œil tout entier et lui donnait une sorte de mystère sans en atténuer l'éclat. Les cils eux-mêmes ajoutaient à l'effet : on les eût pris pour ceux de quelque femme indienne parée pour un sacrifice; ils étaient d'un noir peu ordinaire, violent, doux et velouté tout à la fois, et les extrémités, s'allongeant au-delà des limites ordinaires, atteignaient presque l'extrême pointe de ces sourcils prodigieux avec lesquels ils semblaient vouloir se confondre. Tout cela était délicieux, mais ressemblait un peu à un rêve, en sorte que l'on était inquiet et charmé. Malgré soi, l'on cherchait à comprendre le secret de ces séductions, et les yeux ne pouvaient se détacher de cette vivante énigme. L'abbé Roche, étranger plus que personne aux surprises et aux tours de force de la coquetterie moderne, ressentait, en dépit de sa gravité apparente, une irrésistible curiosité. Était-ce un ange descendu pour un instant parmi nous? était-ce quelque fée redoutable échappée d'une vieille légende? Peut-être aussi cette comtesse était-elle ange et fée tout ensemble. Ces phénomènes se sont vus quelquefois.

— Ah! mon cher, mon bon curé, que je suis aise de vous voir! — Elle parlait avec une grande volubilité, et faisait mille petits gestes ravissans en eux-mêmes, mais tout à fait inutiles au sens de ses paroles. — Le comte a dû vous le dire, vous ne me sortez pas de la tête; j'ai rêvé de vous; ne vous en excusez pas, et donnez-moi la main. Oh! vous ne l'échapperez pas, prenez-en votre parti et donnez-moi la main. Pardonnez-moi si j'abrége les présentations, mais il n'y a rien de bête comme les présentations.

Alors, enlevant rapidement son gant, elle promena autour d'elle sa main blanche et rose comme son visage, sillonnée de veines

bleuâtres, chargée de bagues, et reprit : — Le comte de Manteigney, vous le connaissez déjà; Mme et Mlle de Rougeon, que j'aime infiniment toutes les deux; M. de Rougeon en moustaches noires, époux et père des précédentes, que j'aime aussi... de temps en temps; monsieur de Rougeon, ne m'interrompez pas, vous avez envie de déposer un amendement, je vois cela, ah! ah! ah! Voyons, qui est-ce qui nous reste encore? ah! papa, que vous voyez en gilet blanc, un peu gros, ce pauvre papa... Il cause pour le moment avec le jeune Claudius, un de nos élégans de Paris, favoris roulés, cravate bleue, etc., un être insupportable, — je le dis parce qu'il est là.

— Je vous entends, comtesse, fit Claudius, qui était à cinq ou six pas de là.

— Alors j'ajouterai que je l'aime beaucoup tout de même, et qu'il joue à la main chaude comme s'il l'avait inventée. Au fait, vous ne voulez pas continuer la partie, monsieur le curé? vous le voyez, nous sommes très sans façon.

— Oh! ma belle, murmura Mme de Rougeon en agitant avec pudeur son petit éventail.

— Eh bien, quoi! chère amie? Y a-t-il au monde rien de plus pur que la main chaude? D'ailleurs je n'y tiens pas. On ne veut plus jouer, ne jouons pas. Monsieur le curé, mettez dans un coin votre petite... badine, et venez vous asseoir ici, tout près de moi. J'ai un si grand besoin de causer sérieusement! Vous avez beaucoup de pauvres à soulager, n'est-ce pas?

— Quelques-uns, oui, madame, mais...

— Eh bien! j'ai mis dans ma tête qu'il n'y en aurait plus, c'est mon idée fixe. Je visiterai moi-même la montagne de la cave au grenier, sur une belle petite ânesse blanche que j'aurai tout exprès pour cet usage,... avec des pompons cerise sous les oreilles. Que faire dans la vie, si l'on n'est pas charitable, et de quoi voulez-vous que le bon Dieu vous tienne compte, si ce n'est du bien que l'on fait autour de soi?

L'abbé Roche fut profondément ému par ces dernières paroles. N'était-il pas évident qu'elles venaient d'une belle âme? Ajoutons qu'il s'échappait des lèvres de la comtesse une musique délicieuse, qu'il y avait dans le timbre de sa voix des nuances délicates, des modulations imprévues dont l'oreille, si naïve, si peu musicale qu'elle fût, percevait tout le charme. Une voix aussi suave ne pouvait être que l'expression d'une beauté morale... Et cependant, si cette jeune femme était un ange, comme tout portait à le croire, pourquoi ces bras nus sous cette gaze qui en poétisait la nudité? La chaleur peut-être : elle était fort grande en effet. Était-ce aussi par hasard que son corsage, devenu tout à coup transparent dans sa partie supé-

rieure, laissait apercevoir des délicatesses de modelé,... inqualifiables et qui véritablement brûlaient les yeux? Qu'était-ce que cet étalage de séductions inutiles dans une personne qui voulait consacrer sa vie au soulagement des pauvres? Quel étrange mystère! Était-ce encore par hasard que, tout en causant, elle allongeait son pied jusqu'à laisser entrevoir une notable partie de son bas de soie blanche, brodé à jour, tellement à jour qu'il en devenait rose, ce bas blanc, soit qu'il eût honte d'être observé, soit que la jambe qu'il caressait sans la couvrir apparût par les mille intervalles de ses mailles complaisantes? Était-ce par hasard que la jeune femme agitait son pied mignon avec une impatience dont on ne pouvait comprendre la cause, mettant en évidence avec un abandon virginal ou diabolique une bottine gris-perle qu'on eût prise pour celle d'un enfant, et dont le talon était tellement haut, tellement étroit, qu'à moins d'être oiseau il devait être impossible de conserver son équilibre sur de pareils clochers? Le prêtre songeait à tout cela, tandis que la comtesse continuait son bavardage.

— Et comprend-on, disait-elle, le sort de ces pauvres montagnards qui passent la moitié de leur vie sous la neige? Ah! mon Dieu! c'est qu'ils ont des enfans malgré cela!... c'est inouï! — Un éclat de rire général arracha le curé de ses préoccupations, et il sourit sans avoir compris un mot.

— Qu'est-ce que j'ai dit là d'extraordinaire? riposta Mme de Manteigney sans manifester le moindre embarras. Il faut n'avoir pas de cœur pour rire de ces misères-là; mais dites-moi donc, mon cher curé, cette vilaine neige, il n'y a donc pas moyen de la faire fondre, de la balayer, de... Il faudra pourtant que nous trouvions un moyen, car enfin votre situation est terrible.

En ce moment, une porte vitrée s'ouvrit à deux battans, et un maître d'hôtel vêtu de noir comme un notaire annonça le dîner. L'abbé Roche se sentit rougir. Sans doute on allait croire qu'il avait à dessein choisi l'heure du repas pour faire sa visite; mais en vérité pouvait-il supposer que l'on dînaît au château à sept heures passées?

— Allons! à table, mon cher curé, nous y causerons mieux. L'abbé Roche était ainsi fait que son embarras se traduisait par une sorte de raideur glaciale à laquelle on devait nécessairement se méprendre lorsqu'on ne le connaissait point parfaitement. Il s'excusa en deux mots et de façon que l'on ne tentât même pas d'insister. La comtesse, après avoir fait une jolie petite moue : — Ah! bon! très bien, voilà que cela commence. Alors on ne peut pas vous avoir. Je vous en veux, monsieur le curé, et puisque vous aimez les cérémonies, j'irai vous porter moi-même une invitation à dîner sur beau papier glacé.

Tandis que l'abbé Roche retournait au presbytère, les yeux baissés et songeant à ce qu'il venait de voir, les habitans du château prenaient place autour de la grande table.

— Savez-vous qu'il est très bien, mon curé, fit la comtesse; ça n'est pas du tout ce que je croyais.

— Il a l'air d'un juge d'instruction, murmura le beau-père du comte en soufflant sur sa cuillerée de potage, à quoi Mme de Rougeon, qui avait des manières de sainte en niche, répondit :

— Il serait à souhaiter que tous les juges d'instruction eussent cette prestance noble et simple, ce visage... Le curé de ce village est un homme magnifique qui doit être admirable à l'autel, et dont saint Thomas d'Aquin pourrait être fier, je ne dis rien de trop.

— Voilà bien les femmes, soupira M. de Rougeon, elles jugent un prêtre par la... comment dirai-je? par la beauté de ses formes,... si j'ose dire.

— Moi, papa, je ne l'aurais pas osé, et c'est comme cela que les papas jettent le trouble dans l'esprit des jeunes filles pour ne pas assez soigner leur style.

— Angèle!

— Papa.

— Si vous n'étiez pas la plus espiègle des enfans, votre,... — je ne sais au juste comment m'exprimer, — votre badinage serait... renversant, petite futée. C'est par les vertus... intérieures qu'il faut tout d'abord juger les hommes qui sont revêtus d'un caractère... sacré.

— Bon! voilà papa qui jure!

Et, campant sur son petit nez retroussé un binocle en écaille, Mlle de Rougeon, avec un air mutin et impertinent, promena son regard railleur sur les convives, qui riaient tous du meilleur cœur.

— Quant à moi, dit le comte en s'adressant à sa femme, votre curé me déplaît tout à fait; c'est un pédant, et je serais surpris si dans ce carabinier déguisé il y avait autre chose qu'un niais.

— Ma foi, vous n'avez peut-être pas tort, mon cher, observa M. Claudius; mais j'ai l'intention formelle d'en faire mon ami intime. Il m'aidera à fouiller le pays, et je suis sûr qu'il y a des merveilles à ramasser, des faïences surtout, je flaire des faïences. Ah! à ce propos, j'ai fait mettre de côté une petite bouilloire en cuivre rouge aux armes des Manteigney. C'est une pièce charmante,... pur Louis XV. Les sauvages allaient la mettre devant le feu tout simplement. Si vous voulez, nous ferons un échange. Le vandalisme en fait de bibelots est la chose la plus commune du monde; mais il m'indigne toujours. Vous avez vu mon tire-bouchon Henri II?

— Assurément, il est à Cluny?

— Pas encore; il y a là des gens impossibles! Nous nous tenons à vingt-cinq louis depuis six mois. Ils m'en offrent cent louis, moi j'en veux cent vingt-cinq.

— C'est un coup que vous avez fait là, cher ami?

— Dame, oui, je l'ai payé deux francs cinquante dans une guinguette à côté d'Orléans.

Un rire général éclata de nouveau. — Il est unique ce Claudius! — A-t-il un flair! — Rien ne lui échappe.

Et M. Claudius, au milieu du silence, entama l'histoire du tire-bouchon Henri II, racontant avec beaucoup d'esprit et d'entrain les ruses sans nombre qu'il avait dû employer pour en arriver à extorquer ce bijou précieux.

VI.

Le vicomte Claudius était un gentilhomme de la dernière élégance. Il avait de la naissance, — au moins il l'assurait, — des cheveux blonds et souples, un visage charmant, un esprit très fin, une grande expérience de la vie. Il possédait de plus des principes d'une indépendance prodigieuse, et par-dessus le marché un tailleur à sa discrétion. Il était accompli, doué merveilleusement. La Providence s'était attardée à parachever ce jeune homme, corrigeant les contours, caressant le modelé, revenant sur les demi-teintes, couvrant son œuvre de retouches délicates. Malheureusement elle avait oublié le cadre, et le jeune vicomte, ayant atteint l'âge de raison, avait immédiatement compris l'impérieuse nécessité d'un doreur qui lui procurât ce qui lui manquait. Ce n'est pas une mince difficulté que de faire sa fortune lorsque les traditions d'un auguste passé, réel ou imaginaire, vous obligent à n'accepter que de la libéralité divine la richesse que d'autres se procurent par un travail régulier et quotidien. Ce beau garçon se trouva donc au sortir du collége, ainsi qu'un grand nombre de ses pareils, singulièrement embarrassé en face d'une foule de carrières où la plèbe se précipitait, mais qu'il ne pouvait même pas regarder sans être pris de nausées. Il se rappela que le hasard avait toujours été l'*incognito* de la Providence, et il joua quelque peu au baccarat pour se rappeler au souvenir du bon Dieu. Ses débuts furent heureux; les louis roulèrent d'eux-mêmes dans la poche de son joli gilet; alors il regarda autour de lui avec plus de confiance, et il aperçut nombre de gentilshommes blonds et charmans comme lui qui se trouvaient dans sa situation. Tout naturellement il accepta leur vie, observa leurs moyens et fut bientôt convaincu que l'amélioration de la race chevaline était le seul port de salut décent où un homme de qualité pût se réfugier

avec quelque avantage. Il étudia donc le croisement des races avec une grande énergie, se lança dans l'intimité des étalons célèbres, et trouvant dans leur compagnie un plaisir de plus en plus vif, doué d'ailleurs d'une grande intelligence, il passa bientôt maître et fut homme de cheval à ne redouter personne. C'est de cette époque que date sa camaraderie avec la grosse duchesse de Blanmon, qui, elle aussi, était un peu... homme de cheval.

Quant à la présence du vicomte dans la famille de Manteigney, elle s'explique naturellement. Le comte Jean et Claudius s'étaient rencontrés dans le monde de la haute galanterie parisienne. Ils s'étaient compris sans peine et étaient devenus les meilleurs amis du monde. C'est même au tact du vicomte que Jean de Manteigney devait le richissime mariage qui avait redoré son blason.

Les deux jeunes gens sortaient un soir de l'Opéra. Lorsqu'ils furent sous la marquise du péristyle, ils se mirent à bâiller, et le plus grand des deux, tirant sa montre de sa poche : — Minuit vingt, fit-il. Qu'est-ce que vous faites ce soir, Manteigney ?

— Rien, cher ami. Je pensais aller faire un tour au cercle; mais je n'y tiens pas. J'irai où vous voudrez.

— Eh bien! mais c'est parfait; allons au cercle.

Il fit un signe; un petit coupé grand comme une commode s'avança, et tous deux s'introduisirent. Au bout d'un instant, comme le petit meuble filait rondement sur le boulevard, Claudius dit à son voisin : — Mon cher Jean, prêtez-moi donc cent louis.

— Très volontiers, mon bon, si préalablement vous consentez à m'en avancer deux cents.

— Ah! oui-da !

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Alors c'est sérieux ?

— Extrêmement!... et vous ?

— Oh! moi, j'y suis fait.

Et ils fredonnèrent pendant quelques instans, après quoi Claudius, frappant sur le genou de son ami : — Qu'est-ce vous pensez faire?

— J'ai encore les zouaves pontificaux. Que voulez-vous?

— Je vous veux quelque chose de mieux. Il vous faut un mariage riche, et ce n'est pas là que vous le trouverez. Y a-t-il indiscrétion à vous demander ce qui vous reste, la franchement?

— Je vous avoue que la question, venant de tout autre que vous, serait extrêmement indiscrète. Il me reste... quelque crédit et une bicoque dans les montagnes; total...

— La bicoque, comment est-elle?

— C'est un vieux petit château noir, sombre, un vrai nid d'aigle caché sous les châtaigniers.

— Les revenus?

— Vous me le demandez!

— Et comment appelez-vous ce château?

— Manteigney parbleu! c'est le château de ma famille.

Claudius changea tout à coup de physionomie, et parlant avec une emphase comique : — Comment, enfant que vous êtes! vous vous plaignez, et vous avez tous les atouts dans les mains! Ah! si j'avais, moi aussi, un château portant mon nom! Voulez-vous remettre votre sort entre mes mains? Il faut pourtant le violenter, le diable m'emporte!

En même temps Claudius fit glisser la glace de devant, dit un mot à son cocher, et la voiture changea de direction.

— Nous n'allons plus au cercle?

— Non vraiment, nous allons pour le quart d'heure chez l'ami Vernon. Il y aura foule ce soir très probablement à cause de la première des Variétés... Un château féodal! A-t-il une chance!

— Et qu'est-ce que nous ferons chez Vernon?

— Nous y chercherons le propre père de l'aimable créature que vous épouserez avant trois mois, si vous n'êtes pas trop maladroit.

— Elle a une fortune... décente?

— Indécente au contraire, colossale, absurde. Êtes-vous content?

— Et qu'est-ce qu'il est, le père?

— Très bien, le papa, très bien. C'est un industriel. Vous savez comment sont ces gens-là... Très bien.

— Un industriel, mais quel industriel? lampiste ou ferblantier?

— Ah! il a dû travailler beaucoup pour la ferblanterie, je ne vous le cacherai pas; il était marchand de robinets, mais de robinets superbes!

Tous deux partirent d'un grand éclat de rire, au milieu duquel le comte Jean disait : — Je ne peux pourtant pas m'encanailler à ce point-là! Voyons, soyez juste, ma famille n'est pas la première venue.

— La mienne non plus, et cependant je vous jure que la fille du marchand de robinets me plairait fort. Je dois même vous dire que, si je vous l'accorde, c'est qu'il m'est impossible de l'obtenir pour moi. J'ajouterai, cher ami, que votre beau-père a renoncé depuis longtemps aux robinets.

— Ah! il a renoncé aux... Il a eu raison, et que fait-il pour le quart d'heure?

— Il se contente d'être un des grands capitalistes de France, de lancer et de soutenir des affaires colossales, d'être le propriétaire des mines et des forges de Lamar, d'être le commanditaire et l'associé de... du... des...

— Ah çà! mais vous voulez parler du père Larreau?

— Vous avez mis le doigt dessus.

— Eh! que ne le disiez-vous tout de suite? Vous me faites passer des frissons dans le dos avec vos robinets.. Il n'est pas mal du tout, M. Larreau, il a une certaine distinction... relative. C'est un financier, cet homme-là, mon cher.

— Qui vous dit le contraire? puis il est dans le mouvement, il a vécu dans notre monde;... enfin il est fort influent, ami des ministres...

— Quant à cela, je n'y tiens pas du tout... Demeure-t-il loin, ce diable de Vernon! Ça ne fait rien, c'est vexant qu'il ait autrefois vendu des... Qu'est-ce que vous me disiez qu'il avait vendu? Comme il y a des commencemens de carrière singuliers!

— J'ai dit des robinets, mon bon ami.

— Il se trouve tant de braillards prêts à dire que nous avons vendu notre nom, des imbéciles qui ne veulent pas comprendre...

— Les exigences du milieu dans lequel on vit; mais, grâce à Dieu, nous sommes d'étoffe à choisir nos femmes où bon nous semble, serait-ce dans une arrière-boutique, sans déroger pour cela... Elle vous apporte une dot colossale? Eh! c'est bien le moins; faudrait-il que, après avoir tiré de rien la chère petite, après l'avoir décrassée noblement, vous payassiez encore les frais de teinture? Cela me rend furieux. Comment! mon cher, ces gars nous ont pillés, volés, ruinés, se sont enrichis comme des laquais en vendant notre défroque, et nous n'aurions pas le droit de rentrer quelque peu dans nos biens en épousant leurs filles, qui du reste en sont ravies? Que diable! il faut bien vous imaginer que c'est en volant le plomb de vos gouttières que maître Larreau a pu fondre son premier robinet et devenir ce qu'il est. Eh bien! vous lui dites maintenant : « Je veux bien épouser ta fille; tu seras père d'une comtesse, brigand, mais rends-moi ma gouttière. » Voilà comme je comprends la situation. Oh! je suis très carré pour ces choses-là.

— Comme c'est juste, ce que vous dites là, mon cher Claudius!

— Vertu Dieu! que tous ces enrichis de grand chemin viennent s'humilier un peu et mettent à nos pieds leurs filles et leurs sacs d'or, y voyez-vous grand mal? Cela ne ressemble-t-il pas beaucoup à une restitution nécessaire?

— Oui, nécessaire, fatale, providentielle!

— A coup sûr providentielle. Depuis soixante-dix ans, ces gens encombrent tous les chemins, dévalisent tout, salissent tout, si bien qu'en ce noble pays de France un gentilhomme qui ne veut pas souiller ses bottes en est, le diable m'emporte, réduit à marcher sur les mains ou à s'enfermer dans sa cave, et il n'y aurait pas enfin une heure pour la justice! Vide tes poches, Jean Bonhomme, donne ta fille et retourne à l'office.

A ce moment, la voiture roula sur le sable et s'arrêta devant le perron d'un hôtel; c'était celui de l'ami Vernon, peintre d'histoire de son métier.

Je regrette beaucoup que le respect de la vie privée ait empêché d'écrire sur Vernon et son atelier le curieux volume qu'ils méritent tous deux. C'est à ce livre qu'en ce moment je renverrais le lecteur, et je ne gâterais pas un aussi beau sujet par un résumé forcément trop rapide. En deux mots, voici les faits. Depuis sa plus tendre jeunesse, Vernon, peintre d'histoire, avait servi dans la grosse cavalerie. C'était un gaillard robuste, doué d'un esprit très fin et d'une étourdissante gaîté. Il avait des allures militaires, un nez busqué, un œil perçant, et de plus il était le fils légitime de la propre nourrice d'un personnage très haut placé.

Ces circonstances lui donnèrent de nombreux et chauds protecteurs; mais il est certain qu'il fut digne, et comme cuirassier et comme peintre, des faveurs de la fortune, étant d'une part brave comme son épée, et d'ailleurs ayant depuis son entrée au régiment prouvé sa vocation par nombre de petits sujets charmans exécutés tant à l'huile qu'à l'eau. Ce goût et d'autres raisons encore qu'il serait trop long d'expliquer poussèrent Vernon, déjà riche et chef d'escadron, à renoncer au sabre pour s'adonner spécialement au culte des arts. Il acheta un hôtel, fit construire un grand atelier, et presque sans transition devint, sous l'influence de l'étoile maternelle, le maître de maison le plus à la mode et le peintre de portraits officiels le plus recherché. Quoique ses deux élèves, qui l'aidaient beaucoup, eussent de la couleur et du dessin, les œuvres du maître ne sont pas des chefs-d'œuvre. On en convient volontiers, tout en louant hautement son clair-obscur, qui est unique, et le fini de ses accessoires, qui est merveilleux.

A tort ou à raison, le portraitiste, rapidement célèbre, se vit bientôt poursuivi par les commandes. Poser dans cet atelier fameux était la plus joyeuse des occupations. Tous les bruits de Paris y affluaient; les chroniqueurs y venaient aux nouvelles, et du matin au soir il y avait dans cette oasis un va-et-vient de gens de toute espèce. Les soirées charmantes qu'organisa Vernon achevèrent de mettre à la mode son hôtel. Ce fut un endroit précieux, un terrain neutre où, grâce à un sans-façon militaire et artiste tout à la fois, il se créa entre gens qui ne se seraient jamais connus sans cela des relations d'affaires et d'amitié. Hommes de plaisir, banquiers, journalistes, hommes politiques, gens de bourse et de cheval s'y donnèrent rendez-vous, tandis que la haute galanterie, cette dernière fleur de l'élégance française, prenait l'habitude d'y exhiber ses grâces et ses splendeurs. Ce milieu essentiellement parisien fut tout naturellement la coulisse élégante des *bibeloteurs* de haute volée. Il

y eut dans cet atelier des curiosités merveilleuses, des meubles princiers, des bijoux, des tapisseries splendides. Tout cela venait on ne sait d'où et se renouvelait sans cesse.

— C'est une trouvaille, — disait Vernon, — qu'est-ce que vous dites de cela?

— Est-ce fin, messieurs, est-ce assez fin! — murmurait Claudius à voix basse en retournant l'objet avec recueillement, puis élevant la voix : — Vernon, vous ne savez pas ce que vous avez là.

— Et qui vous dit que je n'en sais rien? C'est un ivoire admirable, une corne de chasse du seizième, aux armes de France, ni plus ni moins.

— Vernon, mon cher, cent louis, soufflait le gros Marsoff.

— Ah! diable! à ce prix-là je la prends, s'écriait Claudius. Voulez-vous d'un échange?

— Mais non; je vous dis que je ne veux pas me défaire de cette pièce-là, mon bon. Vous êtes assurément bien gentil, mais je ne veux pas.

— Enfin, si on vous en offrait...

— Ah! dame, si on m'en offrait...

— Trois cents louis, monsieur Vernon, faisait lord ***.

— Mon cher lord! vous m'assassinez. Comment voulez-vous que je résiste? Ah! mon pauvre ivoire! M'en serez-vous reconnaissant, au moins, milord?

Ce à quoi Vernon n'avait pas pensé, c'est à la vogue que ces réceptions célèbres devaient nécessairement lui attirer parmi les femmes du monde. Ce fut, si j'ai bonne mémoire, la duchesse de Blanmon qui la première exprima la volonté formelle de pénétrer dans l'atelier du cuirassier. La duchesse n'était pas femme à abandonner un projet médité de longue date et à s'effrayer des difficultés. Claudius aidant, on transforma la chambre à coucher du maître peintre en un petit salon, qui justement communiquait avec le jardin de l'hôtel par un escalier extérieur; on remplaça par une tapisserie la porte qui s'ouvrait dans l'atelier, et un beau soir, vers minuit, la duchesse arriva entortillée comme un conspirateur et suivie... de trois de ses amies. Tout alla bien; malheureusement l'aristocratique fredaine de ces dames s'ébruita un peu, et deux jours après les curieuses arrivèrent au nombre de huit, venant en droite ligne du *Stabat* des Italiens, où elles s'étaient donné rendez-vous. La semaine suivante, le petit salon était plein comme un œuf et parfumé comme un sachet. Toutes ces dames, prêtant l'oreille, étaient groupées devant la tapisserie, qu'elles écartaient imperceptiblement de leurs doigts. Elles se pressaient, se poussaient comme dans une sacristie un jour de mariage, étouffant à grand'peine leurs

éclats de rire et questionnant à voix basse le maître de la maison, qui ne savait à laquelle répondre, et se trouvait au milieu de tout cela comme une bête-à-bon-Dieu perdue dans un bouquet de fleurs.

— Mon cher Vernon, vous dites donc que cette grande blonde qui parle dans ce moment-ci à l'ambassadeur est Amélie Saintonge? Ma foi! il faut être juste, elle est bien belle. Ah! voilà la fameuse Tambourine... Tiens, mon mari qui lui baise la main. Ah! ah! mesdames, regardez donc mon mari qui baise la main de cette affreuse Tambourine, et avec une grâce!

— Dieu! la jolie créature! Écoutez, mesdames, je serais homme, qu'en vérité...

— Est-ce drôle, le spectacle de toutes ces coquines! Quand on pense...

— Qu'elles sont aussi jolies que nous.

Un beau soir, par le moins pur des hasards, la fameuse tapisserie se souleva presque à moitié et resta dans cet état. Quelques femmes timides, qui n'avaient pas la foi, jurèrent de ne plus remettre leurs jolis pieds dans l'hôtel Vernon, tandis que d'autres, plus hardies et progressistes avouées, acceptaient la fusion, fusion discrète, entendons-nous, habilement ménagée, sans confusion ni coup de tête, et sauvegardée par le sentiment d'art qui dominait la situation.

Ce qui est indiscutable, c'est l'influence morale très considérable qu'a l'atelier Vernon sur les mœurs de ce temps-ci : non pas que l'ancien cuirassier fût un homme de génie, il n'eut d'autre mérite que de suivre ses instincts et d'arriver à son heure. A ce propos, la duchesse de Blanmon, qui ne manque ni de sens ni de finesse, a dit un bien joli mot. Comme un soir, en tout petit comité, Vernon soulevait certaines questions et semblait vouloir se donner une importance politique qu'il n'a pas, elle se retourna vers lui, et dans ce langage pittoresque dont elle aime à se servir : — Fichez-moi donc la paix, mon petit, lui dit-elle, vous êtes un instrument providentiel, pas davantage.

Tel était cet atelier fameux où le comte de Manteigney devait rencontrer le beau-père dont il avait absolument besoin. Au reste, Claudius avait, comme à l'ordinaire, fait preuve d'une grande finesse en jetant les yeux sur Larreau.

VII.

L'ancien marchand de robinets était au physique un homme légèrement empâté; mais, comme il n'était pas sot, il avait su tirer un bon parti de ses épaisseurs, et, son prestige de millionnaire aidant, on peut dire qu'il était majestueux. Son grand front dénudé

s'empourprait facilement. A l'extrémité de ses petits bras courts et semblables à une paire de nageoires, il avait deux mains épaisses et potelées qu'il croisait volontiers sur son gilet blanc. De toute sa personne d'ailleurs s'échappait comme un parfum de bonhomie charmante. Son visage blanc, rose et bien rasé, invitait à la confiance, et son œil droit, dont il caressait le monde, était d'une douceur agressive, si je peux dire, dont il est difficile d'exprimer le charme avec des mots. Il est vrai que son œil gauche démentait un peu l'affable candeur de son camarade; mais il n'ouvrait cet œil gauche que très rarement et seulement lorsqu'il était en affaires. Cet œil en effet, généralement humide, brillait comme un diamant, perçait comme une aiguille, et je ne crois pas qu'il fût possible d'en trouver un plus finement observateur, mieux fait pour fouiller dans la cervelle d'autrui. Par précaution sans doute, il en voilait les vertus singulières sous l'épaisseur de ses grosses paupières, imitant en cela ces chirurgiens soigneux qui cachent dans l'étui leurs instrumens, et ne les tirent de leur enveloppe qu'au moment d'opérer le patient.

Un nombre de personnes relativement peu considérable connaissait à fond l'œil gauche du capitaliste, de sorte qu'en général on éprouvait pour lui une sympathie irrésistible. On était touché en voyant cet homme colossalement riche, très influent par ses relations, rester cependant le plus simple et le plus affable de tous, ne rien cacher de son laborieux passé, et, chose singulière, pousser l'abnégation jusqu'à ne pas changer de nom. On se disait : « Voilà un financier de la vieille roche, un financier comme on n'en fait plus! » Quand il était dans le monde, sa probité, chatouilleuse jusqu'à l'intolérance, se manifestait par des ruades incessantes. Prononçait-on, même à voix basse, le nom d'un banquier célèbre, d'un négociant connu, il s'écriait en interrompant le whist : — Un tel? c'est une canaille! — Et son front s'empourprait si subitement, il prononçait ce vilain mot d'une voix tellement sonore, qu'on lui pardonnait la rudesse du terme par respect pour la vertueuse colère dont il était l'expression.

Il n'était pourtant pas d'un naturel emporté. Doué d'intelligence, calme et attentif au milieu de la confusion des aspirations modernes, ne s'effrayant de rien, il était capable d'accepter tous les progrès, en avant ou en arrière, pourvu que son esprit et ses capitaux y trouvassent une occasion d'agir. Le plus sincèrement du monde, il était démocrate et légitimiste, on ne peut plus libéral et en même temps autoritaire inflexible. Il eût voté des deux mains pour l'instruction obligatoire, il eût voté pour que la gendarmerie forçât tous les Français à acheter une grammaire et un A B C D, mais à la condition expresse que lui, Larreau, aurait le monopole de la vente.

et deviendrait sans concurrence possible le seul et unique libraire de son pays. Vous voyez qu'en disant : — Voilà un homme de la vieille roche, un homme comme on n'en fait plus, — on ne le jugeait que par l'apparence; presque personne ne pouvait se vanter d'être plus que lui l'homme de son temps.

Certaines gens auxquels les opérations de Larreau n'avaient point été favorables prétendaient qu'il n'avait pas de principes, accusation d'autant plus dangereuse qu'elle est forcément très vague et laisse le champ libre à tous les commentaires. L'absence d'un principe étalon servant de mesure et de règle se faisant généralement sentir, chacun estime les principes du voisin à la mesure des siens propres, et il s'ensuit une grande confusion. Loin de manquer de principes, M. Larreau en possédait beaucoup et dont il était sûr, car il les avait tous essayés soigneusement, de peur de se laisser des regrets. Toutefois, si on l'eût obligé, — cela n'eût pas été facile, — à traduire par un mot ses opinions intimes, il eût répondu : — Je suis légitimiste et catholique. — Ces convictions lui étaient venues sans qu'il y prît garde, petit à petit, lentement. A mesure que sa fortune s'augmentait, à mesure que sa personne prenait du poids et de l'importance, il ressentait un besoin pressant d'entourer sa situation d'une palissade plus respectée, de mettre l'échafaudage de sa prospérité sous la protection divine, et d'associer le ciel à ses opérations, sentiment naturel qui a ramené bien des âmes dans la voie du salut.

Claudius connaissait à fond le riche capitaliste; lors donc qu'il l'aperçut au milieu de la foule qui emplissait l'atelier Vernon, il ne songea point à chercher des détours pour lui parler du comte de Manteigney; il alla droit à lui, et, l'ayant amené dans un coin, il lui dit tout simplement :

— Mon cher monsieur Larreau, voulez-vous marier votre fille?

— A coup sûr, mon cher monsieur Claudius, lorsque j'aurai trouvé le gendre qui lui convient,... qui nous convient, vous me comprenez.

— J'en ai un à vous proposer.

Le richard ouvrit à moitié son œil gauche.

— Un de vos amis, mon cher monsieur Claudius?

— La personne dont je vous parle est en effet un de mes amis, absolument ruiné.

— C'est déjà énorme!... Vous êtes en verve ce soir, mon cher ami. Vous dites donc qu'il est absolument...

— Oh! pour cela, pas de doute possible; mais ce n'est pas tout.

— Dépêchez-vous, je meurs d'impatience.

— Mon ami a dans Paris une grande réputation d'élégance,... jolies manières, grandes allures...

— Après, monsieur Claudius, après; vous me faites là votre propre portrait.

— Avouez que je ne peux pas mieux débuter. Laissez-moi continuer. Mon ami est seul et unique héritier...

— Asseyons-nous donc, mon cher Claudius, nous causerons plus comfortablement.

— Seul et unique héritier d'un des plus grands noms de France, et possède encore le château de ses pères, le propre berceau de sa famille, avec tourelles, précipices, pont-levis, meurtrières, mâchicoulis, cour d'honneur,... un vrai manoir féodal, superficiellement délabré, je ne vous cache rien. Les terres en ont été vendues, elles peuvent être rachetées. C'est un blason à redorer, et vous n'en sauriez trouver un plus digne de... restauration. Il s'agit en un mot du comte de Manteigney.

Le capitaliste ne put retenir un mouvement de satisfaction. L'œil gauche, qui pendant cette courte conversation était resté frémissant, rentra dans le calme le plus complet.

Ce soir-là même, Claudius présentait ces messieurs l'un à l'autre. Quatre ou cinq jours plus tard, le comte Jean recevait une invitation de bal de M. Larreau, qui le surlendemain, après avoir étudié quelque peu la carte de l'état-major et le *Guide Joanne*, partait directement pour le bourg de Virez.

M. Larreau prit ses renseignemens avec adresse et discrétion, visita le pays en conscience, et trouva moyen de poursuivre ses études pendant trois jours sans trop exciter la curiosité publique; bref, il revint enchanté, et se montra tout disposé à mener rondement les choses. Il avait rencontré le gendre de ses rêves. Cependant le jeune comte trouvait la fille du capitaliste on ne peut plus séduisante, ce en quoi il avait parfaitement raison, et deux mois et demi après, jour pour jour, les futurs conjoints signaient le contrat. Si M. de Manteigney eût été moins pressé de sortir décemment d'une situation qui menaçait de devenir bientôt intolérable, il est probable qu'il y eût regardé à deux fois avant de signer ce contrat. Le capitaliste en effet mariait sa fille sous le régime dotal le plus absolu, lui donnant en dot seize cent mille francs, dont six ou huit cent mille étaient représentés par une partie des terres de l'ancien domaine, rachetées au nom de sa fille grâce à l'intermédiaire du notaire de Virez.

— De cette façon, mon cher comte, avait dit le richard, la terre de Manteigney se trouve reconstituée presque en entier et arrive intacte à vos enfans du fait de leur mère et du vôtre. Quant à la partie de la vallée que j'ai rachetée en mon nom et que je conserve, elle rentre à ma mort dans le domaine. J'adore ma fille, j'espère bientôt

me faire aimer de vous. Me voilà déjà vieux, et je me suis bercé du rêve qu'il ne vous serait peut-être pas désagréable de m'avoir pour voisin. Je me ferai construire sur le terrain que je me suis réservé, et c'est là le secret de cette acquisition, une maisonnette pour achever ma vie, un chalet, n'importe quoi, à l'ombre de votre château. J'ai des goûts fort simples. — Il reprit après un court silence : — A moins que vous ne me donniez l'hospitalité dans une aile quelconque de votre propre demeure,... auquel cas, mon cher gendre, je vous prierais de me laisser prendre à ma charge les frais d'installation et de restauration indispensables. Peut-être alors, en réunissant nos revenus, pourrions-nous tenir un train plus digne du nom que vous portez. J'en serais heureux, je vous l'avoue, cela serait une jouissance réelle pour ma vieillesse que d'assister de mon coin à l'éclat en quelque sorte princier que donnerait à votre vie l'arrangement que je vous propose... Ne vous hâtez pas de répondre oui ou non, mon cher comte, réfléchissez.

Mlle Larreau embrassa son père avec les larmes aux yeux. Le jeune homme, ébloui par la perspective du grand train qu'il allait pouvoir mener, grisé par la réalisation possible d'un rêve qui flattait tous ses goûts, persuadé qu'il aurait bientôt raison d'un beau-père aussi plein de bonhomie, impatient de sortir rapidement de cette vie d'expédiens qu'il menait depuis dix ou douze ans, mit de côté ses susceptibilités de gentilhomme, accepta tout, signa tout, et se maria le plus gaîment du monde. Il n'avait rien de mieux à faire.

VIII.

Cependant, lorsque l'abbé Roche fut rentré chez lui, il enleva sa soutane neuve ainsi que ses belles boucles d'argent, et, remettant son costume, il éprouva un sentiment de grand bien-être. Il était au fond extrêmement troublé, comme l'est un homme au sortir d'un rêve dont il n'a pas compris le sens. Dans cette visite au château, tout lui paraissait étrange, inexplicable, et cela le préoccupait plus qu'il n'aurait souhaité. Aussi, lorsque la mère Hilaire vint le questionner sur l'accueil qu'on lui avait fait, il ne répondit rien, si ce n'est qu'il avait été bien reçu, et la bonne femme garda le silence.

A certains momens, il devinait, entre ces gentilshommes qu'il n'avait fait qu'apercevoir et lui, un abîme infranchissable; il éprouvait pour eux une instinctive répulsion dont il souffrait d'autant plus qu'elle était en contradiction avec le respect profond dont il avait toujours entouré la noblesse. En réfléchissant davantage, il se demandait si cette impression n'était pas de sa part le fait d'un orgueil démesuré, si l'étonnement de rencontrer tout à coup des habitudes

de comfortable et de luxe qui rendaient sa propre vie plus étroite et plus humble ne l'avait pas rendu trop sévère pour ces personnages de grande naissance, dont le seul tort était après tout de jouer à la main chaude, sans souci du qu'en-dira-t-on. Quoiqu'il devinât bien que sa première impression était juste, il plaidait contre lui-même avec une sorte d'obstination. Pouvait-il en vouloir à ces dames d'être mises autrement que ne le sont les filles et les femmes de Grand-Fort? Qu'y avait-il d'étonnant à ce que la comtesse traitât son curé avec aisance et sans façon, à ce qu'elle fût curieuse comme un enfant gâté de faire causer cet homme à moitié sauvage, et se donnât le spectacle de son embarras? Quoi d'étrange à ce qu'elle bavardât à l'aventure? Elle était assez jeune, assez riche, assez noble pour se permettre d'en agir à sa guise devant un pauvre prêtre absolument sans conséquence. Il est certain qu'elle avait une beauté merveilleuse, une parure bien étrange; mais que savait-il des usages et des modes, et depuis quand était-il défendu aux grandes dames d'être belles avec excès? Pourquoi d'ailleurs lui, curé de Grand-Fort, avait-il observé tout cela avec autant d'intérêt et de curiosité? Était-ce dans son rôle de prêtre de s'attarder autour de ces élégances mondaines devant lesquelles Dieu lui ordonnait de passer indifférent? Était-il donc si faible, si bassement impressionnable, qu'une femme le troublât et le fît rêver? Il se disait tout cela, il était humilié, mécontent, il s'indignait contre lui-même; puis, voulant se rendre un compte plus exact de ses faiblesses afin de s'en mieux corriger, il reprenait une à une les impressions qu'il avait éprouvées, et tous les détails de ce qu'il avait vu repassaient devant ses yeux, tandis qu'au fond de son âme je ne sais quelle voix murmurait : — C'est assez t'humilier au souvenir de ces gens-là. Sous ta soutane râpée, tu es plus noble qu'eux, tu liras bientôt dans leur cœur, tu n'y verras qu'un vilain amas de passions misérables, de vicieux instincts,... et si à leur tour ils veulent t'observer, ils ne pourront comprendre tes actions et tes pensées. — Bref, l'abbé Roche ne retourna pas au château de plusieurs jours, il évita même de passer devant la porte. Une fois il rencontra le père de la comtesse, une autre fois il se trouva dans le village en face du comte et de son ami Claudius; mais il se contenta d'échanger un salut, et trouva moyen de couper court à toute conversation. Ces gens-là lui faisaient peur.

Enfin le dimanche arriva, et dès le matin le curé, songeant à la messe qu'il allait dire, se sentit, en dépit de ses résolutions, ému comme au jour de sa visite. Il savait que la noble compagnie viendrait à l'église ce jour-là; il voyait d'avance leur visage grimaçant, le lorgnon du comte, le gilet blanc du beau-père, l'air officiel et

railleur de tous ces personnages. Ces dames se rendraient-elles à cette messe dans un costume semblable à celui qu'elles portaient l'autre jour? Il en frissonnait malgré lui. Elles, habituées à se coucher dans ces fauteuils énormes qui ressemblaient à des lits, comment allaient-elles supporter l'étroitesse et la dureté des bancs de bois? Étaient-ils propres au moins et soigneusement époussetés? Pour la première fois de sa vie, il songeait à ces détails. Sa pauvre église était si délabrée, si pauvre, encombrée d'*ex-voto*, d'ornemens bizarres et grossiers! Il avait fini par les trouver poétiques et touchans en souvenir du sentiment naïf qu'ils représentaient; n'allaient-ils point paraître bien comiques à ces Parisiens railleurs et habitués au culte somptueux des villes? Cela l'inquiétait plus que tout le reste; il l'aimait tant, la pauvreté de son église! Au milieu de ces préoccupations, il trouvait ses rasoirs détestables, et les promenait à l'envers sur la grande lanière de cuir attachée à la clé de la porte. — Monsieur le curé, tu sais qu'il est neuf heures moins vingt minutes, dit la mère Hilaire en frappant à la porte.

— Oui, ma bonne mère, je sais cela. Tu peux entrer. As-tu vu si les bancs de l'église n'étaient pas trop sales

La bonne femme sourit, heureuse d'avoir eu la même pensée que son curé. — Je viens justement de leur donner un petit coup; ils sont bien propres maintenant; mais, dame! c'est vieux et joliment dur pour tout ce grand monde-là, monsieur le curé. Je m'étais dit: Si l'on pouvait mettre dessus... Tu ne vas pas te fâcher, monsieur le curé? il ne faut pas éloigner le monde de la maison du bon Dieu, vois-tu... Eh bien! j'ai justement un petit tapis qui est tout à fait convenable; je l'ai bien secoué, bien brossé... Je pourrais l'étaler sur le banc, si tu trouves que j'ai raison.

— Tu n'as pas tort, mère Hilaire; mais j'ai aussi un petit tapis devant mon lit, tu pourrais... étaler les deux. Pour ces dames, cela sera mieux.

L'abbé Roche s'arrêta court; il était mécontent d'être, au moment de dire sa messe, poursuivi par de semblables préoccupations.

Lorsqu'il arriva dans la sacristie, les enfans de chœur étaient habillés, les chantres étaient prêts, et tous les paroissiens attendaient sur la place. Cependant il était neuf heures, et le père Butan n'osait pas sonner le dernier coup de la messe, personne du château n'étant encore arrivé. Deux ou trois gars qui avaient fait un congé murmuraient : « Moi, je sonnerais le dernier coup; » mais tous les autres disaient au contraire : « Le père Butan a raison d'attendre pour sonner, on ne peut pourtant pas faire manquer la messe à M. le comte et à Mme la comtesse. » Fort heureusement pour tout le monde et en particuler pour le curé, qui, déjà prêt à officier, re-

gardait par la petite fenêtre de la sacristie et pensait qu'il était bien pénible de faire attendre ainsi le bon Dieu, un enfant accourut, et annonça que ces messieurs et ces dames approchaient. Les groupes s'écartèrent instinctivement, formèrent une sorte de haie, et la noble compagnie déboucha sur la petite place.

Ces dames, vêtues ce matin-là à la façon des bergères de Watteau, s'appuyaient sur de longues cannes flexibles et paraissaient tellement exténuées par la petite ascension qu'elles venaient de faire qu'elles avaient peine à se soutenir sur les hauts talons de leurs bottes. Elles avaient dû parcourir à pied le court espace qui sépare le château du village, cette partie de la route n'étant pas encore achevée et rendue carrossable. L'expédition au reste avait été joyeuse, à en juger par leurs éclats de rire. Lorsqu'elles aperçurent la place pleine de monde, ces trois dames, qui marchaient en avant, s'arrêtèrent. — Ah! comtesse, mais voyez ces braves gens qui se découvrent, dit Mme de Rougeon, ils nous attendaient.

— En vérité, c'est une entrée triomphale! Comme ces physionomies sont honnêtes et respectueuses! Regardez, ma belle, tous ces petits enfans. Oh! je vais prier pour eux, c'est bien le moins.

— Gentils, tous ces petits anges, dit Mlle de Rougeon; mais on ne les mouche pas assez souvent.

Pendant ce temps-là, le père Butan tirait la corde de bon cœur, et la pauvre cloche tintait de son mieux, comme fait un vieux chanteur perclus qui, pour toute voix, n'a plus qu'une excellente méthode. Les têtes s'inclinaient, et la comtesse, tout en marchant à pas lents au milieu de ses respectueux vassaux, adressait de petits saluts de droite et de gauche, murmurant entre ses dents : — Bonjour, mes amis,... mes bons amis; bonjour, mes enfans. Elle jouissait en vérité, et, chose singulière, elle se rappelait le bois de Boulogne, où elle avait aperçu bien souvent une tête auguste s'inclinant ainsi par petits mouvemens gracieux et circulaires.

Derrière ces dames s'avançait le comte, qui parlait à de Rougeon avec une grande animation, à voix haute, sans préoccupation aucune du public, et gesticulait avec sa badine comme un homme entraîné par une importante démonstration. Quant à M. Larreau, il regardait de son bon œil sa chère petite comtesse en train de bénir les populations. Deux ou trois domestiques fraîchement rasés, raides, droits, irréprochables, terminaient le cortége.

Le curé était revêtu depuis longtemps de ses vêtemens sacerdotaux. Ils étaient flétris, hélas! bien usés, bien éraillés à certaines places. La pauvre mère Hilaire avait beau, chaque dimanche, les entortiller avec soin dans des serviettes bien blanches après s'être préalablement lavé les mains; elle ne pouvait pas les rajeunir, ces

vieux vêtemens. Quoi qu'il en soit, l'abbé Roche, de la sacristie, dont la porte était ouverte, entendait le frou-frou des robes de soie, le craquement des bottes fines et le murmure confus des voix parisiennes. Son oreille distinguait tout cela en dépit du fracas des sabots et des souliers ferrés frappant les dalles et heurtant les bancs. Il joignait les mains, fermait les yeux, cherchait à s'isoler, murmurait à voix basse des prières ferventes, et se reprochait comme un crime d'avoir sur lui-même aussi peu d'empire. Enfin, comme on n'attendait plus que lui, il fit signe aux enfans de chœur d'avancer et entra dans l'église.

Pour exécuter, la face tournée vers le public, les huit ou dix pas qui le séparaient de l'autel, il dut faire appel à tout son courage, tant était grande l'émotion singulière qu'il éprouvait. Il s'était imposé de ne pas regarder l'assistance, et en effet il ne regarda pas; mais il vit confusément ces dames agenouillées, lorgnant de droite et de gauche, souriant entre elles, tandis que ces messieurs, la main dans le gilet, chuchotaient en effilant leurs moustaches. Arrivé devant les marches, il s'agenouilla, et, d'une voix plus vibrante qu'il n'aurait souhaité, il commença l'*Introïbo;* mais bientôt, lorsque son regard, s'élevant plus haut, eut retrouvé le crucifix qui surmontait l'autel, le calme se fit en lui, son sang s'apaisa, et il oublia tous ceux qui l'entouraient. Il était bien informe, ce christ de bois, on l'eût dit taillé par le couteau d'un pâtre, et il était recouvert d'un badigeonnage grossier. C'est cependant devant cette humble image que ce pauvre prêtre sans famille, sans amis, privé de tout ce que réclamaient les secrets instincts de sa nature, avait passé les plus douces heures de sa vie. Il connaissait tous les détails de cette sculpture, grotesque pour d'autres, sainte pour lui. Chaque gerçure, chaque fente de ce bois vermoulu, lui rappelaient un élan de son cœur, une prière, une larme ou une joie. C'est ainsi que l'objet le moins digne d'attention se poétise et devient cher pour l'homme qui l'a enveloppé de son âme. Qu'importent la coupe des vêtemens, les rides du visage, chez l'ami qui vous tend la main, vous écoute et vous console? Son humble aspect tout au contraire vous invite à la confiance, sa laideur vous rassure, on l'aime d'autant plus que les indifférens le jugeront moins aimable; son charme est un secret qu'on est seul à posséder.

Le prêtre était ému en songeant que le bon Dieu de Grand-Fort se faisait pauvre, misérable, se dépouillait de sa pompe divine pour être mieux compris de ses enfans, et par tendresse paternelle s'abaissait jusqu'à eux. Son cœur trop plein de sentimens refoulés et contenus s'ouvrait tout à coup, il osait tout dire, tout raconter à ce bon Dieu de la montagne, et après ces confidences il se sentait

grandi, purifié; sa poitrine se gonflait d'un air plus vivifiant, il voyait le monde de plus haut, une chaleur divine le ranimait : il avait conscience d'être plus près de ce foyer d'amour dont les tendresses humaines ne sont que les étincelles mourantes. C'est devant ce fruste morceau de bois qu'il avait compris la grandeur et la noblesse de sa mission, qu'il avait accepté sa tâche austère, franchement, de tout son cœur. Il se croyait alors l'âme assez grande pour contenir l'humanité tout entière; il se trouvait assez fort et courageux pour être le pilote qui veille malgré la fatigue, oublie le vent et la pluie en pensant que le salut de ceux qui dorment dépend de sa vigilance et de son dévoûment. Le sacrifice lui était apparu comme un triomphe, et la souffrance comme une consolation.

Lorsqu'à la fin de la messe le curé se retourna vers les fidèles pour leur adresser quelques mots, ainsi qu'il avait l'habitude de le faire chaque dimanche, la comtesse fut surprise par l'expression de son visage, les notes pénétrantes de sa voix, l'éclat de son regard, la simplicité de ses gestes. Il était vraiment beau. — Notre curé parle admirablement, murmura Mme de Rougeon en sortant de l'église.

— Mais, oui, répondit la comtesse, je n'y comprends rien, et je me demande comment il a pu venir échouer sur cette pointe de rocher, dans ce village inconnu, presque sauvage...

— Il subit peut-être une punition; la discipline ecclésiastique...

— Quelle plaisanterie!

— Il n'est pas dit que cela soit un bien grand forfait. Des fautes légères dans notre monde sont considérées ailleurs comme des crimes impardonnables... Une faiblesse du cœur par exemple...

— Vous avez raison, sa physionomie est assez explicite... Ah! le pauvre homme!

— Malheureux prêtre!

— Je vous quitte un instant. Il y aura peut-être moyen de savoir tout cela un jour ou l'autre. Je vais inviter M. le curé à venir déjeuner avec nous. Je suis sûr qu'à moi il n'osera refuser.

L'abbé Roche en effet ne sut point refuser l'invitation de Mme de Mantigney, et une demi-heure après il se trouvait attablé dans la grande salle à manger du château.

GUSTAVE DROZ.

(*La seconde partie au prochain n°.*)

LA

LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

EN ALLEMAGNE

LES FEMMES AUTEURS.

En Allemagne, les femmes auteurs ne sont ni aussi nombreuses qu'en Angleterre, ni aussi remarquables qu'en France. Elles sont très lues cependant et fort admirées, elles représentent certaines tendances générales de leurs compatriotes, et ont à diverses reprises exercé une influence réelle. Elles méritent donc qu'on les étudie et qu'on recherche la raison et le sens de leur succès. Leurs écrits ouvrent d'ailleurs des aperçus piquans sur quelques côtés des mœurs de leur pays. Elles forment un petit groupe très en vue, très observé, et qui tranche singulièrement sur le fond un peu terne de la société féminine d'outre-Rhin. On se préoccupe au moins autant de leurs personnes que de leurs ouvrages. C'est là un trait caractéristique du public allemand. Ce trait s'accuse davantage chez les femmes quand il s'agit de leurs pareilles; la curiosité se double d'une sympathie secrète. Il n'y a pas là d'ailleurs une simple affaire de goût, et l'on ne fait que rester ainsi dans la vérité des choses. La personne de ces femmes auteurs est presque toujours plus agréable à connaître que leurs écrits; leur vie est plus intéressante peut-être que leurs romans, qui n'en sont trop souvent qu'un reflet assez pâle. Pour beaucoup d'entre elles, la femme, par la renommée de son es-

prit, les relations groupées autour d'elle, les qualités de son cœur, l'éclat enfin ou la singularité de son existence, a contribué puissamment au prestige de l'écrivain. De là le succès de tant de recueils de lettres, de mémoires et d'autobiographies qui abondent en Allemagne. Les auteurs ne sont pas moins empressés à se mettre en scène que le public à les y regarder. Quelques-unes, et des plus fameuses, ne sont connues que par des correspondances et les révélations de leurs amis, — indiscrétions de bonne foi, confessions orgueilleuses et naïves où l'âme se montre à nu, si sûre de sa beauté qu'elle dédaigne jusqu'à la parure de quelques voiles artistement placés; on prend ces livres pour ce qu'ils se donnent, on les dévore de confiance. Quelles inventions valent ces réalités, ou ne sont point justifiées par elles? Qu'un peu d'imagination s'y mêle, et voilà le roman bâti : aucun élément n'y manque, ni l'étrange, ni le passionné, ni le tragique. Ainsi se dégage et se réalise en quelques originaux brillans le plus singulier idéal de la *femme supérieure*, de la *femme géniale*, comme on la nomme d'un de ces mots indéfinis où l'allemand excelle.

C'est avant toutes Rahel Levin, la plus vantée de ces beaux esprits, « une fille généreuse, disait Goethe, puissante par sa manière de sentir et légère dans sa façon d'exprimer ce qu'elle ressent, » si légère en vérité que le plus souvent la pensée s'échappe en métaphores subtiles, cœur noble d'ailleurs et qui avait trop souffert pour n'avoir pas appris à consoler, confidente inspirée de tous les hommes éminens de son époque. Humboldt était son ami, Gentz lui écrivait : « Vous êtes le premier des êtres sur la terre, » et quand ce politique désabusé, qui voulait se retirer du monde, retrouve un soir toutes ses illusions en voyant danser Fanny Essler, c'est à Rahel qu'il vient confier son secret et demander conseil ; elle-même n'a-t-elle pas trouvé l'amour à l'âge où d'habitude on craint de le perdre et rencontré le bonheur au moment où tant d'autres redoutent de le voir s'enfuir? — C'est encore Bettina avec ces airs de sylphe échappé de Shakspeare, toujours « perchée, » comme elle disait, et qui se prend à adorer comme un dieu incarné Goethe l'olympien, qui se laisse faire. Au-dessous apparaissent les divinités d'ordre secondaire, les simples héroïnes : Charlotte Stieglitz, qui, mariée à un poète essoufflé, éprise de la gloire bien plus que de l'homme, s'imagine qu'un grand coup secouera sa torpeur, et se tue pour réveiller son inspiration; Johanna Kinckel, qui tourne la tête d'un jeune théologien, le convertit aux doctrines de Strauss, lui découvre du talent et fait de lui un écrivain; le malheureux ne s'arrête plus, il se lance dans la politique, il conspire, on l'emprisonne; réduite à vivre de leçons, Johanna travaille tout le jour à Berlin, et le

soir court à Spandau pour l'apercevoir un instant à la fenêtre de sa prison; il s'échappe, ils s'exilent, tous deux écrivent ensemble. Ils touchent enfin à l'aisance; mais la traversée a été trop rude, la raison de Johanna a sombré dans la tempête, elle perd courage et se tue. J'en passe, et des plus bizarres. Comme nous sommes en Allemagne, et qu'il faut que l'érudition ait part à toute affaire, voici le professeur Creuzer lui-même, le trois fois savant auteur de *la Symbolique*, qui se mêle d'affoler d'amour une pauvre fille poète, toute consumée de mélancolie, la chanoinesse Gunderode. « Nous ne parlions jamais ensemble des choses de la vie réelle, » dit Bettina, son intime amie. Creuzer était marié, sa femme avait une vingtaine d'années de plus que lui : il pensa au divorce, puis il se ravisa, et bien lui en prit peut-être; mais la pauvre Gunderode ne se consola point. L'idée de la mort la tourmentait depuis longtemps, elle n'y résista plus, se poignarda au bord du Rhin, puis s'en alla, comme Ophélie, au fil de l'eau, et des paysans la retrouvèrent arrêtée sous les saules.

Tel est le monde étrange qui miroite devant les yeux des Allemandes. Nous voudrions y introduire un instant le lecteur, et, passant en revue avec lui les femmes auteurs qui marquent le plus de notre temps, montrer par où elles se rattachent à la majorité de leurs compatriotes et par où elles s'en séparent. En pénétrant dans le milieu même où elles se sont formées, nous saisirons l'origine des tendances qui se sont développées en elles, nous connaîtrons à la fois la nature de leur talent et la cause de leur succès. Deux écrivains très opposés s'offrent d'abord à notre attention : une aristocrate romanesque et mystique, la comtesse Hahn-Hahn, et une bourgeoise juive et esprit fort, Mme Lewald. Toutefois les égaremens d'imagination de l'une aussi bien que la raison affectée de l'autre ne sauraient convenir au plus grand nombre des lectrices, plus modestes dans leurs aspirations, plus réservées dans leurs jugemens. A côté de ces œuvres, dont l'éclat trop vif effaroucherait les âmes timides, fleurit toute une littérature honnête et sentimentale, poésie à l'eau de rose dont le parfum léger ne peut troubler les jeunes têtes. Il y a les livres enfin composés pour celles, et ce sont les plus nombreuses, qui se sont sans rémission enfouies dans le ménage, et veulent retrouver dans leurs lectures la représentation embellie des objets qui occupent leur pensée.

I.

Le petit pays de Mecklembourg nageait encore en plein courant féodal lorsque Ida de Hahn naquit, le 22 juin 1805, à Tressow. Elle

était fille de ce comte Frédéric de Hahn-Neuhauss à qui son existence aventureuse fit au commencement de ce siècle une certaine réputation en Allemagne. Goethe nous a peint dans *Wilhelm Meister* quelques-uns de ces singuliers *dilettanti* qui unissaient à leur passion pour le théâtre le goût des aventures et certaines velléités de rénovation sociale. Le comte de Hahn mériterait une place à part parmi ces « bohêmes » de haute volée, comme on dirait aujourd'hui. Il commença par jouer le prince, et finit par conduire une troupe ambulante. L'éclat que jetaient alors quelques petites cours allemandes, entre autres celle de Weimar, l'avait sans doute fasciné. Il y a de ces visées sans mesure au début de presque toutes les vies manquées. Le comte de Hahn aimait à s'entourer de comédiens; son accueil et sa prodigalité les attiraient à lui et les retenaient; il présidait lui-même à leurs répétitions, et les représentations de gala se préparaient au milieu des fêtes. On se figure aisément ce que devenait la vie de famille dans une pareille demeure. La comtesse était la plus simple et la meilleure des femmes, la moins préparée aussi aux épreuves d'une pareille existence. Trompée dans ses espérances de bonheur domestique, étourdie par le tourbillon où elle se trouvait précipitée, elle se plongea dans une douleur silencieuse. Laissant le comte poursuivre sa passion bizarre, elle se retirait avec ses enfans dans la petite ville de Rostock, où elle mena l'existence la plus modeste.

Ida était l'aînée de la famille. Avec les facultés mieux équilibrées peut-être, elle avait pourtant hérité de son père l'impatience d'agir et une indépendance impétueuse de caractère. Elle y joignait un sens plus fin de la vie, un instinct plus relevé de la gloire, une sensibilité ardente, un tempérament artiste enfin qui, en la poussant à écrire, allait fournir un dérivatif régulier à cette ambition sans objet qui avait perdu le comte. Avec ce naturel, le milieu où se passa sa première jeunesse dut exercer sur son imagination précoce une influence marquée. Ce qu'elle entrevoyait de la vie de château, cette agitation tapageuse, ces fêtes, ces hôtes bizarres, éblouirent ses yeux et développèrent un penchant inné aux rêveries romanesques. Une scène éclairée par le faux éclat des lustres, tel est l'aspect sous lequel lui apparut le monde; ces premières empreintes ne s'effacent jamais. Une éducation incomplète, moins négligée, à proprement parler, que dissipée en toute sorte de tentatives futiles, laissa cet esprit abandonné à lui-même sans l'étendre ni l'affermir comme il aurait fallu. On avait confié la jeune fille à un pasteur de campagne indifférent et incapable, un de ces pauvres docteurs si profondément enfouis dans leur théologie qu'ils n'aperçoivent plus Dieu. Ida ne garda de ses leçons que l'impression d'un ennui desséchant. Elle at-

teignit ainsi sa vingt et unième année, agréable sans être jolie et plus sympathique pour qui l'approchait souvent que séduisante au premier abord. Sa famille crut assurer son bonheur en la mariant à un de ses cousins. C'était l'union la moins assortie du monde; elle dura trois ans à peine. Les deux époux divorcèrent en 1829.

Alors commença pour la jeune comtesse une existence nouvelle, libre, remuante, variée et telle qu'il la fallait pour occuper son âme inquiète. Placée dans le cercle aristocratique qui convenait à sa nature, elle brilla promptement dans le monde en même temps qu'elle achevait de s'y développer. Elle trouvait près de sa mère un asile assuré : elle s'y réfugia d'abord et y revint toujours dans l'intervalle des voyages incessans où l'entraînait sa fiévreuse activité. Elle n'était pas isolée d'ailleurs; elle avait rencontré déjà et su retenir l'ami et le compagnon que la mort seule devait séparer d'elle, le baron Frédéric de Bystram. Chevaleresque et tendre, il alliait à la culture des hommes distingués de son temps une certaine tendance enthousiaste et mystique qui rappelait les anciens âges. On a critiqué souvent et mis en doute les attachemens sans réserve et les dévoûmens absolus que Mme de Hahn s'est plu à décrire dans ses livres. Ce qu'elle y présente sous des couleurs si peu réelles, elle l'éprouva pourtant. Frédéric de Bystram lui voua cette sorte de culte attentif et ému qu'exaltent ses héroïnes; il conserva pour elle cette religiosité d'admiration qui convient aux demi-talens guindés et impérieux. Les premières poésies de la comtesse datent de cette époque; un enthousiasme un peu confus est la note dominante de ces essais, qui ne parurent que plus tard. Mme de Hahn n'avait pas encore reçu l'impulsion qui devait décider de la direction de son esprit pendant la première période de son existence.

La transition ici serait délicate. Nous avons sous les yeux une biographie récente de la célèbre romancière (1) : c'est l'œuvre d'une amie et d'une admiratrice à la fois très sincère et très complaisante; laissons-la parler. « Ce phénix de bonheur, raconte-t-elle, durait depuis cinq ans environ; aimée et respectée de Bystram comme peu de personnes de son sexe le furent jamais, la comtesse voyait, ainsi que dans un mariage heureux et entièrement pacifique, les douces ailes de l'habitude s'étendre sur la possession de son bonheur, lorsque parut à son horizon une figure d'homme si grande et si puissante que son ciel, ne fût-ce qu'un instant, en devait être troublé. Il suffira de nommer celui qu'un amour passionné entraîna vers la comtesse pour que l'on comprenne combien irrésistible fut la force

(1) *Gräfin Ida Hahn-Hahn, ein Lebensbild nach der Natur gezeichnet* (*la comtesse Ida Hahn-Hahn, portrait biographique dessiné d'après nature*), von Marie Helene, Leipzig 1869.

qui poussa l'un vers l'autre ces deux grands cœurs pour les séparer aussitôt avec non moins de violence. Il s'appelait Henri Simon! » Celui qui ouvrirait le roman de *Cyrus* sans connaître l'hôtel Rambouillet n'y verrait que le fatigant et vain labeur d'un esprit subtil; pourtant on a parlé, on a senti comme font les personnages de Mlle de Scudéri. Il faut ici de même ménager l'étonnement et retenir la raillerie. Il y a tout un public en Allemagne qui a pris Mme de Hahn au sérieux, qui s'est cherché dans ses ouvrages, et y a trouvé son idéal. Donnons donc en passant un regard au petit monde où vivait la comtesse, et, puisque des révélations piquantes nous le permettent, étudions, sur ces « portraits d'après nature, » les originaux dont le roman plus tard fera ses héros.

Le nom de Henri Simon ne saurait suffire aux lecteurs français, et il leur faut dire un mot de sa personne. Son existence courte, renfermée dans les travaux économiques jusqu'aux approches de 1848, traversée alors d'un éclat soudain, puis assombrie par l'exil et brisée prématurément par la mort, a laissé une trace profonde dans la mémoire des démocrates allemands. Une auréole romanesque entoure ces souvenirs. Simon eut le rare privilége d'émouvoir presque en même temps le cœur des deux femmes les plus célèbres de son pays; il ne joue pas un moindre rôle dans l'existence de Mme Lewald que dans celle de la comtesse Hahn. Il nous apparaît comme une sorte de girondin romantique, imbu de lord Byron autant que de Plutarque. Sous une apparence froide, il cachait une âme énergique et passionnée. Il avait coutume de dire : « Si le chemin de la vérité doit passer à travers mon cœur, que mon cœur se déchire. » Un duel malheureux dans lequel il tua son adversaire avait jeté sur son esprit une teinte de mélancolie. Il portait ainsi au naturel ce masque fatal et sombre qui était une des élégances d'alors. Il venait d'être nommé assesseur au tribunal de Greifswald quand Mme de Hahn vint retrouver sa mère, établie dans cette ville. Simon avait alors trente et un ans, l'âge même de la comtesse.

Ils se trouvèrent souvent réunis, et bientôt s'engagea entre eux un commerce d'admiration et un assaut d'enthousiasme auquel la passion ne tarda point à se mêler. « Par pitié, écrivait-il à la comtesse, ne soyez pas si aimable; cela passe la permission, et vous en devrez un jour rendre un compte sévère. » Il la comparait au palmier. « Au palmier, répliquait-elle aussitôt, qui voudrait toucher le ciel et s'étiole au désert. — Je sais bien, lui disait-elle encore, qu'il y a mille femmes plus belles que moi et plus habiles, quelques-unes meilleures; mais pour ce qui est du cœur et de l'imagination, je cherche en vain mon égale. J'en parle à mon aise, car je ne me suis pas formée moi-même, je suis faite ainsi. » Elle tenait

sans doute que la modestie n'est faite que pour les âmes vulgaires. Le trait est fréquent parmi les femmes de cette sorte. Rahel Levin n'a-t-elle pas été jusqu'à dire d'elle-même : « Je suis aussi unique que la plus grandiose des apparitions humaines! » On ne se met point aisément sur le ton de ces précieuses exaltées; il faut pourtant les entendre quelquefois pour s'expliquer comment on a pu trouver de l'intérêt, de l'observation même dans des livres qui nous semblent, à nous, de l'extravagance pure. La comtesse et Henri Simon s'aimaient à leur manière; mais le cœur était trop peu engagé entre eux, et tout ce bel échafaudage d'hyperboles devait s'écrouler sous le premier coup de l'orgueil. Henri Simon offrit sa main à Mme de Hahn; il était démocrate, elle infatuée de sa noblesse; elle refusa, et ils se séparèrent blessés profondément.

La lutte avait été rude pour la comtesse, si l'on en juge par la trace qu'elle laissa dans sa vie. Elle se réfugia près de l'ami fidèle, oublié sans doute et négligé pendant l'orage; elle le retrouva toujours le même, prêt à la soutenir et à la consoler. Ce que dut être son dévoûment, quelques lignes de la comtesse permettent d'en juger. Elle les écrivit au sortir d'une cruelle maladie où elle avait failli perdre la vue; c'est la dédicace d'un de ses premiers romans :

« A Bystram. — Depuis cinq mois, je languissais dans les doubles chaînes de la maladie et de la cécité; depuis cinq mois, veillant sur moi sans te fatiguer jamais, tu m'as soignée et consolée, tu m'as exhortée au courage et à la tranquillité, tu as séché mes larmes, essuyé sur mon front la sueur de l'angoisse, tu m'as prêté tes yeux et tes mains. Si je n'ai pas succombé au désespoir, à l'accablement, à l'apathie, c'est à toi que j'en suis redevable. Aussi dois-je placer ton nom comme un diadème au front de ce livre. Peut-être sera-ce ce qu'il y aura de meilleur. — 14 août 1840. »

Ils avaient voyagé d'abord; cela ne suffit pas : on remplace les passions, on ne les guérit point. Il fallait un aliment à l'ambition inquiète qui avait toujours agité la tête de la comtesse. La gloire la tenta, elle se fit auteur. On connaît le mot de Goethe : « une idée vous tourmente, faites-en un poëme. » Mme de Hahn était prodigieusement tourmentée sans doute et le fut longtemps, car, une fois qu'elle eut commencé d'écrire, elle ne s'arrêta plus. Elle se décrivit sous toutes les formes et refit son existence. Elle est le centre de tous ses romans, et l'on retrouve dans chacune de ses héroïnes quelque trait de son propre caractère développé à outrance et grossi sans mesure. Les contradictions ne l'embarrassent point. Elle était aristocrate dans l'âme, elle avait souffert cependant plus que personne des préjugés de sa caste; elle invente une société à elle, raffinée et

libre à la fois, où l'éclat des passions excuse les égaremens, où la noblesse est pour chacun la faculté supérieure de se faire sa propre loi. « Je cherche la distinction, disait-elle au baron de Sternberg, non dans la maturité, dans la convenance, dans la règle, mais dans l'indépendance, dans la lutte contre les couches infimes de la société qui veulent franchir toutes les barrières et prendre pour elles des droits qui sont nos priviléges. » Ouvrons un des romans de cette époque, voyons quel air ont les héros de Mme de Hahn, sous quelles couleurs elle nous les présente. Voici le plus curieux peut-être de ces livres et l'un des plus célèbres, *Faustine*. Les rapprochemens se feront d'eux-mêmes et sans qu'il soit besoin de les souligner.

Faustine doit son nom au culte que son père professait pour le *Faust* de Goethe, c'est d'ailleurs tout ce que l'on sait de ce gentilhomme, mort bien avant que le récit commence. Faustine est élevée au couvent et recueillie ensuite par une tante, coquette sur le retour, qui se hâte de la marier avec un officier, le comte Obernau. Celui-ci n'avait rien d'aimable et ne fut point aimé. Il était brutal, elle était romanesque ; survint le baron Andlau, le plus sympathique, le plus tendre et le plus attachant des hommes : il aima la comtesse et sut toucher son cœur. — Un jour qu'il l'entretenait de sa passion respectueuse, Obernau parut à l'improviste. Il fallut se battre sur l'heure, et on emporta Andlau grièvement blessé. Faustine le suivit; elle le soigna, l'amour le guérit, et tous deux partirent pour Venise. Sur ces entrefaites, Obernau mourut : il avait de l'à-propos au moins, s'il manquait de grâce. Voilà notre héroïne en liberté, et à la manière dont on l'aime, avec cette constance d'affection que lui montre Andlau, il semble que l'auteur n'ait plus qu'à les mener à l'église et que le roman va se dénouer. Point, il commence à peine; connaissons mieux Faustine. Le mariage lui répugnait, elle voulait un bonheur indépendant, elle refusa la main d'Andlau et garda son amour. Le monde, dont ils forçaient l'admiration, voulut bien suppose rentre eux un mariage secret et les entoura de prévenances. On nous les montre à Dresde en plein épanouissement de leur succès. Faustine traverse la vie comme une apparition céleste, indifférente à sa gloire, insouciante des hommages. Elle se laisse adorer avec une certaine condescendance; mais c'est tout ce qu'elle peut faire. Sa nature ardente l'emporte par-delà les passions terrestres. « Chacun, disait-elle un jour, se fait un second Faust; celui de Goethe est trop individuel. — Écrivez-nous le vôtre, dit un des assistans. — J'aime mieux le vivre, » répondit Faustine. C'est curiosité de la voir aux prises avec la tendresse attentive et précautionneuse du bon Andlau. Il faut lire entre autres certaine scène, un soir, sur le pont de Dresde, où Faustine rêve aux étoiles qui filent et parle de l'in-

fini, tandis qu'Andlau songe au serein qui tombe, présente un châle, et conseille de retourner au logis. « Il s'efforçait toujours d'apaiser l'être flamboyant de Faustine. Elle était merveilleusement belle au milieu des tempêtes de la sensibilité... Les hommes, au fond, ne sont beaux que quand ils se meuvent dans leur propre élément;... mais il l'aimait tant qu'il avait moins de joie à la contempler dans sa gloire qu'il n'en ressentait d'effroi. » Souci superflu, ajoute l'auteur, Faustine aimait à dire : « Le ciel et moi nous devons avoir nos orages, c'est notre nature, et les gens nous ennuient fort avec leurs paratonnerres. »

Le récit cependant traverse mainte digression, s'attarde et s'alanguit; on disserte sur la beauté, le génie, l'art, l'aristocratie, l'amour surtout. Il faut en venir au fait. Faustine a rencontré à Dresde le comte Mario. « Fier, froid et pur, il allait par le monde sans redouter autre chose que de sortir de son équilibre intérieur, de tomber dans les fluctuations et de perdre son empire sur lui-même. » Il avait tout ce qui manquait au doux Andlau, la passion, l'entraînement, l'énergie. Il aime, il le dit, et Faustine, éblouie un instant de cette flamme, croit entrevoir le bonheur inconnu vainement cherché par elle. Elle se laisse convaincre; Andlau était absent; il était parti les larmes aux yeux, disant : « Tu m'oublieras. » Elle lui écrit : « Tu disais vrai, je t'ai oublié; nous ne devons plus nous revoir. » Elle épouse Mario, et repart pour l'Italie. Faustine est sans regrets, elle a un fils charmant, le bonheur est autour d'elle; elle souffre cependant, elle s'agite et s'inquiète. Tout à coup la crise éclate. En passant à Pise, elle rencontre Andlau, qui s'en allait expirer en Italie. Elle recueille son dernier soupir, et dès lors elle sent que son cœur n'appartient plus au monde; le bonheur n'y dure qu'un instant : il lui faut l'éternité. Elle va s'enfermer au cloître. — Tel est, dégagé des épisodes qui l'alourdissent, ce roman singulier. Pour l'entendre, il ne suffit pas de songer à la vie de la comtesse Hahn, il faut encore prendre garde à la date qu'il porte (1840), et se rappeler quel concert de gémissemens s'élevait alors du monde poétique, combien de cœurs inassouvis battaient pour « l'insaisissable, » et que de consomptions morales enregistrait chaque jour la chronique littéraire. Qu'est Faustine? Le lecteur sans doute est fort empêché de s'en faire une idée nette et de savoir quelle manie bizarre entraîne son âme vagabonde. Ce n'est ni la mélancolie de Werther, ni le désenchantement de René, ni la désolation de Lélia, « pleurant ses passions éteintes et ses illusions perdues » et aspirant à l'infini. Faustine n'a entendu de ces grandes plaintes qu'un écho lointain et dénaturé. Que veut-elle donc? L'auteur va nous l'apprendre dans la préface de sa troisième édition. « Faustine a la couronne de la beauté, du génie, de

la grâce, elle est reine par sa puissance sur les cœurs; elle veut l'affranchissement éternel, inépuisable, elle le veut à tout prix, et abandonne hommes et attachemens qui ne le lui assurent pas... Elle consume de sa flamme d'autres d'abord, elle-même ensuite. L'essence de son être est une fine quintessence d'égoïsme. » Voilà le mot dit, il est vrai et fait juger le personnage. Ce n'est rien de plus, et il ne faut point chercher autre chose au fond de ces efforts ambitieux « vers un développement et un affranchissement incompris. » Un dernier trait, c'est ce roman que Mme de Hahn dédiait, dans les termes que l'on connaît, au baron de Bystram.

« C'est une absolue perfection et comme divine, dit Montaigne, de savoir jouir loyalement de son estre. » Mme de Hahn, qui cite volontiers notre moraliste, aurait bien fait de méditer cette pensée. Peut-être eût-elle ainsi épargné plus d'une traverse à ses héroïnes. Toutes se ressemblent. Après *Faustine*, « l'égoïste sublime, » nous avons *Sibylle*, « à l'âme immense, mais vide, » et tant d'autres qui meurent à la peine. C'est partout l'agitation maladive d'une âme infatuée d'elle-même et qui trouve le monde vide parce qu'elle n'y sait apercevoir que soi : pauvre ballon plein d'air que toute brise ballotte et roule, et qui se croit un météore errant parmi les sphères. C'est aussi la même tournure de récit, délayé, trop souvent décousu, plein de recherche dans la pensée et d'afféterie dans l'expression, mais avec de l'éclat parfois, de la chaleur souvent, des rencontres heureuses d'observation, le tout mêlé d'une certaine élégance native qui soutient le ton. Le souvenir de Simon plane sur ces romans et les éclaire au passage. Il y a des fragmens entiers, et ce ne sont pas les moins éloquens, qui sont, dit-on, extraits de ses lettres. La comtesse Hahn a publié des relations de voyage qui présentent les mêmes qualités avec moins de défauts. La personnalité de l'auteur s'y accuse trop toutefois et fatigue à la longue. En résumé, de près ou de loin, qu'elle revête les déguisemens de la fiction ou se présente en personne, c'est toujours elle-même, ses rêves et ses divagations que Mme de Hahn nous raconte dans ses ouvrages. « Si j'avais trouvé autre chose qui remplît le vide de ma vie, je n'aurais jamais écrit, » disait-elle, et l'on s'explique ce mot caractéristique et naïf qu'on lui prête : « il n'y a pas d'auteur que j'aime autant à lire que moi. » Le succès sans doute avait sa très grande part dans cet apaisement et cette satisfaction, car les âmes si raides, si haut guindées sur leurs sentimens impénétrables, ne dédaignent point de se confier à cette foule qu'elles méprisent en détail, et dont l'admiration collective devient pour elles une passion qui absorbe toutes les autres.

Cette passion fut satisfaite chez Mme de Hahn: on l'admira prodigieusement. Elle eut son public, et le plus singulièrement mêlé. L'a-

ristocratie d'abord, à laquelle le vernis du grand monde faisait pardonner les couleurs trop vives : beaucoup de choses choquaient dans ces défis superbes jetés aux convenances; mais en définitive cette émancipation demeurait un privilége, et l'on ne s'en offusquait pas trop du moment qu'on la réservait ainsi exclusivement aux gens bien nés. Il ne déplaisait pas de s'entendre dire qu'on était seul capable d'inspirer ou de ressentir de telles passions. Cette société d'ailleurs était plus artificielle encore que formaliste, et ne pouvait s'apercevoir de ce qu'il y avait de factice dans ces inventions. Que l'on ouvre la correspondance de Rahel, les souvenirs de Sternberg ou ceux de Varnhagen, et l'on comprendra qu'au milieu de pareilles réalités des imaginations allemandes aient pu trouver un idéal dans les romans de Mme de Hahn. Néanmoins c'est à côté, un peu en dessous de ce monde exclusif et relevé, qu'elle rencontra ses lectrices les plus convaincues et souleva les admirations les plus ardentes. Toutes les âmes déclassées, ou le croyant être, tous les beaux esprits qui se jugeaient en exil et faisaient de la coquetterie avec de l'enthousiasme selon le mot de Mme de Staël, toutes celles que le mariage avait mal servies, qu'un semblant de passion avait jetées hors de leur voie, victimes qui tombent avec grâce et s'étalent complaisamment dans leur chute, trouvaient dans ses livres leurs souffrances, leurs faiblesses même, transfigurées par un faux éclat de grandeur. C'étaient les bourgeoises enfin qui prenaient ces récits à la lettre, et croyaient, en les lisant, vivre pour quelques heures de la vie supérieure du grand monde. Les feux d'artifices de Mme de Hahn ont allumé là de véritables incendies. « Lorsque je lisais l'histoire d'Ilda Schönholm, — écrit la fille d'un commerçant juif de Kœnigsberg, devenue plus tard doublement la rivale de la comtesse, — et que je regardais de ma fenêtre les voisins courbés sur leur ouvrage, que je pensais au dîner et à surveiller la cuisinière, ou bien quand, le soir, on se réunissait et que je me trouvais entourée d'hommes qui, fatigués de leurs travaux et soucieux de leurs affaires, ne pensaient pas à m'aimer, je me disais que c'était un sort digne d'envie que de pouvoir, comme les comtesses de roman, en habit de mousseline rose, regarder du haut du dôme de Milan blanchir la cime des Alpes, d'être sans soucis d'aucune sorte, et par-dessus tout de se sentir comme elles prodigieusement aimée (1). »

En 1845, la comtesse se fixa décidément à Dresde; son compagnon, plus âgé qu'elle de dix ans, commençait à se lasser des voyages et à désirer le repos. Ce fut le moment le plus brillant de sa vie : elle était entourée d'hommages et recherchée partout. Elle

(1) Fanny Lewald, *Meine Lebensgeschichte*, t. VI, p. 154.

côtés une affection que ni le temps ni les oscillations de son caractère impatient n'avaient pu lasser. Son orgueil pouvait s'épanouir à l'aise. Justement parce qu'en Allemagne les femmes d'ordinaire sont modestes et effacées, celles qui sortent du commun, les « femmes géniales, » se croient d'une race à part et tranchent de la divinité. Le plus fâcheux, c'est qu'elles en imposent avec leurs airs olympiens et dupent les autres, comme elles se dupent elles-mêmes. « L'affection que l'on me témoigne me réjouit, mais n'est pas nécessaire à mon bonheur, disait Mme de Hahn; si les autres me manquent, la perte est pour eux et non pour moi. » Elle atteignit ainsi l'année 1848. Les progrès chaque jour plus marqués de la démocratie la jetaient dans une irritation violente. Elle poussa ce sentiment jusqu'à brûler sa correspondance avec Bystram. « Les temps qui viennent, dit-elle, ne doivent rien savoir de nous, ils ne nous comprendraient pas. » Elle ne se doutait pas que le jour était proche où elle-même renierait ce passé. Elle se rendit à Berlin pour y voir sa fille, — pauvre être maladif né parmi les chagrins de son mariage et qui ne sortit jamais de la première enfance, — lorsqu'elle apprit tout à coup que son ami, resté à Dresde, se trouvait malade et en danger. Elle accourut. « Tu ne devais point me venir voir mourir, » lui dit-il en l'apercevant. Elle passa trois jours à son chevet, les soins furent inutiles; elle ne put que fermer ses yeux et embellir sa tombe. Son nom est gravé sur la pierre avec ces simples mots : « je dors, mais mon cœur veille. »

Ce fut un désastre pour Mme de Hahn, et le désespoir qu'elle en éprouva parle plus en sa faveur que toutes ses tirades sentimentales. Sa douleur était vraie; elle ne pensa point à la mettre en roman. Il lui parut promptement que les compensations du monde ne lui pouvaient suffire. Elle se tourna vers le ciel. Elle n'était point de celles qui s'y élancent d'un coup d'aile et s'y maintiennent sans soutien. Le christianisme robuste et simple de Luther ne parlait pas à son imagination, ambitieuse jusque dans la douleur. Il lui fallait de l'éclat dans ses consolations et de quoi nourrir l'exaltation nouvelle qui la possédait. Les cloîtres jouaient un grand rôle dans ses livres; le fonds mystique et l'extérieur imposant du catholicisme l'avaient toujours attirée; la hiérarchie antique de l'église romaine flattait ses instincts féodaux : elle pensa dès lors à se convertir, se mit à apprendre le latin, et commença de lire avec ardeur les *Confessions* de saint Augustin. Elle abjura enfin, et, comme retrempée par l'enthousiasme religieux, elle se lança dans une carrière nouvelle. Ici, je pense malgré moi au mot de Saint-Évremond quand il parle de ces âmes « qui se tournent à Dieu par esprit de changement et pour former en elles de nouveaux désirs. » Mme de Hahn, convertie, de-

meura ce qu'elle était, et le zèle dont elle se sentit enflammée pour les intérêts catholiques se traduisit dans la forme qu'avaient prise les émotions qui l'agitaient autrefois. Elle désavoua tous ses ouvrages et en entreprit une série de nouveaux. La théologie y remplaça l'amour, et la propagande les anciennes ardeurs d'émancipation. Au fond, ce fut le même esprit exclusif et hautain, qui ne comprend point que le monde entier ne le suive pas dans toutes ses traverses.

Nous retrouvons là Faustine, transformée, mais non guérie, une Faustine convertie et convertisseuse, mais toujours aussi concentrée dans son inaccessible orgueil. Il n'y a qu'un raffinement de plus; elle est devenue dévote. C'est *Doralice* qu'elle se nomme. Unie à un homme inférieur qui l'accable d'outrages, elle est forcée de le quitter et se réfugie dans sa famille, où elle vit en faisant le bien. Deux hommes également nobles, attirés par les charmes de sa personne et de ses vertus, lui offrent leur main. Elle pourrait divorcer, elle refuse pour rejoindre son mari, qui la rappelle, et se consacrer à lui. L'abnégation est édifiante, et l'exemple préférable sans doute à celui que donnait Faustine. En ce point, il y a progrès; le reste n'a point changé. C'est le même coloris, ce sont aussi les mêmes ombres. La liste des productions de la comtesse dans cette dernière période serait longue à dresser, et n'est point close encore. On y trouverait des ouvrages de toute sorte, des poèmes à la Vierge, des romans d'édification, des mélanges de controverse violente et de confessions à la manière de celles d'Augustin, une vie de ce saint et jusqu'à une réfutation de la *Vie de Jésus* sous le titre pittoresque de *Ben-David*. — Cette conversion bruyante a été appréciée très diversement : Mme de Hahn ne peut se plaindre qu'on la juge avec passion. Je ne rapporterai ici qu'un passage d'une lettre contemporaine qui me paraît donner la note la plus juste dans le concert mélangé qui salua l'évolution de la célèbre romancière. Elle est écrite à une amie de la comtesse par une protestante qui venait de lire le premier ouvrage de polémique de la nouvelle convertie. « Ce livre, dit-elle, est une grande leçon, non pas pour se faire catholique, mais pour rester femme, c'est-à-dire préférer à tout l'ombre... Tout ce que dit la comtesse me fait l'effet d'un bouquet de fleurs artificielles dont son odorat ne peut se passer. Elle est sincère en se trompant;... sans s'en douter, la comtesse Hahn catholique est encore la comtesse Hahn, la femme dont le *moi* joue un grand rôle, même aux pieds du Seigneur... Le premier objet de son amour s'est brisé, un second était prêt, elle l'a saisi. »

Restons sur ce jugement. Mme de Hahn a fondé un couvent près de Mayence, et elle s'y est retirée. Elle se contente d'une cellule où elle vit dans la simplicité la plus monastique, mais non point dans l'iso-

lement ni le silence. Elle fait encore quelque bruit dans le monde, elle en reçoit l'écho, et songe, dit-on, avec quelques amies, à soulever dans les universités un grand mouvement catholique. Ainsi s'écoulent dans le clair-obscur d'une retraite batailleuse les derniers jours de cette femme qui depuis près de trente ans occupe l'Allemagne de sa personne et de ses écrits. Avec ses affectations féodales, les grands airs désespérés de ses débuts et la transfiguration de la fin, Mme de Hahn n'est guère de notre temps, et les contemporains de Mme de Krüdner l'eussent sans doute comprise mieux que nous; mais par l'influence qu'elle a exercée, par les tendances qu'elle représente, elle a sa place marquée dans la chronique littéraire de son pays. Elle s'est éloignée du monde, elle a bien fait, car sa réputation décroît déjà, et sa gloire s'évanouit. Singulier retour des choses d'ici-bas, ce qui restera le plus longtemps de cette femme si dédaigneuse du vulgaire, c'est une petite romance d'un sentiment simple, qu'elle a écrite on ne sait comment, qui est devenue populaire, que les garçons chantent à leurs fiancées, que les fillettes fredonnent et dont les mères bercent leurs enfans : « Si tu étais à moi, combien tu me serais cher!... »

Ach, wenn du wärst mein eigen
Wie lieb sollt'st du mir sein!...

II.

Mme Lewald est bien de notre temps. C'est un bel esprit doublé d'un esprit fort. Elle est Juive de naissance, et on l'a comparée souvent à sa coreligionnaire Rahel. Il y a sans doute entre elles plusieurs traits de ressemblance, mais des traits généraux seulement et qui viennent de la race : un sens critique très aiguisé, de la pénétration, le talent d'analyse, une disposition à reproduire le côté plastique des choses, de la force dans le caractère, un certain tour d'esprit tendu et affecté, par-dessus tout un sentiment excessif de soi-même. Chez Rahel, une sensibilité vraie et de la chaleur d'âme tempéraient cette âpreté native d'amour-propre. Par le côté affectueux et ému de sa nature, elle restait toujours femme et savait toucher. Mme Lewald, en ses écrits, voudrait dépouiller entièrement son sexe. Elle n'en garde que ce qu'elle n'en peut quitter. Il y a là un parti-pris, et elle s'en vante. C'est une personne très intelligente, parfaitement sincère, correcte, rigide même parfois, généreuse de sentimens, ardente au bien, passionnée pour ce qu'elle croit le vrai, qui s'est beaucoup appliquée à apprendre, a réellement appris beaucoup, pense avec fermeté, dit nettement ce qu'elle pense, mais s'en montre peut-être un peu trop satisfaite. Il n'est pas be-

soin de la chercher à travers ses romans, elle a pris soin elle-même de se faire connaître au public, et nous a donné une histoire de sa vie très détaillée, très consciencieuse (1). C'est à coup sûr, de tous ses livres, le plus curieux à lire pour qui veut connaître à la fois la femme et l'écrivain. Son but en le publiant, dit-elle, a moins été de donner le détail de sa vie que de montrer l'accord entre celle-ci et ses ouvrages. De tous les caractères qu'elle a peints, le mieux tracé, le plus intéressant, est le sien. Les idées qui ont inspiré ses œuvres se trouvent là à leur source même, dans toute leur netteté primitive. Elles n'ont fait que perdre à passer dans le roman et à s'envelopper dans la fiction. Le talent de Mme Lewald, tout d'exactitude et de précision, est ici plus à l'aise. C'est son livre le mieux composé et le mieux écrit. Aucun ne donne une idée plus complète de sa manière de voir les choses et de les rendre. Il y a pour nous un double avantage à l'étudier.

Nous allons nous trouver transportés bien loin du petit monde raffiné de la comtesse Hahn; nous tombons en pleine bourgeoisie juive : éducation, idées, aspirations, tout ici est différent. Cependant il reste je ne sais quel air de famille, quel accent de terroir qui nous avertit que nous sommes encore en pays allemand, et que nous n'avons fait que changer de couche sociale. Celle-ci mérite qu'on s'y arrête, et, sans la pénétrer à fond, qu'on en analyse au moins quelques élémens. Le livre de Mme Lewald est à cet égard un document précieux. La lecture n'en est point toujours attrayante, l'intérêt languit trop souvent : c'est que l'auteur a voulu avant tout faire œuvre de morale et de psychologie, montrer qu'il a réfléchi à maintes choses et qu'il en sait discourir pertinemment. Mme Lewald ne peut rencontrer une abstraction sur sa route sans s'y arrêter l'espace de quelques pages; tout lui est occasion, l'ouvrage qu'elle a lu, l'homme qu'elle a nommé, la politique, le droit, les préjugés sociaux et surtout la question capitale de « l'émancipation des femmes, » qui revient sans cesse, comme par un rhythme régulier, pareille à ces refrains monotones qui s'imposent à l'esprit et l'obsèdent. Les circonstances les plus insignifiantes suffisent à la mettre en humeur de dialectique; elle nous conte par exemple que dans son enfance elle cassait ses jouets; elle aperçoit là un instinct général, et se demande aussitôt si c'est au besoin de détruire ou à la curiosité naissante qu'il le faut attribuer. Ailleurs, et au milieu de la crise de sa jeunesse, comme elle vient d'éprouver une violente déception de cœur, qu'elle s'écarte du monde et ne peut plus même supporter dans ses habits les cou-

(1) *Meine Lebensgeschichte*, six volumes, Berlin 1862. — L'ouvrage est divisé en trois parties, intitulées : *Dans la maison paternelle*, — *Années de souffrance*, — *Années de voyage et d'affranchissement*.

leurs brillantes qui lui rappellent ses espérances perdues, elle arrête tout à coup le récit de son chagrin pour nous entretenir du rôle des démonstrations extérieures dans la vie des peuples. Je sais bien que Goethe dans ses mémoires suspend ainsi, et trop souvent peut-être, la suite des faits pour développer les idées générales qu'ils lui suggèrent; mais c'est Goethe, et aucun de ses aperçus n'est insignifiant pour nous.

Fanny Lewald est née le 24 mars 1811 à Kœnigsberg. Elle appartenait à une famille de banquiers et commerçans juifs fort considérée dans le pays. Le « professeur » Kant en usait, paraît-il, le plus honnêtement du monde avec son grand-père, et ne manquait point de le saluer chaque fois qu'il passait devant sa porte; c'était quelque chose, et l'on s'en faisait honneur dans la maison. Il ne se peut imaginer de milieu plus moral que celui où fut élevée Fanny : c'était la vie domestique la plus unie et la mieux ordonnée, mais avec je ne sais quelle rigidité mosaïque qui en gâtait le charme, non point toutefois que l'on s'y renfermât dans la lettre de la loi; le père de Fanny pensait sur ce point très librement, et sa morale était « indépendante. » Il croyait faire acte de haute logique en laissant à ses enfans le soin de décider eux-mêmes de leur foi lorsqu'ils auraient atteint leur majorité. Excellent pour eux d'ailleurs, il se montrait fort préoccupé de leur avenir; mais sa bonté avait quelque chose de raide et de raisonné. « Ce n'était pas dans l'usage de la maison de parler des sentimens, ou de s'y abandonner d'une manière visible. » Affranchir ses enfans de tout préjugé, les rendre capables de se suffire à eux-mêmes, leur donner de l'honneur et développer en eux dans ce dessein le sentiment personnel, tels étaient ses principes en matière d'éducation. Il entendait les concilier avec le maintien de son autorité paternelle.

Fanny était la fille aînée; elle montrait à l'étude des dispositions remarquables, et reçut avec un certain éclat une éducation très complète. A onze ans, il paraît qu'elle commença d'avoir conscience de sa valeur. Elle quitta l'école à quatorze ans. « Votre tête serait mieux placée sur les épaules d'un garçon, » lui avait dit un examinateur; un de ses maîtres écrivit sur son album cette maxime : « débarrasser l'esprit de l'erreur et le cœur de l'égoïsme. » Elle entreprit de suivre le précepte du second, et ne laissa pas de confirmer le jugement du premier. Dès qu'elle fut revenue dans sa famille, on commença de la mener dans le monde. A seize ans, on admirait fort son esprit, et elle ne se défend point d'une certaine coquetterie sur la science. Elle lisait avec passion, les contes orientaux surtout, « où la fantaisie se joue dans un rationalisme large et libre. » Son père lui donna Kant pour compléter son éducation, et elle dit que le com-

merce de ce philosophe augmenta en elle le dédain instinctif qu'elle ressentait déjà pour les femmes faibles.

Le premier objet qui devait émouvoir cette âme si dégagée des choses métaphysiques, c'était un candidat de théologie, le plus grave des candidats et le plus orthodoxe des théologiens. Il morigénait la philosophie de Fanny, blâmait son goût pour Henri Heine, et l'engageait éloquemment à renoncer à la danse. Il plaisait cependant, à tel point que Fanny déclara vouloir se faire chrétienne. Son père ne s'y opposa point. Elle accommoda de son mieux dans sa confession de foi les exigences précoces de sa raison avec celles de l'orthodoxie. Elle n'y parvint pas sans difficulté, et ce fut peine perdue. Le pauvre candidat mourut peu après. Tel fut son premier roman. Le second vint bientôt, — un vrai roman d'Allemagne juive, roman de patientes amours et de passion concentrée. Mme Fanny Lewald allait subir son épreuve et traverser sa crise; pour elle, comme pour Mme de Hahn, ce devait être la rencontre de Henri Simon.

Il était son cousin, et elle le rencontra dans leur famille commune, à Breslau, comme il sortait de la forteresse où on l'avait enfermé à la suite de son fameux duel. Il avait vingt-sept ans; Mme Lewald nous le peint tel qu'il était alors, un vrai héros de roman, une silhouette de Byron. Grave d'habitude avec des échappées d'enthousiasme, il semblait sous le coup d'une douleur secrète. Fanny l'admirait, elle le plaignit, l'amour n'était pas loin, et elle s'en aperçut bientôt. Elle revint à Kœnigsberg le cœur tout plein de lui. L'aimait-il? Elle n'osait se le demander, tant elle redoutait une déception. Ils s'écrivaient : Simon lui apprenait sa nomination dans la magistrature, et l'entretenait des grandes ambitions qui commençaient à le travailler. Ces lettres étaient-elles d'un cœur vraiment épris? Chacune d'elles, attendue avec une impatience plus grande, ramenait des doutes plus cruels. Des années passèrent ainsi. On parlait à Fanny de se marier, et ce discours la blessait, résolue qu'elle était à n'écouter que son cœur et forcée de renfermer en elle-même un amour que personne autour d'elle ne semblait encourager. Pour se soustraire à des obsessions incessantes, pour conserver au moins la liberté de ses sentimens, elle pensait sérieusement à quitter sa famille et à se faire institutrice. Elle n'avait de secours que dans les lettres de Rahel Levin, qu'elle lisait avec ardeur. « Je trouvai en elle, dit Mme Lewald, le maître qui me donna le courage de supporter et d'agir, qui me prêcha la persévérance dans l'amour et l'abnégation... Et, comme le croyant feuillette la Bible, je recourais à ses lettres... » Rahel devint ainsi pour Fanny à la fois une consolatrice et un modèle sur lequel elle s'efforça de régler son cœur et sa pensée. Elle n'avait que trop besoin de s'exhorter au courage. Les

lettres de Simon en effet devenaient plus rares; on évitait de parler de lui devant Fanny; à la fin, l'anxiété fut trop forte; elle écrivit à son cousin. La réponse ne se fit point attendre et révéla à Fanny toute l'étendue de son désastre. Simon aimait une autre femme, la comtesse Hahn; « il l'aimait avec la passion la plus vive, et il s'était séparé d'elle pour ne point lui sacrifier ce qu'il avait de meilleur. »

Fanny tomba dans une douleur violente, et les pages où elle la dépeint sont les plus éloquentes de son livre. Elle fit effort sur elle-même cependant, elle cacha son chagrin d'abord, et finit par le vaincre. Elle se dit que c'était presque un crime de s'abandonner ainsi à un désespoir stérile, et peu à peu la vie remonta en elle; mais qu'allait-elle devenir maintenant? Elle pensait à l'avenir et s'en effrayait. Ses idées sur le mariage n'avaient pas changé; elle ne pouvait attendre de son père la fortune nécessaire pour assurer sa vie. Elle avait déjà réfléchi aux moyens de se suffire à elle-même, elle y réfléchit plus souvent, cédant en cela à un secret désir d'indépendance que le temps développait en elle. De tous les plans d'existence qu'elle esquissait alors, celui d'une vie artiste, fière et glorieuse peut-être, la séduisait par-dessus tout. Elle palpitait à l'idée qu'elle pourrait avoir du talent; mais elle venait se heurter à toute sorte de préjugés mesquins qui l'arrêtaient. Le travail auquel elle rêvait de se livrer, elle voulait s'en faire gloire; on le considérait autour d'elle comme une sorte de déchéance. On aurait approuvé un mariage de raison qui eût garanti son bien-être; on ne comprenait point qu'elle recherchât une profession qui la rendrait libre. Elle s'était déjà cependant essayée à écrire, soutenue en cela par son parent, le littérateur Auguste Lewald. Sur le conseil de celui-ci, elle composa une nouvelle. L'ouvrage fut imprimé aussitôt, et Fanny en reçut le prix avec les encouragemens les plus vifs. Cette lettre d'Auguste Lewald devait lever les derniers scrupules du père de Fanny, assez peu favorable à sa vocation jusque-là. Elle s'en alla, tout enthousiasmée, la lui montrer. Il était seul et prenait son repas du matin; mais laissons parler Mme Lewald, la scène est assez curieuse pour qu'on la rapporte.

« Ainsi, dit-il, tu penses à entreprendre un travail plus considérable? Tu veux devenir écrivain? — Si tu n'y fais d'objection, mon cher père, je le veux certainement. — Il haussa légèrement les épaules, c'était son geste lorsqu'il se résignait à une chose qui ne lui plaisait point. J'en eus de la peine. — Considère, cher père, repris-je en insistant, que je n'ai point coutume de faire les choses à demi. — Qu'entends-tu par là? demanda-t-il d'un ton bref et sérieux. — Je pense que, si je me mets au travail, je laisse les gants glacés et prends la chose d'une main ferme. Si j'écris, je dois pouvoir dire ce que je pense et comme il me parai-

tra convenable. Je ne puis faire de réserves pour les opinions que tu voudrais me voir soutenir, ou que tu désirerais faire écouter de tes enfans. — Je le comprends, dit-il. — Nous étions tous deux également graves, car je voulais, en entrant dans ma nouvelle voie, ne laisser dans l'esprit de mon père aucun doute sur la manière dont j'entendais me comporter. Je repris : Je ne puis dorénavant continuer à vivre comme je l'ai fait jusqu'à présent. Si j'arrive à m'en procurer le moyen, il faut que je puisse voir le monde et me rapprocher plus librement des hommes qui me secondent qu'il n'est possible chez nous, autour de notre table à thé, en votre présence et devant mes sœurs. — Je vis que mon père n'était pas disposé à souscrire à ces demandes et à entrer dans ces idées. Je lui expliquai que, si sur ce point nous n'étions pas d'accord, j'étais encore prête, en ce moment, à renoncer à l'accomplissement de mes vœux. Mon père se tut un instant. Pendant tout l'entretien, il avait continué paisiblement de déjeuner. — Je ne vois point, dit-il, quelle compensation je pourrais t'offrir. Tu as trente ans, tu n'es point mariée, tu as toujours montré du jugement, tu ne m'as jamais donné un sujet de plainte, tu te promets du bonheur dans l'exercice de ton talent, fais ce qui te paraîtra bon... — Il se leva, prit la lettre de Lewald et considéra la *traite* qui y était jointe. Elle était au porteur. Quittant l'air sérieux qu'il avait gardé jusque-là et passant au badinage, il dit : — Tu as commencé aujourd'hui à gagner de l'argent, tu seras aise de l'avoir tout de suite dans les mains, je vais prendre la traite et en toucher le montant... — Il se dirigea vers la porte, se retourna encore une fois, et dit avec une émotion évidente : — Ainsi, un écrivain! — Alors il leva légèrement ses beaux yeux bruns, — comme il avait coutume de faire lorsqu'une chose inattendue ou pénible lui arrivait ; puis il prit ma tête dans ses deux mains, et, m'embrassant affectueusement, il dit : — Dieu veuille que tu trouves là le bonheur. — Sur ces mots, il sortit, et j'étais si émue que les larmes inondèrent mon visage. Le moment où je me fiançai pour toute ma vie à mon mari ne fut pas plus solennel pour moi. »

Il n'y a point dans toute l'*Histoire de ma vie* de page où Mme Lewald ait plus complétement dépeint et elle-même et le milieu où elle a vécu. Cet intérieur de famille, ce mélange de bonhomie et de solennité chez le père, cette fille correcte et sage qui expose d'un ton reposé à ce vieillard des idées si bien faites pour le surprendre, celui-ci qui écoute sans sourciller et répond du même ton, puis l'attendrissement de la fin, cette bénédiction mouillée de larmes, cette naïveté d'exaltation, tout, jusqu'au sourire israélite que l'aspect de la lettre de change amène au beau milieu de ces graves explications, tout est caractéristique ici, tout nous rappelle où nous sommes. Et remarquez de quel ton cela nous est conté; c'est la crise

décisive de la vie de cette femme, c'est une scène dont les moindres détails restent présens à sa pensée; elle y a été tour à tour émue et transportée, elle le dit, et l'on n'en ressent rien; les mots sont justes, ils ne portent pas; il semble qu'elle se soit livrée là tout entière avec cette froideur spécifique, cette empreinte de bourgeoisie juive qu'aucun éclat de bel esprit, aucun reflet d'idée généreuse n'effacera jamais en elle, et qui sont comme la marque de ce caractère si ordonné et si méthodique jusqu'en ses mouvemens même les plus passionnés.

Ces traits posés, et elle s'est chargée elle-même de les montrer au lecteur, nous aurons vite achevé de faire connaître Mme Lewald. Elle publie sans nom d'auteur un roman, *Clémentine*, dont le succès l'encourage à découvrir son nom. Sa vie, à partir de ce moment, est toute remplie par le travail. Admirée à Kœnigsberg, accueillie dans ses passages à Berlin avec une faveur de plus en plus marquée par le monde des beaux esprits, elle continue sa route, délivrée désormais des empêchemens qui l'avaient arrêtée au début. On la laissa libre d'organiser son existence à sa guise. Aussitôt qu'elle crut pouvoir se suffire à elle-même, elle quitta Kœnigsberg et vint s'établir à Berlin. Les commencemens furent pénibles. La faveur du monde ne suffit pas; Fanny avait l'indépendance, mais aussi la solitude. Elle eut un moment de découragement profond et d'anxiété. Ce ne fut qu'une faiblesse passagère dont elle se releva bien vite. « Je voulais, dit-elle, être en harmonie avec moi-même, et ne rien enseigner que ma vie ne pût justifier. »

Si fermes qu'elles fussent cependant, les convictions de Mme Lewald manquaient encore d'assises. Il restait quelque chose de vague dans sa pensée et d'indécis dans ses aspirations. Il fallait une théorie pour fixer tout cela et le relier. Un docteur Julius Waldeck, de Kœnigsberg, esprit très clair, à ce qu'assure Mme Lewald, l'entretint un jour de Spinoza. Elle avait entendu parler plus d'une fois de l'homme et du système; mais elle n'en avait qu'une idée confuse, et elle pria tout simplement le docteur de lui en donner d'un mot la formule. « Tout est Dieu, répondit-il. Maintenant, ajoute-t-elle, j'avais ce qu'il me fallait, l'appui pour toute ma vie, le régulateur pour toutes mes pensées, toutes mes affections, je me sentais exhortée à cette soumission de l'individu au Tout que personne ne peut atteindre aussi longtemps qu'il voit dans l'homme et son bonheur le véritable objet de la création... » L'*Histoire de ma vie* s'arrête ici. Revenant sur son passé, Mme Lewald assure qu'elle ne conserve point de regrets. Rien de ce qu'elle laisse en arrière n'aurait pu lui donner le bonheur. Elle l'a trouvé, dit-elle, dans la « maison silencieuse, pleine d'amour et de paix, au foyer chéri. » Elle a épousé en 1854 un littérateur distingué, M. Adolphe Stahr.

« Je ne saurais, dit-elle, en parlant de la composition de son premier roman, rendre la surexcitation et le bonheur passionné que je trouvai dans ce travail. » Mme Lewald a constamment à la bouche de ces grands mots; le lecteur averti se prépare à être remué.

Que produira l'auteur après tous ces grands cris?

On attend, la secousse ne vient pas, on demeure froid, et l'on s'étonne. Ces mouvemens d'âme restent renfermés au dedans, il semble que la passion de l'écrivain se glace sous sa plume, on n'a jamais mieux appliqué la fameuse maxime : faire de l'ordre avec le désordre. Cette disproportion entre l'exaltation de l'auteur et la sécheresse de l'ouvrage est plus frappante encore peut-être dans les romans de Mme Lewald que dans l'histoire de sa vie. C'est qu'elle n'est point artiste au vrai sens du mot. Reproduire la nature, indiquer l'idéal, peindre, toucher, n'est pas seulement ce qu'elle se propose. C'est un publiciste; elle entend avant tout convaincre et faire agir; le roman n'est pour elle qu'une forme et un prétexte. Elle est essentiellement un écrivain à tendance. Il y a une thèse dans chacun de ses livres; la partie polémique en est la plus brillante. Mme Lewald discute mieux qu'elle n'invente, et analyse mieux qu'elle ne peint. Elle a plus de savoir que d'imagination. Noter les faits et les déduire dans leur ordre logique, en les assaisonnant un peu trop généreusement peut-être de réflexions et de maximes, c'est à quoi son talent se prête le mieux. Elle gagne à être aux prises avec la réalité. Aussi ses relations de voyage valent-elles mieux que ses romans, et l'histoire de sa vie est-elle son plus remarquable ouvrage.

Elle ne voulait point, dit-elle, « écrire par vide de cœur, pour amuser des femmes stupides. » Elle entend n'être point confondue avec ces auteurs orgueilleux qui se vantent en se confessant, veulent se faire plaindre et admirer. Encore moins a-t-elle cherché dans ses romans à se raconter elle-même, à refaire sa vie par l'imagination. Elle se défend d'avoir peint d'après nature aucun des caractères qu'elle présente. « Je n'ai jamais, dit-elle, reproduit la pure et simple figure d'une personne ni rapporté dans sa nudité un fait réel, *vécu*. » Dans les péripéties par où elle a passé, ce qui la frappe surtout, c'est la question sociale qui s'en dégage. Voilà ce qui l'anime et la fait écrire. Son œuvre avant d'éclore traverse ainsi une abstraction et s'y refroidit. Veut-on la voir à l'ouvrage et saisir sur le vif le travail de sa pensée, prenons son premier roman, *Clémentine*. On se rappelle comment elle l'écrivit, après quels déchiremens secrets et quels efforts pour ne point se laisser réduire à un mariage de raison. Elle suppose qu'elle ait cédé et se demande ce que deviendrait une pareille union, appuyée uniquement sur l'estime, si l'ancien

amour venait à se réveiller. Il devrait être sacrifié au devoir, mais au prix de quelles angoisses! Le faire voir, n'est-ce pas condamner de tels mariages? Voilà la situation trouvée et le cadre tracé; c'est à peine si Mme Lewald y place pour mémoire l'image de l'homme qui avait si longtemps occupé sa pensée. Ce qui l'entraîne et l'exalte en effet, c'est bien moins cette œuvre de souvenirs que l'exposition de ses idées sur l'amour et le mariage. « Il me semblait, dit-elle, accomplir une action, lutter dans un combat pour la liberté... Mon cœur battait de transport, c'était pour moi comme une confession de foi. » Et cette confession de foi écrite avec une surexcitation si grande, — Mme Lewald assure qu'elle en devint malade, — ne contient guère, à vrai dire, que des doléances banales et des vérités de sens commun. Il n'est point oiseux sans doute de les répéter, mais pourquoi ne les avoir point énoncées tout simplement? Elles auraient coûté moins de fatigue à l'auteur, et le public les entendrait mieux. Des questions analogues sont débattues dans un des récits qui suivirent, *Eine Lebensaufgabe*, et le morceau que Mme Lewald paraît avoir le plus soigné dans cet ouvrage, c'est un dialogue sur l'interprétation qu'il convient de donner au fameux roman *les Affinités électives*, dissertation qui renchérit encore sur cette œuvre abstraite et quintessenciée où le génie de Goethe s'égare trop souvent loin de cette réalité qu'il pénétrait si bien, et qui le renouvela tant de fois.

Parcourez les romans de Mme Lewald, et vous verrez les pensées qu'elle y développe se déduire de la même façon de l'expérience de sa vie. Ici, c'est la condition des Juifs, la revendication de leurs droits, la réhabilitation de leur caractère; Mme Lewald s'en occupe souvent, elle en fait l'objet de maint épisode, elle y a consacré un livre tout entier, *Jenny*. Ailleurs, et c'est le cas le plus fréquent, le drame surgit du conflit des classes et de l'opposition des tendances démocratiques avec les anciens préjugés et les vieilles mœurs, comme, par exemple, dans le roman de tendance sociale et d'allure réaliste intitulé *la Femme de chambre*. La muse laborieuse de Mme Lewald ne s'est pas renfermée toutefois dans ces travaux à longue portée, elle est descendue un jour jusqu'à la plaisanterie, et nous a donné sous le titre de *Diogena* une parodie des romans de la comtesse de Hahn. Le livre, on le conçoit, fit grand tapage quand il parut; il est un peu oublié déjà : à vrai dire, il ne révélait rien de nouveau sur le talent de l'auteur.

Si patientes et si curieuses d'exaltations subtiles que soient les lectrices allemandes, les qualités littéraires de Mme Lewald ne sont point de nature à expliquer la vogue dont elle jouit. Il n'en faut pas non plus chercher les motifs dans les airs d'esprit fort dont elle se targue. Ces éclats de libre pensée n'éveillent que de rares échos.

C'est par l'ardeur qu'elle déploie pour la cause des femmes que Mme Lewald s'est attiré leurs suffrages, et c'est le cas d'expliquer ce qu'elle entend par ce mot d'émancipation, derrière lequel s'abritent tant de propositions diverses. Il suffira de se rappeler la vie de l'auteur pour se rendre compte de sa pensée sur ce point. « L'émancipation que je revendique, dit-elle, est celle que j'ai poursuivie et obtenue, l'émancipation au travail, à un travail sérieux. » Le lecteur peut donc être rassuré : il ne s'agit ici ni du *woman suffrage* ni des « unions libres, » et ce mot redoutable d'émancipation ne résume que des idées modérées, sinon toutes également applicables et justes. L'éducation mal dirigée qui condamne la femme à une infériorité intellectuelle et l'empêche de se créer par elle-même une situation indépendante, les usages qui l'écartent de beaucoup d'emplois qu'elle pourrait utilement remplir, les préjugés bourgeois qui attachent au travail des femmes une certaine idée de déchéance, la nécessité qui amène la plupart des jeunes filles à ne chercher dans le mariage qu'une position assurée et des avantages extérieurs, voilà les inconvéniens qui frappent Mme Lewald. Elle les a subis elle-même; elle croit que les choses iraient mieux dans le monde et dans son pays surtout, que les ménages seraient plus heureux, les enfans mieux élevés, la société plus morale, si certains abus étaient réformés; elle les combat donc avec une hauteur marquée, une passion qu'elle ne cherche point à dissimuler. Elle s'abandonne bien parfois à quelque intempérance de logique; mais on ne peut méconnaître, pour l'Allemagne en particulier, un fonds de vérité et de raison dans ces critiques ardentes.

Il y a des femmes auxquelles la vie est dure, qui luttent péniblement dans un labeur honnête sans y voir d'avenir; celles-là lisent Mme Lewald. Elles la blâment quelquefois, estiment qu'elle va trop loin ou ne l'entendent pas parfaitement; elles jugent souvent aussi que ses critiques tombent juste, et cela suffit à les intéresser. Mme Lewald ne les vante point; elle ne les pousse ni à l'étourdissement des passions ni au renoncement du cloître : elle les exhorte à une certaine virilité, à cet affranchissement moral qui lui a procuré à elle-même l'indépendance, la célébrité, le bonheur. Malheureusement tout le monde n'a pas l'esprit nécessaire pour soutenir une telle attitude, ni le mérite suffisant pour dominer le ridicule, et l'on risquerait fort, en suivant de trop près ces principes, de transformer en bas-bleus pédantesques et vains toute une population de ménagères désorientées. Ce serait le danger d'une éducation qui chercherait moins à développer les qualités naturelles de la femme qu'à lui en imposer de nouvelles. Les femmes qui se piquent de supériorité sont trop aisément portées à dédaigner les mérites réels de leure sexe. L'on ne peut dire que Mme Lewald se soit suffisamment gardée de ce tra-

vers, et, lorsqu'elle y succombe, elle méconnaît le meilleur de son talent. Ce qui plaît chez elle en effet et relève décidément ses ouvrages, c'est une observation juste de certains états de l'âme féminine; ce qui échauffe son style, c'est la compassion éloquente pour les douleurs de ses pareilles, c'est quelque chose d'humain, de senti, de personnel, qui perce çà et là et rappelle que l'auteur est une femme, qu'elle a vécu, qu'elle a souffert et garde un cœur. C'est la note la plus claire dans ce concert de musique savante, c'est la vraie, la seule qui touche et puisse rester.

III.

Entrons dans une atmosphère plus tempérée. Voici un auteur aimé des jeunes filles et bien vu des mères, Mlle Bremer. Elle est Suédoise, mais ses livres sont tellement répandus et considérés en Allemagne, que l'on doit lui donner place dans ce travail. Elle est de la race d'ailleurs, et nous retrouvons en elle, adouci par l'esprit chrétien, modéré par une grande rectitude de cœur, le double caractère que nous venons d'étudier dans ces manifestations extrêmes, le tempérament rêveur et la tendance à moraliser.

Mme de Hahn nous emportait en plein nuage orageux, Mme Lewald nous jetait dans l'abstraction sèche et forcée; avec Mlle Bremer, nous revenons à la vie de chaque jour. Elle aussi a puisé ses inspirations en elle-même et nous donne dans ses livres un reflet de son existence; mais cette existence a été modeste et mesurée, renfermée presque toute dans la sphère domestique et traversée seulement par des épreuves intimes. Nous touchons à un groupe moins brillant, mais plus naturel, plus humain et partant plus sympathique que ceux que nous quittons. C'est la vie intérieure des familles du nord avec sa poésie douce et ses charmes discrets, à laquelle nous allons donner un coup d'œil. Plus d'éclats, plus de passion, l'histoire est très courte et très simple.

Frederika Bremer (1) appartient à une famille d'origine allemande; elle est née à Abo, en Finlande, en 1801. La plus grande partie de sa jeunesse se passa à la campagne, dans une vieille demeure qui remontait au XIVe siècle et dont l'aspect romantique paraît avoir saisi vivement son imagination. Les enfans, — ils étaient quatre, — y étaient soumis à une discipline rigoureuse. C'étaient les mœurs d'alors, et, si excellente qu'elle fût, la mère de Frederika aurait cru manquer à ses devoirs en se montrant moins sévère. Son père avait un naturel mélancolique; il restait, paraît-il, pendant de

(1) *Lebenschilderung und Briefe von Frederika Bremer*, herausgegeben von ihrer Schwester Charlotte Quiding. Leipzig 1868.

longues heures à se promener dans les vastes chambres du château, et quelquefois on l'entendait pleurer. Frederika avait hérité en partie de ces dispositions à la tristesse. Elle reçut l'éducation la plus complète. Petite, sans beauté, la tête un peu trop forte, mais la physionomie vive et intelligente, elle se développa rapidement, et commença de bonne heure à crayonner de petites poésies. Elle rêvait beaucoup, un peu au hasard de ses lectures et sous l'impression de ses alentours. Chaque année, on allait séjourner à Stockholm; Frederika ne s'y plaisait guère; elle n'aimait point le monde : sans doute elle savait qu'elle n'était pas jolie, et, redoutant de ne point plaire, se renfermait davantage dans sa timidité. Les travaux de la maison, l'étude, la musique, puis, le soir, la lecture à haute voix ou la partie d'échecs du père, de plus en plus silencieux et porté à l'hypocondrie, telle était sa vie pendant les mois passés à la campagne. Concentrée comme elle l'était, elle souffrait de n'être point comprise ou plutôt de n'être point devinée. « Nulle part un cœur, un regard; tout meurt, ou plutôt tout est mourant, excepté la douleur. » Dans cette lassitude de l'inaction et du doute, elle s'efforçait de détruire tout germe d'espérance, si grande était en elle la crainte des déceptions. « Pourquoi ce désir ardent en moi de devenir célèbre et de me faire un nom? écrivait-elle dans son journal. Si on a rarement l'occasion d'accomplir de grandes choses, on a chaque jour le moyen d'exercer son âme à la patience, à l'indulgence, à l'abnégation, — petites vertus, les plus difficiles pour certaines âmes, car on les pratique en silence, et elles passent inaperçues. » Puis elle s'effrayait de vieillir, — elle avait vingt et un ans tout au plus en ce temps-là, — et de voir s'émousser en elle cette sensibilité excessive qui pourtant la tourmentait. Elle se réfugiait alors dans un amour général de l'humanité malheureuse, elle projetait de consacrer son existence aux affligés, et pour être toute à eux, dans son enthousiasme de dévoûment, elle se promettait de ne se marier jamais. Elle ne formait de si vastes desseins que parce que la réalité lui manquait. Dès qu'elle put commencer d'agir, tous ces fantômes de la solitude s'évanouirent, et son esprit rentra de lui-même dans la mesure. Elle écrivait déjà pendant ces années de trouble, mais en secret, pour apaiser seulement et fixer son imagination. « Comme les petites ondes de la baie, qui, agitées par le vent, tracent sur le sable des lignes insignifiantes, j'écrivais pour écrire. » Elle n'était pas encouragée et n'entrevoyait point le succès. La vocation cependant grandissait en elle et lui montrait dans le métier d'écrivain l'accomplissement possible de ses vœux. Elle commença de s'y préparer sérieusement, et se mit à étudier avec une ardeur consciencieuse qui ne se démentit jamais. Son premier ouvrage, *Esquisses de la vie de tous les jours*, parut en 1828 et obtint du succès. La carrière de

Frederika était tracée maintenant, le reste de sa vie ne présente plus que le développement de son activité modeste et bienfaisante. Fidèle à ses premiers engagemens envers elle-même, elle ne se maria point. Elle avait un penchant d'indépendance solitaire qui ne s'accommodait point des obligations du ménage; ses travaux l'absorbaient complétement. Elle trouvait d'ailleurs dans sa famille un refuge assuré, et des affections toujours prêtes à la soutenir.

Les lettres d'elle qu'on a publiées n'ont ni une grande valeur littéraire ni un intérêt bien piquant. Elle écrit le plus souvent à une de ses sœurs, l'entretient de ses travaux et de leurs affaires domestiques. C'est un intérieur honnête et intelligent qui s'ouvre au lecteur; ces gens s'aiment et se le disent comme ils le sentent; les chagrins qui les affligent sont les plus naturels, mais aussi les plus cruels de tous; ils furent durement éprouvés de ce côté : Mlle Bremer vit emporter rapidement et disparaître plusieurs des siens. Elle acheva d'apprendre ainsi de sa propre expérience ce rôle de consolatrice qu'elle s'était donné. Elle parle quelque part des lettres de Mme de Sévigné, qu'elle venait de lire. « Toutes les merveilles de cette plume enchantée, dit-elle, n'auraient pas suffi à soutenir l'intérêt sans ce mot : ma fille! ma fille! qui revient à chaque page et qui sort du cœur. » — Voilà bien la femme : artiste très incomplète assurément, un peu dédaigneuse même peut-être de la forme qui charme et préoccupée uniquement de ce qui touche; ce sont de pareils mots souvent répétés qui sont tout l'attrait de sa correspondance. Sous ce rapport, ses lettres ont du prix. Elles nous montrent son âme en toute simplicité de nature, et nous font remonter à la source même de son talent honnête. Jamais écrivain ne fut à ce point sincère d'intentions et ne montra une conviction plus naïve et plus sympathique. « Ma jeunesse n'a pas été heureuse, écrit-elle; c'était un temps d'amertume, mon plus grand vœu était de pouvoir mourir... Plus tard j'ai trouvé les moyens d'agir et de créer, et je remercie la vie, qui me paraît belle et bonne maintenant. » Elle ne se croit point une exception en ce monde, elle ne se figure pas que la crise qu'elle a subie lui soit particulière; elle veut épargner aux autres une partie de la peine, les préserver des écarts où elle sent qu'elle aurait pu tomber, leur faciliter le chemin qui l'a conduite au repos. Elle n'imagine point de meilleur remède que celui qui l'a guérie : « faire le bien, qui nous montre la vie en rose. » Il n'y a point de bonheur durable en dehors des affections permises, les vertus domestiques ont aussi leur poésie, voilà tout le fond de sa morale et le sens de ses ouvrages. « Représenter ce que la vie de famille a d'attachant et de solide, comme elle peut soutenir l'homme en toute circonstance, c'est, dit-elle, avec la peinture de quelques originaux, la tâche que je me suis imposée. »

Elle l'a remplie consciencieusement, et y a réussi autant qu'il est possible en ce genre secondaire. Elle décrit beaucoup; elle a des volumes entiers qui ne sont qu'une série de tableaux d'intérieur à peine reliés par une intrigue légère; ces photographies, bien dégradées et de teinte douce, sont ce qu'elle a de meilleur et vont droit au but; c'est comme une aimable relation de voyage qui donne envie de partir pour les lieux dont elle parle, et fait rêver doucement du bonheur qu'on y goûte. Mlle Bremer s'inspire là de ses souvenirs; elle invente moins, à proprement dire, qu'elle ne varie indéfiniment sur un thème uniforme. Elle vise pourtant quelquefois plus haut, comme dans *les Voisins* par exemple, — un roman où il y a un essai de drame, une velléité de passion, appareil naïf qui n'ajoute guère à l'intérêt du livre. Tout l'attrait est dans les caractères, deux surtout, caressés avec soin et d'une étude très délicate. Une jeune fille, médiocrement belle et assez pauvre pour être obligée de donner des leçons, inspire un sentiment très vif à une sorte de bourru bienfaisant qui l'épouse et l'emmène dans son château. C'est là qu'on nous les présente dans les premiers jours de leur mariage, très séparés d'âge, très dissemblables de caractère et d'éducation, mais également sincères et loyaux tous deux. Ces débuts de vie commune, la manière dont chacun, non sans quelque effort et quelque frottement, arrive à se faire apprécier de l'autre, comment l'amour naît entre eux de l'estime et de la reconnaissance, tout cela est raconté d'un certain ton de vérité émue qui fait pardonner l'excès de détails où se perd parfois l'auteur.

Mlle Bremer ne se contenta point d'écrire, elle agit, et peu d'existences furent aussi bien remplies que la sienne. On la trouve mêlée à toutes les institutions de bienfaisance de son pays, à celles surtout qui avaient pour objet de venir en aide aux femmes isolées. Le sort de ses pareilles, quand le mariage n'assure pas leur avenir, ne cessa de l'occuper, et ce problème de l'émancipation, qui tente irrésistiblement toutes les plumes féminines, l'absorba à son heure et la retint. Mlle Bremer fit un voyage en Amérique et en rapporta une impression très vive du rôle que la femme a su se faire en ce pays. Elle pensa même un instant à provoquer une agitation dans ce sens : elle y renonça promptement, et se contenta de combattre les faux principes d'éducation et les préjugés vieillis qui interdisent encore à beaucoup de femmes un travail honorable et nécessaire pour elles. Elle se rencontrait sur ce terrain avec Mme Lewald; mais ce que celle-ci revendiquait comme un droit et un honneur, Mlle Bremer n'y voyait qu'une compensation : le foyer domestique resta toujours à ses yeux la véritable sphère de la femme. « Une mère, disait-elle, qui élève bien ses enfans fait plus pour la moralité humaine que tous les livres du monde : voilà qui ennoblit singulière-

ment et relève sa mission. » Cette absence absolue de toute affectation vaine doit être notée ici; c'est le trait le plus aimable et le plus marquant de Mlle Bremer. Les choses de la science et de la politique ne lui étaient point indifférentes; mais elle n'y touchait guère que du côté pratique, et pour ainsi dire à travers le sentiment. Elle étudiait les questions sociales à la façon de Mme Beecher Stowe. Entourée d'hommages et de respects, elle s'éteignit en 1865, rare exemple d'une existence achevée et satisfaite. Avec un certain tour d'esprit tendre et rêveur qui est de son pays, elle rappelle à plus d'un égard Mme de Genlis; mais elle est moins prêcheuse, sa morale est moins artificielle, plus poétique et plus vraie à la fois. Ce qui importe le plus enfin en ces matières d'exemple et d'enseignement, elle est toute dans ses livres et s'est montrée constamment d'une sincérité entière.

On place d'habitude auprès de Mlle Bremer un auteur qui s'adresse au même public et dont les ouvrages se rencontrent souvent à côté des siens sur l'étagère des jeunes filles, Mme Polko. Elle est moins bonne à lire, mais elle est lue davantage peut-être. Elle ne s'adresse qu'à l'imagination, et, sans l'entraîner bien loin, elle la mène hors du monde réel et la laisse là courir les aventures. Mme Polko s'est fait connaître surtout par des contes où elle présente sous une forme fantastique des épisodes de la vie des musiciens célèbres. L'histoire s'y mêle le plus singulièrement du monde à d'innocentes féeries; Mme Polko s'inspire évidemment de certains récits d'Hoffmann; mais ce qu'elle nous donne est de l'Hoffmann efféminé, où je ne sais quelles senteurs de parfumerie doucereuse remplacent les vapeurs du punch et l'âcre fumée du tabac. La vie artiste a conservé en Allemagne tout son prestige romanesque; Mme Polko l'entoure d'une auréole éthérée, tout y est gloire et pureté; les têtes se montent et s'envolent à sa suite vers ces sphères aériennes où l'on vit d'idéal et d'adoration, où l'on souffre si poétiquement et soupire avec tant de grâce. Laissons ces jeunes esprits à leurs rêves enfantins. Voici venir le mariage, les enfans, tout le train domestique : le ciel s'abaisse peu à peu, l'éclat se décolore, l'air s'épaissit, l'horizon se rapproche, le cœur se resserre sur lui-même, et la folle du logis, bien enfermée maintenant, ne courra plus les chemins. « Le soleil, comme dit Jean Paul, ne sera plus qu'un gros poêle, la lune un globe pour le travail du soir, le Rhin un baquet à lessive. » On ne pense plus qu'à ses devoirs intimes, aux choses de la famille; on n'a pas d'autre ambition que de les bien remplir, et ils font tout l'objet de l'entretien les jours où s'assemblent les amies communes autour de la « table à café. » La médisance y prend bien sa part; l'on sait difficilement être content de soi sans blâmer les autres, et, si pâle

que soit le tableau, il faut qu'il ait son ombre. Elle doit disparaître pourtant dans les livres, rien n'y doit faire tache à l'image, modestement enluminée, de la vie où l'on se complaît. Il y a pour ce public nombreux et estimable toute une littérature, — si l'on peut lui donner ce nom, — que l'on a baptisée du sobriquet caractéristique de « romans de tricot. » Mme Wildermuth se place au premier rang parmi ces auteurs dont le réalisme sentimental répond bien à ce tour d'esprit toujours prêt à s'attendrir sur les objets les plus ordinaires. Elle ne se met point en frais d'invention la plupart du temps, et qu'en a-t-elle besoin? Ce que l'on cherche dans ses récits, c'est la vie de tous les jours exactement décrite et discrètement glorifiée. L'auteur se borne à conter ce qu'il a vu ou appris sur sa route. Point d'égaremens, point de passions séduisantes; la silhouette du vice, si on la montre par instans, n'apparaît que comme un épouvantail; ce ne sont que vertus modestes et qualités intimes, mères excellentes qui préparent leurs filles à les imiter, pasteurs de campagne entourés d'enfans et bénissant tout le monde, mais avant tout le monde les bonnes ménagères.

Nous voilà parvenus au sol où repose, en pleine vulgarité, le pied de l'échelle mystique par où s'en vont jusqu'aux nuages les rêves des lectrices allemandes. Nous avons dû sauter par-dessus plus d'un degré et ne nous arrêter qu'aux lieux où l'atmosphère changeait. Nous avons été forcé d'omettre beaucoup de noms, Mme Paalzow, par exemple, dont les romans, historiques par le costume seulement, sont comme la contre-partie de ceux de Mme de Hahn, Mme Mühlbach, Mme de Bacharacht et d'autres encore. Notre objet était, non de les faire connaître toutes, mais seulement de donner par les angles les plus saillans et les faces les plus colorées un aperçu de ce petit monde à part que forment chez nos voisins les femmes auteurs. Aucune d'elles, en définitive, ne peut être prise comme le représentant complet d'une classe particulière d'esprits. Sans doute et par certains côtés très marquans, elles se rattachent à des tendances et à des manières d'être fort répandues : c'est par là qu'elles plaisent et savent intéresser; mais elles dénaturent le type en l'exagérant : qualités, défauts ou faiblesses, les élémens divers du tempérament ne sont point chez elles dans leur proportion naturelle. Elles accusent avec énergie plusieurs traits de la physionomie nationale, elles ouvrent sur le tour d'imagination de leurs lectrices un jour précieux; on ne saurait trouver dans leur vie, non plus que dans leurs écrits, une image exacte de leurs compatriotes.

C'est ailleurs qu'il la faudrait chercher. On peut être instruite sans pédanterie, sensible sans ridicule, honnête sans vulgarité; il y a une sérénité d'âme qui n'étouffe point l'imagination, une ingé-

nuité qui n'est point niaise, un enthousiasme qui n'est pas de la folie, des grâces sérieuses en un mot et un tempérament harmonieux où se fondent en nuances délicates les caractères opposés que nous venons d'étudier. Au lieu de vanter des faiblesses, de glorifier des défauts et de forcer la nature sous prétexte de l'embellir, que n'a-t-on porté les regards autour de soi, sur tant de choses touchantes ou gracieuses que des femmes pouvaient si bien voir et exprimer si bien? On aurait découvert ainsi moins d'aventures extraordinaires; mais on aurait atteint ce que la réalité seule donne, la trame éternelle de toute poésie, des âmes vivantes et vraies. Il y a un petit poème de Chamisso où sont traduits en stances simples les sentimens dans lesquels se résume la vie de la plupart des femmes; c'est comme la légende du cœur féminin : la première fierté d'amour d'abord, l'admiration enthousiaste, le bonheur tendre et recueilli, la confiance absolue, le dévoûment sans réserve, puis les joies souveraines, la maternité qui double l'amour et le rajeunit, la douleur unique et irréparable, enfin la mort et les souvenirs qui laissent attendre le ciel. La poésie est un peu trop intime peut-être, trop *innig*, comme on dit en Allemagne; mais elle émeut. Qui a entendu ces vers, chantés surtout avec les pénétrantes mélodies qu'ils ont inspirées à Schumann, en sait davantage sur la nature des femmes allemandes et les juge de plus haut que celui qui lit tous les livres de leurs romancières préférées. Et ces types immortels de vérité poétique, Marguerite, Dorothée, Charlotte, qui sont-ils, sinon l'essence même de la nature allemande? Goethe, j'en conviens, avait un faible pour les femmes bel esprit, et entrait volontiers avec elles en commerce d'admiration; mais il les traitait comme Jupiter ses amantes mortelles, et ne leur gardait point de places dans son olympe. Ouvrez ses mémoires et contemplez sous le vernis glacé dont il le recouvre le portrait de sa mère, relisez surtout l'admirable épisode de Frédérique, vous toucherez la vie même et la vérité pure, et vous vous rendrez compte de ce qui manque aux comtesses Hahn et aux Lewald pour atteindre le grand art. Insuffisantes ou infidèles dans leurs peintures, les femmes auteurs en Allemagne n'ont point encore sérieusement pris place dans la littérature, et en définitive, de quelque éclat emprunté qu'elles aient ébloui les yeux, quelque bruit que l'on ait fait autour de plusieurs d'entre elles, elles n'ont donné à leur pays ni une Sévigné, ni une Staël, ni une George Sand.

ALBERT SOREL.

LES PREMIERS JOURS

DU

SIÉGE DE SÉBASTOPOL

The Invasion of the Crimea, by A. W. Kinglake; vol. III et IV. Edinburgh 1868.

La guerre de Crimée est sans contredit l'un des événemens les plus graves des vingt dernières années. Depuis la chute du premier empire, on ne vit nulle part en Europe une lutte aussi sanglante et aussi prolongée; en aucune occasion non plus, la diplomatie n'eut à résoudre des questions plus complexes ou plus importantes. Cette guerre eut encore ceci de particulier, que les principaux résultats qui en sont sortis n'ont point été remis en question. Les quatre résolutions qui servirent de base à la conférence de Vienne et plus tard au traité de Paris sont encore en vigueur. Les armées qui se sont rencontrées sur le sol de la Crimée ont toutes acquis dans cette lutte obstinée, quoiqu'à des degrés divers, une gloire dont elles ont droit d'être fières. De plus ce fut en cette occasion que l'on vit pour la première fois la France et l'Angleterre marcher ensemble, et l'alliance des deux peuples jadis rivaux y fut si bien cimentée qu'elle semble indestructible en dépit de désaccords accidentels. A tous les points de vue, la guerre de Crimée est donc un grave événement. Aussi chacune des nations belligérantes a-t-elle fait à sa façon le récit de cette guerre; il n'y a plus qu'à discerner entre ces opinions diverses le vrai et le faux; on ne serait plus d'ailleurs retenu par de vains ménagemens pour les personnes : les acteurs principaux de ce drame héroïque sont descendus presque tous dans la tombe; on ne leur doit plus que la justice et des égards.

Cependant, à voir combien peu y a réussi l'auteur de l'ouvrage dont le titre est en tête de cette étude, on serait tenté de croire que l'histoire de la guerre de Crimée est encore une œuvre trop difficile pour un écrivain de notre génération. Peut-être après tout est-ce plutôt la faute de l'homme que du sujet. M. Kinglake est un avocat qui acquit, il y a vingt-cinq ans environ, une réputation méritée par la publication d'un récit de voyage en Orient. *Eothen*, tel en était le simple titre; mais sous ce mot un peu pédantesque, sur un sujet si rebattu, l'auteur d'*Eothen* groupait tant de fines remarques et de justes appréciations que le livre eut un succès durable. La *Revue* (1) en a rendu compte sans lui marchander les éloges. M. Kinglake, peu fidèle aux habitudes sédentaires de sa profession, suivit en amateur jusqu'en Crimée le quartier-général de l'armée anglaise; un peu plus tard, après la mort du commandant en chef des troupes britanniques, lord Raglan, il fut chargé de dépouiller et de classer les papiers que laissait ce général; puis il a consulté des documens d'une authenticité incontestable qui ont été publiés en Russie, notamment l'histoire du siége écrite par les soins ou tout au moins avec la participation du général de Todleben, l'illustre défenseur de Sébastopol. Les moyens de connaître la vérité ne lui ont donc pas manqué. Toutefois l'histoire de l'invasion de la Crimée par M. Kinglake ne sera jamais considérée comme une œuvre définitive, parce que l'auteur y a mis l'empreinte d'une personnalité trop ardente. La première partie n'est qu'un violent factum dirigé contre des hommes qu'en cette occasion du moins il devait respecter, contre les chefs d'un gouvernement sans l'aide duquel l'Angleterre n'aurait jamais pris Sébastopol. A chaque page, M. Kinglake montre qu'il a des amitiés dévouées et des haines implacables; à ceux qu'il aime, il ne trouve aucun tort; à ses ennemis, il ne reconnaît de talent que pour assaisonner ses aperçus d'un filet d'amertume qui rend la louange même désagréable. Au reste il a des amis et des ennemis dans tous les camps; Anglais, Français ou Russes, il passe en revue tous les chefs que leur position signalait alors à l'attention publique, et il distribue aux uns comme aux autres l'éloge ou le blâme suivant certaines opinions préconçues dont sa conscience seule connaît les motifs.

Mais que de qualités rachètent ces fautes de jugement! Souvenirs vivans aidés par une imagination complaisante, peintures animées, anecdotes curieuses, révélations piquantes, il y a de tout dans cette œuvre, avec l'éclat d'un style où se trahit encore l'amour-propre de l'Anglais patriote : on dirait qu'il s'est fait un

(1) Voyez la *Revue* du 1er décembre 1845.

point d'honneur d'éviter tout gallicisme et de n'employer que des mots anglo-saxons. La canonnade résonne dans les oreilles du lecteur quand il s'agit de l'attaque du 17 octobre 1854; on galope avec lord Cardigan sous le feu croisé des batteries russes; on voit lord Raglan poli et flegmatique sous la tente du conseil. Comme Tite-Live, M. Kinglake met des discours souvent emphatiques dans la bouche de ses guerriers, et, comme Homère, il aime à nous arrêter devant le spectacle d'un combat singulier. Il ne faut pas compter non plus sur une narration suivie : l'auteur choisit ses épisodes et laisse volontiers dans l'ombre ce qui ne lui plaît qu'à moitié. La proportion manque à ses tableaux aussi bien que l'exactitude rigoureuse; par compensation, il y a un coloris vigoureux qui séduit et une logique passionnée qui entraîne. Aussi comprendra-t-on que nous ayons été assez embarrassé de choisir dans ces volumes quelques récits pour les présenter à un public français. De préférence nous avons pris ce que nos historiens ont le moins connu, la description de Sébastopol à l'ouverture du siége; c'est aussi l'une des parties où l'auteur a donné le moins de cours à sa verve satirique; encore nous sommes-nous senti obligé d'adoucir les teintes et d'introduire notre critique personnelle dans cette analyse d'une œuvre dont l'auteur pourrait être appelé avec quelque raison le Saint-Simon de la guerre de Crimée.

I.

Les alliés avaient débarqué en Crimée le 14 septembre 1854 dans la baie de Kalamita ; six jours après, ils culbutaient l'armée du prince Menchikof, qui s'était portée à leur rencontre, et après la bataille bivouaquaient sur les hauteurs qui bordent au sud la vallée de l'Alma. En l'absence de la cavalerie, qui n'était pas encore arrivée, lord Raglan et le maréchal de Saint-Arnaud se trouvaient empêchés de recueillir tous les fruits de la victoire; mais le grand nombre de blessés que les Russes abandonnaient sur le terrain, les bagages et même les armes dont les fuyards s'étaient débarrassés, indiquaient assez que l'ennemi était en pleine déroute. Avant de s'avancer plus loin, il était nécessaire d'ailleurs d'enterrer les morts et d'embarquer les blessés, car, faute de port, la flotte pouvait, au premier coup de vent, être obligée de regagner le large, et il eût été aussi inhumain d'abandonner les blessés sans une garde suffisante qu'imprudent de laisser en arrière quelques régimens pour les protéger. Les troupes anglo-françaises séjournèrent donc le 21 et le 22 sur les bords de l'Alma. Le 23, elles se remirent en marche et vinrent camper dans la vallée de la Katcha, le 24 au soir dans la vallée de la Belbec. Elles n'étaient plus alors séparées de Sébastopol que par un plateau boisé

d'une largeur de 10 kilomètres environ. On était sans nouvelles de Menchikof et de l'armée russe. Depuis la journée de l'Alma, personne n'avait aperçu les troupes ennemies. Les paysans s'enfuyaient, ou, lorsqu'ils étaient pris, se trouvaient incapables de fournir des renseignemens utiles. Au reste les généraux alliés marchaient, paraît-il, sur un terrain qui leur était à peu près inconnu. On leur avait donné d'assez bonnes cartes du pays; mais ils étaient dans une ignorance presque absolue sur l'état des défenses terrestres de Sébastopol, bien que cette place eût été désignée par l'opinion publique dès l'origine de la guerre d'Orient comme le lieu où la puissance russe devait être attaquée. Il est d'usage que chaque nation recueille en temps de paix des renseignemens sur les travaux militaires et les armemens de ses rivales; par une exception regrettable, le tsar avait toujours réussi à déjouer la curiosité des étrangers en ce qui concernait les fortifications de Sébastopol. On savait, il est vrai, que ce port contenait l'arsenal de la Mer-Noire, que la flotte russe s'y armait et s'y ravitaillait, et que cette flotte était organisée et entretenue avec des soins extrêmes par le gouvernement de l'empereur Nicolas comme l'instrument de ses projets de conquête en Orient. Un bâtiment léger des escadres anglo-françaises était entré dans la rade avant l'ouverture des hostilités et avait pu constater que des batteries formidables en couvraient les abords du côté de la mer. Quant aux défenses du côté de la terre, un touriste anglais, M. Oliphant, qui s'était glissé dans la place l'année précédente et qui y avait séjourné quelques jours, racontait que les approches n'étaient couvertes par aucun ouvrage de fortification permanente, si bien qu'une armée d'invasion ne devait rencontrer d'autre obstacle que les baïonnettes de la garnison. Il était à croire toutefois que les quinze ou dix-huit mois écoulés depuis l'époque de ce voyage avaient été mis à profit par le prince Menchikof, grand-amiral de la Mer-Noire et gouverneur de la province.

On n'était pas mieux renseigné sur les ressources et les obstacles que la Crimée offrirait aux troupes alliées. Personne n'ignorait que c'est une presqu'île située entre la Mer-Noire et la mer d'Azof, sans autre communication avec la terre ferme que l'isthme étroit de Pérécop. On savait encore que le pays est aride vers le nord, accidenté et rocailleux vers le sud, et que les indigènes sont des Tartares professant la foi musulmane; mais personne n'aurait su dire combien de régimens le tsar entretenait dans cette province éloignée et quels renforts il y avait envoyés depuis que les journaux de toute l'Europe discutaient ouvertement la probabilité d'une descente en Crimée et les chances de succès de cette expédition. En somme, l'entreprise présentait un certain caractère d'aventure peu rassurant peut-être pour ceux qui la dirigeaient, mais qui devait plaire par

plus d'un côté aux officiers des deux armées. Après la bataille de l'Alma, on avait plus de confiance sans être mieux éclairé sur les forces de l'ennemi que l'on allait avoir à combattre de nouveau.

L'armée française, quoique pleine d'entrain et d'ardeur, se trouvait en ce moment dans une situation défavorable. Son chef, le maréchal de Saint-Arnaud, luttait depuis longtemps contre de cruelles souffrances. Une grande et légitime ambition lui donnait encore la force de résister aux fatigues de la campagne. Après avoir amené ses soldats devant les murs de Sébastopol malgré les conseils timides de son entourage, il ne voulait pas abandonner le commandement à l'heure où le triomphe semblait prochain. Il paraît incontestable que, durant les journées qui suivirent la bataille de l'Alma, il n'avait plus ni le corps assez valide ni l'esprit assez libre pour s'occuper des opérations militaires. Encore moins était-il capable alors de prendre les résolutions décisives d'où dépendait le succès de l'invasion.

Que se passait-il à Sébastopol au même moment? Il convient d'abord de dire ce qu'était cette place forte lorsque les alliés débarquèrent à Kalamita. Vers l'extrémité sud-ouest de la Crimée, il existe une longue baie qui pénètre de 5 ou 6 kilomètres à l'intérieur des terres dans la direction de l'est à l'ouest, avec une largeur de 1,200 mètres. C'est la rade de Sébastopol; l'eau est profonde, l'entrée facile; une flotte nombreuse peut y trouver un excellent abri. Au fond est l'embouchure d'un petit cours d'eau que l'on appelle la Tchernaïa. Sauf la vallée où coule cette rivière, le terrain s'élève de tous côtés. Sur la rive nord est bâti le faubourg de la Severnaïa; au sud se trouve la ville même de Sébastopol; le faubourg de Karabel en est séparé par une anse spacieuse qui est le port proprement dit. On pourrait comparer la position de cette ville à la moitié d'un cirque dont le port occuperait le fond. Le jour où l'assiégeant s'assoirait en haut des gradins, la place devait être perdue sans ressources. Il est important de noter encore la disposition du littoral aux abords de Sébastopol. En remontant vers le nord, depuis la Severnaïa jusqu'à Eupatoria, le rivage est bas, la côte s'étend en droite ligne sans échancrure; il en résulte que le débarquement d'une armée peut s'y opérer sans obstacle par le beau temps, sous la protection des canons de la flotte; en effet, les alliés avaient pris terre avec leurs chevaux, leurs bagages et leur artillerie sans que les Russes eussent osé troubler l'opération; par compensation, il n'y a pas de port ni même d'abri en cas de mauvais temps. Au sud de la rade de Sébastopol au contraire, le sol s'élève presque à pic à partir du bord de la mer; la ville est dominée de ce côté par un plateau élevé que les Russes et après eux les alliés ont appelé la Chersonèse. La côte, dentelée et abrupte,

offre plusieurs baies où le mouillage est bon. Les plus importantes de ces baies sont celle de Kamiesch, près du cap Chersonèse, et celle de Balaclava, près de l'endroit où le plateau se termine.

Or qu'avait-on préparé pour rendre Sébastopol imprenable depuis plus de vingt ans que le tsar en avait fait l'arsenal et le port militaire de la Mer-Noire? Il semblerait que le gouvernement russe eût toujours considéré comme une chimère l'invasion de la Crimée par une armée ennemie, et qu'il n'ait eu de souci que pour les fronts de mer de la place. On s'était persuadé que la seule attaque à redouter était celle d'une escadre. La rade était protégée par de magnifiques bastions de pierre, à triple étage de batteries, échelonnés de distance en distance sur l'une et l'autre rive, de façon à faire converger tous leurs feux vers l'entrée. A l'époque où les navires cuirassés n'étaient pas encore inventés, il était permis de croire qu'un vaisseau ne passerait pas entre ces batteries sans être écrasé. Du côté de la terre, on avait à peine pris les précautions les plus élémentaires. Un fort couronnait la Severnaïa, mais il était en mauvais état; au sud de la rade, on avait ébauché sur la colline de Malakof, devenue plus tard si fameuse, une tour en pierre d'assez médiocre ressource, et c'était tout. Il n'y avait guère que des marins à Sébastopol; trop préoccupée de donner à la marine un développement excessif, l'amirauté s'était dit, paraît-il, que les vaisseaux, convenablement embossés près du rivage, comme des batteries flottantes, suffiraient à défendre la place contre l'ennemi, assurément peu redoutable, qui arriverait par les hauteurs. Les choses étaient encore en cet état à l'automne de 1853. Dès que la guerre eut été déclarée, on entreprit quelques ouvrages de campagne sur les plus importans des sommets qui couronnaient la ville.

Le prince Menchikof commandait alors toutes les forces de terre et de mer que le tsar avait en Crimée. On sait quel rôle avait joué à Constantinople, pendant les négociations qui précédèrent la guerre, ce personnage arrogant, petit-fils du garçon pâtissier que la faveur de Pierre le Grand et de Catherine avait élevé aux honneurs. Menchikof était tout à la fois général, grand-amiral et gouverneur d'une province. Hautain et présomptueux, il dédaignait de s'éclairer en consultant les officiers de son entourage. Animé d'une haine violente contre les Turcs, qu'il avait déjà combattus dans sa jeunesse, il détestait aussi les nations occidentales, et se flattait que la Russie, réduite à ses seules forces, suffirait à écraser l'ennemi. Il était venu à Constantinople l'insulte à la bouche, il en était sorti en proférant des menaces; de retour au siége de son commandement, il se refusait à croire que les alliés auraient jamais l'audace de venir attaquer Sébastopol. Il avait sous ses ordres une armée de 50,000 soldats, dont 38,000 environ réunis autour de lui et le reste dispersé

dans les autres garnisons de la presqu'île. De plus il y avait à Sébastopol deux escadres montées par 18,000 marins, et de 2,000 à 3,000 hommes de troupes locales attachées à la défense des fortifications; enfin l'arsenal renfermait 5,000 ouvriers exercés aux travaux militaires et soumis à une discipline sévère. Ceux-ci n'étaient pas les auxiliaires les moins utiles pour une lutte où il s'agissait non-seulement de se battre, mais encore d'élever à la hâte de nouvelles fortifications ou de réparer les anciennes. Sébastopol d'ailleurs était riche en approvisionnemens de tout genre; la flotte avait des vivres pour sept mois, les munitions étaient inépuisables; sur les vaisseaux seulement, on comptait 1,900 pièces d'artillerie, presque toutes de fort calibre, et en outre on trouvait dans l'arsenal en outils et en machines tout ce que l'homme peut désirer de mieux pour aider et suppléer à la main-d'œuvre. Enfin de vastes hôpitaux complétaient cet admirable établissement militaire.

Le 13 septembre, vers neuf heures du matin, les vigies avaient signalé l'apparition d'une flotte ennemie qui se dirigeait vers la côte, au nord de Sébastopol. Les deux escadres russes de la Mer-Noire étaient rangées dans la rade, prêtes à mettre à la voile au premier signal. D'abord les vents furent contraires, puis le calme survint. La flotte russe était inférieure en nombre à celle des alliés, et surtout elle comptait beaucoup moins de bâtimens à vapeur. On n'osa l'exposer aux hasards d'un combat naval; le débarquement des troupes anglo-françaises s'opéra donc sans obstacle. Cependant le prince Menchikof avait concentré son armée sur les hauteurs de l'Alma, où l'ennemi vint le chercher six jours après; on sait quel fut le résultat de cette rencontre.

Il convient de dire ici entre quelles mains Menchikof avait laissé l'autorité à Sébastopol avant de s'éloigner. Un officier de l'armée de terre, le général Möller, commandait les 5,000 ou 6,000 hommes de garnison qui étaient restés dans la place. On doit croire que c'était un bon militaire; mais il ne paraît pas qu'il eût les qualités d'un général en chef ni l'audace qui convient aux situations embarrassées; au moins avait-il la modestie de s'effacer sans fausse prétention devant ceux dont il comprenait la supériorité. Une partie des marins de la flotte avait été mise à terre pour contribuer à la défense de la ville; le vice-amiral Nachimof, l'un des deux chefs d'escadre, avait sous ses ordres tous les matelots cantonnés à Sébastopol et dans le faubourg de Karabel. Marin éprouvé, c'était lui qui commandait les vaisseaux russes à Sinope; il faut convenir que cette victoire, chèrement achetée malgré la disproportion des forces, ne lui avait guère fait honneur. Nachimof avait, entre autres défauts, une défiance instinctive de lui-même; il se voyait avec regret, lui homme de mer, appelé à opérer sur la terre ferme, dans un milieu qui ne

lui était pas familier. Ainsi que le général Möller, il se sentait disposé à admettre l'autorité d'un plus habile ou plus audacieux, et à sacrifier les droits du grade ou de l'ancienneté pour l'honneur du drapeau et le bien du pays.

La seconde escadre était sous les ordres du vice-amiral Kornilof, qui cumulait en outre les fonctions de chef d'état-major de la flotte de la Mer-Noire. Kornilof, — l'un des héros favoris de M. Kinglake, — avait eu depuis cinq ans la haute main dans toutes les affaires maritimes de la Mer-Noire. Par un zèle infatigable, un dévoûment à toute épreuve, il avait donné un corps et une âme à cette flotte magnifique, où tout le monde l'aimait et le respectait. L'esprit imbu d'un patriotisme religieux, il se tenait pour défenseur d'une cause juste. La sainte Russie existait pour lui. Trop supérieur à son chef pour ne pas comprendre que le prince Menchikof était aussi médiocre en marine qu'en guerre ou en administration, il se soumettait néanmoins avec déférence aux ordres du quartier-général, et s'efforçait, dans le cadre plus restreint où il avait sa liberté d'allure, de réparer le mauvais effet de la direction qu'il subissait. Ce n'est pas à dire toutefois qu'il y eût en lui l'étoffe d'un grand capitaine; il se fût trouvé peut-être dans un grave embarras, s'il lui eût fallu diriger sur le champ de bataille les mouvemens d'une armée ou esquisser sur la carte un plan de campagne; il avait par compensation le caractère ferme, l'esprit juste et la chaleur d'âme qui inspire et nourrit l'enthousiasme. Ces qualités étaient peut-être les plus utiles dans la situation inquiétante à laquelle la garnison de Sébastopol allait être réduite. Avant de s'éloigner de la place, Menchikof avait investi le vice-amiral Kornilof du commandement des troupes de terre et de mer réunies dans le faubourg de la Severnaïa.

C'est d'un rang inférieur qu'au moment du besoin sortit l'homme capable d'organiser la défense. Le général de Todleben a survécu aux fatigues et aux dangers de la guerre de Crimée. De tous les militaires qui ont été au premier rang dans cette lutte gigantesque, il est resté, quoique vivant, celui dont amis ou ennemis ont le moins contesté la supériorité. Originaire des provinces russes de la Baltique, il est Allemand de race et de nom aussi bien, dit-on, que de visage; mais il est devenu Russe par le cœur et par le patriotisme. Lorsque la guerre éclata, il n'était encore que lieutenant-colonel du génie et occupait un emploi de son grade à l'armée du Danube, sous les ordres du prince Michel Gortschakof. Alors âgé de trente-sept ans, il avait déjà donné des preuves de capacité comme ingénieur militaire, d'abord dans les rudes expéditions du Caucase, ensuite au siége malheureux de Silistrie. On savait dès lors que le grand-amiral de la Mer-Noire accueillait avec une parfaite incrédulité les bruits d'une descente des alliés en Crimée. Gortschakof, plus per-

spicace, s'en inquiétait. Il chargea Todleben d'une mission pour le prince Menchikof, le recommandant en même temps comme un officier de grand talent dont les services seraient utiles, s'il y avait des fortifications à établir. Il fut accueilli avec politesse au quartier-général de Sébastopol; mais, comme on était alors en août, on lui fit comprendre que la saison était trop avancée pour que la flotte anglo-française osât s'approcher de la place, que l'argent était trop précieux pour être dépensé en travaux inutiles, et qu'il n'avait rien de mieux à faire que de retourner en Bessarabie. Todleben sut éluder pendant quelques semaines cet ordre de départ, puis les alliés apparurent sur la côte, et il ne fut plus question de le renvoyer. Dans le peu de temps qu'il venait de passer à Sébastopol, il avait étudié avec un zèle instinctif le terrain qui devait être si vaillamment disputé plus tard. Il s'était aussi fait de nombreux partisans par sa franchise et son amour des sciences militaires. Kornilof surtout l'avait apprécié dès le premier jour et se l'était attaché par une sincère amitié.

Ainsi le 20 septembre 1854, au moment où l'armée du prince Menchikof, postée sur les hauteurs de l'Alma, était assaillie par les troupes alliées, l'autorité était partagée à Sébastopol entre trois officiers-généraux indépendans l'un de l'autre. La ville était en grand émoi, car son sort se décidait en bataille rangée. Toute la journée, on avait entendu le bruit du canon. La nuit vint, on était encore sans nouvelles; mais l'incertitude n'engendrait pas de vaines terreurs au milieu d'une population presque entièrement composée de marins et de soldats. On préparait avec sang-froid des moyens de transport et des places dans les hôpitaux pour les blessés. Enfin, vers onze heures du soir, Menchikof revint à la Severnaïa; son armée était en pleine déroute, à tel point qu'il n'avait osé la rallier sur la Katcha, ce qui lui eût été facile cependant, puisque les alliés étaient hors d'état de le poursuivre. Toute la nuit, des fugitifs et de longs convois de blessés défilèrent à travers les rues; les habitans avaient sous les yeux les tristes résultats de la bataille sans en avoir éprouvé l'ardeur et l'enivrement. Épuisé plus encore par l'accablement de l'esprit que par la fatigue du corps, Menchikof ne prit que le temps d'expédier un courrier à Saint-Pétersbourg pour apprendre au tsar la fatale nouvelle de la journée, puis il se livra au repos, ajournant au lendemain les graves résolutions qu'il lui restait à prendre; mais il avait déjà laissé soupçonner aux officiers de son état-major le nouveau plan de campagne qu'il voulait poursuivre.

Dès le lendemain matin, Kornilof réunit en conseil de guerre les amiraux et les capitaines de son escadre. Jugeant avec raison que les troupes de terre, abattues par leur défaite de la veille, étaient incapables de défendre Sébastopol contre une armée victorieuse, il

proposa de mettre hardiment à la voile et de se porter à la rencontre de la flotte ennemie. Battus sur mer, les alliés étaient perdus, puisque la flotte était leur unique base d'opérations. Plutôt que d'attendre au mouillage une attaque contre laquelle elle ne pouvait lutter avec avantage, ne valait-il pas mieux que la flotte russe courût la chance d'un combat naval? Au moins ne succomberait-elle qu'après avoir endommagé les escadres anglo-françaises et sauvé l'honneur du drapeau. Il semble probable que Kornilof comptait peu lui-même sur l'adoption de cette proposition chevaleresque, et en effet elle fut repoussée par le conseil de guerre. On objectait avec raison qu'il était trop tard pour attaquer la flotte ennemie, maintenant libre de ses mouvemens. Huit jours auparavant, lorsqu'elle arrivait sur la côte encombrée de troupes, ou lorsqu'elle était à l'ancre devant Eupatoria au milieu des embarras d'un débarquement, les amiraux avaient craint avec raison d'engager une lutte disproportionnée. L'avis de Kornilof écarté, l'un des capitaines proposa au contraire de couler quelques-uns des plus vieux navires en travers de la rade, de façon à fermer la passe aux vaisseaux alliés, et de mettre à terre tous les équipages pour concourir à la défense de la ville. Les officiers présens avaient quelque raison de croire que le prince Menchikof donnerait son assentiment à cette nouvelle proposition. Toutefois il était cruel de demander à des marins de se prononcer dans ce sens; c'était leur proposer un suicide. Qu'en penseraient les équipages? Habitués à s'entendre dire que la flotte de la Mer-Noire assurerait un jour la domination du tsar sur toutes les contrées de l'Orient, soutenus par l'amour de leur noble profession, les marins de Sébastopol tenaient à leurs vaisseaux par un attachement superstitieux. Ces hommes, la plupart ignorans, amenés des diverses provinces de l'empire au milieu des populations tartares de la Crimée, voyaient dans leurs navires, que décoraient des figures mystiques et des noms légendaires, l'image de la patrie absente et, ce qui était plus réel, la manifestation certaine de la puissance russe. Personne n'éprouvait ce sentiment intime à un plus haut degré que Kornilof : aussi congédia-t-il le conseil en déclarant qu'il s'en tenait à sa première opinion et en donnant l'ordre aux capitaines de se préparer à prendre la mer.

Il ne le pouvait faire sans y être autorisé par le grand-amiral. Or Menchikof, loin de consentir à une entreprise aussi aventureuse, avait résolu d'abandonner Sébastopol sans y laisser d'autre garnison que les troupes locales et les marins de la flotte. Sous le prétexte que ses régimens avaient tant perdu d'officiers à l'Alma qu'ils n'étaient plus capables de soutenir le choc de l'ennemi, il voulait se retirer avec les débris de son armée à l'intérieur de la Crimée, sur la route de Baktchiseraï et de Simpheropol, pour y attendre de nouveaux ren-

forts. Il donna donc l'ordre formel de mettre tous les marins à terre et de couler plusieurs navires en travers de la passe. Kornilof obéit, ne pouvant faire autrement. Cinq vaisseaux de ligne et deux frégates furent rangés à l'entrée de la rade dans la position où ils devaient sombrer. Le 23 au matin, on ne voyait plus que leurs mâts au-dessus des vagues, sauf un seul qui, en dépit des voies d'eau qu'on lui avait faites, surnageait encore. Ce navire était un magnifique trois-ponts de 130 canons, il s'appelait les *Trois-Saints-Pères*, un nom révéré des marins. Ces braves gens, superstitieux jusqu'au bout, s'imaginaient qu'il était resté à bord quelque relique ou quelque emblème sacré qui soutenait le vaisseau condamné. Ils souffraient de le voir s'enfoncer lentement, comme si c'eût été l'agonie d'un être vivant. Bientôt les vagues roulèrent sans obstacle à la place qu'il avait occupé. Les autres bâtimens de la flotte russe étaient à l'ancre en divers points de la rade, prêts à être coulés pareillement, si l'ennemi devenait maître de la place. En attendant, ils étaient bloqués, puisque les vaisseaux sacrifiés les empêchaient de mettre à la voile.

L'événement a semblé prouver plus tard que l'immersion d'une partie des vaisseaux était une mesure inutile, en tant que moyen de fermer à l'ennemi l'entrée de la rade, puisque les forts à triple étage de feu qui défendaient la passe luttèrent sans désavantage six semaines après contre toutes les flottes française, anglaise et turque, réunies pendant une journée entière. Si c'était inutile, n'était-ce pas aussi maladroit, pour ne pas dire plus, d'abandonner aux alliés sans combat, pour toute la durée de la guerre, la domination de la Mer-Noire? Néanmoins M. Kinglake n'en fait pas un reproche au prince Menchikof. Il prétend au contraire que ce fut un acte sage, parce que les marins n'auraient pas été convaincus sans cela que la lutte devait se continuer désormais à terre, et à terre seulement. La flotte réduite à l'inaction, ce n'étaient pas seulement 18,000 hommes qui devenaient disponibles pour les travaux de fortification et l'armement de la ville, c'étaient encore 1,900 pièces de gros calibre et les prodigieuses ressources matérielles que renferme un arsenal maritime bien organisé. Le vrai motif est que le grand-amiral ne voulait pas se laisser enfermer dans la ville par les assaillans, qu'il avait hâte de regagner la route de Simphéropol, afin de sauvegarder ses communications avec la Russie, et qu'il lui aurait été décemment impossible de s'éloigner, s'il n'avait eu ces 18,000 matelots pour garnir les forts de Sébastopol. Dès que Menchikof eut fait connaître aux amiraux l'intention où il était de partir avec son armée, Kornilof lui objecta que quelques milliers de marins seraient hors d'état de se défendre contre 50,000 hommes de troupes victorieuses, et que, une fois les forts perdus, la ville était prise. Le prince répliqua qu'une attaque n'était pas à craindre du moment qu'il tiendrait la

campagne et qu'il menacerait de prendre l'ennemi par le flanc gauche. Il fallut bien se contenter de cette réponse évasive. Le 24 au soir et le 25 dans la matinée, l'armée de terre fut transportée de nouveau au faubourg de Severnaïa et se mit en marche vers l'est, ne laissant dans la ville qu'un bataillon qui s'égara dans la nuit et revint sur ses pas. On verra plus loin comment l'arrière-garde se heurta à l'avant-garde de l'armée alliée, qui accomplissait ce même jour un mouvement tournant en arrière de la ville, et comment aussi Menchikof négligea par ignorance la belle occasion qui lui était offerte de prendre sa revanche de l'Alma.

Les alliés ayant débarqué au nord de Sébastopol, c'était aussi par là que la garnison s'attendait à être attaquée. Le faubourg de la Severnaïa, qui se trouve de ce côté, se compose de casernes et de magasins qu'aucune enceinte ne protégeait; seulement, en haut du plateau qui sépare la rade de la vallée de la Belbec, il existait un vieux fort construit en 1818 avec assez de négligence; l'ingénieur qui en avait dressé le plan n'avait eu d'autre but que d'empêcher un corps de débarquement de prendre à revers les ouvrages du front de mer. Dès le 14 septembre, les Russes avaient travaillé avec énergie, sous la direction du lieutenant-colonel de Todleben, à mettre ce fort en meilleur état de défense. On avait surhaussé le parapet au moyen d'un remblai de terre; par malheur, l'escarpe en maçonnerie, qui avait été mal construite, fut incapable de porter cette surcharge; elle s'éboula et fit brèche. On mit aussi deux ou trois batteries en aile, et l'on réunit tous ces ouvrages par un chemin couvert. Tout cela était improvisé et assez faible. Kornilof commandait de ce côté, il avait 11,000 marins sous ses ordres. En somme, ce brave amiral n'avait d'autre pensée que de vendre chèrement sa vie. Todleben déclare sans ambages, dans sa relation de la défense de Sébastopol, que la situation était désespérée, et que le succès des alliés était inévitable.

Les Russes attendaient donc l'attaque dans une pénible anxiété. La journée du 25 s'écoula sans la moindre alerte. Menchikof n'avait pas laissé dans la ville un seul détachement de cavalerie; aussi était-il impossible d'envoyer au dehors des éclaireurs pour reconnaître la position de l'ennemi. On ne savait rien de ses mouvemens et encore moins de ses projets. On ne les découvrit que par hasard. Il y avait au centre de Sébastopol un endroit plus élevé que le reste de la ville, où l'on avait installé la bibliothèque de la marine. De ce point, la vue s'étendait au loin. Les officiers s'y réunissaient pour explorer les environs avec des lunettes d'approche. Or ceux qui regardaient au levant, vers les hauteurs qui dominent la Tchernaïa, virent avec étonnement dans le lointain un interminable défilé d'uniformes rouges et plus tard des troupes de couleur plus sombre.

Il n'y avait pas à en douter, les alliés avaient renoncé à attaquer Sébastopol par le nord; ils venaient prendre position au midi, sur le plateau de la Chersonèse.

Ceci changeait du tout au tout le plan de la défense. Kornilof n'avait plus à craindre une attaque immédiate. Au contraire l'effort des alliés allait tomber sur la ville même et sur le faubourg de Karabel, dont Nachimof avait le commandement. Cet amiral, meilleur marin que soldat, était faiblement secondé par le général Möller. Les vices de l'organisation que Menchikof avait donnée à la garnison avant de partir apparaissaient déjà. Les trois officiers entre lesquels le commandement se partageait n'étaient forcés par rien de s'unir au moment du danger; mais il y avait en eux du dévoûment et du patriotisme. Dès que Kornilof eut conscience du péril qui menaçait ses compagnons, il courut à eux, il les réunit en conseil pour prendre en commun les décisions que les circonstances imposaient. Nachimof et Möller manquaient d'énergie et d'assurance. Mettant de côté en ce moment solennel de vains préjugés d'amour-propre, ils offrirent à leur collègue le commandement suprême. Kornilof accepta sans se faire beaucoup prier et assuma la responsabilité d'un général en chef. Quand les Russes racontent l'admirable défense de Sébastopol, ils ne citent pas sans orgueil, et ils ont raison, cette rare et généreuse abnégation qui rendit l'unité de commandement à la garnison au moment du plus grand péril; il n'en est pas moins curieux de voir ce grand arsenal, qui était alors le boulevard de la Russie, n'avoir d'autres chefs qu'un amiral et un ingénieur dépourvus tous deux de commissions règulières. Kornilof en effet était chef d'état-major de la flotte, et aurait dû en cette qualité résider à Nicolaïef et non à Sébastopol. En ce qui concerne le colonel de Todleben, il était venu avec une mission du prince Gortschakof; depuis le commencement jusqu'à la fin du siége, il n'agit que comme simple volontaire.

Le mouvement tournant des alliés avait surpris la garnison, qui s'attendait à une attaque sur le côté nord de la rade depuis le jour du débarquement. Du côté du sud, on n'avait pas amélioré les défenses. A l'ouest, la ville était couverte par trois bastions que la disposition du terrain, rapidement incliné vers la mer, rendait d'un accès difficile. A l'est, c'est-à-dire en avant du faubourg de Karabel, il n'y avait que de faibles ouvrages en terre, et la tour Malakof, édifice en maçonnerie qui n'avait ni bastion ni chemin couvert. La ligne de crêtes à défendre présentait environ 7 kilomètres de développement. Elle était coupée en deux par un profond ravin dans le prolongement du port de Sébastopol, en sorte que les troupes ne pouvaient se porter rapidement d'un point à un autre. Les batteries n'avaient pas d'embrasures; on tirait par-dessus le parapet, ce qui

exposait en plein les canonniers au feu des tirailleurs. Il n'y avait au voisinage des bastions aucun abri pour l'infanterie et la réserve. Enfin la garnison de la place n'était que de 5,000 soldats et de 18,000 matelots. On ne manquait pas d'artillerie; mais ces matelots mis à terre et incorporés à la hâte en bataillons de guerre ne connaissaient que fort peu les manœuvres de l'infanterie. Leur armement était déplorable; la plupart n'avaient que des fusils à pierre; quelques-uns n'avaient que des sabres et des piques.

C'était le 26 que l'on avait vu l'armée anglo-française défiler sur les hauteurs de la Tchernaïa. La journée se termina sans autre incident. On n'avait aucune nouvelle de Menchikof. Le lendemain, la garnison, rangée en bataille en arrière des bastions, vit passer au milieu de ses rangs une procession solennelle de tout le clergé de la ville, et reçut avec humilité la bénédiction religieuse. Pour les prêtres russes, il s'agissait d'une guerre sainte, puisque les assaillans, Anglais, Français ou Turcs, appartenaient sans exception à d'autres croyances. Quoique isolés du reste de l'empire et convaincus de leur infériorité numérique, ces braves soldats ne redoutaient pas la lutte; ils demandaient seulement à Dieu d'aveugler l'esprit de l'ennemi et de reculer de quelques jours le moment de la bataille, court délai qui leur laisserait le temps d'être secourus ou tout au moins de compléter leurs travaux de défense. Puis Kornilof parcourut les rangs, adressant une courte harangue à chaque corps de troupes. Aux marins de la flotte, il n'avait pas besoin d'en dire beaucoup, car ceux-ci le connaissaient depuis longtemps. Il parlait davantage aux troupes de terre, que le hasard des événemens mettait en ce moment sous ses ordres; il cherchait à leur inspirer une confiance qu'il ne partageait pas lui-même.

Le plan du colonel de Todleben était fait. De même qu'au faubourg de la Severnaïa, quinze jours auparavant, il importait de ne pas perdre de temps. Ce n'était pas l'heure de discuter quels ouvrages de fortification il aurait mieux valu édifier pendant la paix en vue d'une guerre future. L'ennemi était là, prêt à attaquer peut-être le lendemain. Compléter à la hâte les batteries, établir un chemin couvert de l'une à l'autre, les armer de grosse artillerie, voilà ce qu'il résolut. Suivant lui, il n'y avait qu'un mode de défense qui fût efficace, la mitraille. Le salut de la place dépendait de la masse de projectiles que l'on pourrait envoyer contre les colonnes d'assaut. Il prescrivit donc de mettre à terre les canons de gros calibre que les navires de la flotte possédaient en grand nombre, et il les fit amener dans les bastions. En même temps il élevait de nouvelles redoutes en prolongement de celles qui existaient déjà. Tous ces travaux pouvaient être exécutés sans que les alliés en comprissent l'importance. Les ouvriers de l'arsenal étaient pleins d'ardeur. La population ci-

vile travaillait avec autant de bonne volonté que la garnison. Voitures et chevaux des habitans, tous les moyens de transport avaient été mis en réquisition. De l'aube au coucher du soleil, 5 ou 6,000 hommes se relayaient sur les chantiers; la nuit, on continuait à la lueur des torches. Au dire des historiens du siége, tout le monde agissait alors avec un merveilleux ensemble. Comprimés depuis leur naissance par une discipline étroite, ces hommes recouvraient au moment du danger la spontanéité d'action qui fait la force des peuples libres; mais c'est qu'aussi cette discipline s'était trouvée anéantie, et que l'organisation régulière, qui s'était crue invincible parce qu'elle avait cru tout prévoir, s'était évanouie le jour où Menchikof était sorti de Sébastopol en laissant la ville à la garde des marins de la flotte.

Todleben était l'inspirateur de tous ces grands travaux; non content d'en concevoir le plan, il en surveillait l'exécution en personne. On raconte que durant ces quelques jours d'immense activité il n'écrivit rien, et, bien plus, qu'il n'ouvrit aucune lettre et ne lut aucun rapport. Il aimait mieux voir de ses propres yeux, commander de vive voix. Plus tard, lorsque les assiégeans se furent définitivement établis sur le plateau de la Chersonèse et qu'ils observèrent avec leurs lunettes la marche des travaux de défense, ils aperçurent souvent un officier sur un cheval noir qui ne s'absentait guère des lignes russes et qui apparaissait tour à tour dans chaque batterie. Bien des fois les canons furent pointés sur ce cavalier qui semblait être l'homme le plus actif de la garnison, et jamais il ne fut atteint. Ce cavalier était Todleben, l'héroïque volontaire, l'infatigable défenseur de Sébastopol. Si ces préparatifs énergiques soutenaient le moral du soldat et lui inspiraient confiance pour la lutte imminente, le commandant en chef ne se faisait aucune illusion sur l'efficacité de ces ouvrages. Kornilof écrivait en effet dans son journal à la date du 28 : « Cependant l'ennemi avance sur Sébastopol; il y a trois ou quatre endroits par lesquels il passerait sans peine, car nous n'avons que peu de défenseurs. Que le ciel nous bénisse et nous protége! »

L'armée anglo-française, qui avait pris possession de Balaclava le 25 septembre, était encore immobile dans son camp le 29. On avait vu des officiers pousser des reconnaissances jusqu'au pied des bastions; mais rien n'indiquait que les alliés fussent résolus à l'attaque immédiate que l'on redoutait avec tant de raison. Déjà l'aspect de la place était tout autre après quatre jours de travaux. Les assiégeans se sont plu à reconnaître que les Russes montrèrent une aptitude merveilleuse à couvrir Sébastopol de retranchemens improvisés. Ce n'est pas seulement au colonel Todleben qu'il en faut rapporter l'honneur, c'est encore aux milliers d'ouvriers que renfermait l'arsenal au moment de l'invasion. Au sud-ouest, le terrain favorisait la défense, on n'avait presque rien fait; au sud-est, c'est-à-dire en

avant du faubourg de Karabel, on avait accumulé les travaux. Les ouvrages ébauchés jadis avaient été renforcés, améliorés et étendus; de puissantes batteries armées avec les plus gros canons de la flotte apparaissaient maintenant entre les anciens bastions. La tour Malakof, que l'on devinait devoir être le pivot des opérations d'attaque et de défense, avait été protégée par un rempart en terre. Un pont flottant unissait le faubourg à la ville; les hôpitaux étaient prêts à recevoir les blessés. En définitive pourtant, tous ces travaux ne réussissaient pas à transformer la ville en une place fermée. Sébastopol n'était encore que ce que les ingénieurs militaires appellent une position retranchée. Or, s'il est vrai qu'une faible garnison est capable de résister quelques semaines dans une place fermée où l'ennemi ne peut entrer qu'après avoir fait brèche au mur d'enceinte, il n'est pas moins incontestable que dans une position retranchée il faut une armée pour résister à une armée; il y avait 25,000 hommes à Sébastopol, presque tous marins de la flotte, et en face 60,000 assiégeans, excellens soldats qu'une première victoire avait enhardis. Dans le cas d'une attaque immédiate, les assiégés avaient conscience de leur infériorité; tout au plus pouvaient-ils se promettre de vendre chèrement leur vie.

Il y avait bien, il est vrai, l'armée de terre, qui s'était retirée vers Simphéropol; mais on fut plusieurs jours sans en entendre parler. Enfin, le 30 septembre au matin, l'avant-garde de cette armée apparut sur la rive nord de la rade, et dans la journée Menchikof arriva lui-même à la Severnaïa. L'ennemi s'étant cantonné autour de Balaclava, les Russes redevenaient maîtres sans coup férir du terrain compris entre la Belbec et la Tchernaïa. Néanmoins le prince n'avait pas renoncé à son plan de tenir la campagne sur les flancs de l'armée assiégeante et d'abandonner à eux-mêmes les marins enfermés dans Sébastopol. Il ne s'était rapproché de la place que pour reprendre ses gros bagages, que dans sa retraite précipitée il avait laissés derrière lui. S'il n'osa blâmer Kornilof d'avoir accepté, sous l'empire de circonstances imprévues, la dictature que ses compagnons d'armes lui avaient conférée, au moins ne confirma-t-il pas cette mesure en termes explicites. Dès qu'il eut fait connaître sa détermination de s'éloigner encore, Kornilof lui répliqua nettement: « S'il en est ainsi, dites adieu à Sébastopol. Au premier assaut, les alliés nous écraseront. » Le prince répondit à cela qu'il convoquerait un conseil de guerre. On ne sait si les membres du conseil auraient été aussi complaisans cette fois que lorsqu'il s'était agi d'immerger les vaisseaux au milieu de la rade. Qu'il ait été touché du sort de tant de braves marins qui se dévouaient pour défendre le grand arsenal de la Russie ou qu'il ait redouté les repro-

ches du tsar et le blâme de l'histoire, Menchikof avait changé d'avis après quelques heures de réflexion. Le lendemain, quatorze bataillons de l'armée de terre furent introduits dans la ville; peu de jours après, la garnison reçut encore un renfort de quelques milliers de soldats, de sorte qu'au 6 octobre il y avait dans Sébastopol 38,000 hommes. Ces troupes, pourvues de ressources matérielles presque illimitées, suffisaient à la rigueur pour repousser un assaut; bien qu'en certains points l'ennemi n'eût encore rencontré qu'une faible résistance, la situation n'était plus désespérée comme elle l'avait été depuis quinze jours. Les alliés avaient négligé l'occasion d'enlever Sébastopol, la place cessait enfin d'être à leur merci.

Cependant Menchikof s'était remis en campagne avec une armée plus nombreuse et mieux équipée qu'auparavant, car il avait rallié les régimens qui se tenaient en réserve au nord de la Crimée. Au lieu de se retirer, comme la première fois, au-delà de la Katcha, il prit position dans la vallée de la Tchernaïa, dont les flancs escarpés lui offraient en arrière, s'il était besoin, une retraite presque inaccessible. Rassemblée sur le plateau de la Chersonèse, l'armée anglo-française semblait renoncer pour le moment à investir la place, et se trouvait hors d'état de couper les communications entre la Severnaïa et l'intérieur de la Russie. Les défenseurs de Sébastopol avaient tout avantage à traîner la guerre en longueur. Leur plus cher espoir était de voir les alliés renoncer à une attaque immédiate et entreprendre un siége régulier. Ils eurent cette satisfaction après quelques jours d'attente. Le 10 octobre, au lever du soleil, on aperçut en face du bastion du Mât les lignes de tranchées que les Français avaient ouvertes durant la nuit. Il y eut ce jour-là grande joie dans Sébastopol; on se disait déjà que la ville était sauvée.

Avant de raconter ce qui avait amené les alliés à cette résolution imprudente de transformer en siége de longue durée une expédition que les deux gouvernemens avaient envisagée, tout semble l'indiquer, comme un coup de main hardi, il convient d'éclaircir le rôle peu louable que les récits attribuent au prince Menchikof. On a vu ce général en chef quitter à la hâte Sébastopol quatre jours après la bataille de l'Alma, dès que l'ennemi arrive, et ne revenir la semaine d'après que pour s'éloigner aussitôt. On l'a vu sacrifier la flotte sans combat, de propos délibéré, abandonner la place à la seule garde des matelots débarqués sans même y organiser un commandement régulier, et ne céder à la garnison les renforts dont elle avait le plus urgent besoin que sur les vives instances de Kornilof. Il craint de ne pouvoir défendre Sébastopol, et il éloigne l'armée qui couvrait la place. Pour conserver la Crimée au tsar, il expose à un péril imminent le grand arsenal qui était l'endroit le plus précieux de cette

province. Il agit comme un médecin qui sacrifierait le cœur d'un malade pour sauver son corps. Y a-t-il eu de sa part faiblesse, crainte, impéritie?

Le général de Todleben, dont le témoignage ne saurait être suspect après les grandes choses qu'il a accomplies, s'est chargé de justifier Menchikof. Voici comment il explique les mouvemens de l'armée de terre. Dès que les alliés vinrent camper en vue des fortifications du côté nord, la position du prince était très menacée. Les ouvrages de la Severnaïa ne pouvaient tenir contre une attaque énergique conduite avec tous les moyens dont l'armée d'invasion disposait; les Russes, entassés de l'autre côté de la rade, étaient hors d'état de défendre commodément le faubourg, d'autant plus qu'ils devaient s'attendre à une attaque simultanée vers l'embouchure de la Tchernaïa. Il ne faut pas perdre de vue que l'ennemi était supérieur par le nombre, qu'il avait en outre l'ascendant que donne une première victoire. Tous les avantages étaient donc de son côté, et, s'il eût obtenu un nouveau succès, ce n'était pas seulement la ville et la flotte, c'était encore l'armée de terre qui était perdue. D'autre part, les troupes de Menchikof étaient bien démoralisées, puisque l'on n'avait pu les rallier derrière la Katcha ou derrière la Belbec, dont les coteaux escarpés se prêtaient à une défense vigoureuse mieux encore que ceux de l'Alma. Enfin les Russes avaient éprouvé des pertes considérables, surtout en officiers. Les cadres, déjà trop faibles au début de la campagne, avaient perdu toute consistance. Pour effacer l'impression défavorable de cette semaine néfaste, il était nécessaire d'éloigner les troupes de Sébastopol et de ne les y ramener que soutenues par de nombreux renforts. Au reste cette marche en arrière ne devait pas être sans influence sur les opérations stratégiques des alliés, et en effet il arriva qu'ils furent obligés de se tenir sans cesse sur leurs gardes par crainte de cette armée de secours qui pouvait d'un moment à l'autre leur tomber sur le flanc. Tous ces argumens ont leur valeur; mais qu'aurait-on pensé de Menchikof, si l'armée anglo-française avait attaqué et pris Sébastopol, comme cela lui était possible, tandis que les troupes russes étaient campées sur la route de Simphéropol?

II.

Revenons aux opérations des alliés. On sait bien ce qu'étaient les chefs de l'armée française; tous dans la force de l'âge, ils avaient acquis, soit comme généraux en Afrique, soit comme amiraux dans des expéditions lointaines, une réputation dont le moindre soldat connaissait le fort et le faible. Ils étaient avant tout des hommes

d'action, dépourvus, il est vrai, de l'expérience des grandes guerres, auxquelles nul d'entre eux n'avait eu l'occasion de prendre part, mais habitués à la vie des camps et rompus aux exercices militaires. Les Anglais avaient à leur tête des hommes d'une autre nature. On serait tenté de croire que la conquête de l'Inde a été une école pour leur armée de même que pour la nôtre la conquête de l'Algérie; il n'en est rien. Les troupes de l'Inde étaient à la solde de la compagnie : les officiers qui en faisaient partie n'étaient admis dans les cadres de la métropole que par exception et avec un grade inférieur. Il n'y avait guère en Angleterre que des soldats qui n'avaient jamais paru sur un champ de bataille, et des généraux d'un âge avancé qui dataient leur service actif du temps du premier empire. Le commandant en chef, lord Raglan, avait soixante-six ans; il comptait alors juste cinquante ans de service militaire. Officier de l'état-major de sir Arthur Wellesley au début de sa carrière, il avait accompagné ce général dans toutes les guerres de la Péninsule. A Waterloo, un boulet lui avait enlevé le bras droit, puis la paix l'avait transformé en secrétaire d'ambassade. Attaché à la fortune du duc de Wellington, dont il était devenu le neveu par alliance, il s'était mêlé tour à tour aux affaires militaires ou politiques dont cet homme d'état avait la direction. Peut-être dans une telle carrière et sous un tel chef était-il devenu plutôt administrateur ou diplomate qu'homme de guerre; au moins est-il permis de supposer qu'il y avait pris l'esprit ponctuel et méthodique que donne à un militaire en temps de paix l'observation exacte des règlemens. On s'accorde assez volontiers à reconnaître que cette disposition d'esprit convient peu au général d'une armée en campagne, où l'uniformité ne sert guère, où l'imprévu a la part du lion. Au reste l'âge n'avait en rien affaibli ses facultés. Froid, mais affable, s'exprimant avec facilité en français aussi bien qu'en anglais, préparé par un long usage du monde aux relations délicates qui devaient s'établir entre deux généraux alliés et indépendans, il se tenait à cheval avec aisance au besoin une journée entière, et la manche flottante de son habit ne permettait pas d'oublier qu'il avait jadis vu de près les dangers de la bataille.

Les Anglais semblaient convaincus à cette époque que l'on ne pouvait être un bon officier qu'à la condition d'avoir été l'élève de Wellington. Sir John Burgoyne, qui était à la tête des ingénieurs militaires, avait, comme lord Raglan, fait les guerres de la Péninsule sous les ordres du grand capitaine anglais; mais il avait été plus fidèle à la carrière des armes que lord Raglan. En Sicile, en Égypte, en Suède, en Espagne, il avait paru partout où l'Angleterre envoyait des armées au commencement de ce siècle. Il avait figuré à Torres-Vedras, à Badajoz, à Burgos, à Saint-Sébastien, où il dirigeait

les travaux de siége. Il n'était pas resté inactif lorsque la paix fut rétablie, car il avait été des expéditions de la Nouvelle-Orléans et du Portugal en 1827. C'était un maître dans l'art de l'ingénieur; quoiqu'il eût été rarement heureux dans les opérations auxquelles il avait pris une part décisive, sa réputation n'en avait pas souffert. Homme ardent et résolu, il voyait clair et raisonnait juste, personne ne doutait qu'il n'eût supporté avec avantage le lourd fardeau d'un commandement en chef; mais, l'aîné de lord Raglan, lui aussi il était appesanti par les années.

A la tête de la flotte se trouvait l'amiral Dundas, encore un vieillard, investi d'un commandement indépendant de celui que lord Raglan exerçait sur les troupes de terre. Retiré du service actif depuis plus de vingt ans, il avait consacré aux luttes parlementaires les dernières années de sa vie. Entre Dundas et Raglan, les souvenirs de la vie politique élevaient une barrière que les soucis quotidiens d'un danger commun ne pouvaient abaisser. Le premier était whig, comme lord Melbourne, qui avait été son chef au ministère; le second était tory, comme le duc de Wellington, dont il avait été l'ami et le confident. Le contre-amiral, sir Edmund Lyons, était l'un des vainqueurs de Navarin; mais depuis 1835 il avait quitté la marine pour la diplomatie. Longtemps ambassadeur à Athènes, lorsqu'il fut rappelé au service sur l'escadre de la Méditerranée, à l'âge de soixante-quatre ans, il se recommandait plutôt par une connaissance approfondie de la question d'Orient que par l'éclat de ses campagnes militaires, que le temps avait un peu effacé. Une intime amitié et la communauté des idées politiques le rapprochaient du général en chef. Lord Raglan discutait familièrement avec sir Edmund Lyons les événemens de la guerre, tandis qu'il n'avait avec Dundas que de rares et cérémonieuses entrevues. En réalité pourtant, c'était Dundas et non Lyons qui exerçait le commandement suprême sur la flotte.

Les généraux divisionnaires ne se distinguaient guère de ceux dont il vient d'être question, si ce n'est par une moindre notoriété. Le général Airey, chef d'état-major général, n'avait jamais fait campagne; un peu plus jeune que les précédens, il avait reçu sa première commission d'enseigne en 1821; toute sa carrière s'était écoulée au milieu des devoirs monotones de la vie de garnison, sauf quatre ou cinq années pendant lesquelles il avait été colon au Canada. D'autres, sir de Lacy Evans, sir George Brown, sir George Cathcart, étaient des soldats des guerres du premier empire, des élèves de Wellington, comme tous ces vieux militaires aimaient à s'entendre appeler. Le seul homme jeune était le duc de Cambridge, cousin de la reine, homme de talent sans contredit, mais parvenu par la faveur royale plutôt que par les services rendus. Le seul offi-

cier que l'on pût comparer à nos généraux d'Afrique était encore un vieillard, sir Colin Campbell, qui avait aussi débuté en Espagne en 1808. Seulement, au lieu de rester en Angleterre après la paix, il avait servi aux Indes-Occidentales, dans la guerre de Chine en 1842, puis dans l'Inde; il commandait une division dans la campagne des Sikhs, en 1846, à la sanglante bataille de Chillianwalla. De retour en Europe, il s'était retrouvé simple colonel après quarante-quatre années de brillans services, et il était venu en Crimée, lui militaire plein d'expérience et général renommé, sans autre grade que celui de brigadier-général. Voilà quels etaient les chefs de l'infanterie anglaise. Quant aux généraux de cavalerie, leur biographie sera plus courte encore; ils étaient trois devant Sébastopol, et aucun des trois n'avait encore assisté à une bataille. On en vit la preuve un mois plus tard au combat de Balaclava. Nous n'en nommerons qu'un, lord Cardigan, qui se fit en cette journée une réputation singulièrement contestée par M. Kinglake. Entré dans la carrière des armes à un âge où c'est plutôt l'habitude d'en sortir, lord Cardigan était, à vingt-sept ans, cornette dans un régiment de cavalerie en même temps que membre de la chambre des communes; il se partageait, dit-on, avec une égale ardeur entre ses deux professions. Sept ans après, on le vit lieutenant-colonel, mais toujours en Angleterre. Duelliste heureux, *sportsman* consommé, il se distinguait plus dans les exercices athlétiques que dans les luttes oratoires, et néanmoins il savait à l'occasion se défendre avec la parole aussi bien qu'avec l'épée. M. Kinglake, qui a une rancune contre lord Cardigan, prétend que le premier docteur en théologie venu que l'on aurait mis à cheval aurait été plus capable que lui de commander une charge de cavalerie. Quoi qu'il en soit, ce bouillant général avait obtenu, à l'âge de cinquante-sept ans, le commandement qu'il avait désiré toute sa vie. Il était en Crimée à la tête d'une brigade; mais, original jusqu'au bout, il s'affranchissait des ennuis, sinon des périls de la campagne. Tandis que les généraux divisionnaires et le général en chef lui-même étaient soumis sur le plateau de la Chersonèse à toutes les privations de la vie des camps, lord Cardigan se retirait chaque soir sur son yacht, à l'ancre dans le port de Balaclava; il s'y était installé avec tout le comfort d'une maison bien tenue sans oublier même un cuisinier français.

En somme, l'armée anglaise, composée en grande partie de mercenaires, comme personne ne l'ignore, alimentée et ravitaillée par une administration surannée, bien dressée en temps de paix aux exercices régimentaires qui font bon effet dans une revue, mais dépourvue de l'expérience autrement efficace que l'on acquiert dans les camps par de grandes manœuvres stratégiques, l'armée anglaise avait encore le désavantage d'obéir à un cénacle de vieillards. Les

opérations auxquelles elle prenait part devaient être mûrement réfléchies, soigneusement étudiées. Il y avait dans ses mouvemens quelque chose de circonspect et de judicieux qu'un homme de loi, tel qu'est M. Kinglake, trouve aisé de justifier; mais la fougue de nos généraux, l'impétuosité de nos soldats, ne s'en arrangeaient guère. Si l'on tient compte de la composition des états-majors, est-il bien difficile de s'expliquer cette sorte d'incompatibilité morale qui, malgré la bravoure déployée de part et d'autre, apparut dès le principe entre les généraux des deux armées? Quand nous accusions les Anglais d'être trop lents dans leurs marches, ils nous reprochaient d'être trop aventureux dans nos mouvemens. L'esprit obscurci par trop de partialité en faveur de ses compatriotes, M. Kinglake n'a pas su voir que, s'il y avait plus de maturité chez les officiers supérieurs de sa nation, il y avait au moins plus de qualités militaires chez les nôtres. C'est pourtant une distinction importante que les historiens futurs de la guerre de Crimée ne devront pas oublier.

Quatre jours après la bataille de l'Alma, l'armée alliée campait dans la vallée de la Belbec, à 10 ou 12 kilomètres de Sébastopol. Il était temps de prendre une décision sur la conduite ultérieure de la campagne. Attaquerait-on la ville par le nord malgré les travaux de défense d'assez bonne apparence que Todleben y avait accumulés depuis dix jours? Ferait-on le tour de la place de façon à l'aborder par le côté sud, qui devait être dégarni? — Dans le premier cas, on risquait d'être séparé de la flotte, que le premier coup de vent éloignerait du littoral faute d'abri, et d'ailleurs il n'était pas bien clair que la prise du faubourg de la Severnaïa dût entraîner la reddition de Sébastopol. Dans le second cas, il fallait s'exposer à une marche de flanc en présence d'un ennemi que l'on devait supposer être sur ses gardes. Il paraît certain que le plan primitif du maréchal de Saint-Arnaud était d'attaquer la Severnaïa en même temps que la flotte pénétrerait dans la rade; mais l'estacade que les Russes avaient établie en travers de la passe en y noyant leurs navires était un obstacle à l'exécution de ce projet. Au surplus, Saint-Arnaud était abattu par les souffrances physiques. Du côté des Anglais, lord Raglan réservait son opinion personnelle avec une discrétion qui eût mieux convenu à un diplomate qu'à un généralissime. Quant à sir John Burgoyne, le conseiller naturel du général anglais en cette circonstance, il s'était prononcé sans hésitation pour l'attaque par le sud. Le mouvement tournant fut donc résolu, et commença ce jour même. L'armée entière se mit à défiler par des sentiers à peine tracés ou même à travers les champs et les bois dans la direction de Balaclava. Chevaux, fantassins, artillerie et équipages, tout s'engagea, sans autre guide que la boussole, sur un terrain dont les états-majors ne possédaient que des cartes imparfaites. On ignorait ce

qu'était devenue l'armée du prince Menchikof; on supposait probablement qu'elle se réorganisait à l'abri des forts de la ville. Or il advint par un singulier hasard que cette armée était sortie la veille de Sébastopol par la route qui conduit à Simphéropol. L'avant-garde de l'armée anglaise, que lord Raglan conduisait en personne, tomba à l'improviste sur l'arrière-garde de Menchikof. Celui-ci, qui aurait dû connaître le pays à merveille, qui avait d'ailleurs assez de cosaques pour s'éclairer, ne soupçonna pas la marche que ses ennemis étaient en train d'exécuter. S'il avait ramené en arrière une partie de ses troupes et qu'il eût chargé avec vigueur, il surprenait les alliés dans le désordre inévitable d'une opération hasardeuse. Il ne les aurait pas détruits, il est vrai; il aurait pu du moins leur faire beaucoup de prisonniers, jeter le trouble dans leurs rangs et peut-être même les couper en deux, ce qui, en l'absence de la flotte, eût bien compromis la situation.

Enfin le 27 septembre cette marche imprudente était accomplie. Les Anglais s'étaient remis à Balaclava en communication avec leur flotte; les Français campaient sur le plateau de la Chersonèse et se ravitaillaient par la rade de Kamiesch. On sait maintenant en quelle perplexité se trouvaient les défenseurs de la ville, que Menchikof avait abandonnés depuis deux jours, quelles craintes ils éprouvaient à la pensée qu'une attaque était imminente. Quand on connaît l'état dans lequel Sébastopol se trouvait à cette époque, on se demande quelle cause empêchait les alliés de saisir par un coup de main hardi la proie qu'ils convoitaient. Dans le camp des alliés, on délibérait; on se demandait ce qui était préférable de donner l'assaut immédiat ou d'entreprendre le siége de la place. Sir Edmund Lyons pressait vivement lord Raglan d'attaquer sans plus de retard. Sir John Burgoyne déclarait au contraire qu'il était plus sage de faire un siége régulier. Donner l'assaut avant d'avoir éteint les batteries ennemies au moyen des grosses pièces d'artillerie, c'était, au dire de ce dernier, s'exposer aux risques les plus graves. D'abord on courait le danger d'être pris à revers par l'armée de secours du prince Menchikof et jeté à la mer; puis, à lancer les troupes sur un terrain nu que balayait le feu de la place, on était presque sûr de perdre 500 hommes avant d'arriver au pied des batteries russes. Or les généraux alliés ne croyaient pas alors que la prise de Sébastopol dût s'acheter par un si grand sacrifice. Enfin ils s'exagéraient encore la force de résistance que la ville pouvait leur opposer, ce qui était à coup sûr la plus excusable de leurs erreurs, puisqu'ils n'avaient aucun moyen sûr d'être exactement renseignés sur ce qui se passait du côté de l'ennemi.

Saint-Arnaud, vaincu par la maladie, venait de s'embarquer pour retourner à Constantinople. Investi de la veille du commandement

en chef, le général Canrobert ne se sentait pas l'audace de vaincre les irrésolutions de l'état-major anglais. M. Kinglake affirme, il est vrai, que l'avis personnel de lord Raglan était favorable à une attaque immédiate; mais il n'en donne pas, suivant nous, la preuve décisive. Il paraît infiniment plus probable que le caractère prudent et formaliste du chef de l'armée anglaise devait se laisser conduire sur une question de ce genre par la vieille expérience de sir John Burgoyne.

On se résolut donc à débarquer le matériel de siége que la flotte avait amené à Balaclava. Le plus grave inconvénient du plan adopté était la perte de temps considérable qui devait en résulter. Le mois d'octobre commençait; quoique le ciel fût encore beau, il n'était pas permis aux généraux alliés d'ignorer que l'hiver sévit en Crimée avec une rigueur extrême. Seulement ils se faisaient encore illusion sur la durée probable du siége. A les en croire, il ne fallait qu'une semaine ou deux pour dresser les batteries, éteindre le feu de la place et donner l'assaut définitif. La pénurie des moyens de transport fut d'abord un sérieux obstacle, car on ne possédait que très peu de voitures et de chevaux. De Kamiesch au camp français, la distance était courte, et d'ailleurs nos soldats eux-mêmes, à défaut d'animaux de trait, s'attelaient avec un joyeux entrain aux affûts et aux canons qu'il fallait amener en ligne. Les fantassins anglais se prêtaient moins volontiers à ces manœuvres pénibles. Heureusement pour eux, les matelots de la flotte leur vinrent en aide. Après une dizaine de jours d'efforts surhumains, les Français étaient prêts à dresser leurs batteries de siége. En effet, dans la nuit du 9 au 10 octobre, les soldats, guidés par les officiers du génie, ouvrirent la tranchée sur la crête du Mont-Rodolphe, au sud-ouest et à 1,000 mètres environ des ouvrages russes. Les Anglais n'osèrent pas s'approcher si près à découvert. Leurs premiers travaux furent entamés à 1,300 ou 1,400 mètres en avant des batteries ennemies. On espérait encore qu'il serait inutile de conduire les opérations avec la lenteur classique des siéges ordinaires. On n'avait en face de soi que des ouvrages en terre. Nous avons dit plus haut que les Russes suivaient de l'œil ces travaux sans se décourager, et que l'ouverture de la tranchée leur avait inspiré plus d'espoir que de crainte. Menchikof était revenu à Sébastopol et leur avait laissé des troupes. Ils étaient désormais en communication constante avec le cœur de la Russie, car il était bien évident que l'armée assaillante n'était pas assez nombreuse pour investir la place. Ils n'étaient plus, comme au début de l'invasion, les défenseurs d'une ville isolée; ils se sentaient maintenant les soldats d'avant-garde d'une lutte gigantesque où l'empire du tsar tout entier allait résister aux efforts combinés de la France et de l'Angleterre, deux puissances redouta-

bles sans doute, mais qu'une immense distance séparait du théâtre de la guerre.

L'attaque, si longtemps différée, avait enfin été fixée au 17 octobre. Depuis un mois que les alliés étaient en Crimée, la force respective des deux armées belligérantes avait bien changé. La garnison de Sébastopol surpassait en nombre les troupes qui en faisaient le siége; l'armée de secours, sous les ordres de Menchikof, était supérieure aux deux ou trois divisions anglo-françaises qui couvraient les attaques. D'un côté, il y avait les ressources infinies d'un arsenal de premier ordre, de l'autre on ne possédait que les approvisionnemens débarqués par la flotte au jour le jour. Nous ne voudrions pas mettre en parallèle les généraux qui dirigeaient de part et d'autre les opérations; la question serait trop délicate à traiter, et peut-être est-elle encore obscure. Néanmoins il faut convenir que Todleben, soit par talent inné, soit par connaissance des lieux, s'était montré plus habile ingénieur que ses adversaires, et qu'il avait placé ses batteries de manière à causer plus de dégâts aux alliés que les batteries de ceux-ci ne devaient en faire éprouver aux défenseurs de la ville.

Les alliés avaient grande confiance dans la puissance de leur artillerie aussi bien que dans la valeur de leurs troupes. Ils espéraient éteindre, après une canonnade de quelques heures, le feu de la place, enlever alors d'assaut le redan et le bastion du Mât, dont les batteries russes n'auraient plus couvert les approches; une fois la ligne ennemie entamée, ils se disaient que la garnison n'offrirait pas à leurs colonnes d'assaut une résistance insurmontable. Sur ce dernier point, ils étaient dans le vrai plus peut-être qu'ils ne le soupçonnaient eux-mêmes. Nous savons en effet que la garnison se composait en majeure partie de marins qui ne pouvaient avoir sur terre la solidité de bonnes troupes d'infanterie, et que d'ailleurs la conformation du sol, découpé par de nombreux ravins, était un obstacle à ce que des forces suffisantes fussent réunies à temps sur le point le plus menacé. Quant à l'armement des batteries russes que Todleben avait élevées en avant de la place, les généraux anglo-français n'avaient pas apprécié à une juste valeur les ressources considérables que leurs adversaires étaient à même de tirer de leur flotte. Ils avaient mis en ligne 126 canons, tandis que les Russes en comptaient 341, dont 118 au moins portaient directement sur les travaux de siége. Encore ne compte-t-on pas dans cette évaluation les canons des vaisseaux embossés dans la rade de façon à battre les chemins par lesquels les assaillans pouvaient se précipiter sur la ville. De plus encore, les pièces russes appartenaient en partie à la marine, et étaient par conséquent d'un calibre supérieur.

Au lever du soleil, les Russes s'aperçurent que les embrasures des

batteries ennemies étaient démasquées, signe certain d'une attaque imminente. Les alliés ouvrirent le feu d'abord par quelques coups isolés, puis la lutte s'engagea depuis Malakof jusqu'au bastion central. Les tambours battirent le rappel dans l'enceinte de Sébastopol. La garnison fut vite sur pied et en mesure de répondre au feu terrible des assiégeans. C'était un feu roulant sur toute la ligne d'attaque. Par instans, au-dessus du bruit colossal d'une telle lutte résonnaient des salves plus bruyantes encore. Cela provenait des batteries russes servies par les matelots de la flotte. Ces hommes, mis à terre, y conservaient les habitudes du bord. Les parapets s'appelaient des bastingages, les embrasures des sabords; ils étaient conduits par le sifflet des contre-maîtres, et au lieu de tirer chaque coup de canon à son tour après avoir pointé avec soin, ils mettaient le feu à toutes les pièces d'une batterie en même temps, d'une seule bordée. Todleben le leur reprochait; mais Kornilof, qui connaissait mieux les usages de la marine, les laissait faire, d'autant plus que les munitions étaient inépuisables, et que l'on espérait écraser l'armée assaillante sous la plus grande masse de projectiles possible.

La canonnade continuait avec une énergie soutenue, sans qu'il y eût encore d'avantage marqué d'aucun côté. Réparer à la hâte les dégâts causés par le feu de l'ennemi, éteindre l'incendie que les obus allumaient en tombant sur les gabions et les fascines des revêtemens, remettre en batterie les canons dont un boulet venait de briser l'affût, écarter les morts et enlever les blessés, tel était le travail incessant des Russes, aussi bien que des Anglais et des Français. Seulement, du côté de la ville, les préoccupations étaient plus vives, parce qu'en outre des incidens de la lutte présente on s'attendait à voir les colonnes d'assaut s'avancer. Au milieu des nuages d'épaisse fumée qui enveloppaient chaque batterie, les artilleurs russes s'imaginaient à chaque instant apercevoir à quelques pas devant eux des hommes avec la baïonnette au bout du fusil. Quoique le temps fût clair et le ciel découvert, le soleil lui-même ne se laissait plus voir que par des rayons à moitié éteints et de couleur rouge, qui éclairaient d'un jour sinistre cette scène d'épouvantable carnage.

Le prince Menchikof était alors dans le faubourg de la Severnaïa avec la plus grande partie de son armée. Il traversa la rade dans la matinée et fit une courte visite aux batteries de Sébastopol. C'était toujours entre ses mains que reposait l'autorité suprême, aussi bien sur les marins que sur les soldats de la garnison. Cependant il ne jugea pas à propos de rester dans la place. L'aspect du champ de bataille n'était rien moins que rassurant, car au premier coup d'œil on voyait mieux les dommages qu'on avait éprouvés que ceux que l'on avait infligés à l'ennemi. Peut-être se dit-il cette fois, comme après la ba-

taille de l'Alma, que la ville était perdue sans ressource, et qu'il n'avait d'autre devoir que de sauver son armée aux dépens de Sébastopol. Il se fit reconduire sur la rive nord de la rade, afin d'attendre à distance le résultat de la journée. Kornilof restait donc encore le dictateur de Sébastopol. A ce titre, il eût dû se tenir au centre de la place, dans l'édifice où il avait établi sa demeure et d'où la vue s'étendait sur l'ensemble de la ligne d'attaque. De là il pouvait être mis au courant des incidens de la lutte par ses aides-de-camp et lancer ses réserves au moment voulu vers les endroits les plus faibles; mais Kornilof comprenait que le plus important à cette heure décisive était de soutenir l'enthousiasme des défenseurs de la ville, et que sa présence aurait pour effet de relever le courage de tous, soldats et matelots. Aussitôt que la canonnade eut commencé, il se rendit sans perdre un instant au bastion du Mât, contre lequel convergeait le tir des batteries françaises; debout sur les banquettes, sans abri contre la mitraille, il cherchait à deviner à travers la fumée l'effet que l'artillerie russe produisait sur les retranchemens de l'ennemi; un peu plus tard, il visitait de même la batterie qui avait été construite en avant de la tour Malakof. Cette tour avait été le point de mire des artilleurs anglais; il avait fallu abandonner les canons établis sur la plate-forme supérieure, car les hommes n'y pouvaient plus tenir. Le feu était alors très vif. Au moment où il s'éloignait de cet endroit, préservé jusqu'alors par miracle au milieu des dangers qu'il avait affrontés, un boulet l'atteignit au haut de la cuisse. Il tomba sans connaissance entre les bras des officiers qui l'entouraient. On se hâta de le descendre vers la ville; mais les secours étaient inutiles : peu après il avait cessé de vivre, ayant eu toutefois la consolation d'apprendre avant de mourir que les batteries françaises avaient cessé leur feu, et que pour ce jour du moins Sébastopol était sauvé.

On sait en effet quel redoutable accident était survenu du côté des Français sur le Mont-Rodolphe. Vers dix heures, un obus lancé par l'un des forts de Sébastopol avait fait sauter le magasin d'une batterie. L'explosion avait été terrible, non moins par les dégâts qui en étaient résultés que par la fâcheuse impression produite sur l'esprit des assiégeans. Cette batterie, quoique les canons fussent restés intacts et que les palissades mêmes eussent éprouvé peu de dommages, se trouvait réduite au silence faute de défenseurs. Si solide que soit le moral des soldats, ce n'est pas sans émotion qu'ils voient une centaine des leurs périr d'un seul coup. Peu de temps après, un caisson de munitions fit encore explosion d'un autre côté. Ce double événement avait déterminé le général Canrobert à suspendre l'attaque. Quant aux Anglais, leurs batteries, situées plus loin du corps de place, avaient été soumises à une épreuve moins rude; mais, ré-

duites à leurs seules forces, elles ne pouvaient continuer le feu avec un avantage décisif.

Au lendemain de cette tentative, les alliés s'avouèrent enfin que Sébastopol était à l'abri d'un coup de main. Avec cette journée du 17 octobre s'arrête la première période de l'invasion de la Crimée. La guerre de tranchée allait commencer; en même temps les généraux anglo-français apprenaient par des renseignemens certains à quelles dures épreuves leurs troupes seraient soumises pendant l'hiver, car c'eût été de l'aveuglement que d'espérer encore en finir avant la mauvaise saison. Eurent-ils bien conscience dès ce moment de la longue résistance que Sébastopol devait leur offrir? Il est permis d'en douter, ou, s'ils le surent, ils n'insistèrent pas assez auprès de leurs gouvernemens respectifs pour l'envoi immédiat et rapide des objets de campement que les circonstances exigeaient. Nous nous étonnerons un peu que M. Kinglake ne blâme pas plus sévèrement qu'il ne le fait en cette occasion la négligence de l'administration anglaise. Personne n'ignore à quel point nos alliés souffrirent du froid et des privations sur le plateau de la Chersonèse pendant l'hiver de 1854 à 1855; or les ministres de la Grande-Bretagne ne pouvaient guère excuser leur imprévoyance, puisque lord Raglan leur écrivait, à la date du 18 octobre : « Il faut nous attendre à de l'humidité et à des froids excessifs. Dans l'un et l'autre cas, nos troupes ne peuvent rester sous la tente, quand même elles seraient abondamment fournies de bois; mais le pays ne fournit pas assez de combustible pour faire cuire les alimens. » Il sera curieux de voir de quelle façon, dans la suite de son récit, la partialité patriotique de M. Kinglake s'y prendra pour expliquer l'anéantissement presque complet de l'armée anglaise, tandis que les Français résistaient avec une fermeté admirable aux mêmes épreuves et aux mêmes dangers.

L'histoire de l'invasion de la Crimée par M. Kinglake est écrite, il faut bien le répéter, sous l'empire de préventions excessives dont le but varie, ce qui est le plus curieux, d'un volume à l'autre. Dans les deux premiers volumes, il développe contre les institutions de l'empire français une thèse historique qu'il eût été peut-être de meilleur goût de ne pas associer aux événemens d'une époque pendant laquelle l'alliance anglo-française accomplit de grandes choses. Les attaques qu'il dirige contre le gouvernement impérial d'alors, si elles étaient prises à la lettre, rejailliraient plus qu'il ne le veut sur le gouvernement de son propre pays. Il y eut en 1854 entre les deux nations, depuis longtemps rivales, une étroite solidarité dont la postérité fera grand honneur aux hommes d'état de notre temps. Or cette union, s'il fallait en croire M. Kinglake, les ministres de la Grande-Bretagne l'auraient subie plus que désirée : c'est en vérité

leur faire un triste compliment. Le quatrième volume se compose presque en entier du récit de la bataille de Balaclava, simple épisode, un peu longuement décrit, où les Français ne figurèrent que par une charge de chasseurs d'Afrique conduite avec autant de vigueur que d'à-propos, tandis que la cavalerie légère des Anglais s'y faisait exterminer sous la direction assez malhabile de lord Cardigan. La façon singulière dont l'auteur dénigre ce général, tout en le louant avec emphase, est un modèle de panégyrique malveillant. Lord Cardigan est le héros malheureux de cette partie du récit. Quant au troisième volume, il semble avoir pour but de démontrer que les alliés, pendant le premier mois de leur séjour en Crimée, laissèrent échapper, par impéritie et contre l'avis de lord Raglan, l'occasion certaine de prendre Sébastopol. M. Kinglake leur reproche surtout trois fautes : d'être restés trop longtemps sur le champ de bataille de l'Alma, de n'avoir pas attaqué la place par le côté nord au lendemain de la victoire et de s'être attardés à construire des batteries sur le plateau de la Chersonèse, au lieu d'enlever d'assaut les retranchemens peu redoutables qu'ils avaient devant eux. Comme on doit s'y attendre, il rejette sur les généraux français la responsabilité de ces fautes.

Nous nous sommes efforcé de résumer fidèlement la situation telle qu'elle était aussi bien à l'intérieur de Sébastopol que dans le camp des alliés pendant cette première période du siége, et de ce récit il ne résulte pas, ce nous semble, que tant de fautes aient été commises. On en conclurait plutôt, selon toute apparence, que les opérations de la guerre furent conduites alors avec une sage audace. Eût-il été raisonnable de débarquer une armée de 50,000 hommes, avec ses bagages et ses immenses approvisionnemens, sur la côte escarpée qui s'étend au sud de la forteresse? S'il n'y avait pas d'autre lieu de débarquement à choisir que la plage basse de Kalamita, pouvait-on se jeter sur Sébastopol, au lendemain de l'Alma, sans prendre le soin de relever et de rembarquer les blessés? Devait-on attaquer les forts de la Severnaïa, quand on était exposé, en cas d'échec, à perdre l'appui de la flotte, que le moindre coup de vent aurait éloignée de la côte? Et une fois arrivé sur le côté sud de la place, que seraient devenus les assiégeans, si la garnison avait obtenu sur eux le moindre avantage, et que Menchikof les eût attaqués par derrière avant qu'ils se fussent couverts par des ouvrages de contrevallation? On ne risque rien à venir affirmer aujourd'hui que Sébastopol était incapable de résister dès le début de l'invasion à une attaque énergique; mais, s'il était arrivé par malheur que cette attaque n'eût pas réussi et que les escadres anglo-françaises en fussent revenues avec de grosses avaries, le pavillon russe reparaissait

avec avantage dans la Mer-Noire, et la situation des assiégeans devenait périlleuse. Il est certain, — et ceci suffit à justifier le général Canrobert et lord Raglan du reproche de timidité, — que la plupart des officiers-généraux, de même que les officiers du génie et de l'artillerie présens sur les lieux, opinèrent pour que l'assaut fût ajourné jusqu'après l'établissement des batteries de siége. Ce n'est pas tout : les états-majors étaient en réalité dépourvus d'informations exactes sur les ressources de l'ennemi. On le croyait sans doute hors d'état d'opposer une longue résistance, et c'est pour cette cause que la fausse nouvelle apportée par le Tartare fut admise avec tant de crédulité; mais il est vrai aussi que nos troupes ne s'attendaient pas à rencontrer derrière les batteries de Sébastopol un homme de guerre d'une activité prodigieuse comme Todleben. Sous ce rapport, leur illusion fut longue à se dissiper, car au 17 octobre et même plusieurs mois après on voit nos généraux remettre une attaque au lendemain, avec la persuasion que le terrain sera encore dans le même état, et le lendemain, à l'aube du jour, ils aperçoivent des retranchemens, des fossés, des batteries, qui sont l'œuvre d'une seule nuit. Les Russes montrèrent en cette campagne une habileté à manier la terre qui fit la moitié du succès de leur longue résistance.

Après tout, il n'est personne qui croie que la prise de Sébastopol au mois de septembre 1854 eût été la fin de la guerre. Libre à M. Kinglake de supposer qu'après l'échec des Russes devant Silistrie et l'évacuation des principautés le tsar eût abandonné les projets séculaires de sa famille contre Constantinople, et que l'invasion de la Crimée n'est due qu'à l'amour des Français pour les combats ou à l'aveuglement des ministres anglais. La vérité, telle qu'elle ressort des documens historiques, est que les puissances occidentales se coalisèrent dans le dessein d'obtenir de la Russie satisfaction sur les quatre points suivans : 1° abrogation du protectorat russe sur les principautés; 2° liberté de la navigation des bouches du Danube; 3° restriction de la force navale de la Russie dans la Mer-Noire; 4° intervention simultanée des puissances chrétiennes en faveur des chrétiens sujets de la Porte. La conquête de Sébastopol ne donnait satisfaction aux alliés que sur un point. Si abattu qu'eût été l'empereur Nicolas par un plus prompt désastre, prétendre que la chute de son grand arsenal de la Mer-Noire aurait suffi pour vaincre son obstination est une hypothèse aventurée. Il fallait les calamités d'une guerre prolongée, l'épuisement en hommes et en argent que produit une lutte de plusieurs années, la mort même de cet orgueilleux autocrate, pour ramener la Russie à des sentimens compatibles avec la paix de l'Europe.

H. Blerzy.

L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

DES

SCIENCES EN ALLEMAGNE

I. Jaccoud : *De l'Organisation des Facultés de médecine en Allemagne*, Paris 1864. — II. De Sybel : *Die deutschen und die auswärtigen Universitäten*, Bonn 1868. — III. Lorain, *De la Réforme des études médicales par les laboratoires*, Paris 1868.

Nous nous rappelons encore l'émotion avec laquelle, étudiant, nous franchîmes pour la première fois le seuil d'une des grandes universités allemandes. C'était à Berlin. L'université est dans le quartier d'honneur de la ville, en face du palais du roi, près de la statue de Frédéric II, au-delà du magnifique pont de la Sprée, que décorent huit groupes de marbre blanc racontant l'épopée de l'homme libre. Le bâtiment de l'université est sans faste, comme il convient au palais de la science. Il occupe les trois côtés d'une cour plantée de gazon, fermée en avant par une grille. Au rez-de-chaussée, de longs couloirs aux murailles nues font le tour du jardin et conduisent aux amphithéâtres; les portes basses et massives semblent l'entrée d'autant de cellules de moines. A l'étage supérieur sont les collections et la bibliothèque. Les étudians vont et viennent, leurs cahiers sous le bras; on n'y voit ni les *mütze* de couleur, ni les grandes bottes restées à la mode avec le duel dans les petites universités. Tout est recueilli, silencieux. Devant chaque porte, un tableau indique l'heure des leçons; il y en a là presque à chaque moment de la journée. Dans les trente-deux amphithéâtres se font chaque semestre plus de trois cents cours sur toutes les sciences, mathématiques, naturelles, sociales et théologiques. En présence de

cette prodigieuse activité, dont rien n'avait pu, même à Paris, nous donner une idée, nous faisions un retour vers la France, qui au siècle dernier imposait sa loi à toute l'Europe savante, nous songions à Goethe, plus attentif sur son lit de mort aux grandes luttes de l'Institut et du Muséum qu'aux révolutions de la politique européenne. A l'époque où nous assistions ainsi au réveil éclatant des études et de la science allemandes, peu de personnes avaient en France le sentiment d'une supériorité qui allait être quelques années plus tard reconnue par tout le monde, même par le gouvernement. L'Allemagne depuis ce temps a fait encore de nouveaux progrès. Qui sait si nous pourrons regagner tant de terrain perdu sans un de ces prodigieux élans, comme celui qui donna d'un seul coup à la France l'École normale, l'École polytechnique, le Conservatoire des arts et métiers, le Bureau des longitudes, le Muséum? Du moins est-il nécessaire de nous bien pénétrer de l'organisation de l'enseignement en Allemagne, afin d'en comprendre l'esprit et de nous l'approprier, si cela est possible. Il est beau pour une nation de voir ses institutions enviées par une autre; mais il est louable aussi d'envier pour soi-même les progrès réalisés ailleurs : c'est le premier effort pour les introduire chez soi.

I.

En Allemagne comme en France, ce sont les facultés qui répandent l'enseignement supérieur et qui confèrent les grades académiques. L'analogie entre les institutions des deux pays s'arrête là. Le fait de la réunion des quatre facultés fondamentales de théologie, de droit, de médecine et de philosophie dans une seule ville constitue une université. On en compte vingt-six dans tout le pays germanique, y compris les cantons suisses allemands et les états slaves qui dépendent de la couronne d'Autriche. Plusieurs des villes d'université sont de simples bourgades qui ont su se faire un nom dans l'histoire de l'esprit humain. Halle, Gœttingue, Tubingue, ont été le centre d'un mouvement scientifique considérable. Beaucoup de ces universités sont très vieilles, et ce n'est pas un des moindres sujets d'étonnement, quand on les étudie, que de voir des institutions sorties du moyen âge jouer encore à notre époque un si grand rôle. Le XIVe siècle a vu fonder les deux universités toujours fréquentées de Heidelberg (1346) et de Prague (1347). Celle de Leipzig date des premières années du XVe siècle (1409). L'organisation, copiée alors sur celle de la Sorbonne, n'a pas beaucoup changé depuis cinq siècles, et c'est encore le même plan qui a servi pour les universités toutes récentes de Berlin (1809) et de Bonn (1818). On le trouve excellent, et à juste raison. Ces universités, que ne rattache les unes

aux autres aucun lien politique, ont chacune leur histoire; elles ont eu leurs crises, leurs périodes d'éclat, leurs temps d'effacement. L'université de Vienne, en Autriche, après la réforme, devient presque protestante. Un détail marque bien l'esprit du temps : de 1576 à 1589, aucune promotion de docteur en théologie n'a lieu, et en 1626 on n'y compte pas moins de vingt-huit professeurs non catholiques. L'université passe alors pour un siècle aux jésuites, et quand elle leur est reprise en 1735, c'est pour devenir entre les mains de Charles VI et de ses successeurs une machine de gouvernement. Elle exerce la censure, et les Juifs ne peuvent y être admis. Cet état de choses dure jusqu'en 1848, et c'est alors seulement que l'université de Vienne commence de reprendre en Allemagne une place et un rôle dignes d'elle : elle a aujourd'hui une petite faculté de théologie évangélique avec six professeurs. Il n'est pas rare non plus que des universités aient été déplacées ou absorbées. L'antique université d'Ingolstadt (1472), transportée plus tard à Landshuh, est devenue en 1826 la brillante université de Munich. Celle de Fribourg en Brisgau (1457) a émigré à Constance pendant l'occupation française, de 1679 à 1697. A la même époque, l'université de Strasbourg, en raison de l'article 4 de la convention du 3 octobre 1681, passait avec la ville sous le protectorat de la couronne de France (1). Strasbourg, en possession très réelle de toutes ses franchises, continua, pendant le XVIIIe siècle, d'être une ville allemande. Son université, plus prospère que jamais, attirait la jeunesse d'outre-Rhin. Goethe, le prince de Metternich, avaient étudié à Strasbourg. L'université fut supprimée en 1793. Ce fut sans doute une mesure regrettable; mais la république a tant fait pour l'enseignement en France qu'on ne peut lui reprocher bien durement cette faute. L'élan qu'elle avait donné aux études de ce côté-ci du Rhin aurait produit des résultats merveilleux, si Napoléon ne s'était imaginé un jour d'organiser l'enseignement supérieur par les facultés.

Chaque université, désignée d'habitude par le nom de la ville où elle a son siége, se donne elle-même une dénomination rappelant le prince qui l'a fondée ou restaurée. C'est ainsi que Berlin a l'université Frédéric-Guillaume, et Fribourg l'Albertine. L'université de Tubingue s'appela longtemps la Douce Eberhardine (*Alma Eberhardina*), du comte Eberhard le Barbu, qui la fonda en 1477. Restaurée en 1770 par le duc Charles, elle s'appelle aujourd'hui l'Eberhardino-

(1) « Article 4. Sa majesté veut laisser le magistrat dans le présent estat avec tous ses droits et libre élection de leur collége, nommément celui des treize, quinze, vingt et un, grand et petit sénat, des eschevins, des officiers de la ville et chancellerie, des couvens ecclésiastiques, l'université avec tous leurs docteurs, professeurs et estudians, en quelque qualité qu'ils soient, le collége, les tribus et maistrises, tous comme avec la juridiction civile et criminelle. »

Caroline. Toutes les universités se regardent et se traitent comme sœurs, en Prusse, en Autriche, en Suisse, en Bohême. Cette fraternité s'étend sans cesse. Les universités de Russie et de Hollande empruntent maintenant des professeurs à l'Allemagne. Un grand pas dans la civilisation sera accompli le jour où nos institutions modifiées permettront aussi à la France un pareil échange d'hommes de science avec les nations voisines (1). Les universités allemandes, d'ailleurs absolument indépendantes les unes des autres, sont établies sur le même plan et soumises au même régime. Les détails des règlemens, la fortune particulière dont elles disposent, les rapports avec les gouvernemens sous lesquels elles sont placées, offrent quelques variantes; le fond du système est partout le même. Si l'harmonie existe quelque part en Allemagne, c'est là. Dans ce pays si longtemps divisé, les universités ont travaillé peut-être plus efficacement que la diplomatie à effacer les traces de ce moyen âge d'où elles sortent, et à préparer l'unité allemande, qu'elles ont toujours reconnue en principe.

Une grave erreur est de croire que les universités d'Allemagne sont indépendantes des gouvernemens. En principe, l'état les subventionne; de plus il nomme les professeurs. Sans doute il y a des universités assez riches pour pouvoir à peu près se passer de subsides. Telle est la petite université prussienne de Greifswald; elle a 75,000 thalers de revenu et elle n'en reçoit que 1,200 du gouvernement. Le fonds de l'université, quand il y en a un, est la propriété de la corporation, et ne peut être aliéné par l'état. S'il est suffisant, l'université échappe en quelque sorte au pouvoir administratif, qui ne peut pas même la transporter d'une ville dans une autre. A Fribourg, la principale ressource de l'université est une dotation municipale qui serait annulée en cas de déplacement; mais ce sont là des conditions exceptionnelles. La plupart des universités reçoivent de l'état un subside considérable, surtout si on le compare au budget des petits pays qui le votent. L'université de Leipzig a un revenu de 120,000 thalers; la Saxe ajoute à cette somme 53,500 thalers par an. L'université de Berlin n'a que 72 thalers de revenu; elle reçoit 180,000 thalers du gouvernement. La Prusse, pour ses sept universités, Berlin, Bonn, Breslau, Kœnigsberg et Munster, a pendant l'exercice 1861 dépensé 530,860 thalers, soit en chiffres ronds 2 millions de francs, auxquels viennent s'ajouter les revenus univer-

(1) L'obstacle vient de nous. En France, les professeurs, véritables fonctionnaires de l'état, doivent remplir certaines conditions de nationalité. Rien de cela n'existe en Allemagne. La science y est considérée comme cosmopolite. Nous ne doutons pas que, si quelque savant éminent français sollicitait une place de professeur à Berlin ou à Vienne, il n'eût toutes chances d'y être appelé.

sitaires et les droits perçus. En tout, la Prusse a dépensé dans l'année 1861, avant les annexions, 2,500,000 francs pour l'enseignement supérieur (1). Dans ce total ne sont pas compris les frais d'étude, toujours payés directement au professeur, dont ils constituent parfois tout le traitement.

Aux termes de la loi prussienne, « les universités du royaume sont des corporations privilégiées se composant de la réunion des professeurs, des étudians immatriculés, ainsi que des employés et sous-employés de son administration, » c'est-à-dire que toutes les personnes attachées à l'université jouissent des priviléges académiques. Il n'y a pas jusqu'aux maîtres d'armes, de natation, d'équitation, jusqu'aux appariteurs, au concierge, au geôlier, à l'allumeur, qui ne profitent de ces avantages, et ne voient leur nom à la suite de ceux des professeurs sur la liste officielle des membres de la corporation. Pour les étudians, le seul fait de l'inscription leur confère le droit de bourgeoisie dans l'université. Ils relèvent dès lors, comme les employés et les sous-employés, d'une juridiction spéciale, dont le représentant, en Prusse du moins, prend le nom de juge de l'université. C'est ordinairement un magistrat de la ville. Il a rang de professeur, et se tient à la gauche du recteur. Il connaît de tous les délits disciplinaires et correctionnels que commettent les étudians et les employés, même au dehors, et peut condamner à la prison. La peine est subie dans le cachot académique.

Quant aux professeurs, ils se gouvernent eux-mêmes, décident toutes les questions relatives à l'enseignement, et n'ont pas de soin plus jaloux que de maintenir intactes leurs vieilles prérogatives. Sans doute celles-ci ne sont plus ce qu'elles furent jadis, elles ont été amoindries par les expansions successives du droit commun; mais elles sont restées une garantie d'indépendance pour le corps enseignant, et cela suffit pour qu'elles lui soient précieuses. Les professeurs ne relèvent que d'eux-mêmes et des chefs élus par eux. Chaque année, la faculté nomme son doyen, et les quatre facultés, réunies en assemblée générale, procèdent à l'élection du recteur et du sénat. Ce dernier corps se compose du recteur, de son prédécesseur, des quatre doyens sortans et de six membres choisis parmi les professeurs. Il représente la plus haute expression du pouvoir académique et juge toute affaire en dernier ressort. Il est chargé d'administrer la corporation et de la défendre au besoin contre les envahissemens du pouvoir. C'est encore une prérogative universitaire que tout document publié par le sénat et revêtu de la signature du recteur est affranchi de la censure dans les pays où elle existe. Fières de leur indépendance, fortes de leurs droits, ces petites assemblées ont

(1) La population de la Prusse, d'après les documens prussiens, était évaluée à cette époque à 18,491,271 habitans.

parfois fait entendre aux souverains de nobles paroles de liberté, qui eurent d'autant plus de retentissement que dans la plupart des états certains professeurs sont en même temps conseillers du gouvernement. Il ressort de là pour tout le personnel enseignant un haut titre à l'estime publique. En 1862, la chambre des députés de Berlin avait été dissoute par le roi. Le ministère Von der Heydt fut appelé à préparer les élections et la défaite du parti libéral. Le chef du cabinet prit son rôle au sérieux. Des circulaires furent adressées à tous les corps de l'état pour les inviter à participer, autant qu'il était en leur pouvoir, au triomphe de la politique royale dans les élections qui allaient se faire. L'université de Berlin reçut une circulaire dans ce sens, le 22 mars, par l'intermédiaire du ministre des cultes, dont elle dépend. Nous nous rappelons encore l'émotion causée dans l'université et dans le public à cette occasion. Malgré la modération extrême de la lettre ministérielle, le recteur et le sénat répondirent le 7 avril suivant en des termes qu'il peut être bon de faire connaître en France. « Il n'entre pas dans nos attributions, disait le sénat, d'examiner la circulaire du ministre de l'intérieur en tant que s'adressant aux fonctionnaires de son ressort; il nous appartient encore moins de soulever la question de savoir jusqu'à quel point les employés d'une administration peuvent être liés par un ordre de leur chef dans l'exercice d'un droit politique commun, et jusqu'à quel point une telle pression doit être regardée comme opportune dans les élections qui se préparent. Nous voulons nous en tenir simplement au maintien des droits constitutifs de la corporation universitaire dont la défense nous est confiée, et à l'indépendance personnelle de chacun de ses membres. Aussi notre droit et notre devoir sont-ils de déclarer ici que nous ne pouvons tenir son excellence le ministre des cultes pour fondé à gêner en aucune façon les membres du corps académique dans l'exercice d'un vote politique, comme son excellence le ministre de l'intérieur l'a fait relativement aux employés de son ressort. » Les universités de Bonn et de Breslau répondirent à peu près dans les mêmes termes à la malencontreuse circulaire.

Ce n'est pas sans raison que l'on a comparé les universités allemandes à de petites républiques. En réalité, elles sont organisées à l'intérieur aussi démocratiquement que possible. Les fonctions de doyen et de recteur ne peuvent s'éterniser dans les mains d'un seul. Elles ne doivent jamais être conférées deux années de suite au même professeur. Il y a des universités où chacun est doyen à son tour et participe à tour de rôle au gouvernement de la chose académique. S'il présente une excuse, elle est appréciée, elle peut être rejetée. C'est grâce à cette organisation élective, susceptible par cela même de se modifier au fur et à mesure des besoins et du progrès, que les universités allemandes ont dû de prospérer par les causes contraires

à celles qui tuent en France, après un demi-siècle, nos facultés militairement disciplinées.

Le personnel enseignant d'une université allemande se compose de quatre ordres ayant des droits bien distincts, les professeurs ordinaires, les professeurs extraordinaires, les *privat-docenten*, qu'on peut comparer à nos agrégés de faculté, enfin, bien au-dessous des précédens, les maîtres de langues et d'exercices. Ces derniers ne sont pas docteurs et se confondent presque avec les employés de la faculté. Ils enseignent toutes les langues étrangères, même parfois celles de l'Orient, la musique, le chant, l'équitation, la danse, les armes, la natation, la gymnastique, la sténographie, l'écriture. Les maîtres n'ont pas simplement le patronage académique. Leur enseignement est surveillé par le sénat; les prix qu'ils doivent faire payer sont parfois soumis à un tarif; quelques-uns reçoivent même de modiques traitemens.

Les professeurs ordinaires composent par excellence la faculté. Le doyen ainsi que le recteur sont toujours choisis parmi eux; ils entrent seuls au sénat. Ils ne sont jamais nombreux. Les plus grandes facultés de philosophie, comme celles de Berlin, de Vienne, de Breslau, n'en comptent pas plus de vingt-cinq ou vingt-huit. C'est peu, si l'on réfléchit que dans les facultés de philosophie on enseigne l'universalité des connaissances humaines, à l'exception de la théologie, du droit et de la médecine. Leur nombre dépend de la richesse de l'université et de la vogue dont elle jouit : il s'abaisse dans les petites facultés au point d'être insuffisant et presque ridicule. A Iéna, la faculté de médecine n'a que cinq professeurs; la faculté de droit de Giessen n'en a que quatre. Ces professeurs représentent en quelque sorte l'enseignement de la faculté réduit au plus strict nécessaire et suffisant à la grande rigueur aux exigences académiques; mais ils ont à côté d'eux, en nombre toujours supérieur, les professeurs extraordinaires et les *privat-docenten*, qui viennent élargir et compléter le cadre des études. Les professeurs ordinaires sont nommés par le souverain sur une liste de présentation que dresse la faculté. Les formalités sont à peu près les mêmes dans tous les états allemands. La vacance de la chaire est publiquement annoncée par la voie des journaux, et tout docteur peut se constituer candidat en adressant une demande à la faculté. Celle-ci de son côté n'est pas tenue de choisir parmi les postulans : elle compose sa liste en toute liberté dans une assemblée spéciale à laquelle les professeurs ordinaires seuls prennent part. Cette liste renferme ordinairement trois noms; mais, lorsque la faculté le juge convenable, lorsqu'elle veut donner un témoignage particulier d'estime à celui qu'elle propose, elle le présente seul. C'est un honneur qui est toujours d'usage quand le candidat désigné est déjà profes-

seur ordinaire dans une autre faculté. Le recteur transmet la liste au ministre, celui-ci la présente au souverain; mais il n'a le droit d'y rien changer. Ce privilége qu'a l'université de faire parvenir au chef de l'état l'expression de son choix sans qu'elle ait à subir le contrôle d'aucune autorité intermédiaire est une de ses plus antiques prérogatives et une de celles dont elle est le plus jalouse. Il est sans exemple, même en Autriche, que le chef de l'état ait fait une nomination en dehors de la liste de la faculté. Il y eut parfois, pour des motifs politiques, certains exemples de refus de nomination; alors la place resta vacante jusqu'à ce que le différend fût vidé. Dans ce cas, le gouvernement oppose à la décision académique une sorte de *veto;* mais il ne lui viendrait jamais à la pensée de substituer son initiative à celle de la corporation. Il arrive même ainsi quelquefois qu'il répond au sentiment public, dédaigné par les professeurs, affirmé par les étudians. Ceux-ci, membres de la corporation, peuvent en effet, dans certaines circonstances, intervenir directement. Quand ils croient avoir quelque motif sérieux de ne point approuver le choix fait d'un nouveau professeur ordinaire, ils ont le droit de faire entendre au souverain leurs vœux méconnus. Un des professeurs les plus notables de la faculté de médecine de Vienne ne doit sa chaire qu'à une démonstration de ce genre.

Tout professeur ordinaire, quoiqu'il reçoive un traitement de l'état, échappe, par le seul fait de sa nomination, à la censure administrative. On n'a jamais eu, ainsi qu'en France, l'ingénieuse idée de considérer les professeurs comme des fonctionnaires, et leurs honoraires comme un don gracieux qui commande la reconnaissance ou éteigne l'hostilité. Le célèbre Virchow, un des chefs les plus violens de l'opposition en Prusse, professeur à l'université de Berlin, touche 1,200 ou 1,500 thalers sur le budget sans que cela l'empêche d'attaquer le gouvernement à la tribune, dans ses cours, dans les réunions publiques. Nul ministre n'a jamais songé à lui faire entendre qu'il devrait au moins donner sa démission. C'est la Prusse qui paie ses professeurs et non le roi. Une chaire est un asile inviolable, et on a pu voir à la suite de la dernière guerre un professeur de Gœttingue, partisan déterminé de l'autonomie des petits états germaniques, entrer en lutte ouverte avec Guillaume Ier et personnifier au moins autant que le vieux roi de Hanovre la résistance à la Prusse.

Le traitement fixe des professeurs ordinaires varie d'une université à l'autre et même d'un professeur à l'autre dans la même université. Il est augmenté tous les dix ans. De plus le collége académique qui a voulu s'attacher un professeur jouissant déjà d'une grande notoriété a dû quelquefois pour l'attirer lui offrir des avantages extraordinaires. A chaque vacance, il se fait entre les universités une sorte de mise à prix du professeur fort curieuse. Tout se

passe discrètement; mais l'enchère n'est pas moins réelle. C'est ainsi qu'un professeur, selon son mérite comme savant ou son succès dans ses leçons, — ces deux avantages sont également recherchés, — arrive à s'élever des petites universités aux plus importantes; mais, eût-il conquis sa situation à Vienne ou à Berlin, il doit la maintenir au prix d'efforts incessans. Le professorat n'est jamais en Allemagne un champ de repos ou le couronnement d'une carrière qui finit. C'est toujours l'arène et le combat. Les intérêts matériels commandent de ne pas s'endormir.

Le professeur en effet ne reçoit pas de l'état, comme en France, la totalité de ses honoraires. Une partie est directement payée par les élèves. Le système français peut avoir ses avantages; il a certainement quelques inconvéniens. Le moindre est qu'on s'habitue à regarder ce revenu fixe comme la récompense d'une vie consacrée au travail, et non comme la rémunération des soins donnés à l'enseignement. La conséquence est que le professeur s'occupe fort peu de ses élèves. Nos hommes de science ont rarement autour d'eux des étudians qui les paient : ils se retranchent même à cet égard derrière une sorte de dignité qu'on juge sévèrement en Allemagne. « La gratuité de vos cours, nous disent les Allemands, a l'air d'être avantageuse aux élèves; elle l'est surtout au professeur, qu'elle dispense d'un enseignement de toutes les heures, pour lequel il a le droit de prétendre qu'il n'est point rétribué. » Il est douteux en effet que la gratuité soit même avantageuse à l'élève. Tous ceux qui ont fréquenté ou dirigé des laboratoires savent qu'à fort peu d'exceptions près ceux-là seuls travaillent qui paient. Nous sommes ainsi faits. La gratuité de l'enseignement supérieur est une généreuse utopie; mais c'est une utopie, et puis est-il bien juste que des études qui conduisent aux honneurs, aux grandes industries, à des situations brillantes et lucratives, soient gratuites, quand personne ne songe à demander la gratuité de l'enseignement secondaire, indispensable aujourd'hui pour entrer dans la plus modeste carrière. Il y a là une certaine inconséquence.

L'Allemagne trouve un double avantage à ce que le professeur, en plus du traitement fixe de l'état, touche une rétribution directe des élèves qui suivent ses leçons. D'abord le maître se préoccupe davantage de répondre à leurs besoins; ensuite ses honoraires se proportionnent ainsi toujours à son mérite, soit qu'il attire les étudians par d'excellens cours, soit que l'on vienne de toutes parts écouter l'auteur de travaux éclatans. En France, l'étudiant paie chaque trimestre une inscription, qui ne lui confère en réalité aucun droit, puisque les leçons des facultés sont publiques. Le montant de ces inscriptions vient s'ajouter au prix des examens et du diplôme. C'est un impôt sur le titre de docteur. En Alle-

magne, l'étudiant, au commencement de chaque semestre, choisit les cours qu'il lui convient de suivre. Il va s'inscrire au secrétariat en payant pour chacun d'eux une rétribution spéciale, dont le taux varie au gré du professeur. Les règlemens se bornent à fixer un *minimum*, et la manière dont celui-ci est établi montre bien cette tendance constante de l'université allemande de toujours rendre à chacun selon ses œuvres. Le *minimum* à payer par l'élève pour un cours semestriel est d'autant d'unités monétaires que le professeur fait de leçons par semaine. Fait-il cinq leçons, ce qui n'est pas rare, la rétribution est de 5 florins en Autriche, en Prusse de 5 thalers. Le professeur touche intégralement la rétribution; mais elle est payée au secrétariat de la faculté, ce qui évite tout froissement, tout embarras. Le professeur, par ce revenu qu'il tire des étudians, est intéressé à faire beaucoup de leçons afin d'élever le *minimum*, et à les faire bonnes afin d'avoir beaucoup d'auditeurs. Par cette partie de son traitement qu'il touche de l'état, il est assuré contre la maladie et la vieillesse. Il n'y a point de retraite; le titre de professeur est à vie. Quand les infirmités sont venues, le professeur se repose. Grâce aux professeurs extraordinaires, grâce aux *privat-docenten*, l'enseignement n'en souffre pas.

« L'université a pour mission, disent les règlements prussiens, de donner par des cours et d'autres exercices académiques l'instruction générale, scientifique et littéraire, aux jeunes gens convenablement préparés par les études élémentaires, elle doit les mettre à même d'aborder avec des capacités suffisantes les diverses branches de service de l'état et de l'église, ainsi que toutes les professions qui exigent une éducation scientifique supérieure. » Ce n'est pas évidemment avec le petit noyau de ses professeurs ordinaires que l'université peut suffire à un tel programme. C'est ici qu'interviennent les professeurs extraordinaires et les *privat-docenten*. A Berlin, pour vingt-sept professeurs ordinaires à la faculté de philosophie, il y a trente-trois professeurs extraordinaires. Le nombre de ceux-ci n'est jamais limité. Il dépend des ressources que l'université possède ou que le gouvernement met à sa disposition. La faculté trouve-t-elle qu'une branche importante ou nouvelle des sciences n'est pas représentée comme il convient dans son enseignement, elle nomme pour combler la lacune un professeur extraordinaire, ou encore elle donne ce titre à un homme de mérite qu'elle veut retenir en attendant qu'elle puisse se l'attacher de plus près. Les professeurs extraordinaires sont nommés par le ministre sur la proposition de la faculté. Leurs fonctions sont à vie. Souvent ils n'ont d'autre traitement que la rétribution scolaire, dont ils fixent eux-mêmes le montant comme les autres professeurs. Par exception, un traitement fixe peut être alloué à ceux dont le cours n'est pas de nature à attirer beaucoup d'élèves.

Quant à la qualité de *privat-docent*, elle est accessible à tout docteur. Elle s'acquiert par des épreuves spéciales dont les détails sont soigneusement réglementés. C'est un examen et non un concours. Il n'y a pas de concours en Allemagne; ils se prêteraient mal à l'esprit universitaire, qui est de laisser la porte ouverte à toute capacité sans que rien, — hormis les besoins de l'enseignement, — vienne borner le nombre des activités individuelles qui veulent se produire. Les *privat-docenten* n'ont jamais d'autres émolumens que la rétribution scolaire, et perdent leur titre, s'ils restent deux ans sans professer. Ils varient l'enseignement de la faculté comme les professeurs extraordinaires le complètent. Les cours des *privat-docenten* font souvent double emploi. Au reste rien n'est plus commun que de voir dans une faculté plusieurs cours sur le même sujet. Il en résulte entre les professeurs une émulation qui profite aux élèves. Liberté entière des deux côtés. Le maître enseigne ce qu'il veut et comme il veut; l'étudiant va où il sait trouver économie et profit. Un curieux règlement lui permet de fréquenter *gratis* tous les cours de la faculté pendant les dix premiers jours du semestre. C'est seulement au bout de ce temps qu'il est tenu de faire un choix et de s'inscrire. Le certificat de présence à un seul cours, même d'un *privat-docent*, même d'une autre université, donne droit aux examens, et jamais l'examinateur ne trouve mauvais que le candidat n'ait point suivi ses leçons.

On a fait à l'enseignement supérieur allemand ce reproche, que le prix en était beaucoup plus élevé que le nôtre. Oui sans doute, ces rétributions payées aux professeurs au commencement de chaque semestre ont bientôt dépassé le montant des inscriptions trimestrielles prises par l'étudiant français; mais il faut tenir compte de tout, du nombre d'heures consacrées par le professeur à ses cours, du nombre d'élèves qu'il a, des facilités données à l'enseignement pratique. On arrive ainsi sans peine à se persuader que le pécule de l'étudiant allemand est beaucoup mieux employé, et que la somme d'instruction à laquelle il aurait droit en France pour le même prix ne saurait être comparée à celle qu'il se procure en Allemagne. Ajoutons que, quand on veut apprécier le prix des études dans un pays, il ne suffit pas de savoir ce que coûte l'école; il faut se demander comment les dépenses scolaires se combinent avec les frais généraux de déplacement et d'existence. Il est clair que les petites villes d'université allemandes offrent aux étudians peu fortunés le bénéfice d'une vie à bon marché, qu'on ne trouve pas à Paris. Certaines universités, comme celle de Greifswald, sont presque uniquement fréquentées par les étudians pauvres, tandis que Bonn et Heidelberg, « où l'on boit du vin, » sont le rendez-vous de la jeunesse dorée. Enfin on doit tenir compte encore de certaines dispositions qui

abaissent encore la dépense moyenne des études en Allemagne. Le professeur peut à son gré dispenser l'élève de toute rétribution. Il le fait toujours pour les étrangers qui lui sont présentés, et nous avons trouvé partout cette hospitalité du savoir largement pratiquée. Un autre usage dispense de la rétribution les fils des professeurs et de tous les dignitaires de l'université jusqu'au secrétaire. La faculté elle-même peut accorder la remise de la totalité ou de la moitié de la rétribution aux étudians qui justifient de leur indigence et témoignent en même temps, par un examen spécial, de leur instruction et de leur aptitude. On évalue à près de 1,200, c'est-à-dire à un cinquième du nombre des étudians allemands, ceux qui profitent de ces immunités. La dispense des frais d'étude prend aussi dans la plupart des facultés la forme de bourses fondées par l'état, par des communes, par des particuliers. A Greifswald, où l'université n'est fréquentée que par 350 étudians, il y a plus de quarante bourses. On les répartit au concours entre les étudians qui produisent un certificat d'indigence. Il y a d'autres fondations d'un ordre plus humble : l'université dispose toujours dans un restaurant de la ville d'un certain nombre de pensions gratuites qu'on donne chaque semestre à des étudians pauvres à la suite d'un examen spécial, lequel se fait avec une certaine solennité devant la faculté assemblée, et roule uniquement sur les matières enseignées pendant le semestre qui vient de finir. Signalons enfin des institutions qui, pour être conçues dans un esprit plus moderne, n'attestent pas moins énergiquement cette constante sollicitude de la mère commune, l'*alma mater*, pour ses enfans malheureux. Il existe à Heidelberg, depuis 1863, une association de secours pour les étudians malades. Les professeurs font partie de l'association. Les étudians paient une cotisation semestrielle qui n'excède pas 30 kreutzer, encore en sont-ils dispensés en cas d'indigence. Les professeurs apportent leur temps, leurs soins et leur bonne volonté. Les malades ont dans l'hôpital une salle spéciale; ils choisissent le médecin qu'ils veulent. Ceux qui en ont les moyens paient pension, les autres sont soignés gratuitement. Le conseil de l'association se compose du prorecteur (1), des deux professeurs de clinique de la faculté de médecine, d'un médecin de la ville, de deux professeurs élus chaque année par le sénat et de cinq étudians. On remarquera la place faite dans le conseil à l'élément extra-universitaire. La présence du médecin de la ville est une infraction aux anciennes mœurs de corporation; on peut la regarder comme un véritable progrès.

Si nous avons rappelé les facilités que trouvent en Allemagne les

(1) A Heidelberg, le recteur est le grand-duc. Le premier magistrat de l'université prend le titre de prorecteur. Il a d'ailleurs toutes les prérogatives et toute l'indépendance des autres recteurs.

étudians, c'est plutôt comme preuve de l'intérêt universel qu'y excitent les hautes études que comme un des côtés du système d'enseignement. Il est fort douteux que les secours, les bourses, les encouragemens de toute nature, les prix (inconnus dans les universités allemandes), contribuent aux progrès des études ou des sciences, comme nous avons l'air de le croire en France. Ce qui importe, c'est le nombre, la valeur, l'indépendance du personnel enseignant (1), le temps qu'il donne aux élèves. Ce qui importe surtout, c'est que l'enseignement puisse, sans retard comme sans secousse, recevoir toutes les modifications devenues nécessaires. L'enseignement supérieur français, enfermé dès l'origine dans le moule administratif, est aujourd'hui ce qu'il était il y a cinquante ans: à peine quelques chaires nouvelles ont été créées. En Allemagne au contraire, l'enseignement, libre de toute entrave gouvernementale, par le seul effet de la concurrence des universités, n'a pas cessé un seul jour de se transformer, de s'agrandir, de se perfectionner. Depuis cinquante ans, le nombre des cours a au moins doublé. Les facultés de droit et de théologie sont restées à peu près stationnaires; mais les facultés de médecine et de philosophie, plus mêlées au mouvement de l'époque, ont vu leur personnel s'accroître tous les jours. A Berlin, le nombre des professeurs et des *privat-docenten* des facultés de médecine et de philosophie était de 127 au 1er janvier 1862; en 1864, il était de 140, soit 13 professeurs de plus en deux ans, et comme chacun fait en moyenne deux cours, c'est une augmentation de vingt-six cours semestriels. A la vérité, cette étonnante progression s'est arrêtée depuis 1864 à Berlin et dans toutes les universités des états allemands. Est-ce à dire que l'enseignement y soit arrivé à ce point d'être en parfait équilibre avec les besoins du pays? Nous sommes tenté d'y voir plutôt une conséquence de la grande crise politique que traverse en ce moment l'Allemagne.

II.

Cette harmonie constante de l'état de l'enseignement et du progrès des sciences est favorisée dans les amphithéâtres d'Allemagne par l'absence de tout programme. C'est un point fort important. Il n'y a

(1) Malgré la différence de population qui existe entre la France et l'ensemble des états allemands, le nombre des étudians inscrits était, il y a quelques années, exactement le même dans les deux pays. En 1860, l'École normale, nos cinquante-deux facultés, les vingt et une écoles secondaires de médecine et les trois écoles supérieures de pharmacie, avaient ensemble 19,671 étudians. Les vingt-huit universités allemandes, pendant le semestre d'été 1863, ont distribué l'enseignement à 19,009 étudians. Or, pendant cette même année 1863, le personnel enseignant était, pour ces vingt-huit universités, de 1,906 professeurs et *privat-docenten*, dont chacun faisait en moyenne deux cours, soit un maître par dix élèves, un cours semestriel par cinq élèves.

pas de *chaires* proprement dites, il n'y a que des *professeurs*. La faculté n'est pas constituée par la réunion d'un certain nombre de cours, c'est un collége de professeurs qui enseignent à leur guise. A mesure que se manifeste une évolution des sciences, non-seulement le personnel de la faculté se modifie par l'adjonction d'hommes nouveaux; mais chaque professeur varie lui-même ses leçons selon le courant de l'époque, au lieu d'avoir à se conformer, ne fût-ce qu'en apparence, à l'étiquette d'un programme contre-signé par un ministre il y a quelque vingt ans. S'il se trompe, si la direction qu'il suit est mauvaise, les *privat-docenten* sont là : ils ne manqueront pas, — c'est leur intérêt, — de combler toute lacune laissée dans l'enseignement par les professeurs ordinaires ou extraordinaires. Un professeur vient-il à mourir, on ne se croit point obligé de nommer à sa place quelque honnête médiocrité dont le mérite est d'avoir soigneusement suivi les chemins battus. La faculté ne s'astreint jamais à perpétuer un cours. Depuis six ans, la faculté de philosophie de Berlin a eu à remplacer trois professeurs ordinaires, deux de chimie et un d'astronomie; elle a appelé à elle un physicien, un mathématicien et un paléontologiste.

L'enseignement allemand, grâce à cette liberté du professeur qui est le fondement même de son organisation, a pris un caractère de multiplicité, de variété et d'opportunité que ne pourra jamais réaliser l'administration centrale la plus éclairée et la plus prévoyante. Chaque branche des sciences, aussi spéciale qu'on la puisse imaginer, même née d'hier, a droit de cité dans l'université, appelle à elle les étudians. Nous voudrions donner ici la liste entière des cours professés pendant le dernier semestre dans quelque grande faculté de philosophie. On y verrait toutes les sciences naturelles, historiques, sociales, plus ou moins représentées selon la place qu'elles tiennent dans les préoccupations de l'époque : la théorie des observations micrométriques à côté du droit postal, les comédies de Molière à côté des monumens du cycle troyen. Le droit civil français est professé à Munich, Würzbourg, Fribourg en Brisgau, Berne et Heidelberg. L'instruction revêt toutes les formes. Tel professeur commente un ouvrage qu'il va publier, tel autre raconte simplement un voyage qu'il a fait. Il n'est pas rare que les cours sur une littérature étrangère soient faits dans la langue même, en français, en italien, en anglais. Quelques vieux universitaires professent en latin. A Prague, il y a de jeunes *privat-docenten* qui enseignent dans l'idiome tchèque.

Chaque professeur fait ordinairement deux cours en même temps, même trois, dans des conditions pécuniaires différentes. Sur les programmes, ces cours portent les mentions *publice, privatim, privatissime*. Les cours *publice* sont ceux pour lesquels l'étudiant n'a à

payer que le minimum de la rétribution scolaire. Ce sont les plus nombreux. Les autres sont, si l'on veut, des espèces de conférences ou de véritables répétitions dont le prix est parfois élevé, mais qui n'en figurent pas moins au programme officiel et sont faites souvent dans les amphithéâtres de l'université. Ils roulent en général sur un point très spécial, ou sont d'une portée plus pratique; parfois c'est en réalité un second enseignement. Tel professe la météorologie dans un de ses cours, et dans l'autre la physique expérimentale. Bopp faisait ses leçons *publice* sur le sanscrit et ses leçons *privatim* sur les grammaires grecque, latine et allemande comparées.

On attache en général fort peu d'importance à la forme. Les leçons n'ont aucune prétention oratoire. Les professeurs n'ont d'autre soin que d'être compris. Quelques-uns ont parfois essayé dans les grandes villes de rompre avec l'antique simplicité académique en appelant à eux le public du dehors. Nous avons suivi à Berlin une tentative de ce genre faite par le physiologiste Du Bois-Reymond. Dans le grand amphithéâtre de l'université, qui ne contient cependant pas plus de 360 places, un soir de chaque semaine la population berlinoise s'entassait. Fort peu d'étudians; c'étaient la plupart des hommes d'un certain âge, amateurs de sciences, anciens élèves de l'université, qui n'étaient pas fâchés de revoir ces murs témoins des études de leur jeunesse. M. Du Bois-Reymond lisait sa leçon, qu'il essayait de rendre éloquente. Elle roulait sur les plus récens progrès accomplis dans les sciences biologiques; génération spontanée, antiquité de l'homme, paléontologie, tout y passait. Cette manière, dont les conférences de la Sorbonne peuvent donner une idée, sauf qu'il n'y avait point de dames et qu'on n'y faisait aucune expérience pour le plaisir des yeux, était trop contraire aux vieux usages universitaires pour ne pas exciter quelques petites jalousies. Avec un peu de malice, les étudians, à voir l'éminent physiologiste disserter ainsi de toutes choses, disaient qu'il visait à la succession de Humboldt. Ils disaient aussi que ces leçons, faites devant un public d'amateurs, n'étaient d'aucune utilité pour le progrès des sciences, et que M. Du Bois-Reymond eût mieux fait de laisser le soin de les vulgariser à ceux qui n'avaient point, comme lui, l'honneur de les avoir fait avancer.

Nulle part on ne trouve en Allemagne de grands amphithéâtres, comme à Paris et dans quelques villes de province. Les salles de leçons sont petites, souvent mal disposées, mal éclairées. Les personnes qui ont autrefois suivi les cours de l'école des langues, quand ils se faisaient à la Bibliothèque, auront une idée de ce que sont les amphithéâtres dans la plupart des universités d'outre-Rhin. A la rigueur, le premier coin venu est bon. M. de Siebold, à Munich, professe dans les combles du musée. Le sujet toujours très spécial des leçons, le petit nombre d'étudians qui les suivent, établissent bien-

tôt une sorte d'intimité entre le maître et l'élève. Il y a quelques années, M. Ewald, l'orientaliste de Gœttingue, eut une affection qui l'empêchait de se lever. Il faisait son cours dans sa chambre. Les élèves, assis autour du lit, écrivaient, tandis que Mme Ewald vaquait aux soins du ménage. Il n'est pas rare que les cours, même les cours *publice*, se fassent ainsi chez le professeur, en famille. Aux leçons d'Ehrenberg, nous arrivions cinq ou six. Il nous recevait dans son cabinet, au milieu de ses microscopes, de ses livres et de ses ménageries d'infusoires parqués dans des tubes. On causait de la réunion précédente, on demandait des éclaircissemens qui parfois entraînaient à de longues digressions; on cherchait une bête dans les tubes, on en trouvait une autre, et voilà la leçon encore dévoyée, ou bien c'était un point d'érudition à éclaircir, et, séance tenante, on fouillait la bibliothèque : somme toute, excellentes et profitables leçons que ces leçons ainsi faites à bâtons rompus.

Ce dédain de tout éclat, cette bonhomie, ne sont pas simplement affaire de formes, ils touchent à l'essence même de l'enseignement allemand. Le maître professe comme il travaille; son cours n'est que l'exposition de sa méthode. Il creuse et il montre comment on creuse un sujet. On a dit que le professeur allemand « travaillait tout haut » devant ses élèves; l'expression est fort juste. En France, nos professeurs de science se bornent pour la plupart à exposer les résultats acquis. C'est au reste la méthode officielle, consacrée par l'existence d'un programme pour les cours de faculté. L'année dernière, M. de Sybel, professeur d'histoire à l'université de Bonn, dans un discours académique sur les universités allemandes et étrangères, a vivement critiqué notre système. « En France, a-t-il dit, le maître apporte le résultat de recherches souvent longues et laborieuses; mais il ne dit rien à ses auditeurs des opérations intellectuelles par lesquelles il est arrivé à ces résultats. En Allemagne au contraire, on tâche surtout d'apprendre à l'étudiant la méthode d'une science. On cherche, non à le mettre en état de devenir lui-même un savant, mais à lui donner une idée claire des problèmes de la science et des opérations par lesquelles se résolvent ces problèmes. » D'une manière générale, les remarques de M. de Sybel sont fondées. Son tort est de les avoir étendues à tout l'enseignement français. Il y a des exceptions; nous pourrions citer tels cours au Collége de France qui répondent exactement à l'idéal que se fait M. de Sybel. Le professeur n'a pas de programme; il enseigne ce qu'il veut, le sujet le plus spécial ou la plus obscure question, il cherche à s'éclairer lui-même en même temps que ses auditeurs; son amphithéâtre devient son laboratoire aux heures de la leçon. A défaut d'élèves nombreux, qu'on ne trouve jamais pour suivre un cours ainsi fait, il a

des disciples, il fait école. C'est là l'enseignement supérieur dans ses aspirations les plus hautes.

Jusqu'ici nous n'avons envisagé l'université allemande que comme une admirable machine d'enseignement; elle est autre chose. En faisant du vrai mérite la condition de tout avancement, elle a atteint un but plus élevé, elle a fondé la grandeur scientifique du pays. Le *privat-docent* sait qu'il n'a d'autre moyen de parvenir que de se faire connaître par des recherches, des travaux meilleurs que ceux de ses concurrens. Il sait aussi que sa valeur personnelle n'aura jamais rien à redouter ni de l'intrigue, ni de la disgrâce, ni des bureaux, ni des appréciations lointaines d'un administrateur dont les complaisans ont surpris la bonne foi. Il n'aura de juges que ses pairs, les professeurs des autres facultés, sous la garantie de l'opinion publique. Les recueils scientifiques portent ses travaux au loin, les étudians répandent la renommée de son enseignement. L'avenir est à lui, il deviendra professeur titulaire ou au moins supplémentaire. Aucun pouvoir, aucune coterie, ne sauraient l'en empêcher. Il est sans exemple qu'un homme de valeur soit resté *privat-docent*, au second rang. Tel est le secret de cette décentralisation allemande qui nous frappe d'étonnement. Le *privat-docent* d'une grande université la quitte sans crainte, il n'a pas besoin d'y garder des amis ou un puissant protecteur pour y être rappelé un jour. Il est sûr qu'on viendra le tirer de l'exil des universités inconnues, comme Giessen, Rostock, Marbourg, s'il en est digne. Et dans le calme profond de ces petites villes, « habitées seulement, ainsi que disait Goethe, par des professeurs, des philistins, des étudians et du bétail, » il travaille tout à l'aise, il produit, il se fait connaître. Rien ne le vient déranger, c'est à peine si les bruits de la vie du monde arrivent jusque-là. Nous entendions un jour un anatomiste bien connu en Europe, M. Bischoff, se plaindre des distractions trop grandes de la ville de Munich. Munich! à peu près aussi bruyante que Versailles! Si les Allemands l'ont appelée l'Athènes du nord, ce n'est certes pas pour l'animation de la place publique. M. Bischoff regrettait sa vie à Erlangen, où il avait fait ses belles recherches d'embryogénie et de plus créé une collection d'anatomie. Il nous racontait quel bruit fit dans l'université et dans la ville l'arrivée d'un crocodile mort qu'on lui avait envoyé du Muséum de Paris. Ses aides, ses élèves, tous s'étaient mis à l'œuvre presque nuit et jour avec lui afin de ne rien perdre de la précieuse bête. On en tira un monde de préparations qui peuplent aujourd'hui la collection anatomique. Voilà la vie, voilà les grands événemens dans ces bourgades universitaires par où ont passé les noms les plus illustres de l'Allemagne. Tout le jour à leurs études et à l'enseignement, les jeunes professeurs se

réunissent le soir à la brasserie, échangent entre eux les nouvelles scientifiques : on discute, les doctrines s'affirment, et de ce contact naît une ardeur plus grande pour la recherche du lendemain.

De là cette prodigieuse quantité de livres, de mémoires, de travaux originaux éclos chaque jour sur tous les points du territoire germanique. Parmi les nations de l'Europe, l'Allemagne est de beaucoup celle qui donne le plus grand effort à la poursuite de la vérité. Nous n'entendons nullement faire ici le procès à la science française. Les deux pays ne marchent pas dans les mêmes voies. Les travaux allemands sont tout de détail, d'érudition, d'investigation; ce sont des œuvres de patience et de savoir solide, mais où manque souvent l'étincelle qui d'un livre fait jaillir une science. On ne trouve pas au-delà du Rhin de traités comme la *Mécanique céleste* de Laplace, les *Recherches sur les ossemens fossiles* de Cuvier ou l'*Anatomie générale* de Bichat. L'Allemagne enregistre journellement un nombre prodigieux de faits observés et de connaissances acquises, elle n'a peut-être pas aussi bien l'art de les interpréter, de les relier ou de les isoler par les procédés d'une méthode rigoureuse. Encore aujourd'hui les systèmes abondent chez nos voisins comme aux plus beaux temps de la métaphysique. Le cycle philosophique n'est pas encore fermé, l'ère purement scientifique n'est pas encore ouverte. L'Allemagne en un mot est moins affranchie du passé que la France; le moyen âge subsiste en elle sous mille formes, même à l'université. Poussons la porte : nous sommes dans la salle d'honneur, l'*aula*. La faculté assemblée préside à la réception d'un docteur en médecine. Les examens sont terminés. Avant de remettre au candidat le diplôme, scellé du grand sceau de la faculté et signé de la main du doyen, le récipiendaire doit prêter le serment d'usage. C'est le juge de l'université qui en lit la formule, le candidat la répète, la main dans la main du juge. Or ce serment commence ainsi : « Je jure de pratiquer la médecine non pour moi, mais pour la plus grande gloire de Dieu... » Il se termine comme il commence : « ... Je jure enfin de donner toute mon attention à sanctifier la religion par l'art que je pratiquerai. Que Dieu donc et son saint Évangile me viennent en aide ! » Quand le candidat est Israélite, on modifie quelque peu cette dernière invocation. Voilà comme on reçoit les docteurs dans la patrie de Fichte, de Schelling, de Hegel. Ce serment, qui peut devenir une violence faite aux idées philosophiques du candidat, est prononcé en latin, et nous touchons ici à un autre côté gothique de l'enseignement allemand. Le latin y joue ce rôle pédant qui n'a laissé chez nous, grâce à la révolution, que des traces à peine sensibles. Les discours académiques sont en latin, ainsi que la plupart des thèses; on trouve toujours en latin dans ces dernières le récit abrégé de la vie du jeune docteur. La

volumineuse brochure qui donne au commencement de chaque semestre l'heure et l'objet des cours de l'université est toute en latin. L'amphithéâtre, la chaire, élevée au-dessus des bancs comme dans une classe de collége, rappellent aussi la vieille tradition pédagogique. La parole descend du maître à l'élève au lieu de lui être adressée en face, comme dans nos salles, disposées en gradins.

Cependant la science allemande se débarrasse peu à peu de tout cet appareil suranné, l'enseignement subit une transformation radicale. Avec sa merveilleuse souplesse, il se met à l'unisson des tendances modernes. Les amphithéâtres se renouvellent comme les doctrines qu'on y enseigne, les laboratoires sortent de terre, l'outillage se complète, et ce sont les sciences de la vie, liées de plus près que les autres aux problèmes religieux et sociaux de l'époque, qui marchent en tête de ce grand mouvement. A Berlin, l'anatomie est aujourd'hui logée dans un bâtiment de proportions grandioses et élégantes, sans futilités, sans ornemens déplacés ou prétentieux; si les peintures archaïques des couloirs rappellent encore le vieil esprit allemand, la disposition générale de l'édifice est conçue d'après les vues les plus récentes de la science. On y trouve des collections, des cabinets d'instrumens, des salles d'étude pour toutes les recherches. L'amphithéâtre, construit sur le plan des nôtres, est machiné avec un soin curieux : la table arrive, chargée des objets de démonstration, dans le vaste espace réservé au professeur; elle est mobile et peut être tournée dans toutes les directions. La chimie, la physique, ont aussi leurs amphithéâtres spécialement construits pour elles.

Le luxe déployé à Berlin en faveur des études pratiques d'anatomie l'est aussi également à Bonn. Pour les laboratoires de ces deux villes, le gouvernement prussien a dépensé 800,000 thalers environ, le royaume de Hanovre 100,000 thalers pour celui de Gœttingue, 100,000 thalers aussi le petit état de Bade pour le laboratoire de Heidelberg, le plus beau et en ce moment le plus célèbre de toute l'Allemagne. On l'appelle le Palais de la Nature (*Natur-Palatz*). Il est le domaine de M. Helmholtz. Celui-ci, après avoir fait ses études à Berlin, était devenu, tout jeune encore, professeur à l'université de Kœnigsberg. L'importance des travaux qu'il y publia le firent appeler à Bonn, où il enseigna l'anatomie et la physiologie. Le gouvernement prussien commit alors la faute de ne pas retenir par quelques sacrifices un homme de cette valeur. Le gouvernement de Bade, mieux avisé, lui fit les propositions qui devaient l'amener et le fixer à Heidelberg. C'était en 1857. Le nouveau professeur eut pleins pouvoirs de disposer son laboratoire à sa guise et de créer un établissement digne des grandes choses dont il entrevoyait déjà la réalisation. Le *Natur-Palatz* a des laboratoires spéciaux de chimie, de physique, de physiologie; les instrumens abondent, et rien

n'y manque de ce qu'exigent les recherches sur les sciences de la vie. Le *Natur-Palatz* est une des gloires de cet heureux petit pays de Bade. Les chambres votent tous les ans les fonds nécessaires à l'entretien, et, quand les professeurs le demandent, elle souvrent des crédits supplémentaires pour les acquisitions importantes. Heidelberg a encore M. Bunsen; Berlin lui a enlevé Kirchhoff. C'est à Heidelberg qu'ont été inaugurés ces beaux travaux d'analyse spectrale qui nous révèlent la constitution chimique des astres. Heidelberg, célèbre il y a quelques années par les études de droit qu'on y faisait, est aujourd'hui le centre des sciences physiques et physiologiques en Europe. L'état allemand qui de son budget entretient le *Natur-Palatz* retient MM. Helmholtz et Bunsen, attire tous les étudians de l'Allemagne et tous les savans de l'Europe dans une de ses universités, l'état qui fait cela est grand comme trois de nos départemens.

Le XVIIIe siècle avait donné aux sciences françaises la prépondérance dans toute l'Europe. En 1795, Pallas, Allemand de nation, imprimait à Saint-Pétersbourg en français son *Tableau physique et topographique de la Tauride*. Jusqu'en 1804, les *Mémoires de l'Académie de Berlin* sont rédigés en français; le français était devenu la langue savante du continent. Toute cette avance est perdue. Les guerres de l'empire, couronnées par le réveil de la nationalité allemande, ont été le signal d'une violente réaction qui s'est étendue aux lettres et aux sciences. Les universités, après avoir élevé l'enseignement théorique à une grande hauteur, fondent aujourd'hui l'enseignement pratique sur les plus larges bases. L'esprit allemand en est renouvelé, il quitte ses langes séculaires, il entre dans la maturité de l'esprit moderne avec tous les avantages d'une organisation de son enseignement dont rien n'approche ailleurs. Aussi l'influence de l'Allemagne dans les sciences va-t-elle grandissant en Europe. Il y a quelques mois, un *privat-docent* de Berlin, appelé professeur dans la capitale de la Hollande, commençait son cours en allemand. Il donna cette raison à ses auditeurs étonnés, que l'allemand était désormais la langue scientifique universelle. A Paris même, une sorte de découragement presque coupable s'empare de nous; les sciences de la vie elles-mêmes ont une tendance à se germaniser jusque dans la patrie de Buffon, de Bichat, de Geoffroy Saint-Hilaire. C'est là un état extrêment grave; il mérite toute l'attention de ceux qui ont à cœur de voir la France reprendre dans les sciences un rang digne d'elle. Il faut que leur patriotisme cherche les moyens de rallumer à tout prix le flambeau de vérité que la France tenait autrefois plus haut que toutes les nations du monde.

GEORGE POUCHET.

L'ÉDUCATION

DES

FEMMES ET DES AFFRANCHIS

EN AMÉRIQUE

Ce qui donne à l'organisation des écoles publiques aux États-Unis un caractère spécial, c'est la nécessité, hautement reconnue et proclamée dès l'origine, d'assurer, sans établir entre les sexes aucune différence, l'instruction la plus large et la plus libérale à un peuple appelé à régler lui-même ses destinées. Sur ce point, jamais aucun doute ne s'est produit, jamais la question de savoir s'il est bon d'élever le niveau intellectuel des classes que le hasard a placées aux degrés inférieurs de la société n'a été agitée sérieusement; jamais des publicistes timorés ou de prétendus défenseurs de la foi religieuse ne se sont avisés d'examiner dans quelles proportions devait être distribué le pain de la science. La religion et la politique, d'accord avec le bon sens, ont inscrit en tête de toutes les constitutions américaines le droit universel à l'éducation et assigné dans tous les budgets des fonds spéciaux pour la création et l'entretien d'écoles publiques. Ce sont les habitans eux-mêmes qui fournissent les fonds nécessaires à la construction de ces écoles, à l'achat du mobilier des classes, aux salaires des instituteurs. Jamais impôt n'a rencontré un assentiment plus unanime. Il grandit d'année en année avec les besoins; les accroissemens successifs dont la nécessité se fait sentir ne rencontrent jamais de contradicteurs, ne sont l'objet d'aucunes protestations de la part des contribuables. Réglant eux-mêmes le montant et contrôlant l'emploi des taxes qu'ils s'imposent volontairement, ils considèrent ces sacrifices, dont ils ne voudraient s'af-

franchir sous aucun prétexte, comme rendant au centuple ce qu'ils coûtent. Ils les ont triplés pendant les cinq désastreuses années de la dernière guerre. C'est une maxime généralement adoptée que, chaque citoyen devant mettre au service du pays tous ses talens, le pays doit de son côté fournir à ses enfans les moyens d'acquérir la plus grande somme d'aptitudes.

L'initiative privée suffirait donc pour donner à l'enseignement populaire une large et puissante organisation; mais la constitution, voyant dans l'éducation publique un grand intérêt national, a pris soin d'assurer au gouvernement central un droit de protection et de surveillance sur les écoles au moyen d'un fonds permanent destiné à les entretenir. Le budget des écoles publiques se compose de quatre sortes de revenus. Le premier provient de l'abandon fait à l'instruction publique du produit de la vente de la trente-sixième partie de tous les territoires dont le congrès peut disposer (1); le second résulte d'un boni de 200 millions de francs que présenta en 1835 le budget de l'état fédéral; le troisième se compose du produit de 30,000 acres de terres, accordées, pour chacun des sénateurs et des représentans, dont le nombre est fixé par le *census* de 1860, aux états qui fonderont des colléges d'agriculture et d'arts mécaniques; le quatrième enfin est fourni par les taxes locales que s'imposent les citoyens en proportion de leur fortune réelle. C'est le plus considérable, puisque les trois autres réunis ne constituent que la dixième partie de la somme totale employée annuellement pour le service des écoles publiques, somme que l'on ne peut évaluer à moins de 450 millions.

Gratuitement ouvertes à tous les enfans des deux sexes depuis cinq ans jusqu'à dix-huit, ces écoles publiques (*common schools, free schools*) embrassent notre enseignement primaire à tous les degrés, celui des « écoles réelles » d'Allemagne, l'enseignement secondaire spécial, organisé depuis peu en France, et une grande partie de l'enseignement de nos colléges et de nos lycées. L'élève passe successivement par tous les degrés de l'enseignement élémentaire; l'école de grammaire, *grammar-school*, et l'école supérieure, *high school*, y ajoutent l'enseignement des langues anciennes, de la littérature, de l'histoire, de la géométrie, de l'algèbre, de la chimie, de la physique et de l'histoire naturelle. Celui qui a parcouru le cercle entier de ces études se trouve ainsi en possession d'une forte et complète éducation professionnelle, en même temps qu'il est suffisamment préparé, s'il aspire aux professions libérales et savantes, à l'enseignement des colléges et des universités.

(1) Ces territoires présentent une surface de 2,265,625 milles carrés.

On ne connaît pas en Amérique cette impolitique répartition du savoir qui pendant si longtemps a été regardée en France et dans d'autres pays comme une sorte de nécessité sociale, accordant aux pauvres et aux habitans des campagnes une instruction élémentaire souvent fort restreinte, et réservant aux privilégiés de la fortune l'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur. Le système de l'Amérique assure aussi bien aux écoles rurales qu'aux écoles urbaines le bienfait de l'instruction secondaire. L'esprit éminemment libéral dans lequel a été conçue l'organisation de l'éducation publique a voulu que les études qu'embrasse l'enseignement, depuis ses degrés les plus élémentaires jusqu'aux plus élevés, fussent communes aux jeunes gens et aux jeunes filles, réunis le plus souvent dans les mêmes établissemens; enfin lorsqu'il a été question, pendant les années qui viennent de s'écouler, de créer des écoles pour les nègres, personne n'a eu la pensée d'en restreindre l'enseignement et de le circonscrire dans d'étroites limites.

Cette participation des jeunes filles à l'enseignement supérieur, l'élan généreux qui a porté les habitans des États-Unis à improviser en peu d'années un vaste système d'éducation pour les enfans des nègres affranchis par suite du triomphe du nord sur le sud, sont un sujet d'étude qui nous a semblé digne d'être traité avec quelque étendue.

I.

Tandis qu'en Angleterre, en France et dans plusieurs états de l'Europe, on révoque en doute le droit des femmes à une éducation supérieure, que l'on va jusqu'à leur refuser une intelligence suffisante pour les hautes études scientifiques, il est une nation pour laquelle la question est depuis longtemps résolue. Les États-Unis, habitués à donner l'expérience pour base à toutes les théories, n'ont pas commencé par se demander quelles pourraient être pour la famille et pour la société les conséquences d'une extension donnée à l'éducation des femmes; ils leur ont ouvert toutes les écoles, ils ont voulu qu'elles ne demeurassent étrangères à aucune des branches de l'enseignement. Les admirables résultats qu'ils ont obtenus sont la réponse la plus victorieuse que l'on puisse faire aux objections qui se produisent partout où la question de l'émancipation intellectuelle des femmes n'est pas encore sortie du domaine de la discussion. C'est du reste le cours naturel des choses qui a donné aux femmes dans les divers états de l'Union, antérieurement à toute réflexion et indépendamment de tout esprit de système, une part considérable à l'éducation publique, et leur a par suite assuré une im-

portance et un degré de considération qu'elles n'obtiennent point ailleurs. Dans les circonstances tout exceptionnelles où s'est fondée la société américaine, ayant à se répandre librement au sein des vastes et magnifiques contrées ouvertes à son activité, elle a compris que l'éducation populaire devait être le premier de ses devoirs, que, partout où s'établissait une commune, une école devait s'élever à côté de l'église. Une église, une école, un journal, tels sont pour elle les trois élémens essentiels de toute civilisation. Dans les premiers temps, les maîtres étaient rares et ne pouvaient suffire aux besoins. Les Américains firent donc appel aux femmes que leur savoir pouvait rendre aptes à la profession d'institutrices. Peu de localités possédaient les ressources nécessaires à la construction de deux écoles; le même établissement dut recevoir les enfans des deux sexes. L'égalité démocratique étant profondément entrée dans les mœurs de l'autre côté de l'Atlantique, les enfans des riches et des pauvres vinrent s'asseoir sur les mêmes bancs et recevoir le même enseignement depuis le premier degré jusqu'au plus élevé. L'on ne tarda pas à s'apercevoir non-seulement que les jeunes filles, instruites à côté des jeunes garçons, ne leur étaient inférieures ni en application ni en intelligence, mais encore que les institutrices appliquaient à l'enseignement des qualités et des aptitudes que l'on ne trouvait pas au même degré chez les instituteurs.

Ces différences devinrent peu à peu d'autant plus manifestes que les jeunes gens étaient pour la plupart obligés d'abandonner dès l'âge de quatorze ou quinze ans les études commencées pour entrer dans les affaires, tandis que rien ne s'opposait à ce que les jeunes filles les continuassent. Celles-ci se trouvèrent donc en possession d'une instruction plus solide, plus étendue, et se firent ainsi dans la société une place plus élevée que celle qui leur est assignée chez les nations européennes. Le respect et la considération dont elles étaient l'objet en Amérique s'accrurent encore lorsqu'au milieu des grands événemens dont les États-Unis furent le théâtre, elles montrèrent que leur courage et leur patriotisme ne le cédaient en rien à ceux des hommes. On sait quel admirable dévoûment les femmes et les jeunes filles des états du nord ont déployé pendant les cruelles années où la plus terrible guerre que nous offrent les annales des temps modernes a mis les armes aux mains des deux parties de l'Union. On les a vues accourir sur les champs de bataille, porter des secours et des consolations aux blessés, se transformer pour eux en véritables sœurs de charité. Les instituteurs payèrent à la mort un large tribut. Dans plusieurs états, il ne revint qu'un petit nombre de ceux qui s'étaient enrôlés sous les drapeaux de l'armée du nord. Les institutrices se multiplièrent pour les rempla-

cer, et maintenant leur nombre dans les écoles des États-Unis est, comparé à celui des instituteurs, dans la proportion de 70 pour 100 (1). Les résultats de la guerre ont mis leurs talens et leur ardeur à une nouvelle épreuve. La victoire du nord sur le sud a eu pour conséquence l'affranchissement d'une population de noirs qu'on n'évalue pas à moins de 4 millions d'âmes. La religion, l'humanité et la politique faisaient un devoir de se préoccuper du sort des affranchis, repoussés par leurs maîtres et obligés de demander au travail des moyens d'existence. De nombreuses associations formées dans les états du nord songèrent à fonder des écoles pour les enfans de couleur des deux sexes. Un appel chaleureux fut fait aux riches, habitués à s'associer à tous les actes de bienfaisance, et depuis 1862 plus de 4,000 écoles pour les jeunes nègres ont été établies dans les principaux états du sud. C'est à des femmes qu'a été confié cet enseignement, et ces généreuses missionnaires de la science n'ont pas hésité à quitter leur pays et leur famille pour aller se vouer à un travail rendu plus pénible par l'opposition qu'elles ont rencontrée dans la plupart des villes où elles se sont établies. Je les ai vues à l'œuvre, et j'ai été aussi émerveillé de leur zèle intelligent que des résultats qu'elles ont obtenus. Les rapports fournis chaque année par les surintendans des écoles publiques reconnaissent unanimement que les femmes apportent dans l'exercice de leurs fonctions une intelligence, une habileté, un tact, que l'on rencontrerait difficilement chez les hommes. S'il est un reproche qui puisse leur être adressé, c'est de se livrer avec trop d'ardeur à leur laborieuse tâche, et de compromettre trop souvent leur santé par un excès de travail.

Plusieurs établissemens d'instruction supérieure destinés aux jeunes filles jouissent en Amérique d'une juste célébrité. Tels sont par exemple le *Packer collegiate institute* de Brooklyn, le *Rutger's female college* à New-York, et surtout le *Vassar college* à Poughkeepsie. Le *Packer collegiate institute* doit son existence à la libéralité de Mme Packer, dont il porte le nom et révère la mémoire. Situé dans la rue Joralemon, sur les hauteurs de Brooklyn, il réunit toutes les conditions réclamées par l'hygiène en même temps qu'il possède toutes les ressources nécessaires à un haut enseignement scientifique et littéraire. La maison a une valeur de 600,000 francs, les collections et la bibliothèque ont été acquises au prix de 50,000 francs. Il s'y dépense annuellement 228,000 francs, sur lesquels 124,000 sont employés pour les salaires des maîtres;

(1) Sur 350,000 instituteurs ou institutrices, on compte 200,000 femmes et 150,000 hommes. A Baltimore, en 1867, il y avait 500 institutrices et 50 instituteurs.

celui du principal est de 18,750 francs. Au mois d'octobre 1868, l'établissement comptait 750 jeunes filles réparties en trois divisions, le département préparatoire, le département collégial, le département académique; 156 suivaient les cours de latin, 140 apprenaient la langue française.

Lors de ma première visite, j'étais arrivé dans l'établissement, dont j'avais admiré l'élégante architecture, à l'heure où les exercices commencent. Je fus conduit par le principal, M. Crittenden, dans la chapelle, où toutes les élèves s'étaient réunies. — Cette chapelle, éclairée par de hautes fenêtres ogivales, est assez vaste pour contenir 1,200 personnes. Une galerie circulaire en occupe la partie supérieure. La vue de ces 5 ou 600 jeunes filles, d'une tenue parfaite, présentait le plus agréable spectacle. J'y remarquai un grand nombre de figures spirituelles et gracieuses. Elles ne paraissaient nullement avoir cet air de hardiesse et de sans-façon que l'on reproche parfois aux jeunes Américaines. Aussitôt que M. Crittenden eut annoncé à ses élèves le sujet de ma visite, le professeur de musique s'assit au piano, et toutes les élèves chantèrent à l'unisson deux cantiques religieux, suivis de chants patriotiques dont quelques-uns rappelaient les souvenirs de la dernière guerre. Ce fut sans doute pour faire honneur à un visiteur français que le directeur leur fit ensuite entonner en chœur *la Marseillaise*. On pouvait juger, par l'expression qu'elles y mirent, qu'elles étaient satisfaites de manifester leur sympathie pour la France. Sur ma demande, on fit exécuter aux plus avancées quelques morceaux à première vue, et je pus me convaincre que l'enseignement musical était sérieux. A un signal donné, toutes les élèves se levèrent, et, se mettant en marche au pas militaire, se rendirent, dirigées par le piano, dans leurs classes respectives.

Les classes élémentaires, que j'examinai d'abord, sont excellentes. Je parcourus successivement les cours des différens degrés. Parmi les particularités dont je fus frappé, je signalerai la prédilection que les élèves les plus avancées manifestent pour l'étude des sciences et particulièrement pour la géométrie et l'algèbre. Moins fortes en latin, préparées d'une manière insuffisante pour l'étude de la langue française, elles suivent en général avec succès les cours d'histoire, de géographie et de littérature. Dans la classe supérieure du département académique, je les trouvai occupées à lire à haute voix et à commenter quelques passages du *Paradis perdu* de Milton. Elles récitèrent avec beaucoup d'intelligence et d'expression les beaux vers du poète anglais. La maîtresse leur adressa plusieurs questions sur le texte, la valeur des expressions, le rhythme poétique et aussi, d'après le désir que j'en témoignai, sur la vie, le caractère de Milton.

sur le temps où il a vécu. Elles donnèrent sur tout cela des indications très précises. La maîtresse pria l'une d'elles d'apprécier la conduite politique de Milton. A propos de la mort de Charles Ier, elle lui demanda ce qu'elle pensait de cet événement. L'élève interrogée ne répondit pas. Une de ses camarades, plus hardie, dit que Charles Ier avait mérité la mort, parce qu'il avait violé les lois de sa patrie. Cette réponse parut satisfaire le reste de la classe. Une jeune fille cependant se leva et déclara que, pour son compte, elle désapprouvait d'une manière absolue la peine de mort, et qu'il aurait été beaucoup plus convenable de bannir Charles Ier ou de le tenir en prison que de faire tomber sa tête. La jeune fille qui s'était montrée si sévère envers le roi d'Angleterre avait dix-sept ans, l'autre dix-neuf. Il paraît que, si je n'avais pas été présent, cette discussion se serait prolongée, et que chaque élève aurait soutenu avec chaleur ses opinions. Je venais d'assister à un des exercices familiers dans les écoles d'Amérique, où dès les premières années on croit qu'il est utile de laisser la pensée s'exprimer librement, où le maître avertit, conseille et dirige, mais ne se croit pas le droit d'imposer ses idées et ses sentimens. Si cet appel à la raison individuelle, à la réflexion, au libre examen, peut contribuer à donner aux jeunes filles et aux jeunes gens une confiance exagérée en eux-mêmes, et quelquefois un ton de suffisance qui a été relevé avec assez d'aigreur par mistress Trollope, on ne peut nier qu'il ne hâte le développement intellectuel d'une manière beaucoup plus efficace que l'enseignement dogmatique, qui pendant si longtemps a donné pour *criterium* de la vérité la parole du maître.

J'ai rapporté les mêmes impressions de ma visite au *Rutger's college* de New-York. Une vaste construction en forme de château du moyen âge, avec tourelles, mâchicoulis et créneaux, appelle d'abord l'attention. L'intérieur est moins riant que celui du *Packer institute*. Les cours y sont peut-être aussi plus abstraits; l'étude des mathématiques y est poussée plus loin. Les jeunes filles, dans la quatrième année, étudient la trigonométrie, la géométrie analytique et le calcul différentiel. Le grec et le latin leur sont enseignés de manière à les rendre capables de traduire quelques auteurs faciles. Elles donnent plus de temps aux langues modernes, à l'allemand et au français. J'ai assisté à une classe d'une trentaine de jeunes filles prononçant et parlant le français d'une manière fort remarquable. Elles ont pour maîtresse Mlle de Wailly, appartenant à une famille bien connue dans notre monde universitaire, qui enseigne sa langue maternelle comme il serait à désirer qu'on enseignât dans nos lycées l'allemand et l'anglais, s'appliquant beaucoup plus à faire parler ses élèves qu'à leur faire connaître les difficultés gram-

maticales. Sous le nom de philosophie domestique, *home philosophy*, j'ai vu avec plaisir s'organiser un cours analogue à ceux que l'on commence à comprendre parmi les cours d'enseignement secondaire institués en France pour les jeunes filles. Il est encore tout récent. Le programme, qui me paraît rédigé d'après un livre de Mlle Beecher (1), est, comme les programmes de toutes les écoles, trop étendu pour que les jeunes élèves puissent l'embrasser dans toutes ses parties. Il comprend l'anatomie, la physiologie, l'hygiène, l'esthétique, la science culinaire, la floriculture et l'horticulture. Ces différens cours sont placés sous la direction d'un médecin. En somme, bien que le point de vue pratique doive y dominer, cet enseignement n'est point conçu de manière à former d'habiles ménagères et d'utiles maîtresses de maison. Si ces jeunes filles étaient chargées chacune à son tour de la direction de quelques-unes des branches de l'administration matérielle de l'établissement, comme cela se fait dans nos bonnes institutions de demoiselles, et si le cours d'économie domestique avait pour objet spécial d'apprendre tout ce qu'une femme doit savoir pour le gouvernement de son intérieur, il rendrait certainement plus de services que ces études d'anatomie, de physiologie, d'horticulture, qui ne peuvent être que fort superficielles. La durée des études au *Rutger's college* est de six années; les deux premières sont pour le département préparatoire et le département académique; les quatre autres appartiennent spécialement à l'enseignement collégial. Les élèves obtiennent après ce temps un brevet correspondant au grade de bachelier ès arts.

M. Mathieu Vassar, enrichi par le commerce, conçut la pensée de consacrer sa fortune à la création d'un grand établissement d'éducation pour les jeunes filles. Elles devaient y recevoir la même instruction que celle qui est donnée aux jeunes gens dans les meilleurs collèges des États-Unis. Pour l'accomplissement de ce projet, M. Vassar se mit en rapport avec les savans et les hommes des différens pays qui s'étaient occupés le plus activement d'élever le niveau de l'enseignement des femmes. Ce fut en 1861 qu'il mit à exécution un plan qui avait été pour lui l'objet de longues études et de sérieuses méditations. Le moment où la législature de l'état de New-York, acceptant l'offre de M. Vassar, prononça l'incorporation de ce collége de jeunes filles à l'université, est une date importante dans l'histoire de l'éducation publique aux États-Unis. Le droit des femmes à une instruction supérieure y était reconnu. Elles étaient

(1) *A Treatise on domestic Economy for the rise of young ladies at home and at school*, by miss Catherine E. Beecher; New-York 1867.

déclarées dignes de participer à toutes les études jusqu'alors réservées aux hommes; on proclamait ainsi solennellement l'égalité d'intelligence chez les deux sexes. M. Vassar accomplit l'acte généreux qui couronnait une longue et honorable carrière d'une manière simple et digne. Il choisit avec soin les vingt-huit administrateurs qui devaient composer le bureau de surveillance, *board of trustees*, du nouvel établissement, les réunit le 21 février 1861 dans une des salles publiques de la cité de Poughkeepsie, et, après leur avoir exposé avec émotion le dessein qu'il s'était proposé en créant l'œuvre qu'il confiait à leur patronage, il leur remit un coffret contenant en diverses valeurs 2,500,000 fr. C'était avec cette dotation offerte par un simple brasseur qu'allait se construire une maison dont aucun établissement d'instruction publique n'avait jamais, ni dans l'ancien monde ni dans le nouveau, égalé la magnificence. Admis à visiter dans toutes ses parties ce collége, élevé dans une petite ville des bords de l'Hudson, j'avoue que rien de tout ce que j'ai vu dans les villes des États-Unis, dont j'ai examiné les écoles de tous les degrés, n'a produit sur moi une plus vive impression. Quatre cents jeunes filles venues des diverses parties de l'Amérique y étaient réunies. Toutes les découvertes de la science moderne avaient été mises à contribution pour assurer leur bien-être matériel, et elles trouvaient accumulées autour d'elles toutes les ressources propres à leur faciliter l'étude des différentes branches des connaissances humaines.

Le collége, construit sur un plateau à quelque distance de la ville et au milieu d'une riante campagne d'où l'œil découvre un vaste horizon, s'étend sur une façade de plus de 160 mètres, dont le centre est un pavillon large de 60, et dont les deux extrémités sont coupées à angle droit par deux ailes de 55. Il a été richement pourvu de toutes les servitudes que comporte un tel établissement. Le sous-sol contient une foule de conduits savamment disposés et distribuant à tout l'édifice l'air, le gaz, l'eau froide et l'eau chaude. Le premier et le second étage, que traversent dans tous les sens de vastes corridors, sont occupés par des classes, des salles d'étude, des cabinets de chimie, de physique et d'histoire naturelle, de minéralogie et de géologie, des galeries de dessin et de peinture. Autour du corps de logis principal se groupent plusieurs bâtimens particuliers, un observatoire possédant un puissant télescope et les instrumens les plus perfectionnés pour l'étude de l'astronomie, un gymnase ou *callisthenium*, un manége. Des jardins, des parcs, des bois au milieu desquels coulent de frais ruisseaux, servent de lieux de promenade et de récréation.

Les jeunes filles sont admises dans l'établissement à l'âge de qua-

torze ans. Le cours d'étude est de quatre années. Pour être en état de suivre celui de première année, il faut pouvoir expliquer César (4 livres), Cicéron (4 discours), Virgile (6 livres), avoir étudié l'algèbre jusqu'aux équations du second degré, la rhétorique et un peu l'histoire générale. Pendant ces quatre années, l'enseignement embrasse les langues latine, grecque, française, allemande, italienne, les mathématiques, la physique, la chimie, la géologie, la botanique, la zoologie, l'anatomie, la physiologie, la rhétorique, la littérature anglaise, les littératures étrangères, la logique et l'économie politique.

Il ne faut pas s'étonner à l'aspect d'un programme aussi formidable, comprenant, comme c'est l'usage en Amérique, une véritable encyclopédie. Les élèves ne sont pas obligées d'en suivre toutes les branches. Les cours ayant lieu séparément et à des heures distinctes, elles peuvent faire un choix parmi les études et s'appliquer de préférence, sous la direction du principal et des professeurs, à celles qui leur conviennent le mieux. Si l'instruction perd en profondeur ce qu'elle offre en étendue, si même sur un grand nombre de points elle ne peut être qu'assez superficielle, ce défaut, que l'on peut signaler dans presque toutes les écoles des États-Unis, frappe assez les hommes qui veillent sur l'instruction publique pour qu'il doive tôt ou tard s'amoindrir. On comprend la nécessité d'opérer de notables retranchemens parmi les parties les moins essentielles. Du reste, nous n'avons pas le droit d'être trop sévères sur ce point à l'égard des États-Unis, si nous faisons un retour sur les programmes de notre enseignement classique, contre la surabondance desquels de nombreuses protestations se font chaque jour entendre, et que nous avons tant de peine à réduire à des proportions raisonnables.

La remarque la plus importante à laquelle donne lieu le collége Vassar, c'est que les jeunes filles ne paraissent inférieures sous aucun rapport aux jeunes gens du même âge, quel que soit le genre d'étude auquel elles s'appliquent; c'est la conclusion que j'ai dû tirer de mes inspections dans les classes. Aussi le droit des femmes à un enseignement supérieur et au partage des ressources que trouvent les jeunes gens dans les colléges et les universités gagne-t-il chaque jour du terrain aux États-Unis. Dans son rapport annuel, M. O. Haven, président de l'université de Michigan, rappelait, le 29 septembre 1868, que la législature de l'état avait décidé en 1867 que « le but élevé pour lequel l'université de Michigan a été fondée ne sera atteint que lorsque les femmes seront admises au partage de ses droits et de ses priviléges. » — « Si les jeunes gens et les jeunes filles, ajoutait le président, partagent les mêmes études dans nos écoles publiques, nos écoles supérieures et notre école nor-

male, il n'est pas juste que ces dernières ne puissent être admises à jouir des priviléges de l'université. Je ne vois aucune raison à ce qu'on les prive des avantages qu'offrent nos bibliothèques, nos musées, nos laboratoires, nos conférences et tous les autres moyens d'instruction. Si cette admission présente quelques difficultés, il faut les étudier; elles ne sont pas insurmontables. » Pendant mon séjour aux États-Unis, les jeunes filles de Crawfordsville, état d'Indiana, adressaient au directeur du collége de Wabash la demande d'être admises à en suivre les cours. Trouvant au sein de leur ville natale une institution pourvue de tout ce qui peut leur offrir les avantages d'un cours complet d'instruction, elles se croient en droit d'en profiter. A toutes les objections, à toutes les fins de non-recevoir opposées à leurs prétentions, elles ont répondu avec fermeté que déjà dans plusieurs états le principe des colléges mixtes avait depuis longtemps reçu son application, que dans l'état d'Indiana deux colléges plus importans que celui de Wabash ouvraient leurs cours sans distinction aux élèves des deux sexes. Le succès a couronné les prétentions des jeunes filles de Crawfordsville. On ne doit pas s'étonner du reste de voir triompher en Amérique la cause de l'éducation supérieure des femmes lorsque les mêmes tentatives sont faites dans presque tous les états de l'Europe, et même dans le pays du monde où l'on s'attendait le moins à les rencontrer, en Russie. Une association organisée pour atteindre le même but vient de se former en Angleterre. Malgré l'opposition qu'a rencontrée en France la généreuse pensée d'élever le niveau de l'enseignement des femmes et d'établir pour elles des cours scientifiques et littéraires, les mères de famille en ont compris l'importance. L'impulsion est donnée, et le mouvement qui s'est manifesté à Paris et dans un grand nombre de villes ne se ralentira pas.

Ce n'est pas seulement le droit à une instruction égale à celle que reçoivent les hommes qui, dans les divers états de l'Amérique, ne rencontre maintenant qu'un très petit nombre de contradicteurs. L'opinion qui tend à leur ouvrir, comme conséquence nécessaire de l'éducation supérieure, toutes les carrières dont l'accès leur avait été fermé y fait de jour en jour de grands progrès. Déjà elles ont été admises à suivre les cours de six facultés de médecine : plus de 300 docteurs du sexe féminin exercent maintenant dans les états de l'Union la médecine et la chirurgie avec un talent et un succès réels. A Philadelphie, six *doctoresses* sont inscrites, sur les registres où sont établies les taxes sur le revenu, pour une somme de bénéfices annuels variant de 10,000 à 50,000 francs; enfin j'ai eu le plaisir de voir à New-York une de ces habiles *doctoresses* à la tête d'une clientèle qui lui assure un revenu de 80,000 francs.

II.

Cette manière d'envisager l'éducation à donner aux femmes soulève naturellement un autre problème, la réunion des jeunes gens des deux sexes dans les mêmes établissemens. Cette participation des garçons et des filles à une éducation commune est aujourd'hui généralement considérée en Amérique comme présentant beaucoup plus d'avantages que d'inconvéniens. La visite que j'ai faite à Oberlin afin d'y étudier de près une question qui ne pourrait pas même être formulée pour la France, les faits dont j'y ai été témoin, me permettent d'exposer avec assez d'étendue les raisons sur lesquelles se fondent les hommes les plus honorables pour en démontrer l'excellence au point de vue américain. Le collége d'Oberlin doit sa naissance au zèle pieux du révérend John Shipherd, assisté d'un ancien missionnaire chez les Cherokees du Mississipi, M. Stewart, et d'un savant prédicateur, le révérend Charles Fenney. Ils s'associèrent pour travailler à la régénération de l'église réformée au moyen de la création d'une maison d'instruction publique. Le collége et le village où ils s'établirent reçurent d'eux le nom d'Oberlin, le vénérable pasteur français du Banc-de-la-Roche. Les commencemens furent bien modestes. Quelques chaumières, un presbytère, une salle construite en bois et réunissant 30 écoliers, tels étaient en 1833 les élémens d'un village qui compte aujourd'hui 5,000 habitans environ et d'un collége qui possède maintenant un capital de 800,000 francs, sept vastes bâtimens, 20 professeurs et 1,134 étudians des deux sexes. L'enseignement embrasse six divisions; le « département théologique » compte 11 étudians; le « collége classique, » dont les cours sont de quatre années, est fréquenté par 117 élèves, dont 9 filles; le « cours classique spécial » pour les filles, aussi de quatre années, a 190 élèves; les « divisions scientifiques, » dont les cours sont de trois années, renferment 34 étudians, la « division préparatoire » 484 jeunes gens; enfin une « division préparatoire spéciale pour les jeunes filles » a 294 élèves.

Les élèves des classes les plus avancées sont chargés de venir en aide aux écoliers moins âgés et de diriger leurs travaux. La surveillance qu'ils exercent contribue au maintien de l'ordre et de la discipline. Pendant les deux dernières années, il n'y a pas eu un seul étudiant dont la conduite ait motivé le renvoi de l'établissement. Le patriotisme des élèves pendant la guerre de sécession a été admirable. Trois jours après l'appel de 75,000 hommes fait par le président Lincoln, le village d'Oberlin avait déjà formé deux compagnies et souscrit une somme de 50,000 francs : 41 élèves des classes de phi-

losophie et de théologie s'étaient enrôlés. Ils ont pris part à un grand nombre de combats et se sont fait remarquer autant par leurs sentimens religieux que par leur courage. Un grand nombre furent tués ou blessés. Les régimens qui furent levés ailleurs comptèrent 850 anciens élèves d'Oberlin. En 1861, sur 166 élèves du collége, 100 sont entrés comme volontaires dans l'armée.

Les bâtimens appartenant au collége ont une valeur de près de 500,000 francs. Le plus grand et le plus beau est le *Ladies-hall*, contenant des chambres particulières pour loger 100 jeunes filles et une salle à manger pour 200 couverts. L'hôtel Tappan, *Tappan-hall*, construit en 1835 et en 1836 grâce aux libéralités d'Arthur Tappan, est organisé pour recevoir 100 jeunes gens internes; on y trouve aussi une salle de lecture et des classes. C'est *Tappan-hall* qui, occupant le centre du collége, devait en être le principal édifice; mais la construction a été faite à trop peu de frais, et la solidité laisse à désirer. On se préoccupe de le rebâtir pour lui permettre de répondre aux besoins actuels. La chapelle contient, indépendamment de la salle consacrée au service religieux, des salles pour les conférences théologiques et une grande salle de réception dans l'étage supérieur. Quatre bibliothèques, renfermant environ 10,000 volumes, sont mises à la disposition des élèves. L'école préparatoire, qui forme les jeunes gens non-seulement pour le collége, mais pour l'enseignement et pour les affaires, est celle qui compte le plus grand nombre d'élèves. C'est de cette section que sortent la plupart des instituteurs de l'Union. Au collége sont annexeés une école d'art et d'agriculture ainsi qu'une école normale pour les instituteurs. On réunit ces derniers pendant six semaines chaque année afin de leur donner des leçons et des conseils sur la tenue et l'enseignement des écoles. L'établissement d'Oberlin renferme encore une école d'hiver et un conservatoire de musique, dirigé par un professeur du conservatoire de Leipzig.

Depuis trente ans, 15,000 élèves sont sortis de cette intéressante institution. Ce qui la distingue tout particulièrement, c'est la réunion dans la même maison, dans les mêmes classes, dans la plupart des exercices scientifiques et littéraires, de jeunes gens et de jeunes filles de l'âge de quinze et dix-huit ans recevant le même degré d'instruction. Dans les premières années, le petit village d'Oberlin, dépourvu d'habitans, ne pouvait offrir aux élèves l'avantage de ces pensions de famille qui s'organisent d'ordinaire dans le voisinage des colléges. Le nouvel établissement dut donc adopter le système des dortoirs, et des édifices séparés reçurent les pensionnaires des deux sexes. Dans celui qui était destiné aux jeunes filles, on établit des réfectoires où les jeunes gens furent admis à prendre leurs

repas aux mêmes tables que leurs compagnes d'études. Aujourd'hui le nombre des habitations s'est accru, et beaucoup d'élèves se mettent en pension dans des familles particulières. Pourtant le collége des jeunes filles a encore 100 chambres, et 220 élèves prennent place dans les réfectoires. Il y a des familles qui ne reçoivent que des filles en pension, d'autres admettent des pensionnaires des deux sexes. Dans le collége, il y a un directeur pour les jeunes gens, une directrice pour les jeunes filles, objet d'une surveillance spéciale de la part de plusieurs dames, presque toutes veuves d'anciens professeurs. Quant à l'ordre, à la discipline, à la régularité des études, on s'en rapporte généralement au bon sens et à la sagesse des élèves. Les jeunes gens peuvent être admis dans la maison habitée par les jeunes filles à certaines heures, depuis celle du thé par exemple jusqu'à sept ou huit heures du soir. De leur côté, celles-ci peuvent assister aux lectures ou conférences faites le soir dans les salles du collége. La réunion n'a pas lieu lorsqu'il s'agit de matières religieuses. Les élèves des deux sexes peuvent faire ensemble des promenades à pied ou à cheval, pourvu qu'ils ne sortent pas des limites du village, excepté dans certains jours de fête. Dans le passage d'une salle à une autre, ils marchent ensemble par groupes, librement et sans être astreints à d'autre discipline que celle que leur impose une habitude d'ordre et de convenance qui leur est devenue naturelle.

Un pareil système d'éducation, objet de quelques objections, ne manque cependant pas en Amérique d'apologistes convaincus. Il n'offre d'ailleurs rien d'étrange aux habitans d'un pays où la plupart des écoles d'enseignement primaire, élémentaire et supérieur sont mixtes. C'est la règle à New-York. Elle a cependant de nombreuses exceptions. A Baltimore, les classes à tous les degrés sont séparées; à New-Haven et à Chicago, toutes sont mixtes. A Boston, en 1867, sur 20 écoles de grammaire, 7 étaient pour les garçons seulement, 7 pour les jeunes filles, et 6 étaient mixtes. Quelques parens voudraient ne pas envoyer leurs filles aux écoles primaires, non parce qu'elles y sont en contact avec des garçons, mais parce qu'elles s'y trouvent en rapport avec des enfans des classes inférieures; ils ne font pas de difficulté de les envoyer aux *grammar-schools*, où cet inconvénient, pensent-ils, est beaucoup moindre. D'autres au contraire estiment qu'il n'y a nul inconvénient à ce que les enfans des deux sexes se trouvent ensemble dans les écoles primaires, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de douze ou treize ans; ils y voient quelque danger lorsqu'ils ont cinq ou six ans de plus, et qu'ils entrent dans l'école élémentaire ou *grammar-school*. M. Hager, principal de l'école supérieure de West-Roxburg, près Boston, atteste que, lorsque

les enfans des deux sexes sont réunis dans les mêmes écoles, il y a beaucoup moins d'*attraction* entre eux que lorsqu'ils sont élevés dans des écoles séparées. Ils sont les uns pour les autres comme des frères et des sœurs. A New-York, les trois écoles, primaire, élémentaire et supérieure, sont souvent réunies dans le même local; mais les classes, les récréations et les entrées sont distinctes. Au premier étage par exemple, il y aura une école primaire mixte, à l'école supérieure une *grammar-school* de filles, et dans l'étage au-dessus une de garçons. Dans les écoles mixtes, les garçons sont d'un côté et les filles de l'autre. Les filles sont congédiées avant les garçons. Dans l'école secondaire de Bigelow-south-Boston, école très bien dirigée, les sexes sont réunis, et même dans les classes les pupitres sont entremêlés. Dans les classes supérieures, le nombre des filles dépasse le plus souvent celui des garçons. A Providence, où toutes les écoles sont mixtes, le nombre des filles est double de celui des garçons. A Springfield (Massachusetts), en 1868, il y avait 85 filles et 45 garçons.

Les directeurs du collége d'Oberlin allèguent, pour justifier cette réunion dans un même établissement et cette participation aux mêmes études des jeunes gens des deux sexes, une expérience de plus de trente années, pendant lesquelles ils n'ont eu aucun abus à signaler. Il résulte d'abord de cette réunion une grande économie d'argent et de forces. Tous les moyens d'instruction, tant en ce qui concerne le matériel des classes et les instrumens de travail qu'en ce qui touche le nombre des professeurs, choisis parmi les hommes les plus distingués, devraient être doublés, si les sexes étaient élevés séparément. L'organisation du collége donne donc le plus haut degré d'instruction au plus grand nombre d'élèves avec le moins de dépense possible. Ce système est aussi tout à fait à l'avantage des familles. Le plus souvent les frères et les sœurs viennent à Oberlin suivre ensemble les cours, ce qui pour les uns et les autres produit les meilleurs effets. Chacun d'eux se trouve heureux de la présence de l'autre. La sœur a dans son frère un soutien naturel. C'est le désir de rapprocher ainsi les membres d'une même famille qui devient dans beaucoup de localités l'occasion de l'établissement d'une école supérieure de filles dans le voisinage d'un collége de garçons. L'un et l'autre gagnent à ce rapprochement. Seulement il faut beaucoup plus de surveillance lorsqu'ils étudient dans des établissemens séparés que lorsqu'ils sont réunis dans le même. Autre considération importante : il s'établit entre les élèves des deux sexes s'appliquant aux mêmes études une émulation et une ardeur de bien faire qui manquent dans les colléges où les sexes sont séparés, ou qu'on ne peut entretenir qu'au moyen d'honneurs et de récompenses qui ne

produisent leur effet que sur un nombre très restreint d'étudians. Cette émulation, cet amour désintéressé du travail, résultat de l'influence mutuelle qu'exercent l'un sur l'autre les deux sexes réunis en société, ont pour le reste de la vie d'heureuses conséquences. Habitués à aimer le devoir pour lui-même et non pour les distinctions qu'il peut procurer, ils portent dans le monde les qualités auxquelles ils ont dû leurs succès classiques.

Cette éducation en commun a encore des avantages plus dignes de considération. Les élèves n'auront pas, après avoir terminé leurs études, à employer beaucoup de temps pour acquérir cette tenue, ce ton de politesse et d'urbanité que tout jeune homme bien élevé doit apporter dans le monde. Ces qualités sociales, ces manières distinguées, cette égalité d'humeur, sont devenues son partage, il les a acquises sans effort. Les deux sexes, accoutumés à se trouver sans cesse en rapport, échappent à ces malaises vagues, à ces mélancolies sans objet que l'on peut observer surtout dans les maisons où une défiance exagérée les tient scrupuleusement éloignés l'un de l'autre. Le principal actuel du collége d'Oberlin, le révérend James Fairchild, m'exposait avec beaucoup de force combien la réunion des jeunes gens et des jeunes filles dans son établissement est favorable au maintien de l'ordre et de la discipline. Garçons et filles se tiennent mutuellement en respect. Ils se plient sans peine aux règles de la maison. Si quelques infractions à l'ordre se remarquent, parmi les nouveau-venus particulièrement, on peut dire qu'il n'y a pas de ville dans l'état dont les rues soient nuit et jour aussi calmes et aussi tranquilles que celles d'Oberlin. Sur les deux ou trois cents jeunes filles qui suivent les cours supérieurs, il n'a été prononcé en moyenne qu'une exclusion tous les cinq ans. Les infractions aux lois de propriété, ordinairement assez communes entre écoliers, cessent d'exister dès que l'élément féminin fait partie de la communauté. M. Fairchild ajoutait à ces remarques des détails qui trouveraient plus d'un incrédule parmi nos étudians français. La défense de fumer, partout prescrite et partout violée, est scrupuleusement observée à Oberlin, grâce à la présence des jeunes filles, envers lesquelles aucun élève ne voudrait manquer d'égards.

Voici quelques-unes des objections que soulève le système d'éducation suivi au collége d'Oberlin et les réponses qui leur sont faites. Est-on bien sûr que l'intelligence des jeunes filles soit à la hauteur de l'enseignement si varié et si étendu auquel elles participent? Je ne peux mieux faire que d'invoquer encore ici l'expérience de M. Fairchild. « J'ai enseigné, me disait-il, pendant les huit premières années de mon séjour au collége d'Oberlin, le grec, le latin et l'hébreu; j'ai, la neuvième année, enseigné les mathématiques pures

et appliquées, et enfin, durant les trois dernières années, les sciences morales et philosophiques. Pour ces différentes branches d'études, j'ai eu dans mes classes des jeunes filles aussi bien que des jeunes gens, et je n'ai remarqué entre les uns et les autres aucune différence. Les deux sexes ont une part égale parmi les forts élèves et parmi les faibles. Je ne veux pas affirmer par là qu'il n'existe aucune différence normale entre l'intelligence des femmes et celle des hommes : je crois que la nature leur a donné des tendances ou des aptitudes différentes; je veux dire seulement que toutes les fois que les uns et les autres ont appliqué leur esprit aux études du même ordre, ils l'ont fait avec un succès égal. Les uns et les autres ont la même aptitude pour comprendre et pour exprimer le vrai. Dernièrement, à l'université du Michigan, j'assistais à une leçon de grec. On expliquait Thucydide. C'était la fille du professeur de grec qui tenait la classe, et, je puis le dire, avec une supériorité dont j'aurais été étonné, si je n'avais eu souvent à constater le même fait dans d'autres établissemens. » — A ceux qui craindraient pour les jeunes filles, en raison de la faiblesse de leur constitution, les résultats du travail sérieux qu'exigent des études supérieures, on fera observer que les cas de maladie ou de mortalité pour les élèves du sexe féminin ne sont pas plus communs que pour les jeunes gens. Parmi les élèves gradués des deux sexes depuis trente-quatre ans, il y a eu pour les hommes 1 mort sur 9 1/2, pour les femmes 1 sur 12.

Poursuivons la série des objections. Les deux sexes n'ayant point à remplir dans le monde les mêmes fonctions, n'est-il pas nécessaire de leur donner une éducation différente et de faire suivre à chacun d'eux le genre d'études plus particulièrement conforme à sa destinée future? Oui sans doute, si les colléges avaient pour but de donner une éducation professionnelle et de préparer pour telle ou telle carrière spéciale; mais l'enseignement littéraire et scientifique embrasse des études générales, préparant les élèves à toutes les professions que l'avenir leur réserve. Il ne contient aucun élément qui ne soit de nature à orner l'esprit, à élever l'intelligence, à former le cœur. De cette éducation commune, les élèves de chaque sexe sauront bien tirer les conséquences qui leur conviendront et approprier à leur usage les connaissances qu'ils auront acquises. Assis à la même table et partageant la même nourriture, les jeunes gens et les jeunes filles conservent néanmoins leur constitution propre, soumise à des lois différentes. La nourriture de l'esprit est comme celle du corps : elle produit sur les deux sexes des effets différens, chacun d'eux en profite à sa manière et selon ses besoins. On aura beau rendre entre les deux sexes l'éducation parfaitement identique, jamais elle ne fera d'une femme un homme ni d'un homme une femme.

Autre danger : ne doit-on pas craindre de voir s'altérer, dans une réunion où chaque sexe devra nécessairement exercer sur l'autre une grande influence, le caractère distinctif de chacun d'eux? Ne verra-t-on pas les jeunes filles prendre la rudesse de manières, le laisser-aller et le sans-gêne des garçons, ou ceux-ci devenir mous, efféminés et frivoles? L'expérience prouve le contraire. D'un côté, la présence des jeunes filles n'inspire aux jeunes gens que des sentimens généreux, un esprit chevaleresque. Quant aux jeunes filles, la délicatesse, la grâce, l'élégance, qui leur sont naturelles, se perdraient bien plutôt loin de la présence de ceux dont la vue contribue le plus souvent à développer les meilleures tendances de leur nature. C'est dans l'isolement et dans des conditions exceptionnelles que se forment les viragos et les amazones; c'est dans la vie commune que naissent et se manifestent les qualités sociales.

Toutes ces considérations s'effacent devant la plus grave de toutes, devant celle des mœurs. Comment se figurer qu'il n'y ait pas plus d'un danger à redouter pour les jeunes filles dans ces rapports journaliers avec les jeunes gens dont elles partagent les études? Réunis dans les mêmes classes, souvent sous le même toit, comment les uns et les autres pourraient-ils échapper à ces attractions puissantes qui dans les jeunes âmes servent de point de départ à la plus irrésistible des passions humaines? Ici encore le fait pratique répond hardiment à la théorie : « Vous avez tort! » Ces attractions sont bien plus impérieuses lorsque les jeunes gens et les jeunes filles vivent chacun dans un monde à part, et ne connaissent que ce que leur apprennent les uns sur les autres les rêves de leur imagination. Accoutumés à se voir de près depuis l'enfance, à vivre côte à côte, comme les enfans dans la maison paternelle, ils ne s'abandonnent point à ces sentimens romanesques, bien plus prompts à éclore chez ceux qui n'ont pas sous les yeux le spectacle de la vie réelle. Ils sont maintenus dans les limites de la convenance et du respect, et ce qu'ils pratiquent avant tout, c'est la confraternité qui naît de communes habitudes studieuses. Est-ce à dire que les directeurs, les directrices, les professeurs, se croient autorisés à s'endormir dans une fausse sécurité et à négliger toutes les précautions qu'exige la prudence? Non sans doute; mais il y a un juste milieu entre une indifférence aveugle et une surveillance tracassière et soupçonneuse, de même qu'il y a un juste milieu à prendre entre la liberté sans contrainte et la séquestration absolue. L'exemple de quelques établissemens peut servir à résoudre une question si controversée. Il existait depuis bien des années dans l'est des États-Unis des maisons d'éducation ouvertes aux jeunes gens des deux sexes; mais on avait eu soin de les tenir entièrement séparés. On s'est aperçu que cette

séparation offrait de nombreux inconvéniens. Les murs ont été abattus, les élèves réunis, et les inconvéniens ont disparu.

J'ai réservé pour la fin l'objection la plus forte que l'on ait coutume de faire contre l'éducation mixte, — le danger de voir des promesses de fiançailles s'échanger entre élèves à un âge où ils semblent bien peu mûrs pour disposer de toute leur vie; cette éventualité n'effraie nullement, à ce qu'il paraît, les parens. Les élèves ont vécu ensemble pendant plusieurs années et trouvé mille occasions de s'apprécier mutuellement, de connaître les qualités et les défauts de leurs jeunes camarades. Il est assez naturel que, se rencontrant plus tard dans le monde, ceux qui ont éprouvé l'un pour l'autre quelque sympathie s'en souviennent, et se recherchent pour unir leur destinée. La question est de savoir si ce sont là des conditions peu favorables pour assurer des unions heureuses et bien assorties. Quand on sait dans quelle faible proportion les parens américains interviennent dans le mariage de leurs enfans, laissés entièrement libres de leur choix, on conçoit qu'ils ne se préoccupent pas outre mesure d'une situation qu'ils savent être partout ailleurs absolument la même que dans le village d'Oberlin. Enfin, disent les directeurs des grandes institutions mixtes, tout compte fait, les unions entre les jeunes gens et les jeunes filles qui se sont connus dans ces écoles ne sont pas plus nombreuses que celles qui ont lieu entre des jeunes gens élevés loin les uns des autres.

On comprendra parfaitement au reste comment le contact journalier des jeunes gens et des jeunes filles, non-seulement à l'école, mais encore dans le monde, n'offre aucun danger en un pays où ces relations sont placées sous la sauvegarde des mœurs publiques et des lois. Partout où domine le principe d'autorité, le sentiment dont s'inspirent les législateurs est la défiance. De là ce luxe de précautions contre des abus considérés comme inévitables, de là cette surveillance minutieuse à laquelle sont asservis tous les actes de la vie. Chez les peuples libres, le point de départ de toutes les institutions est le sentiment contraire : le mal ne s'y suppose pas; on ne cherche pas à en garantir la société par des mesures préventives : on se contente de le punir lorsqu'il se produit. C'est en vertu de ces principes que les jeunes filles d'Amérique jouissent de bonne heure de la plus grande liberté. On n'attriste pas leurs âmes en y versant la défiance et la crainte, en les habituant à considérer les jeunes gens comme des ennemis toujours disposés à abuser de leur faiblesse; on ne les force point à composer leur visage, à refouler dans leur cœur les sentimens les plus innocens. Elles grandissent au sein d'une sécurité complète, et lorsque les progrès de l'âge et de la raison leur ont fait comprendre la nécessité

de la circonspection et de la pudeur, elles se sentent assez fortes pour se défendre elles-mêmes, s'il en est besoin. On a compté sur leur sagesse; elles savent qu'elles doivent prévoir les conséquences de leurs démarches, de leurs paroles, de leurs actes, et que la responsabilité en pèse tout entière sur elles. Elles n'ignorent pas surtout, et c'est là le point important, que la société les entoure de sa protection, que toute atteinte à leur dignité ou à leur honneur sera rigoureusement punie. L'opinion publique ne prend pas parti pour le séducteur contre la jeune fille égarée, et la loi en ce cas frappe avec raison l'homme, le vrai coupable. C'est sur cet accord de l'opinion publique et de la loi que se fonde la sécurité des familles.

On conçoit que, pour apprécier un système si opposé à nos idées et à nos habitudes, il est nécessaire de tenir compte des différences caractéristiques qui existent entre notre état social et celui de l'Amérique. Nos lois, nos mœurs, nos préjugés, résultat de nos misérables traditions de galanterie, font considérer comme dangereuse la liberté avec laquelle sont élevées les jeunes filles, non-seulement en Amérique et en Angleterre, mais encore en Allemagne et en Suisse. Pour les nôtres, l'idéal de l'éducation a presque toujours été celle du couvent, d'où elles ne sortaient que pour se marier et remplir des devoirs auxquels elles étaient bien peu préparées. Une réclusion absolue et une indépendance sans limites sont deux excès qu'il faut éviter : les mères de famille qui comprennent aujourd'hui le besoin de donner à leurs filles une instruction plus large et plus étendue savent concilier la liberté et la surveillance.

III.

L'importance légitime attachée par les États-Unis à l'éducation des femmes, leur participation aux études longtemps considérées comme devant être le partage exclusif des hommes, les préparent merveilleusement à ce rôle d'institutrices qui, dans la société américaine, paraît devoir être une de leurs plus précieuses prérogatives. C'est à ce titre qu'elles ont pu concourir de la manière la plus efficace à une œuvre éminemment civilisatrice, je veux dire la fondation dans les états du sud de nombreuses écoles destinées aux enfans des nègres affranchis. Rien ne fait plus d'honneur à l'Union que le zèle avec lequel le gouvernement et les associations privées se sont occupés, au moment le plus terrible de la guerre de sécession, d'assurer aux nègres du sud des moyens d'existence, et de créer des écoles pour eux et pour leurs enfans. On n'ignore pas que le nord, tout en se montrant opposé à l'esclavage, n'avait pas plus que le sud abjuré le préjugé qui considère les fils de l'Afrique comme appartenant à une race inférieure. Une invincible répugnance avait toujours

assigné à ceux-ci une place à part dans la société; même sur la terre de l'égalité se maintenait entre eux et les privilégiés de la race blanche une injurieuse distinction. Cependant des écoles pour les enfans de couleur n'avaient pas laissé de s'établir, et, tout en les considérant comme incapables de jouir des droits civils et politiques, l'état s'était cru obligé de leur assurer les bienfaits de l'éducation. Quelques-uns des fonctionnaires préposés à l'enseignement public avaient porté un véritable intérêt à ces déshérités et reconnu que ni l'aptitude ni l'intelligence ne leur faisaient défaut. Quelques bons esprits commençaient à soupçonner que c'est à la fatale influence de l'esclavage bien plus qu'à la nature qu'il est juste d'attribuer leur infériorité morale, universellement admise. Toutefois la plus grande partie de la nation n'éprouvait pas pour eux, il faut bien le dire, les mêmes sympathies. Les événemens extraordinaires qui ont amené contre toute prévision l'émancipation des esclaves du sud et les ont ensuite appelés à tous les droits politiques ont eu pour première conséquence la création dans chaque ville d'un bureau des *affranchis*, et ces bureaux, organisés avec la promptitude et l'entrain merveilleux qui président en Amérique à toutes les entreprises d'un grand intérêt national, ont immédiatement porté leurs soins sur l'établissement d'écoles de garçons et de filles pour les enfans de couleur.

Le 1er janvier 1863, jour mémorable dans les annales de l'Union, le président Lincoln proclama l'émancipation des esclaves dans tous les districts du pays révolté contre le gouvernement des États-Unis. Le 22 du même mois, une loi établissant un comité d'émancipation fut portée à la chambre des représentans. Avant que l'attention du congrès eût été appelée sur ce point, un grand nombre d'associations privées s'étaient formées dans les divers états pour venir au secours des affranchis. Des multitudes d'hommes, de femmes et d'enfans fuyant l'esclavage s'étaient mises à la suite des soldats du nord, imploraient leur secours et leur offraient leurs services. M. Pierce, du Massachusetts, courait à Washington et plaidait avec éloquence la cause des réfugiés, demandant qu'on leur assurât du travail et qu'on les préparât à la liberté par l'éducation. Des milliers de voix répétèrent cette ardente invitation à la générosité publique. Tandis que tous les jeunes gens étaient enrôlés sous les drapeaux, des femmes courageuses coururent aux armées et apportèrent à leurs maris, à leurs frères, à leurs fils, le concours de leur dévoûment. Elles établirent et dirigèrent sur le théâtre de la lutte des hôpitaux et des ambulances, et n'oublièrent pas les pauvres esclaves dont la guerre brisait les fers, mais auxquels il fallait assurer des moyens d'existence. Ce fut encore les femmes qui répondirent avec le plus d'empressement à l'appel qui fut fait au zèle des maîtres, et vinrent diriger les écoles fondées pour les enfans de couleur dans les diffé-

rentes villes où l'armée victorieuse rétablissait le pavillon étoilé. On ne saurait se faire une idée de l'énergie avec laquelle les citoyens de l'Union concoururent à cette œuvre. Dès l'année 1862, des réunions publiques furent tenues à New-York, à Boston, à Philadelphie, et aussitôt se formèrent, sous la double influence de l'humanité et de la religion, l'association pour secourir les affranchis, l'association des missionnaires à New-York, le comité d'éducation à Boston, des sociétés d'éducation à Philadelphie, à Cincinnati, à Chicago. Des feuilles spéciales s'établirent pour rendre compte des résultats obtenus par chacune des sociétés, pour faire connaître le montant des dons volontaires recueillis, publier les lettres et les informations envoyées de tous les lieux où les protecteurs des noirs exerçaient leur action. Dès la seconde année, 1,500 écoles avaient pu être ouvertes aux hommes de couleur. A mesure que l'armée du nord prenait possession de quelque ville nouvelle, une phalange dévouée d'instituteurs et d'institutrices y entrait à sa suite. En incorporant parmi leurs soldats les nègres fugitifs, les généraux formaient pour eux des écoles régimentaires. Les chapelains les initiaient aux vérités de la religion, aux principes de la morale, et leur apprenaient en même temps à lire et à écrire. Sherman en Georgie, Banks dans la Louisiane, Howard dans le Tennessee, déployèrent, pour accomplir ce devoir d'humanité, la même énergie qu'ils appliquaient aux soins de la guerre. On était loin du temps où une loi du sud défendait, sous peine de mort, d'enseigner la lecture et l'écriture aux esclaves. Il faut le dire à l'honneur de la race déshéritée, aucun spectacle ne pourrait être plus touchant que celui qu'offraient alors ces malheureux, vieillards, hommes, femmes et enfans, aussi empressés de courir aux écoles où l'instruction allait régénérer leurs âmes qu'aux maisons hospitalières ouvertes pour abriter leurs corps. L'homme affamé ne se jette pas avec plus d'avidité sur les mets qu'on lui présente que ces pauvres fugitifs sur ce pain du savoir qu'un instinct très vif leur faisait considérer comme la première condition de leur régénération. Les instituteurs et les institutrices furent à la hauteur de cette grande tâche. Les offrandes d'argent, les envois de denrées, de vêtemens, arrivaient de toutes parts. Le bienfaisant Peabody consacrait 5 millions à la création des écoles. Une seule association, *le Missionnaire américain*, recevait plus de 45,000 francs par mois, somme encore bien insuffisante sans doute pour secourir efficacement tant de souffrances physiques et morales. Le congrès donnait 45 millions au bureau des affranchis, dont la présidence avait été confiée par Lincoln au général Howard, qui venait de perdre une jambe dans l'un des derniers combats. Tout ce qu'accomplit ce bureau depuis le jour où il fut installé est inimaginable. Les malheu-

reux dont on voulait faire des hommes et des citoyens réclamaient des secours de tout genre. Il fallait établir pour eux autant d'hôpitaux que d'écoles : de 1861 à 1866, près de 400,000 affranchis avaient rempli les 48 hospices créés pour eux, et dans lesquels 20,000 succombèrent à la misère, aux fatigues et aux blessures reçues en combattant pour la cause qui leur assurait la liberté. A la fin de la guerre, 40,000 affranchis avaient suivi les écoles régimentaires, et savaient lire et écrire.

Quel que fût le dévoûment des hommes et des femmes occupés de l'éducation des affranchis, le nombre des écoles, qui allait toujours croissant, — on en comptait 4,000 au commencement de 1868, — requérait plus de maîtres que le nord et l'ouest ne pouvaient en fournir. Les généraux et les surintendans y pourvurent en créant des écoles normales pour les noirs et en confiant à ceux-ci, aussitôt qu'ils avaient reçu les premières notions d'écriture, de lecture et de calcul, le soin de communiquer aux autres ce qu'ils avaient appris. Les noirs alors devinrent professeurs. En 1868, ils entretenaient 1,200 écoles. Un seul fait suffit à démontrer l'importance attachée par eux à l'éducation : en 1863, la Louisiane, grâce aux taxes fournies par les habitans, avait déjà un assez grand nombre d'écoles pour y donner l'instruction à 50,000 affranchis. De pressantes nécessités ayant fait supprimer la taxe, les noirs ne perdirent pas courage. Déjà ils payaient, comme tous les autres habitans, une part de la taxe levée pour l'instruction publique et employée tout entière à soutenir des écoles destinées aux blancs et d'où les nègres étaient exclus. Ils offrirent de fournir une contribution spéciale pour l'éducation de leurs enfans sans être déchargés néanmoins de l'impôt commun. — En quelques années, la race émancipée s'éleva presque au niveau de la race civilisatrice. Écoles pour les enfans, écoles d'adultes, écoles normales, industrielles, écoles professionnelles pour les filles, caisses d'épargne, sociétés de tempérance, avaient surgi comme par enchantement; 300,000 noirs, hommes, femmes et enfans, participaient aux bienfaits de l'éducation. Enfin un journal hebdomadaire, *le Républicain*, entièrement rédigé par des hommes de couleur, était en 1867 fondé à Raleigh, capitale de la Caroline du nord. Certes il mérite la reconnaissance et l'admiration, ce peuple américain, qui, dans son ardeur généreuse, après avoir affranchi 4 millions d'esclaves, a prodigué son or pour faire jouir ces nouveaux frères de tous les avantages que procure l'instruction; mais il n'est que juste aussi de constater l'intelligence qui a fait comprendre à tout un peuple d'esclaves qu'il ne pourrait prétendre à marcher de pair avec ses anciens maîtres qu'en s'instruisant comme eux, c'est-à-dire en faisant disparaître le signe le plus caractéristique de l'inégalité qui les

séparait. Jamais on n'a mieux vu que les nègres et les blancs sont enfans d'un même Dieu, que la nature n'a établi entre les uns et les autres aucune différence essentielle, que les facultés d'un nègre se développent et s'agrandissent aussitôt qu'on fait pénétrer le divin rayon du savoir au fond de cette âme systématiquement emprisonnée par une politique cruelle dans les limbes de l'ignorance.

J'étais heureux de pouvoir en recueillir les preuves, et je m'empressai, en arrivant à Washington, d'aller voir l'illustre organisateur du bureau d'affranchissement, le général Howard, et son digne collaborateur, M. Eliot. C'est à Washington que se sont, dès l'année 1861, établies les premières écoles pour les enfans affranchis. Il en existe de tous les degrés, et même le général fait construire de vastes édifices où il fonde pour eux un collége et une université. J'étais tout plein des souvenirs que j'avais recueillis dans les plus florissantes écoles de l'est, et il m'était facile de juger par moi-même des différences qui pourraient exister entre les aptitudes intellectuelles des enfans des deux races. Je n'en ai trouvé aucune; tous les instituteurs et toutes les institutrices que j'ai pu consulter sur ce point sont du même avis. Un homme dont le nom s'est attaché de la manière la plus honorable à l'œuvre d'émancipation accomplie par le bureau des affranchis, M. Z. W. Alvord, surintendant des écoles des états du sud, établit ce fait de la manière la plus évidente dans les rapports annuels adressés par lui au major-général Howard. Dans une de ces écoles, qui réunit 400 élèves des deux sexes, j'ai suivi les exercices depuis la classe des enfans de cinq et six ans jusqu'à l'école supérieure, où les élèves étudient les sciences, l'histoire et la littérature. L'emploi des mêmes méthodes a produit partout des résultats aussi satisfaisans. Les jeunes négresses surtout semblaient comprendre à demi-mot les explications données par le maître; quelques-unes s'exprimaient avec une facilité étonnante. Les opérations d'arithmétique et d'algèbre se faisaient avec une exactitude et une précision remarquables. L'institutrice fit lire les compositions du jour. Une jeune fille de quatorze ans récita la sienne. Elle avait pour objet la signification symbolique des fleurs. Une autre lut un récit assez plaisant, celui d'une de ces petites parties de campagne dans lesquelles les voisins et les parens se réunissent pour un *pique-nique*, et l'on peut dire qu'il n'y a pas un pensionnat de France où les jeunes filles mettent dans leur manière de lire autant d'expression et de charme. On néglige chez nous de leur donner ce talent, objet d'une scrupuleuse attention dans les écoles des États-Unis. Une surprise plus grande encore était réservée aux personnes qui assistaient avec moi à la classe. Un jeune garçon de seize à dix-sept ans fut appelé au bureau du professeur pour

lire sa composition. Il la lut avec un talent réel. Lorsqu'il eut fini, un de ses camarades se leva, et assura que John avait dit la veille des vers de sa composition bien supérieurs à ce morceau, et qu'on ferait bien de les lui faire répéter. John s'y refusa d'abord; mais, sur ma demande, il se rendit au désir de ses camarades. On l'écouta dans un religieux silence. Ce petit poème de cent cinquante vers environ était sa propre histoire. Son père, sa mère et sa sœur avaient avant la guerre vécu dans une case appartenant à un riche planteur de la Virginie. Un jour, sa sœur est enlevée pour être vendue à un maître qui l'emmène dans l'ouest; sa vieille mère meurt de chagrin; son père avait maudit la cruauté qui l'avait séparé de sa fille, on l'avait maltraité; lui-même, pauvre enfant de dix ans, avait été, parce qu'il pleurait quand on entraînait sa sœur, frappé du bâton. Tout à coup un cri s'était fait entendre dans le pays des esclaves, un cri, la liberté! « J'étais libre, poursuivait le jeune poète, libre de marcher devant moi, libre de regarder la lumière du soleil, libre de gagner par mon travail le pain de chaque jour, libre de devenir aussi instruit que mes maîtres, libre de lire dans le livre de Dieu! » Et il continua ainsi jusqu'à ce que, les larmes le gagnant, il fut obligé de suspendre un récit qui nous avait remués jusqu'au fond de l'âme. Toute la classe était émue, et je ne pourrais rendre l'aspect que présentaient trente jeunes filles versant des larmes d'attendrissement et d'admiration pour leur compagnon d'étude.

Ce qu'il m'a été permis de constater au collége d'Oberlin a confirmé entièrement l'opinion qu'avait fait naître en moi ma visite aux écoles du sud. Dans ce remarquable établissement, on a reçu un grand nombre d'étudians de couleur. Ils suivent pour la plupart les cours qui donnent l'instruction professionnelle. Ceux qui continuent leurs études le font avec un plein succès. J'ai trouvé 14 jeunes filles de couleur dans la classe la plus avancée; elles ne paraissaient en rien inférieures à leurs compagnes de race blanche. En 1868, le grade A-B, celui de bachelier ès arts, avait été obtenu par 15 jeunes gens et 10 filles. Le principal, dans un discours adressé aux étudians, leur faisait savoir que les élèves noirs n'avaient dans l'établissement aucun égal en ce qui touche le goût littéraire et l'habileté philologique. L'opinion des professeurs d'Oberlin est qu'il n'y a aucune différence, en fait d'intelligence, entre les enfans des deux races. Dans une classe mixte de grec où se trouvaient 27 élèves et qui était dirigée par une demoiselle de vingt-cinq ans, fille d'un des professeurs de la maison, une jeune fille de couleur traduisit avec beaucoup d'exactitude un chapitre du premier livre de Thucydide. La race nègre forme à peu près le cinquième de la population d'Oberlin; cette petite ville est peut-être un des points de l'Union où

les préventions dont elle a été longtemps l'objet ont laissé le moins de traces. Un des professeurs m'assura que les hommes de couleur sont les citoyens les plus paisibles, les plus réguliers, les plus studieux du pays. Pour toutes les relations sociales et les besoins des affaires, ils sont aujourd'hui confondus avec les blancs sans que jamais les uns et les autres aient à s'en plaindre. On ne trouve pas plus d'inconvénient à s'asseoir auprès d'un homme de couleur dans le conseil municipal ou le comité d'éducation que dans un omnibus ou à la table d'un restaurant. Quelques-uns d'entre eux, sortis d'hier de l'esclavage, font les plus grands efforts pour corriger les défauts inhérens à leur condition première. A tout prendre, ajoutait le professeur, si on nous proposait d'échanger ces nouveau-venus contre un nombre égal d'étrangers, nous n'hésiterions pas à repousser une pareille proposition; nous y perdrions à coup sûr.

De pareils sentimens ne sont pas encore universellement partagés par les habitans des États-Unis; mais chaque jour affaiblit les répugnances qui établissaient entre eux et les hommes de couleur une barrière infranchissable (1). Déjà ils les préfèrent aux immigrans irlandais, devenus le fléau des grandes villes. Ceux qui appartiennent aux familles inférieures, et qui sont employés comme domestiques, sont regardés comme les meilleurs serviteurs. Dans les ateliers, on se loue de leur probité et de leur zèle; ceux que les circonstances favorisent et qui peuvent avoir à diriger des exploitations agricoles ou des établissemens industriels s'en acquittent souvent avec beaucoup de talent et d'intelligence. Un ancien esclave nommé Montgomery exploite en ce moment près de Wicksbourg, dans le Mississipi, une plantation appartenant à Joseph Davis, le frère du célèbre rebelle du sud. Comprenant que l'association seule lui pouvait fournir les moyens de lutter avec avantage contre les blancs, il a appelé auprès de lui une centaine de nègres et appliqué à l'exploitation de sa ferme le système coopératif. Un conseil élu par les sociétaires administre la plantation, une caisse de secours a été créée pour les malades et les vieillards, et l'établissement d'un fonds de roulement permettra de donner plus d'importance et plus d'étendue à l'entreprise. La médecine et le droit comptent aussi parmi les nouveaux affranchis des hommes distingués. Le bien produit par les écoles est immense. Il s'en fonde chaque jour de nouvelles, et les propriétaires du sud, qui en ont vu l'établissement avec colère et qui leur ont opposé la plus vive résistance, commencent à en apprécier les services.

(1) Tout récemment le maire de New-York, adressant un message au conseil municipal, demandait formellement que les enfans de couleur fussent admis dans les écoles publiques. Le professeur Washon, homme de couleur, a été appelé par lui à faire partie du comité d'éducation (*board of trustees*).

Ils comprennent qu'au lieu d'une population d'esclaves ignorante, grossière, toujours ennemie, ils ont tout à gagner en demandant à des hommes élevés par l'instruction au rang de citoyens un concours qu'ils n'avaient pu jusqu'à présent obtenir que d'une manière incomplète et par l'emploi de moyens violens contraires à l'humanité, à la justice et à la religion.

Ainsi s'opère aux États-Unis un double mouvement qui élève et fortifie la femme dans la famille et affranchit l'esclave dans la société. On a compris qu'il ne suffit pas de reconnaître et de proclamer l'égalité des droits, l'abolition des priviléges, l'admissibilité de tous à toutes les professions, qu'il faut surtout que de pareils bienfaits ne soient pas dangereux ou stériles pour ceux qui les reçoivent, qu'il est nécessaire d'éclairer les intelligences avant de les émanciper et d'armer de résolution et de courage ceux qu'on appelle à supporter le poids des responsabilités de la vie. C'est par une large et complète éducation que les États-Unis ont rendu les femmes capables d'exercer la haute influence qu'elles ont acquise; c'est par les mêmes moyens qu'ils préparent les affranchis à prendre place parmi les citoyens d'un pays libre.

Si de pressantes nécessités ont à ces deux points de vue hâté les progrès de la raison publique, les résultats obtenus sont de nature à faire apprécier l'efficacité et la puissance de la cause qui les a produits. L'instruction supérieure donnée aux femmes ne doit pas seulement les délivrer de cette tendance à la frivolité et à la vanité qu'on a constatée et peut-être exagérée chez les personnes de leur sexe; le riche développement de leurs facultés intellectuelles leur a donné le droit d'intervenir dans le gouvernement de leurs familles, dans l'éducation de leurs fils et de leurs filles, et même, d'une manière moins directe, dans la conduite générale d'une société où les hommes sont initiés par elles à ces habitudes de douceur, d'urbanité et de politesse qu'il est difficile de contracter au milieu des spéculations industrielles et dans les luttes journalières des intérêts matériels. D'un autre côté, les écoles où les affranchis reçoivent une éducation scientifique et littéraire ont déjà opéré chez eux une transformation qui deviendra de plus en plus sensible. Qu'il nous soit permis en terminant d'offrir l'exemple donné par les États-Unis comme un motif d'encouragement pour cette phalange d'esprits généreux qui considèrent la diffusion de plus en plus générale des lumières comme la condition essentielle du progrès politique et social.

C. Hippeau.

L'ART CONTEMPORAIN

LES SCULPTURES DE M. CARPEAUX.

Il s'est fait beaucoup de bruit depuis quelque temps autour du nom de M. Carpeaux. Il a été porté aux nues et honni. D'un côté les amateurs du beau classique, de l'autre les ennemis de la tradition académique, ont combattu à propos de lui comme jadis les Grecs et les habitans d'Ilion sur le corps de Patrocle. On ne sait encore qui l'emportera. Une main demeurée inconnue s'est attaquée à la pierre de son dernier groupe, et dans la tache qui s'étalait aux regards quelques-uns auraient bien voulu voir la vengeance d'un dieu irrité, car nos dieux d'aujourd'hui se vengent des offenses des mortels comme ceux d'Athènes ou de Phrygie.

Essayons d'examiner les travaux de l'artiste, d'en démêler les qualités et les défauts. Nous en dirons ce que nous pensons, non pas sans passion, — qui peut se flatter d'en être exempt, et que gagnerait le lecteur à ce qu'il en fût ainsi? — mais sans parti-pris et sans ambages. Ce n'est certes point un homme ordinaire que M. Carpeaux, et nous ne croyons pas que son œuvre, assez considérable déjà, puisse être traitée autrement qu'avec déférence, en raison de l'effort qu'elle a exigé. Des erreurs même, résultat d'une volonté consciencieuse et sincère, ne sont pas indignes de respect. Les premiers travaux de lui auxquels on puisse remonter, bien qu'il fût déjà en possession de quelque estime parmi ses condisciples, ne témoignaient guère de ce qu'il devait se montrer plus tard, lorsque, débarrassé de toute entrave, il marcherait d'un pas hardi sur la

route qu'il tient à cœur de se frayer lui-même. On peut voir à l'École des Beaux-Arts le morceau de concours pour le prix de Rome qui détermina le jury de 1854 à l'envoyer en Italie. Le sujet du programme était un groupe d'Hector et d'Astyanax. Hector tient son fils entre ses bras et le soulève aux yeux de la foule. Sur ce thème homérique, qui n'était qu'à moitié dans ses aptitudes, M. Carpeaux ne s'est pas distingué, il n'a point donné la mesure de son talent. Bien pénétrant serait celui qui eût prédit sur cette pièce quelques-uns de ses succès futurs. Le défenseur de la ville du vieux Priam n'est qu'une figure d'académie, un modèle d'atelier. Il est nu, ne porte rien que le baudrier, qui retient l'épée de forme antique; son casque, objet de terreur pour l'enfant, est à ses pieds. L'homme est d'ailleurs assez bien campé; mais la composition du groupe reste médiocre. C'est une tentative honnête, un certificat d'application. L'œuvre est sans expression et sans portée. Il n'y aurait qu'à faire endosser une tunique à Hector pour qu'il devînt un saint Joseph fort acceptable, et le jeune Astyanax, petite poupée blanche, un enfant Jésus. Nous n'exagérons pas. Le caractère fait à tel point défaut à l'ensemble, que quelques attributs modifiés transformeraient ce groupe et en dénatureraient la signification sans lui faire presque rien perdre.

L'École des Beaux-Arts garde encore de M. Carpeaux une esquisse de bas-relief, *Coriolan allant offrir ses services aux ennemis de Rome.* Ce n'est qu'une ébauche, quelque chose d'inachevé et qui n'a rien de bien saisissant. M. Carpeaux ne devait pas laisser longtemps sous l'impression de ces débuts ceux qui s'intéressaient à ses progrès. Il travailla, dit-on, beaucoup à la villa Médicis; de plus il travaillait vite. Nous notons ce point en passant, sans y trouver matière d'éloge ni de blâme. Pour les objets d'art, « le temps ne fait rien à l'affaire. » Ce qui dure est presque toujours ce qui a été lentement mûri par la réflexion et l'étude. Ce serait miracle qu'une sculpture parfaite sortît soudain sous le coup de maillet d'un sculpteur, comme une Minerve tout armée du cerveau de Jupiter. Cela ne se passe ainsi que dans l'époque et le pays des fables. Cependant la dextérité de la main, la promptitude de l'exécution, ont toujours pour résultat d'éblouir, d'aveugler un instant les plus crédules, d'arracher les admirations faciles. Sous ce rapport, M. Carpeaux, capable de pétrir dans l'argile une tête ou un buste en une heure, de lui donner la ressemblance et la vie, fut dès ses débuts en possession d'un des élémens les plus essentiels de la popularité.

Un groupe de dimension considérable fut, après son concours, ce qui tourna vers le jeune artiste l'attention du public, qui ne le con-

naissait point encore. M. Carpeaux s'était pris à forte partie. S'attaquant audacieusement à la version de Dante, il osait retracer la légende d'Ugolin et de sa famille, les angoisses physiques, les tortures morales de l'immortel prisonnier et de ses fils dans la tour de la Faim. Il faut dire que ses goûts, son tempérament, ses procédés de travail, le rendaient propre à la peinture de ces tableaux accentués plutôt qu'aux images du calme, de la sérénité et de la paix. Il réussit. La scène est bien présentée, morne, terrible, point hideuse. Elle est vigoureusement et clairement dessinée, elle n'a pas besoin de commentaires, elle ne permet pas de méprise. Voilà bien l'auteur et les victimes d'un autre festin d'Atrée. Le père n'a point encore commis le meurtre et repris aux siens la vie qu'il leur a donnée. Ils sont tous autour d'Ugolin, maigres, affaissés, endoloris, n'ayant plus qu'un souffle. Lui médite et songe à son crime, les doigts serrés contre ses dents. Ce groupe, coulé en bronze, a été regardé plus tard comme digne d'être placé au jardin des Tuileries. Il est en parallèle avec celui du *Laocoon*, dont il évoque le souvenir, non point à cause de la disposition, — rien n'est moins de nature à éveiller l'idée de plagiat ou de réminiscence, — mais en raison de certaines analogies dans l'invention des poètes. Il supporte sans trop de défaveur la comparaison. Si les lignes de la silhouette générale sont moins heureuses, moins pondérées, l'ensemble est plus vrai, et ce n'est pas un mince mérite. Du reste, pourquoi ne pas l'avouer? — ce groupe du *Laocoon* si souvent offert en exemple, prôné par la critique allemande, mesuré sur toutes ses faces, nous paraît surfait en bien des points; nous n'y trouvons en dernière analyse qu'un art savant, mais dépourvu de naïveté.

Au moment où le groupe d'Ugolin parut, les éloges hyperboliques autant que les dénigremens et les remarques envieuses se répandirent sur l'artiste. Les uns lui refusaient tout, les autres voulaient le forcer à monter au Capitole pour remercier les dieux. Des amis prononcèrent le nom de Michel-Ange, d'autres le mot de génie. Ces ovations firent peut-être plus de mal que de bien à M. Carpeaux, qui n'était pas naturellement enclin à imposer une sourdine aux porte-voix de sa réputation naissante, et ne se dissimulait pas d'ailleurs de quelle importance et de quel profit devenaient pour lui les débats dont il était l'occasion. Pour tout dire, M. Carpeaux a une physionomie à part qui expliquerait au besoin plusieurs de ses déceptions et de ses triomphes. Homme d'une personnalité forte, ardente, envahissante, ayant conscience de sa valeur, enorgueilli de bonne heure parce qu'on l'avait loué avant qu'il ne fût en état de supporter l'éloge, il a emporté d'assaut une place au grand jour qu'on ne lui retirera plus. M. Carpeaux a quelque chose de cet Ajax

qui consentait à mourir, mais voulait mourir au soleil. Ce n'est pas à lui que pouvait échoir le sort de ce sculpteur Briant, qui mourut presque ignoré, auteur d'un *Mercure*, une figure d'argile qu'on eût prise pour un antique, auquel le jury accorda, — hommage posthume, — la médaille d'or, mais qui n'eut point du vivant du pauvre statuaire les honneurs du marbre ou du bronze.

Quand vous voyez un artiste arriver jeune encore à une sorte de célébrité, lorsque surtout cet artiste, sculpteur ou peintre, s'est écarté de l'enseignement de l'école et ne s'est pas conformé docilement aux erremens académiques, vous pouvez être assuré que son talent, quel qu'il soit, se trouve doublé d'une certaine dose de savoir-faire, qualité essentielle pour qu'il puisse tirer parti de ses propres dons, à moins qu'il n'ait rencontré dès le début quelque haute protection, une puissante camaraderie, ce qui est rare. La plupart de nos modernes Mécènes, auxquels l'argent n'est pas ce qui manque le plus, ne se croient pas assez de perspicacité pour démêler dans la foule les jeunes gens dont le talent donne plus que des espérances. Ce serait une entreprise digne d'eux, la plupart n'y songent guère; ils préfèrent attendre et jouer à coup sûr. L'artiste est devenu maître, ce n'est pas assez; dût son talent décliner auparavant, ils exigent qu'il ait un nom. Faux Mécènes, ce n'est pas l'œuvre qu'ils recherchent, c'est une satisfaction d'amour-propre et un bon placement d'argent. Ils spéculeront ici comme à la Bourse, ils se vanteront de l'avoir emporté sur tel banquier renommé pour ses prodigalités : fanfarons de dépense d'ailleurs, faux prodigues, qui ne sont pas restés longtemps sans comprendre que les productions d'un artiste en vue, désormais cotées sur le grand marché de l'art, sont aussi des valeurs commerciales ! Ils les montrent, ils les étalent, ils les gardent suspendues dans leurs galeries, comme ils conservent en leurs portefeuilles les actions d'une exploitation quelconque. Ils n'y tiennent pas autrement. Collectionneurs, trafiquans, brocanteurs, marchands, moins réellement épris des belles choses qu'ils ne souhaitent de le paraître, ils demandent des objets sur lesquels la baisse ne soit pas probable, et dont le prix puisse monter toujours. Ils s'appliquent à des opérations qui, en fin de compte, rapportent un assez haut intérêt. Ajoutons que la statuaire, par la nature même de ses travaux, échappe à leur sollicitude. Il faut de l'espace pour en loger les produits. Ces produits coûtent cher et sont difficiles à déplacer. Piédestaux et statues ne se passent pas de main en main comme les tableaux dans leurs cadres d'or. On peut y voir presque des propriétés immobilières, des capitaux dormans.

L'état, les communes, les plus riches seulement, voilà donc les

protecteurs naturels, les patrons dont le sculpteur peut invoquer l'appui et se faire le client. En eût-il d'autres d'ailleurs, il n'est pas sûr qu'il viendrait facilement à bout de leur plaire, de se concilier longtemps leurs bonnes grâces, de ne les pas froisser, de se plier autant qu'il le faut à leurs goûts, de satisfaire à leurs caprices. L'éducation que les artistes ont durant plusieurs années reçue à l'École des Beaux-Arts, — j'ai surtout en vue l'école telle qu'elle était avant l'organisation nouvelle, — leurs études assidues, l'indépendance au moins apparente de la profession qu'ils ont embrassée, les portent à contracter une allure particulière, décidée et peu souple, à leur rendre odieuse toute servilité. L'étiquette et le formalisme leur semblent ridicules. S'ils reconnaissent, non pas toujours sans peine, les supériorités intellectuelles, les formes extérieures du respect hiérarchique leur sont peu familières. C'est le sujet habituel de leurs railleries. Je constate le fait sans songer à leur en adresser un reproche. Plus tard, l'expérience de la vie, le joug de la nécessité, en changeront quelques-uns; mais ce changement leur pèse. Un certain sans-façon et une pittoresque verdeur de langage leur paraissent volontiers un des plus précieux attributs de la libre existence de l'artiste.

M. Carpeaux, qui est élève de l'École des Beaux-Arts, a gardé un peu de cette apparence bizarre, bourrue, brutale, désintéressée. Cependant il ne faut pas trop se fier à la première impression. Ses coups de boutoir les plus imprévus, les plus brusques, lui ont réussi. Il a le désir de plaire, et ses paroles n'ont guère d'amertume et d'âpreté que dans la forme : si l'aspect est fâcheux, l'arrière-goût n'a rien de rebutant. Observant plus et connaissant mieux les faiblesses humaines qu'on ne croirait au premier abord, diplomate rustique et savant, il présente avec humeur un compliment comme une boutade; il a quelque chose de spontané, je ne sais quoi d'involontaire, qui fait que nul ne se tient en garde. Sous cette enveloppe de paysan du Danube, toujours prêt à dire leurs vérités aux grands de la terre, habite une sorte de demi-courtisan auquel on permet plus qu'à d'autres, à la faveur de son costume, le sayon de poil de chèvre et la ceinture de jonc marin. Il y a beau jeu à se montrer inculte à qui sait d'avance à part soi qu'il ne dira rien qui doive être repris. On cite de M. Carpeaux des mots qui ont fait fortune, que les plus naïfs supposent partis malgré lui, comme le projectile d'une arme chargée maniée par un maladroit. A regarder de plus près, il n'y a guère à s'y tromper, chacun de ces mots est arrivé à son adresse, a surpris agréablement la personne qui se sentait frappée et s'attendait à être blessée. C'est la manœuvre d'un Parthe habile qui lancerait des flèches redoutées, flèches innocentes dont la pointe

a été émoussée avec précaution. A cette tactique ingénieuse, M. Carpeaux joint l'avantage d'appartenir à la phalange des prix de Rome, qui forme, comme on le sait, une association serrée peu disposée à céder le terrain à personne.

Aujourd'hui M. Carpeaux a une certaine influence; il est consulté Il a donné des leçons de dessin au prince impérial, d'après lequel il a fait une petite statue, œuvre charmante, fine et distinguée. Il se sent assez soutenu pour imposer aux architectes ses volontés ou ses caprices. Ses discussions avec celui des Tuileries sont restées célèbres. Il ne lui plaît pas de placer ses sculptures dans l'intérieur d'un fronton, il prétend les mettre au-dessus. Les désirs de M. Carpeaux sont accomplis. Nous reconnaissons ce qu'il y a de fâcheux pour les architectes et pour l'architecture dans un pareil système; cependant l'auteur de la reconstruction des Tuileries avait moins le droit de se plaindre que tel autre artiste qui eut avec M. Carpeaux des démêlés non moins vifs, et qui finit de même par avoir le dessous dans ce conflit où l'on voit aux prises le maître de l'œuvre et le sculpteur. Entre le directeur des travaux des Tuileries et le lauréat chargé au concours d'élever le nouvel Opéra par exemple, la situation n'était pas comparable en face des exigences d'un des hommes qui devaient concourir à la décoration de l'édifice. Le premier a été agréé administrativement (1). Son talent est moins en cause, sa responsabilité moins engagée. L'autorité a jugé bon de l'employer et l'emploie : il n'est point libre. On lui donne des ordres, il les exécute. Les statuaires usent de leur crédit, quoi d'étonnant? Il serait plutôt surprenant qu'il n'en fût pas ainsi.

L'un des travaux de M. Carpeaux au nouveau pavillon de Flore est ce fronton dont il a obtenu de décorer la partie supérieure en dépit des premières intentions de l'architecte. C'est de la sculpture à grand éclat, à grand effet, pittoresque et retentissante. Elle couronne l'édifice en l'écrasant un peu, sans que pourtant il y ait rien là d'outré ni d'excessif. L'autre, un petit groupe de dimension fort restreinte, encastré sur un pan de mur présentant une surface pleine assez étendue, procure une véritable sensation de plaisir. C'est une fête pour les yeux. Il représente, dit-on, la déesse Flore, marraine ou patronne du pavillon. Doit-on bien y voir une Flore? Nous ne savons; mais cela importe peu. La déesse ou, si vous aimez mieux, la nymphe, la femme dans son éternelle jeunesse, laisse venir à elle, attire, renvoie des petits enfans, des génies ou des amours. Elle est accroupie, elle rit avec eux; elle écarte des branches pour les faire

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er juillet 1866, *le Nouveau Louvre et les Nouvelles Tuileries*, de M. Vitet.

passer. Ils foulent la terre sur un rhythme marqué, heureux de vivre sous la douce lumière, gais, beaux, bien portans. Tout cela est empreint d'un mouvement fort vif sans exagération. Les chairs sont fermes sans bouffissures, les traits agréables. Je ne puis m'empêcher de regarder ce morceau comme un des meilleurs, sinon le meilleur, qui soit sorti du ciseau de l'artiste, et l'un des plus originaux, des plus personnels, des plus remarquables de la sculpture moderne.

J'arrive aux travaux du nouvel Opéra, à ce groupe qui a excité la discorde et suscité tant de tempêtes. Sur la façade, en saillie sur le mur, sont taillés quatre grands bas-reliefs symbolisant la poésie lyrique, la musique, la danse, le drame lyrique. Trois de ces groupes ont été confiés à MM. Jouffroy, Guillaume et Perraud. Le quatrième, *la Danse*, qui figure entre *la Musique* et *le Drame lyrique*, a été demandé à M. Carpeaux. Ces bas-reliefs comportent des personnages plus grands que nature; l'espace dont ils peuvent disposer, le même pour chacun, a été soigneusement déterminé. Une statue plus petite, autre allégorie telle que la déclamation ou l'élégie, se dresse dans l'espace compris entre les groupes. Les trois compositions qui accompagnent *la Danse* indiquent chez les auteurs du savoir et du talent, et font certainement honneur à l'école française. Le public, attiré par le bruit qu'on menait à propos de l'un des groupes, n'a pas suffisamment regardé les autres et ne leur a pas rendu toute la justice qu'ils méritent. Bien des gens semblent portés à les trouver simplement honnêtes, sans vices ni vertus; ils y ont à peine jeté les yeux. S'ils avaient pris souci de les examiner, ils en auraient jugé autrement. Ces auxiliaires ont concouru avec discrétion et loyauté à l'ornementation de cette façade. La tâche est plus délicate, elle réclame plus de tact et de goût qu'on ne le suppose. Il ne faudrait pas beaucoup d'attention pour se persuader qu'il n'y a pas seulement des détails à admirer. Parmi ces groupes, il en est même un que nous voulons nommer, qui sans tapage, sans fanfare, a pris possession de l'espace qui lui était réservé, et tient, on peut le dire, glorieusement sa place. Ce groupe représente la musique. Comment l'auteur a-t-il compris et rendu son sujet? Une femme a en main la double flûte, une autre promène l'archet sur un violon. Elles exécutent une mélodie sous la direction du dieu de la lumière. Deux génies sont à leurs pieds. C'est à M. Guillaume qu'est due cette belle, chaste et élégante composition. L'artiste, qui a eu le malheur d'être aux prises avec tant de figures diverses de Napoléon Ier après avoir modelé ces deux figures des Gracques, si fortes, si profondes, si pleines d'un sentiment âpre et fier, si pénétrées de vie sous leur couche de bronze, a donné ici la mesure de l'ampleur, de la sou-

plesse de son talent. Les lignes sont bien entendues, presque architecturales, la grâce est exquise et pourtant robuste, l'exécution large et nettement décorative, comme il convient à de la sculpture sur les monumens.

Le groupe de *la Danse* de M. Carpeaux fait violence aux regards et les tire forcément à lui. Il n'est pas besoin pour cela de s'approcher. Du plus loin qu'on l'aperçoit, on se sent en présence de quelque chose de bizarre, d'étrange, d'emporté, de tumultueux. Les contours contrastés se choquent, se heurtent, et semblent attaquer les lignes mêmes de l'édifice; il paraît plus grand que ses voisins, déborde de toutes parts, s'impose à la curiosité du spectateur. On sent tout d'abord que l'œuvre n'est pas dans la mesure. « Rien de trop, disaient les Grecs; » ils avaient parfaitement raison. Avançons pour voir si l'impression ne se modifiera point. Non, elle s'accentue davantage. Des femmes nues forment une ronde conduite par un génie également nu. Les uns et les autres vivent, se meuvent et s'agitent. Sont-ce des ménades sur les montagnes, menant la bacchanale effrénée? le jeune homme est-il le divin Liber? Sont-ce de belles filles qui dansent au soleil sous un ciel clément, sur les prés en fleur, qui dansent parce que le printemps est revenu, parce qu'il est plein de parfums, pour exprimer la joie de la vie et pour la seule volupté du mouvement? Ce n'est point cela, ni rien qui y ressemble. Quelques-uns ont prétendu que cela représente une danse de sauvages ou une sarabande du sabbat. Ce n'est point encore cela. Nous voulons nous mettre au point de vue de l'artiste, le seul qu'il ne puisse récuser. Nous ne lui reprochons pas d'être hors de l'antiquité et de la tradition; nous lui en ferions plutôt un mérite, s'il était parvenu à réaliser son idée d'une façon satisfaisante. Celui qui se souvient de son temps, qui n'imite pas, qui emprunte à son époque tout ce qui peut fournir les matériaux d'une œuvre d'art durable, fait preuve de force plutôt que de défaillance. Il s'assure d'avance la sympathie et l'estime de ses contemporains. Pourrait-il en être autrement? Il reflète leur propre existence en lui donnant une certaine intensité de caractère, en la faisant moins mesquine et plus grande. Chacun lui saura gré de n'être pas sorti de la réalité et d'avoir pris dans la vérité même les élémens du mensonge éternel. M. Carpeaux, pour symboliser la danse, ne pouvait nous montrer dans leurs vêtemens actuels ces femmes fardées de brun, de blanc et de rouge, à jupons légers, demi-nues, demi-vêtues, couvertes de paillettes et de clinquant. Soit, cela n'est pas dans les moyens du marbre et de la pierre, et répugne à la sculpture, art sobre et sincère qui se prête mal aux artifices. Il pouvait, il devait choisir ses mouvemens et ses modèles pour éviter la trivialité,

la vulgarité, le geste malsonnant et malsain dont la statuaire ne s'accommode pas davantage. La beauté, cette splendeur qui réjouit les yeux comme le vin réjouit le cœur, n'est pas chose si vile que l'artiste ne doive pas s'en soucier, et qu'il ne l'introduise dans ses compositions que comme un hors-d'œuvre. Nous savons bien que la beauté est chose peu commune; serait-elle sans cela un si grand objet d'admiration? Il faut la chercher, et, quand l'artiste en a trouvé les morceaux ou les membres épars, il lui reste à les réunir par un lien harmonieux. Ce travail constitue son œuvre, il la rend distincte et la fait à jamais sienne. Il donne enfin aux figures qu'il emploie le type et le caractère auxquels on les reconnaîtra.

Était-il nécessaire à M. Carpeaux de nous présenter des femmes déshabillées et non pas nues, — le nu est autre, — n'offrant même pas cette espèce de grâce de la galanterie équivoque pour laquelle les vieillards et les jeunes gens sans âge ont porté si haut tant de figures de Pradier? Fallait-il étaler aux regards des chairs un peu bestiales, emphatiques, à la fois flasques et gonflées? Ces figures, on serait tenté de les prendre pour des filles de débauche dansant ensemble après une orgie qu'elles ont partagée avec un adolescent quelconque et qui s'est mis nu comme elles!

L'objection qui a été faite en faveur de l'artiste pour atténuer l'erreur qu'il a commise dans le choix de ses modèles mérite peu qu'on s'y arrête. Les Hollandais ni les Flamands n'ont pas craint de retracer sur la toile des personnages qui n'offraient guère la beauté de la forme. Si le grand roi les faisait éloigner de ses yeux en les déclarant des magots, ils n'en avaient pas pour cela moins de valeur et moins d'accent. Pour ne citer qu'un exemple, *la Kermesse* de Rubens, qui décrit si vivement la félicité brutale, l'exaltation et le délire des sens, est acceptée comme un chef-d'œuvre. Sans doute, mais *la Kermesse* est une œuvre du pinceau; le pinceau a son domaine propre et ne peut le franchir. Quel effet ferait *la Kermesse* en bas-relief, à la base d'un monument, sur un piédestal, dans un endroit où il est indispensable que l'accord des lignes verticales ne soit pas rompu, c'est ce que nous souhaitons ne jamais voir de nos yeux. Autant vaudrait, pour la témérité de l'entreprise, mettre en vers français, ce qui a du reste été essayé, l'*Intermezzo* de Henri Heine.

Tout le groupe de *la Danse*, malgré la blancheur de la pierre récemment taillée, a gardé, je ne sais pourquoi, quelque chose de l'aspect de l'ébauche ou de l'esquisse en terre, et rappelle plutôt le travail de l'argile que celui d'une matière plus dure. Cependant nous croyons que M. Carpeaux est un de ces artistes consciencieux qui ne se contentent pas de ce premier travail, qui ne

pensent pas qu'il soit au-dessous d'eux de prendre en main le ciseau pour achever ou corriger l'exécution du praticien. Nous signalerons aussi tel arrangement de lignes qui nous surprend, qui atteste peu de maturité dans la composition, et qui nuit à ce groupe et à ceux qui l'entourent. Les femmes ne pourraient se tenir debout. A-t-il voulu indiquer l'ivresse? Nous ne le pensons pas. Le génie lui-même se penche en avant, il chancelle; à moins d'un appui surnaturel, il va tomber. Il produit cette singulière illusion qu'on se demande si ce n'est pas l'édifice qui périclite. Il semble qu'un invisible Samson ébranle les colonnes. L'abus des lignes obliques, trop importantes dans la donnée générale, maintient cette désastreuse apparence. Or, en architecture, il ne suffit pas que la construction soit stable, il faut qu'elle procure l'idée de la stabilité, et qu'elle n'ait pas l'air de se tenir par un prodige d'équilibre. Dans l'arc de triomphe de l'Étoile, massif et puissamment assis, la ligne verticale domine sur les bas-reliefs, même sur celui de Rude, emporté d'un mouvement si fougueux. M. Carpeaux ne s'est occupé que de lui, et n'a point tenu compte de ces nécessités.

Il n'est pas sans intérêt de rechercher ici jusqu'à quel point l'architecte du nouvel Opéra s'était préoccupé d'avance de l'effet que devaient donner à l'édifice auquel il attachera son nom les sculptures en bas ou haut-relief confiées à divers artistes. Dans un livre qu'il publiait récemment, *A travers les arts*, M. Garnier constate avec un regret bien naturel que la division du travail, élément utile pour la production à bon marché, mais dangereux pour ceux qui recherchent avant tout le beau et veulent réaliser l'idée qu'ils ont conçue, s'est introduite peu à peu dans l'art comme dans l'industrie, à un moindre degré toutefois. Un architecte ayant à édifier un monument considérable est contraint de faire appel au concours d'artistes spéciaux. Les artistes, il le fait remarquer, pratiquaient jadis assez souvent les trois grands arts réunis : architectes aujourd'hui, sculpteurs demain, peintres après-demain, ou bien, s'ils n'excellaient que dans un de ces arts, ils prouvaient au moins par l'harmonieuse disposition de leurs œuvres qu'ils avaient médité sur les principes généraux des autres. Ce système était en vigueur au temps de la renaissance; on l'a bien vu en Italie. De nos jours, les choses ne se passent plus ainsi. Chacun suit sa voie distincte, et s'occupe assez peu de ses confrères. L'artiste est peintre, sculpteur ou architecte. L'architecte exécute le plan, commande et discipline, autant qu'on lui en accorde le crédit, les volontaires qui sont venus de tous les côtés se ranger sous ses ordres; le sculpteur taille sa statue ou son groupe, le peintre exécute son tableau. Il en résulte qu'on ne sent plus partout la même main, le même esprit, la même volonté. De là des indéci-

sions, des incohérences de style. M. Garnier se console en disant que les artistes multiples étaient le plus souvent inférieurs en certains points, les peintres lorsqu'ils devenaient sculpteurs, les sculpteurs lorsqu'ils faisaient œuvre d'architectes. Une fois réalisées, les créations de pareils hommes procurent au premier aspect une impression calme et forte qui saisit. Il est bien rare, ajoute-t-il, que l'analyse ne conduise à y reconnaître de nombreuses imperfections. M. Garnier conclut que, si tout artiste ne peut pas, comme Michel-Ange, Raphaël, le Giotto, Scamozzi, Sansovino, manier tour à tour le compas, le pinceau et l'ébauchoir, il faut cependant que l'architecte sache peindre et sculpter pour juger sainement de la peinture et de la sculpture et les employer au besoin avec autorité; il faut que le sculpteur et le peintre connaissent assez d'architecture, non pour élever l'édifice, mais pour l'apprécier, en comprendre les moyens et les discuter sincèrement. Alors s'établit une communauté d'idées, chacun ne parlant plus à l'autre une langue étrangère; les rivalités inutiles ou pernicieuses tombent, elles n'ont plus de raison d'être; il y a réellement concorde, collaboration à une même œuvre.

Jusqu'ici, nous ne voyons que des considérations générales, qui ne s'appliquent point immédiatement au groupe de M. Carpeaux. Ailleurs néanmoins l'architecte, parlant des sacrifices que les sculpteurs ont à faire, montre combien il est indispensable que ces derniers envisagent la place qui leur est assignée; il faut non pas seulement qu'ils se renferment dans ce cadre et donnent à leurs statues des dimensions déterminées, cela va de soi et nul ne songe, pense-t-il, à s'en affranchir : ils ont à se pénétrer de l'effet que leur travail produira, de la mission qui leur est échue. Leur travail, pour être parfaitement décoratif, doit avoir des « vertus collectives, » mot remarquable que nous signalons aux réflexions de M. Carpeaux. Cela leur sera bien facile, si les artistes ont fait assez d'études pour aimer l'architecture, en apprécier les beautés, en reconnaître les défauts. Ils deviendront en ce cas architectes eux-mêmes, ils marcheront droit au but. « Et pourtant, continue M. Garnier, combien dédaignent ou ignorent cette règle première et nécessaire! Combien font des tableaux ou des statues d'ateliers qui contrastent avec les entourages, rompent les lignes ou les tons d'ensemble, et non-seulement nuisent à l'édifice, mais encore se nuisent à eux-mêmes... L'harmonie est indépendante de la donnée générale et du style choisi... Il ne s'agit que de s'entendre à deux, de discuter amicalement le bien et le mal et de réunir comme dans une même pensée les deux arts qui tendaient à se produire individuellement. »

M. Garnier prévoyait-il, quand il écrivait ces lignes, à combien de clameurs le groupe de M. Carpeaux servirait de prétexte? Nous pensons plutôt qu'il parlait d'une façon générale, et que la composition de ce groupe, dont les dessins et les modèles lui avaient dû être soumis comme les autres, ne lui inspirait aucune inquiétude. Il ne l'avait pas vu en place. Il semble qu'entre M. Carpeaux et M. Garnier les discordes et les tiraillemens auraient dû être assez faciles à éviter, puisque l'architecte et le statuaire sont unis par les liens de cette confraternité des anciens pensionnaires de la villa Médicis dont nous avons dit quelques mots. Il existe même sans doute entre eux une intimité plus particulière. Chacun peut avoir vu au Salon dernier un buste que M. Carpeaux avait exposé, un portrait de M. Garnier d'une grande ressemblance d'aspect, d'une facture ferme et solide. M. Carpeaux aura été détourné de ses propres reflexions et des corrections utiles qu'il aurait pu introduire à temps dans son groupe de *la Danse* par les éloges maladroits de quelques amis, qui, l'encourageant à s'affirmer de plus en plus lui-même, lui auront fermé les yeux sur les dangers de la route dans laquelle il s'engage, lui auront persuadé qu'il faut pousser jusqu'au bout, jusqu'à la grimace, jusqu'à l'enflure, les qualités de force que tout le monde lui reconnaît. A les entendre encore aujourd'hui, le groupe de M. Carpeaux a démontré ce qu'il peut faire. Il est moderne, il échappe à toute convention, il rompt avec le passé, il n'est pas loin d'être sublime. En tout cas, ajoutent-ils, il dépasse tellement les compositions qui l'entourent qu'on peut dire qu'elles en sont écrasées. Cette remarque n'est pas sans justesse. Écrasées, oui; c'est un triste privilége qu'on revendique là pour M. Carpeaux; cet écrasement de ses voisins doit être considéré par lui comme un médiocre sujet d'orgueil. La proximité de tel tableau de second et même de troisième ordre écraserait sans peine à Dresde la *Madone de Saint-Sixte* de Raphaël, et quel peintre, à moins d'être affolé, voudrait se vanter d'avoir obtenu ce triomphe? Ces louanges prématurées, adressées par des ignorans ou des complaisans, jettent le trouble dans l'esprit et portent un artiste fait pour des choses plus grandes à se contenter de peu. Pourquoi la recherche assidue quand on obtient l'admiration à bon marché? Plus que jamais depuis quelques mois, on a prononcé autour de M. Carpeaux le nom de Michel-Ange. S'il faut à toute force qu'il soit comparé à quelqu'un, sa manière rappelle plutôt celle du Puget et quelquefois celle d'un contemporain, M. Clésinger. Improvisateur souvent habile, il ferait souvenir d'un autre artiste bien doué, également en possession de la popularité, M. Gustave Doré, qui le rappelle par certaines tournures, certaines habitudes de lignes. Il a toutefois sur M. Doré cet avantage de savoir

beaucoup et d'être encore capable d'études serrées et profondes.

La pieuse main d'un Basile qui suppose que la morale est perdue, que la société est compromise par des statues, ou celle de quelque Érostrate en délire a attenté au groupe de M. Carpeaux. Les traces de cette action criminelle ont disparu, et M. Carpeaux peut se consoler. Une tache d'encre a plus fait pour la notoriété de son talent que n'eussent pu dix années de rudes labeurs, de sacrifices, de luttes obstinées, de succès modestes. Sur le champ de bataille de l'art, il a conquis une position que plus d'un ambitionne : les yeux sont tournés sur lui; il est assuré de la renommée, il aura l'immortalité, au moins viagère. Il a été plusieurs jours de suite l'objet des conversations d'un monde blasé qui l'a sacré grand. Il n'a rien perdu à tout ce bruit. Si ses sculptures antérieures ne sont pas parfaites, pour celle-ci l'esprit de protestation qui est au fond de l'âme humaine contre toute violence et toute basse persécution lui a gagné, lui a ramené plus de sympathie, plus de bienveillance irraisonnée que ne pourront se l'imaginer jamais ceux qui l'ont misérablement noircie ; mais cette bonne volonté de sentiment s'épuisera comme tant d'autres, elle ne suffira pas longtemps à masquer les défauts de ce groupe et à le faire passer pour supérieur aux autres morceaux du sculpteur.

Pour conclure, la dernière œuvre de M. Carpeaux, quelque mérite qu'on veuille lui attribuer en elle-même, sera toujours déplacée là où elle se trouve, non point, il s'en faut, à cause de la nudité des figures de femmes qu'il a montrées dansant au soleil. Nous n'avons pour le nu aucun de ces scrupules qui font voir trop de mépris de la nature humaine. Pourquoi renier la nature, lui jeter la pierre, se scandaliser? Qui donc a l'orgueil de se mettre au-dessus? « L'art, c'est le nu, » disait M. Ingres. Sans aller aussi loin, nous croyons le nu assez chaste, d'un spectacle assez honnête quand il s'élève à la véritable beauté. Les beaux modèles ne portent guère aux actions basses et honteuses. Par malheur, M. Carpeaux a posé les figures de son groupe en dehors des conditions réelles de la beauté. Elles n'ont ni la jeunesse, cette première beauté, ni la grâce, ni même cette beauté de second ordre, qui est le *joli*, dont nous avouons volontiers faire peu de cas, et que quelques hommes spéciaux regardent comme le premier degré de la laideur. Elles vivent cependant, mais d'une vie peu enviable pour des figures de pierre, attristante, attristée, avec leurs corps sans vigueur et sans accent, leurs attitudes contraintes et leurs contours redondans. Malgré la verve et l'entrain du mouvement, l'attention qu'elles ont provoquée d'abord s'est assez vite lassée; leur sourire appelle une admiration qui ne veut point venir, on cherche pourquoi. On ne peut pas dire qu'elles

soient provocantes ni lascives. Ce sont dans leur réalité des femmes communes, peu choisies, déformées par les vêtemens qu'elles ont quittés, qui dansent non pour danser, mais pour compléter l'orgie commencée. Pourtant là n'est pas encore le plus grand péché de l'artiste. L'irrémédiable faute est de n'avoir pas eu le sentiment d'une des lois les plus impérieuses et les plus immuables de l'art, à savoir la subordination de la partie au tout. Or cette loi n'est pas une règle de rhéteur, une de ces barrières que les puissans renversent quand ils veulent aller plus avant, comme l'enfant rejettera les lisières dès qu'il saura marcher sans guide. C'est la loi, la nécessité même de l'existence pour une œuvre d'art.

Pour en avoir tenu peu de compte, l'auteur du groupe de *la Danse*, détruisant autant qu'il était en lui l'harmonie de l'ensemble, sortant de sa valeur relative et se faisant trop de place, pareil au musicien qui prétendrait que son instrument fût remarqué dans l'orchestre, a compromis l'accord du tout et dérangé l'eurythmie prévue. C'est pour cela, nous le croyons, que *la Danse* ne doit pas rester là où elle a été taillée. Il ne sera pas malaisé de lui trouver un emplacement plus favorable à elle-même, moins défavorable aux autres. Où? — La question n'est pas là. Dès qu'elle sera isolée, elle sera mieux. Elle gardera la vie, qualité fort appréciable dont sont dépourvues tant d'images de pierre. Un bon nombre des défauts que fait saillir et met en lumière le contraste qu'elle oppose à ce qui l'entoure perdront de leur importance, s'atténueront, disparaîtront dans l'ombre. L'œuvre demeurera ce qu'elle est, une œuvre peu ordinaire, une erreur peut-être, mais non pas l'erreur du premier venu. Telle qu'on la voit et qu'on la peut juger aujourd'hui en dépit de certaines ovations bruyantes qui ne feront pas prendre le change à M. Carpeaux, il a rencontré là plutôt un échec qu'une victoire. Il n'est pas homme à laisser le public sur cette impression, ni à se tenir pour battu. Il est vaillant, actif, remuant, fiévreux. Il a étudié, il est encore capable d'étude. Il a des retours heureux et inattendus. On peut douter qu'il soit propre à certaine sculpture décorative, là où sa tâche se trouve strictement limitée ou resserrée et doit se composer avec l'ensemble. Il lui resterait d'autre part un assez beau champ à parcourir. Encore sur ce dernier point, la subordination de son œuvre à l'œuvre commune, nous n'oserions rien affirmer, et nous serions heureux, pour lui-même et pour l'art de notre pays, de lui voir un jour donner à ceux qui prétendent qu'il n'aura jamais cette « vertu collective » un éclatant démenti.

CH. D'HENRIET.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 septembre 1869.

Enfin la chose est faite. Avant que les feuilles d'automne soient tombées, le sénatus-consulte est arrivé laborieusement à maturité. Qu'il n'ait pas tout l'éclat de ces fruits puissans épanouis sous une chaleur féconde, qu'il lui ait manqué quelques rayons de ce soleil qui donne la couleur et la séve aux œuvres des hommes comme aux œuvres de la nature, c'est possible, c'est même assez clair. Il a traîné trop longtemps, il a été conçu dans l'incertitude, il a été mis au monde sans passion, et il est reçu avec froideur, de sorte qu'une réforme qui semblait tenir tous les esprits en éveil a presque l'air de passer à travers l'indifférence universelle. Ce qui est certain, c'est que le sénatus-consulte a fait plus de bruit avant de naître qu'après sa naissance. Il a été voté au milieu de l'inattention, il a été enregistré au *Journal officiel* sans fanfares et sans illuminations, furtivement, à peu près en vérité comme ces enfans qu'on se hâte de faire inscrire à l'état civil et dont on parle ensuite le moins possible. L'heure viendra sans aucun doute, et elle est même peut-être assez prochaine, où cet acte qui s'accomplit aujourd'hui sans bruit reprendra son importance, où se dégageront une à une toutes les conséquences de vitalité nouvelle dont il contient le germe. Pour le moment, c'est comme si la loi la plus simple venait d'être votée, tant on laisse passer d'un air distrait cette révolution pacifique, cette métamorphose « de l'empire autoritaire en empire libéral. »

Après cela, il y a peut-être plus d'une cause de cette indifférence momentanée et à coup sûr plus apparente que réelle. Ce n'est point cette révolution même qui laisse l'opinion apathique, c'est la manière dont elle s'accomplit, ce sont les circonstances dans lesquelles elle se réalise qui mettent du froid dans nos affaires. Plus que jamais, depuis quelques mois, notre politique n'a pas de chance, elle est toute pleine de dis-

sonances et de contre-temps. Elle reste flegmatique et expectante lorsqu'il faudrait agir ; elle se réveille et se met en marche lorsque tout le monde est en vacances, au moment où la saison donne le signal de la dispersion universelle. Elle subit la loi commune, elle est malade quand il faudrait se bien porter. Mille bruits courent aussitôt dans l'air. Le sénatus-consulte et les débats du Luxembourg, a-t-on répété pendant toute une semaine, c'est fort bien ; mais l'empereur, comment va l'empereur? L'a-t-on aperçu à Saint-Cloud, doit-il se montrer à Paris? Qu'en pense M. le docteur Nélaton, devenu tout d'un coup, par la vertu de son art et de ses instrumens, un arbitre politique? Voilà qui est fait pour déranger un peu tous les calculs, pour mettre les imaginations en campagne. Et puis, pour tout dire, cela ne serait rien, cela ne suffirait pas encore à expliquer cette distraction un peu sceptique de l'esprit public en présence d'une délibération ouverte sur les conditions les plus essentielles de la politique intérieure de la France. Si malgré tout la transformation constitutionnelle qui vient d'être votée et sanctionnée n'a pas saisi plus vivement l'opinion, c'est que le sénat, qui a été seul en scène pendant quelques jours, n'a vraiment rien fait pour se placer à la hauteur du rôle qu'une fortune indulgente lui ménageait, pour captiver le pays, pour l'intéresser à cette œuvre qui n'est rien, si elle n'est point la consécration victorieuse d'une politique nouvelle, l'inauguration d'un règne nouveau. Quelques voix libérales se sont fait entendre. Le prince Napoléon a parlé et a remué ou scandalisé le sénat par la hardiesse de son discours. M. Bonjean a soutenu ses amendemens par lesquels il proposait de revenir tout simplement au vrai régime constitutionnel par le partage égal de toutes les attributions entre le sénat et le corps législatif. M. Michel Chevalier s'est exprimé en homme pénétré de ce qu'il y a d'irrésistible dans le mouvement actuel de la France, acceptant la réforme constitutionnelle pour ce qu'elle donne, et appelant de ses vœux ce qu'elle laisse à désirer. Le reste n'a été qu'une sorte de piétinement oratoire sur un terrain qu'on ne pouvait plus guère défendre, puisque le gouvernement lui-même l'abandonnait, mais qu'on voudrait bien tout au moins garantir contre des invasions nouvelles de libéralisme.

Le malheur du sénatus-consulte en effet a été d'apparaître à travers cette discussion qui vient d'avoir lieu au Luxembourg, et qui s'est terminée par un vote si parfaitement prévu, quoique si peu significatif. Pour émouvoir l'opinion, il aurait fallu que le sénat commençât par se passionner lui-même pour son œuvre, et, à dire vrai, on n'a pas vu souvent une assemblée moins enthousiaste d'une besogne libérale, témoignant d'une façon plus sensible, plus involontaire, qu'elle n'accepte une réforme que du bout des lèvres, selon la parole familière du prince Napoléon. Ce mot a fait scandale dans le sénat. Quoi ! a semblé s'écrier M. le président Devienne, nous n'accepterions le sénatus-consulte que

du bout des lèvres! mais nous l'acceptons bien en vérité des lèvres tout entières. — Assurément le sénat n'a pas songé à se mettre en opposition ouverte avec le gouvernement, il a trop l'habitude des convenances pour cela. Qui oserait cependant assurer que le vote définitif n'a pas été un acte de résignation à ce qu'on regardait comme un mal nécessaire? Elle a été sanctionnée, cette réforme, elle n'a rencontré au scrutin que dix récalcitrans; mais elle a été votée avec des craintes, des évocations du passé, des réticences, des explications telles qu'on aurait pu s'y tromper. Il y a eu même un sénateur, excentriquement violent, nous en convenons, plus indiscret ou plus franc peut-être que tous les autres, dans tous les cas assez naïf pour faire ce curieux aveu que, dans sa pensée, rien ne serait changé heureusement après le sénatus-consulte, que l'autorité impériale resterait entière avec toutes ses prérogatives d'omnipotence, c'est-à-dire que ce dévoué à outrance, plus impérialiste que l'empereur, faisait à son souverain l'injure de supposer qu'il avait pu se moquer du pays en lui offrant une trompeuse satisfaction. Un seul a parlé ainsi tout haut, combien pensaient de même tout bas, et combien au fond étaient d'avis qu'il eût mieux valu encore ne pas courir ces hasards!

Rien ne peint mieux les dispositions intimes du sénat que ce qui s'est passé à l'occasion des amendemens de M. Bonjean. Repoussé dans la commission, M. Bonjean ne s'est pas tenu pour battu. Il avait proposé, on le sait, d'assimiler les deux assemblées dans le partage des fonctions législatives, de débarrasser le sénat du fardeau du pouvoir constituant, de le vivifier par l'infusion d'un sang nouveau dû à l'élection. C'était, sans contredit, dépasser le sénatus-consulte; ce n'était point, en fin de compte, plus révolutionnaire que tout ce qui se faisait, que le rétablissement de la responsabilité ministérielle, que la restitution de l'initiative au corps législatif. Qu'y avait-il d'étonnant, lorsque cette *pauvre* constitution de 1852 cédait de toutes parts sous la pression des choses, qu'un homme éclairé et prévoyant vînt proposer d'étendre ou de compléter la réforme? Et pourtant, même après l'abandon de la dernière partie de l'amendement, de ce qui avait trait à l'élection, le projet de M. Bonjean a failli être écarté par ce qu'on a justement appelé une brutalité parlementaire, par la question préalable. Notez bien que cette proposition de question préalable n'était nullement le caprice du premier venu, elle émanait d'un homme d'un esprit élevé, de M. Delangle, qui s'est peut-être plutôt souvenu de son caractère de procureur-général à la cour de cassation que de son rôle de législateur. Il fallait au plus vite, selon M. le procureur-général, raffermir la constitution ébranlée et la soustraire au scandale de ces discussions publiques qui se prolongent depuis quelques mois, il fallait arrêter la témérité des journaux, revenir aux procès de presse, il fallait que le sénat donnât l'exemple du res-

pect des lois! M. Bonjean a échappé à la question préalable, mais il n'a rien perdu pour attendre; son amendement n'est pas allé bien loin, il a échoué devant la volonté fixe de maintenir la haute assemblée dans l'intégrité de son pouvoir constituant.

Au fond, puisque le sénat était à l'œuvre, il eût mieux fait à coup sûr de saisir virilement l'occasion qui lui était offerte, en se créant une situation à la fois plus simple et plus efficace, en abdiquant lui-même des prérogatives aussi difficiles à définir qu'à exercer, car enfin que signifie ce pouvoir constituant dont il paraît si jaloux? Il le possède depuis qu'il existe, qu'en a-t-il fait jusqu'ici? Il n'en a jamais usé, que nous sachions. Il n'y a pas une mesure de quelque importance dont il ait pris l'initiative, il n'y a pas un acte sérieux de notre politique sur lequel il ait exercé une véritable influence. Il est revenu tout doucement au rôle d'une chambre des pairs sans initiative, sans action précise, et le gouvernement lui-même le lui a durement reproché un jour, il y a bien des années, lorsqu'on était encore dans la lune de miel de la constitution de 1852, en lui rappelant qu'il « n'avait pas compris l'importance de sa mission. » Le fait est que la difficulté était d'abord de comprendre cette mission. Il ne faut pas s'y tromper, ce pouvoir constituant par lequel on a cru distinguer le sénat impérial de l'ancienne pairie, ce pouvoir n'est qu'une exorbitante attribution ou un piége; il ressemble au plébiscite dont parlait l'autre jour le prince Napoléon en disant qu'il n'était qu'une illusion, si le peuple répondait *oui*, et qu'il était une révolution, si le peuple était tenté de répondre *non*. Plus d'une fois, dans cette dernière discussion, on a répété ces mots de sénat modérateur, pondérateur. Modérateur, de quoi? quelle velléité a donc modérée le sénat avec ses pouvoirs actuels? A-t-il jamais retenu le gouvernement « lorsqu'il s'il s'emportait, » ou l'a-t-il stimulé « lorsqu'il s'endormait, » selon le programme qu'on lui traçait il y a quinze ans? Il faut prendre les choses pour ce qu'elles sont. Le sénat impérial n'a rien fait et n'a pu rien faire, parce qu'il pouvait trop ou trop peu, parce qu'il a été placé dans des conditions originelles de nature à l'immobiliser dans une fastueuse inertie. S'il aspire à ce rôle de modérateur qu'il n'a jamais rempli vis-à-vis du gouvernement pendant tout un règne, et qu'il ne pourra pas mieux remplir dans l'état actuel vis-à-vis d'une assemblée populaire rendue à l'indépendance, s'il aspire à ce rôle, c'était justement pour lui le cas de s'approprier l'amendement de M. Bonjean, de se retremper dans le courant de l'opinion, de se fortifier d'élémens nouveaux, au lieu de se retrancher dans une prérogative stérile et d'avoir l'air de ne tant s'attacher à ce qui reste de la constitution de 1852 que par un sentiment secret de protestation contre toutes ces innovations auxquelles il fallait bien souscrire.

L'incident le plus curieux et le plus significatif aussi de cette dernière

discussion, celui qui laisse voir bien mieux encore cette résistance intime du sénat, c'est le discours du prince Napoléon et l'espèce d'ahurissement où il a jeté la vieille assemblée. C'est une figure étrange assurément que celle de ce prince à l'accent vibrant, à l'esprit vif, au geste familier et impérieux, démocrate parmi les princes, fils de roi et cousin d'un empereur parmi les démocrates. On sent en lui une impatience sans but, une activité inoccupée, une intelligence curieuse et hardie qui cherche un aliment. Son malheur est de n'avoir rien à faire et d'avoir plus d'esprit que d'autorité. Ce n'est point un homme d'état, c'est une aptitude déclassée et sans emploi. Il ne parle pas souvent dans le sénat; toutes les fois qu'il parle, c'est une sorte de scandale, et cela ne laisse pas même d'être assez bizarre d'entendre des sénateurs nommés par l'empereur, probablement dévoués à l'empire, appliquer à un discours d'un membre de la famille impériale les épithètes d'affligeant, de scandaleux. Quels blasphèmes a donc proférés cette fois le prince Napoléon? En vérité il n'a dit que ce que tout le monde dit, et c'est sans doute parce qu'il a parlé comme tout le monde qu'on a trouvé qu'il ne parlait pas comme un prince. Il a porté dans le sénat les idées libérales qui flottent dans tous les esprits. Son discours, quoique un peu décousu, a été net, animé, inspiré par un sentiment juste de la situation actuelle. C'est le programme d'une politique que le prince Napoléon n'a point assurément inventée, et qui, au besoin, triompherait parfaitement sans lui. — Mais quoi! s'est-on empressé de dire, n'est-ce pas aussi le programme d'un prétendant? Prendre cette attitude en face d'un acte proposé par le souverain, laisser entendre que le sénatus-consulte peut être complété, que ce n'est pas le dernier mot du libéralisme, n'est-ce pas lever le drapeau d'un empire collatéral? Une fois dans cette voie, amis et adversaires s'en sont mêlés, les uns voyant un en-cas dans le prince Napoléon, les autres le désignant comme un usurpateur machiavélique en marche vers le trône. Ce sont de curieuses disputes byzantines. Pour notre part, nous ne croyons guère à ces prétentions, à ces antagonismes et à ces calculs, par une raison qui n'a rien à voir avec ce que peut penser le prince Napoléon. On se souvient de ce mot piquant d'un homme qui prétendait qu'il n'y avait plus dans le monde assez de foi religieuse pour faire vivre deux religions. De même il n'y a pas en France assez de foi impérialiste pour faire vivre deux empires. Dans quelle tête saine peut-il entrer que, si l'empire actuel était frappé dans son chef, il revivrait dans un prétendant collatéral? Le prince Napoléon a trop d'esprit pour ne pas s'en douter, et voilà pourquoi on peut dormir tranquille au Luxembourg et ailleurs sans se préoccuper beaucoup de la lutte des deux empires. Ce qui est plus vrai, c'est que ce discours du prince Napoléon, qui a si bien mis les imaginations en campagne, a été tout simplement pour le sénat une occasion de laisser voir ses secrètes inquiétudes en présence de la

transformation constitutionnelle qui s'accomplit. Non, quoi qu'en pensent M. le président Devienne et M. le procureur-général Delangle, le prince Napoléon n'avait pas tort de dire que le sénat ne portait à son œuvre réformatrice qu'une adhésion très modérée; il l'a votée, et c'est tout. Il s'est hâté d'en finir, comme s'il espérait par sa précipitation clore une période inquiétante, sans se demander s'il ne valait pas mieux suivre résolûment l'opinion jusqu'au bout, et faire aujourd'hui avec une libérale prévoyance ce qu'il faudra peut-être faire demain sous l'aiguillon des exigences publiques.

Toujours est-il qu'il existe désormais, ce sénatus-consulte qui, même restreint, modifie si sensiblement la constitution de 1852. La discussion est passée et sera bientôt oubliée, l'œuvre reste, et à partir de ce moment c'est une situation nouvelle qui commence avec ses conditions inévitables. Le plus grave danger serait de se méprendre sur ces conditions et de croire que tout est fini, qu'il n'y a plus qu'à se remettre en route avec le vieil esprit, avec les vieilles habitudes. Il y a au contraire des conséquences irrésistibles qui se dégagent de tout ce mouvement récent, il y a des nécessités qui s'imposent, et la première de ces nécessités, c'est de faire un gouvernement, nous voulons dire un gouvernement en harmonie avec cet ordre nouveau qui s'inaugure. Jusqu'ici, le sénatus-consulte n'est qu'un acte de plus, un supplément de constitution inscrit au *Bulletin des lois*, et tout restera en l'air tant que la réforme ne sera pas passée dans la réalité, tant que le corps législatif ne sera pas rentré de fait en possession des droits qui viennent de lui être rendus, tant que du jeu naturel des institutions ne sera pas sorti un gouvernement répondant à une situation nouvelle. Qu'on disserte tant qu'on voudra sur la manière dont ce gouvernement peut se former, sur les termes dans lesquels la responsabilité ministérielle est reconnue, c'est la force des choses qui se charge d'interpréter les textes et d'y suppléer quelquefois.

En Angleterre, l'institution ministérielle avec la garantie de la responsabilité n'est écrite dans aucune loi, dans aucun statut; elle n'a été définie et prévue ni par la constitution ni par les publicistes. Elle est née spontanément sous Guillaume III, quelques années après la révolution de 1688, comme le fruit naturel d'un régime libre, comme naissent les choses durables, sans même qu'on se doutât alors qu'on créait un des ressorts les plus essentiels du gouvernement parlementaire. Jusque-là il n'y avait eu que des ministres choisis un peu de tous côtés, n'ayant aucun lien, se faisant souvent la guerre entre eux; le jour où dans la chambre des communes les partis s'organisaient, se groupaient et commençaient à sentir leur force, un cabinet responsable naissait, et depuis ce moment l'institution n'a fait que s'affermir. Le roi a pu être malade ou même fou, l'Angleterre n'a pas moins marché avec un gouvernement,

image de l'opinion, dépendant du parlement et suppléant à la royauté sans l'éclipser. Il en sera ainsi partout où le régime libre sera une vérité. Il faut donc un gouvernement rajeuni, et, sans manquer à aucune convenance, on peut dire que la maladie récente de l'empereur a rendu cette nécessité plus saisissante encore, ne fût-ce que pour prémunir les esprits contre ces oscillations qui se propagent d'un bout à l'autre de l'Europe. Le cabinet actuel a pu suffire à une période de transition, ce n'est point évidemment un ministère dans le vrai sens du mot, et le problème au surplus ne peut être résolu désormais qu'avec le concours du corps législatif. Ce qui est certain, c'est que le moment est venu, et qu'un ministère sérieusement uni au parlement est dès aujourd'hui une de ces conséquences de la réforme constitutionnelle qu'on ne peut éviter.

Ce n'est point une chose facile aujourd'hui, nous en convenons, de rassembler presque à l'improviste et dans l'incertitude d'une transition les élémens d'un ministère vraiment constitutionnel. On ne refait pas en un jour des hommes, des partis, des mœurs publiques, après une longue désuétude de la liberté. C'est pourtant une condition première d'avoir ce gouvernement d'une situation nouvelle, et il ne suffit pas qu'il existe de nom ou d'apparence, il faut qu'il ait son programme, qu'il se soit fait des idées nettes et pratiques sur l'ensemble des questions qui préoccupent le pays. Ce serait en effet une étrange illusion de se figurer que tout se réduit à rétablir certaines prérogatives parlementaires, à replacer dans le corps législatif un des leviers de l'action politique. C'est beaucoup, c'est un point de départ; mais ce n'est pas tout. En réalité, sait-on une des causes de cette singulière froideur avec laquelle a été accueilli ce sénatus-consulte, qui est cependant un progrès si manifeste? C'est précisément parce qu'il semble resserrer la réforme dans une sphère supérieure et un peu abstraite, parce qu'il ne s'occupe que du corps législatif, du mécanisme des pouvoirs. La masse nationale qui vit en province, qui s'est ébranlée dans les élections, cette masse n'est point sans doute insensible absolument à ce genre de progrès constitutionnel; elle serait bien plus sensible encore à ce qui la toucherait dans ses intérêts les plus immédiats, à ce qui lui donnerait de l'air et de l'espace dans sa vie locale. C'est ce qui fait que toutes ces affaires de municipalités, de choix des maires, deviennent une question politique de premier ordre, un des élémens les plus sérieux du problème actuel. On ne se rend pas toujours compte de ce que c'est que cette contagion d'arbitraire qui en certains momens va du sommet de la hiérarchie au dernier degré, et qui s'aggrave à mesure qu'elle descend. Le maire, tel qu'on l'a vu depuis dix-huit ans, mais c'est une façon de petit potentat, ayant son petit corps législatif dans son conseil municipal, composé, lui aussi, d'élus officiels. Il garantit à l'administration la docilité de sa commune, et en revanche il peut faire ce qu'il veut, il règne et gou-

verne. Lui, le magistrat du village, il n'est pas même toujours membre du conseil municipal, il ne dépend en rien des populations qu'il domine par ses agens subalternes, toujours prêts à marcher un procès-verbal à la main. — Rien n'est plus facile que de résister et d'opposer la légalité au despotisme d'un maire, dira-t-on. Ce n'est pas aussi aisé qu'on le croit : il faut recourir au sous-préfet, qui donne raison au maire de son choix; il faut en appeler au chef de l'administration départementale, qui donne raison au sous-préfet; il faut aller jusqu'au ministre de l'intérieur, qui ne peut désavouer son préfet; il faut enfin dépenser son temps et son argent sans même être assuré de l'appui de ceux dont on défend les intérêts et qui craignent de se compromettre parce qu'ils sentent toujours le poids d'une immense administration derrière un simple magistrat communal. Le prince Napoléon prétendait l'autre jour avoir entendu dire par un paysan qu'à la responsabilité des ministres il préférerait la responsabilité de son maire et de son garde champêtre. C'est bien possible, c'est un sentiment fort répandu en province aujourd'hui; M. Forcade de La Roquette se fait une singulière illusion, s'il croit que les conseils-généraux livrés à eux-mêmes se prononceraient dans un autre sens. Et s'est-on demandé ce qui arrive? On ne peut rien contre le maire, qui n'est élu ni par les populations ni par le conseil municipal; mais au jour des élections générales on vote contre le gouvernement, de sorte que tous ces froissemens locaux ont leur contre-coup dans la politique. Cela veut dire que cette affaire de l'organisation municipale est une des premières dont un gouvernement sérieux ait à s'occuper, et ce n'est même qu'à cette condition qu'un cabinet reprendra une action réelle sur le pays, qu'il s'identifiera fortement avec la pensée publique. En un mot, sur ce point comme sur tant d'autres, tout ministère est tenu de faire la part des idées et des instincts d'où est né le mouvement d'aujourd'hui. Il ne peut pas se montrer libéral dans les questions de prérogatives parlementaires pour cesser de l'être dans la question des maires, ou dans le règlement de nos relations commerciales, ou dans les affaires religieuses, ou même dans la politique extérieure.

Le gouvernement du reste, il faut le reconnaître, vient de prendre une sage et libérale résolution sur un point semi-religieux, semi-politique, qui était resté douteux jusqu'ici. Nous ne serons point décidément représentés au concile, du moins par un envoyé de la société civile. M. Baroche, à qui ce rôle semblait réservé, n'aura point le souci de se transformer en théologien pour aller à Rome. On a fini par reconnaître que la France du XIXe siècle trouverait plus d'embarras que d'avantages dans une assemblée de cardinaux et d'évêques, et nous sommes bien de cet avis. Ce n'est pas que le concile n'ait de l'importance et ne soit destiné à laisser des traces de son passage; il marquera

cette année d'un sceau particulier, et il paraît même qu'on a pris d'avance le soin de baptiser le vin nouveau du nom de vin du concile, ce qui prouve qu'on attend de bons fruits de la vigne des hommes comme de la vigne du Seigneur; mais enfin, et pour parler sérieusement, qu'irait faire la France laïque et libérale dans une réunion ecclésiastique à laquelle d'ailleurs elle n'a pas été convoquée? La présence d'un représentant de l'ordre civil dans un concile s'expliquait autrefois lorsque l'intérêt spirituel et l'intérêt temporel étaient à chaque instant confondus, lorsque la société politique et la société religieuse se pénétraient en quelque sorte, lorsqu'enfin il y avait une alliance intime et permanente entre l'église et l'état. Désormais, et surtout depuis la révolution française, les deux intérêts tendent de plus en plus à se séparer, les deux sociétés ont des inspirations différentes; entre l'état et l'église, il n'y a plus que des rapports prévus, définis, administratifs, qui ne sont même pas toujours des rapports de politesse. On est, pour tout dire, sur le chemin où l'indépendance mutuelle et complète des deux pouvoirs doit finir un jour ou l'autre par être proclamée, parce qu'elle est dans la logique invincible des choses, parce que l'ancienne alliance n'est plus qu'un compromis également stérile pour la religion et pour la politique. La France n'a donc rien à faire au concile, elle n'a qu'à s'abstenir, et c'est aussi le système auquel semblent s'arrêter les autres puissances de l'Europe. L'Autriche elle-même, la vieille alliée du saint-siége, est engagée dans une voie de rénovation civile qui ne conduit pas précisément à Rome; la Belgique s'est nettement prononcée pour une abstention complète, qui est d'ailleurs la conséquence naturelle de sa politique en matière religieuse; la Bavière, dont le premier ministre, le prince de Hohenlohe, s'est démené tout cet été pour provoquer une entente des cabinets, la Bavière se joindra aux autres gouvernemens. L'Espagne est plus près de rompre avec la cour romaine que d'envoyer des ambassadeurs à la grande réunion. La neutralité est le mot d'ordre de toutes les politiques pour le moment.

Ainsi le concile reste seul, livré à lui-même; il n'a point à craindre la surveillance incommode des gouvernemens et n'est gêné en rien dans sa souveraine indépendance. Que fera-t-il? suivra-t-il l'impulsion de ceux qui ont été les promoteurs de cette manifestation de l'église universelle? consacrera-t-il toutes ces choses extrêmes que caressent depuis longtemps les défenseurs du catholicisme à outrance, l'infaillibilité du pape, des dogmes nouveaux, les doctrines du *Syllabus?* C'est évidemment l'espérance des meneurs de Rome, des dangereux inspirateurs de la papauté; ils vont essayer leur puissance, et s'ils réussissent à faire du *Syllabus,* accompagné de l'infaillibilité du pape, le symbole du catholicisme, c'est la guerre engagée entre l'église et tous les instincts de la société moderne. On ne se dissimule pas sans doute à Rome que ces velléités à

la Grégoire VII rencontreront des résistances, et qu'elles excitent déjà des ombrages parmi les catholiques mêmes de tous les pays. En Allemagne particulièrement, en Bavière, dans la vallée du Rhin, à Bade, à Manheim, on se prononce vivement; il se forme des associations catholiques « contre les empiétemens de Rome. » L'épiscopat se tait encore, le bas clergé est très opposé aux doctrines ultramontaines. Les principaux théologiens de l'Allemagne, M. Dollinger, M. Michaelis, se sont nettement déclarés contre les nouveautés qui se préparent. Il ne serait point impossible qu'on ne vît reparaître au-delà du Rhin quelque chose de semblable à cette tentative de catholicisme national qui se produisit avant 1848. En France, le mouvement est moins vif, il passe presque inaperçu. Le fait est que depuis quelque temps on a eu autre chose à faire qu'à s'occuper du concile. Une des plus curieuses manifestations cependant, c'est cette lettre que, d'une main défaillante, mais d'un cœur toujours chaud, M. de Montalembert écrivait récemment pour témoigner ses sympathies libérales aux catholiques de Bonn et de Cologne. M. de Montalembert se plaignait justement de cette quiétude française. La question est de savoir si cette absence d'émotion ne signifie pas simplement qu'on tient le concile pour une grande assemblée religieuse, mais qu'on ne se préoccupe pas outre mesure de ce qu'il fera, parce que la société moderne en France se sent assez forte pour n'avoir rien à craindre, et nos évêques peuvent assurément servir l'église elle-même en rendant témoignage de la puissance de ce sentiment.

En attendant que le concile œcuménique se réunisse à Rome, nous avons un autre concile qui ne prétend pas moins à l'infaillibilité et à l'universalité et qui se tient en ce moment à Bâle, c'est le congrès de l'Association internationale des travailleurs, de cette association qui ne s'est malheureusement manifestée que par d'assez tristes influences. Vous croiriez peut-être qu'une association dite des travailleurs doit s'occuper avant tout de choses pratiques, de questions industrielles, qu'elle doit avoir le souci des intérêts des ouvriers. Ah! sans doute elle s'est occupée du travail, en courant, *du bout des lèvres,* comme on disait au sénat, et pour stimuler l'organisation des sociétés de résistance, c'est-à-dire pour préparer la guerre dans l'industrie; mais ce n'est là que le moindre de ses soucis. Sa grande affaire, c'est de provoquer la « liquidation sociale, » c'est de se poser des questions de ce genre : « la société nouvelle se fondera-t-elle dans la paix?... combien de temps devons-nous attendre encore? » Les réponses ne laissent pas d'être nuageuses. Quant à la liberté, on pense bien qu'elle joue un piètre rôle en tout ceci. La liberté, qu'est-ce que cela? Affaire bourgeoise. Les réformes libérales qui s'accomplissent en France, affaire bourgeoise! Tout est bourgeois, même la république suisse, qui a reçu des injures en échange de l'hospitalité qu'elle donne. Ils ne doutent nullement d'eux-mêmes, ces régéné-

rateurs qui proposent « d'aller tous ensemble en avant » et de « donner au monde une forme nouvelle. » L'essentiel pour eux, la loi infaillible, c'est la *collectivité,* autrement dit le communisme. Pour le coup, la propriété y a passé, elle a été vigoureusement exécutée; 54 voix l'ont déclarée irrévocablement abolie. Seulement, par on ne sait quel mystère, l'héritage a été réservé, ce sera pour l'année prochaine, on ne peut pas tout faire à la fois. Dès ce moment donc, la propriété a cessé d'exister, ou tout au moins elle a été condamnée à mort. Il ne reste plus qu'à exécuter la sentence, et ici, à la vérité, est survenu un petit embarras On s'est aperçu que depuis soixante ans les paysans sont devenus propriétaires et qu'ils tiennent à leurs propriétés tout comme les autres. C'est là ce qui a gêné un peu, lorsqu'il a fallu trouver les moyens de mettre en pratique le dogme qu'on venait de voter. Que faire? On verra plus tard; en attendant, il faut se tenir prêt. Ce qu'il y a de curieux en tout cela, c'est qu'un des meneurs de ce congrès, un de ceux qui se chargent de bâcler ainsi les affaires de notre pauvre monde, c'est un Russe, M. Bakounine, lequel entreprend de proposer le communisme moscovite comme idéal à la civilisation européenne, et qui, dans la révolution française, n'a vu que Gracchus Babeuf. Ce qu'il y a de plus curieux encore peut-être, c'est que M. Bakounine figure à Bâle comme le représentant des *ovalistes* de Lyon et aussi des ouvriers de Naples. c'est la *collectivité* internationale dans son plein! Bien loin de jeter un voile sur ces scènes étranges, nous voudrions au contraire que tous les ouvriers sérieux, honnêtes et fiers pussent les connaître dans leurs détails; nous leur demanderions s'ils voient dans ces bizarres déclamations l'intelligence vraie et la défense utile de leurs intérêts.

Par un contraste singulier, au moment où les questions sociales étaient ainsi traitées par les collectivistes, il paraissait en Allemagne un document bien autrement intéressant pour les ouvriers, c'est un rapport de M. Schultze-Delitsch sur les résultats des sociétés coopératives. D'après ce document, le nombre des sociétés de consommation s'est élevé en deux ans de 199 à 555. De nouvelles associations se fondent dans l'intérêt spécial de l'agriculture, pour l'achat de semences, d'engrais, de machines; les banques de prêt ne cessent d'augmenter et d'étendre le cercle de leur activité. Affaire bourgeoise! dira-t-on à Bâle; l'essentiel, c'est la proclamation du dogme collectiviste. Le fait est que le spectacle est au moins curieux; mais quoi! le congrès de Bâle est-il le seul concile aujourd'hui? On n'a que le choix. Voici un autre concile qui commence à poindre à l'horizon : c'est le congrès de la paix, qui va se tenir à Lausanne. Ce nouveau concile n'aura pas, il est vrai, tous ses cardinaux. Garibaldi n'y sera pas; il a décliné l'invitation par missive autographe. M. Victor Hugo manquera aussi, mais il a écrit une lettre qu'il adresse aux « concitoyens des États-Unis d'Europe, » et où il appelle le

congrès de Lausanne « une sorte de comité de rédaction des futures tables de la loi. » Toujours le langage de l'encyclique! M. Victor Hugo écrit décidément trop de lettres pour ne rien dire. « Otez l'armée, vous ôtez la guerre! » C'est bien simple, comme on voit. Cela ressemble à cet autre mot : séparez un homme de ses semblables, vous l'isolez; la vérité est foudroyante. Il est à craindre que, si les affaires de l'Europe sont traitées à Lausanne comme les affaires sociales l'ont été à Bâle, nous n'en soyons réduits à attendre longtemps encore ce que M. Victor Hugo appelle « l'ascension de l'astre! »

C'est bien le moment au surplus pour tous ces congrès et ces conciles d'amuser le tapis, de suppléer à la réalité, car, à vrai dire, les affaires européennes font peu de bruit. Le monde politique et diplomatique prend ses vacances, les hommes d'état se promènent ou sont en villégiature. On est réduit à suivre le prince Charles de Roumanie dans ses voyages à Livadia, en Crimée, auprès de l'empereur Alexandre II, et à Vienne auprès de l'empereur François-Joseph, à chercher des énigmes dans les excursions du prince Gortschakof. Le chancelier de Russie est-il venu à Paris? S'est-il rencontré en Allemagne avec lord Clarendon et le prince de Hohenlohe, et les trois diplomates se sont-ils enfermés pour traiter de la paix et de la guerre ou pour dîner ensemble? Voilà une grosse question. Depuis que le bruit des polémiques de M. Bismarck et de M. de Beust a cessé, on en est là. C'est tout au plus si on a vu passer dans le demi-jour le règlement de la situation des forteresses fédérales allemandes. Les états du sud, à qui appartiennent ces forteresses, auraient peut-être bien voulu au fond rester seuls maîtres de leurs affaires et se dégager complétement vis-à-vis du cabinet de Berlin; mais pour cela il aurait fallu commencer par payer à la Prusse le prix de son matériel militaire, laissé jusqu'ici dans les forteresses; pour payer ce prix, il aurait fallu dans chaque état demander de l'argent aux contribuables, c'est-à-dire s'exposer à une impopularité que les cabinets du sud ne se souciaient pas d'encourir. Il en est résulté une transaction qui ne laisse pas précisément à la Prusse un droit d'ingérence directe, mais qui lui permet d'exprimer une opinion sur les travaux des forteresses. C'est tout pour l'Allemagne.

Que voit-on ailleurs? En Angleterre, les affaires d'Irlande se compliquent en ce moment d'une intervention du clergé catholique, qui paie M. Gladstone de son libéralisme par une manifestation des moins conciliantes. Depuis nombre d'années, sous l'influence d'une pensée pacificatrice, on avait établi en Irlande des écoles mixtes où les enfans de toutes les communions recevaient une éducation séculière. C'était jusqu'à un certain point un moyen de préparer un apaisement moral et d'effacer les traces des anciennes guerres religieuses. C'est cependant cette éducation mixte que les prélats catholiques irlandais réunis à Maynoth

viennent de condamner en menaçant de l'interdiction des sacremens les parens qui enverraient leurs enfans dans ces écoles, et en réclamant la création d'un enseignement purement catholique. La victoire obtenue par l'abolition de l'église officielle enfle visiblement les prétentions des prélats irlandais. On ne sait point encore comment répondra M. Gladstone ni ce qu'il fera. Il est peut-être, au point de vue de la stratégie parlementaire, dans une situation assez difficile. S'il prend trop vivement cette sorte de sommation des évêques, il est exposé à perdre l'appui des députés irlandais, qui ont grossi sa phalange victorieuse. S'il se laisse aller à des concessions nouvelles, il risque d'affaiblir le prestige et l'ascendant du parti libéral qui marche à sa suite. Bref, c'est une complication de plus. En Italie aussi, les complications ne manquent pas. Il y a eu même dernièrement une sorte de crise ministérielle à propos d'une proposition de dissolution de la chambre qui a trouvé des partisans et des adversaires dans le cabinet. A ce premier dissentiment sont venues se joindre d'autres dissidences à la suite des sévérités dont le ministre de la justice a pris récemment l'initiative contre la presse. La crise toutefois n'a pas tardé à se dénouer très pacifiquement par des concessions mutuelles. Au-delà des Pyrénées enfin, les complications se multiplient bien plus encore; mais ici elles sont plus que des questions de ministère, elles ont leurs racines au plus profond des choses, elles tiennent en suspens la destinée de l'Espagne, plus que jamais peut-être livrée à l'imprévu, cet éternel ennemi de ceux qui ne savent rien prévoir. CH. DE MAZADE.

REVUE DRAMATIQUE.

THÉATRE-FRANÇAIS : *UNE PARVENUE*, par M. Henri RIVIÈRE.

L'auteur d'*Une Parvenue* est un romancier dont les œuvres sont depuis longtemps connues et goûtées du public. Quelques-unes de ses nouvelles ont paru ici même, et il n'est personne qui ne se souvienne d'avoir lu avec intérêt *Pierrot* et *le Meurtrier d'Albertine Renouf*. L'entreprise que M. Henri Rivière vient de tenter en abordant la scène avait assurément ses périls. Les qualités qui l'ont fait réussir dans le roman, la sobriété, la juste mesure, ne sont pas de celles qui assurent fortune au théâtre, et certains de ses défauts, tel par exemple que la sécheresse, pouvaient nuire sérieusement au succès d'un ouvrage dramatique. M. Rivière s'est tiré de toutes ces difficultés avec assez de bonheur pour donner confiance en son avenir théâtral. Dire que sa pièce a obtenu un grand succès serait peut-être amplifier un peu les choses; dire qu'elle a obtenu un succès d'estime serait mal rendre l'impression qu'elle a produite et qu'elle méritait de produire. On l'écoute avec plaisir. On sait

gré à M. Rivière du bon goût de son style, de la simplicité de son dialogue, du soin avec lequel il a évité toute déclamation, toute recherche de petits effets. On lui sait gré surtout d'avoir donné à sa comédie une allure originale, de ne s'être point plié sous le joug de certaines conventions scéniques dont l'autorité est au moins contestable. On applaudit avec empressement quand l'occasion s'en rencontre, et l'on s'en va persuadé que M. Rivière donnera un jour ou l'autre au Théâtre-Français une œuvre dramatique vraiment bonne. Pourtant, pour être tout à fait franc, je crois qu'il n'y a personne qui sorte entièrement satisfait, et qui ne se dise en s'en allant : Voilà une pièce qui a du mérite, mais qui ne va pas comme elle devrait aller. Telle est, ce me semble, l'impression générale, impression confuse d'abord, mais qui s'éclaircit avec la réflexion, et que je m'en vais essayer de justifier.

Mme Calandel, la parvenue, est une femme ambitieuse, intrigante, coquette. Si elle est demeurée vertueuse, c'est au sens le plus matériel du mot. Mariée à un ingénieur habile et honnête, elle n'a point voulu attendre patiemment une fortune honorable; elle a lancé son mari dans les spéculations, et s'est servie de l'influence qu'exerce sa beauté sur un vieux prince de Schœmberg et sur un certain comte de Mersey pour les déterminer à s'associer aux entreprises de M. Calandel et à lui confier leur immense fortune, que celui-ci a fait fructifier. C'est grâce à cette association que M. Calandel est arrivé rapidement à l'opulence. Le prince de Schœmberg, dont il est beaucoup parlé, n'apparaît cependant point en scène. Quant au comte de Mersey, Mme Calandel l'a ravi à une jeune veuve, la comtesse de Sarrans, qui a été autrefois sa camarade de pension. Le comte de Mersey a eu la faiblesse de livrer à Mme Calandel des lettres fort compromettantes de Mme de Sarrans, et à l'aide de ces lettres Mme Calandel exerce sur son ancienne amie un tel empire qu'elle la contraint à lui servir de chaperon dans le monde, et à la couvrir de son nom et de sa réputation inattaquée. Riche, entourée, puissante, nous voyons, au moment où la toile se lève, la parvenue au comble de son ambition et de ses vœux.

Telle est la situation qui sert de point de départ à la pièce. On pourrait peut-être en critiquer la vraisemblance. Comment Mme Calandel, femme d'un ingénieur non encore enrichi, a-t-elle fait d'aussi belles connaissances que le comte de Mersey et le prince de Schœmberg, un prince régnant, s'il vous plaît? Comment M. Calandel, qui se décerne à lui-même avec tant de conviction un brevet d'honnêteté parfaite, accepte-t-il cette association occulte dont le résultat est de faire peser sur lui des soupçons de complaisance injustes, je le veux bien, mais en tout cas fort naturels? Il y aurait bien des choses à dire là-dessus, si ce n'était un tort, suivant moi, de trop chercher querelle aux auteurs sur les questions de vraisemblance matérielle. Il faut garder toutes ces

exigences pour la vraisemblance morale, et, si la donnée d'une pièce est seulement plausible, m'est avis qu'on doit s'en accommoder sans réclamer autre chose que le développement logique de cette donnée. Voyons si de ce côté la pièce de M. Rivière a de quoi nous satisfaire.

Sur ces entrefaites arrive des Grandes-Indes ou d'ailleurs un certain M. de Léris, consul dans je ne sais quelle île lointaine. Toute l'ardeur des sentimens de la jeunesse, toutes les austérités de la vertu, ont été conservées intactes chez lui par un long séjour outre-mer. Moins modeste, M. Rivière en eût fait sans doute un officier de marine. On a un peu abusé dans ces derniers temps du type de l'homme vertueux retour des Indes; mais passons, on ne peut pas toujours faire du nouveau. Le but avoué du retour de M. de Léris, c'est de quitter les consulats pour la diplomatie. Son but secret, c'est de demander la main de Mme de Sarrans, pour laquelle il a conçu un violent amour durant un séjour de quelques mois qu'elle a fait dans son île, amour partagé au fond par celle-ci, qui n'a cédé que par faiblesse à M. de Mersey. M. de Léris fait chez Mme de Sarrans la rencontre de Mme Calandel, qui à première vue s'éprend pour lui d'une folle passion. Elle le poursuit de ses avances. Instruite de ses ambitions, elle obtient qu'il soit envoyé à Schœmberg, et lui offre elle-même cette place tout comme ferait un ministre des affaires étrangères. M. de Léris refuse assez durement. Son ami M. de Mersey lui a appris à la connaître, et, tout en lui taisant le nom de Mme de Sarrans, lui a fait l'aveu de la faiblesse avec laquelle il a livré à Mme Calandel les lettres de celle qui fut sa maîtresse. La femme de l'ingénieur ne veut pas voir dans le dédain avec lequel Léris accueille ses avances le mépris d'un honnête homme. Elle devine qu'elle a dans Mme de Sarrans une rivale, et elle exige de celle-ci, toujours avec la menace de publier les fameuses lettres, qu'elle fasse à M. de Léris l'aveu de sa faiblesse vis-à-vis de M. de Mersey. Épouvantée, Mme de Sarrans s'y engage. A une déclaration de M. de Léris, elle va répondre en s'accusant elle-même, quand arrive M. de Mersey. Il vient mettre à exécution le conseil que lui a donné Léris, et offrir sa main à la femme qu'il a trahie, afin de la protéger contre Mme Calandel. Léris apprend ainsi l'indignité de celle qu'il aime. Désespoir de celui-ci, qui cependant n'est pas homme à revenir par intérêt sur un conseil qu'il a donné, et qui presse Mme de Sarrans d'accepter la main de Mersey. « C'est impossible, répond celle-ci. — Pourquoi? — Parce que je vous aime. » Il y a là une scène du meilleur pathétique et dont l'effet sobrement ménagé est vraiment grand. M. de Léris promet alors à Mme de Sarrans de lui faire rendre ses lettres. Il va les demander à Mme Calandel, qui, le voyant désabusé, les lui donne sans difficulté, et lui adresse face à face une déclaration qu'il repousse.

A ce moment, le mari entre brusquement. C'est pour annoncer à sa femme qu'ils sont ruinés, et pour lui proposer de partager avec lui une

vie de travail et de dénûment. Mme Calandel refuse. M. Calandel éclate alors, et dans un mouvement de passion dont l'effet est encore augmenté par la diction de l'acteur chargé du rôle, il dépeint à M. de Léris, qui en sait plus long que lui, le caractère de sa femme. C'est encore l'occasion d'une scène assez belle qui relève singulièrement le rôle du mari, dont la confiance au début effleurait le ridicule. Aux derniers mots de Calandel : « Je vous chasse, » Mme Calandel répond : « Je m'en allais, » et laisse son mari en tête-à-tête avec M. de Léris, qui lui propose de partir pour l'Amérique, dont l'asile s'ouvre également aux caissiers en fuite et aux maris trompés.

Voilà toute la pièce. Ce n'est pas ma faute si l'analyse en est un peu lente. Je ne reprocherai pas à M. Rivière l'emploi de certains procédés un peu rebattus, par exemple celui des lettres. Les lettres perdues et retrouvées jouent dans les comédies un peu le même rôle que la croix maternelle dans les mélodrames; mais il ne faut pas trop reprocher aux jeunes auteurs l'emploi de ces vieux procédés. Le tout est de savoir à quoi ils leur servent. D'ailleurs M. Rivière fait preuve en d'autres endroits, vis-à-vis de la vieille tradition classique, d'une véritable indépendance. A la sortie, j'entendais un auditeur tout surpris s'écrier : Mais personne ne s'épouse dans cette pièce! Cette critique, qui sent le vieil habitué, est on ne peut plus injuste. Le dénoûment qu'a choisi M. Rivière est neuf et vigoureux. Il lui eût sans doute été facile de replâtrer un mariage entre M. de Léris et Mme de Sarrans. J'aime mieux qu'il nous ait fait voir l'homme austère demeurant jusqu'au bout aussi entier que la femme dépravée. On fait bien assez de mauvais mariages dans le monde sans en faire encore au théâtre. C'était bon pour Molière d'unir autrefois Éliante et Philinte. L'agrément de n'être pas Molière, c'est d'avoir des franchises qu'il ne se donnait pas.

Il faut maintenant que j'essaie d'expliquer à quoi tient cette demi-satisfaction que laisse la pièce de M. Rivière. La raison en est, suivant moi, que cette pièce ne répond nullement à l'idée que son titre en fait forcément concevoir à l'avance. Involontairement on s'attend à une peinture de société. Or l'action se passe tout entière en dialogues. Rarement y a-t-il trois personnages en scène. S'il y en a quatre, le quatrième ne dit mot. Pas une seule de ces scènes à plusieurs interlocuteurs, difficiles à manier, je le veux bien, mais qui étaient impérieusement commandées par la nature de l'œuvre. Vous savez que Mme Calandel est une parvenue. M. Rivière vous en prévient dès la porte, et de peur que vous ne l'oubliiez, elle-même prend soin de s'appliquer constamment cette épithète peu flatteuse; mais vous n'en avez pas ce que j'appellerai la démonstration. On vous raconte ce qui devrait se passer sous vos yeux, par exemple une petite humiliation infligée à Mme Calandel par d'altières dames de charité. En un mot, les peintures de la société font tout à fait défaut dans la pièce de M. Rivière.

De là une première déception. Ce n'est pas tout : au point de vue social, Mme Calandel est sans doute une parvenue; est-ce bien une parvenue au point de vue scénique? C'est une femme ardente, dépravée, qui ne recule devant rien pour la satisfaction de ses passions et de ses besoins. Au nombre de ces besoins se trouve sans doute celui d'une situation élevée; mais, si elle l'a ambitionnée, c'est moins par vanité que par esprit de domination. C'est une femme qui a eu envie de parvenir, ce n'est pas à proprement parler une parvenue. Je la voudrais, pour ma part, moins vicieuse et plus mesquine. On ne nous la montre pas exclusivement préoccupée du rang qu'elle tient, prête pour s'y maintenir à recourir à tous les moyens, à endurer toutes les humiliations, mais aussi savourant toutes les jouissances de cette position si chèrement acquise et veillant sur elle comme sur son plus cher trésor. Que fait au contraire Mme Calandel? A la première occasion, elle risque sa situation sociale, bien plus, sa fortune pour obtenir l'amour d'un homme qui la dédaigne. Cela est au point que sa qualité de parvenue ne fournit aucune ressource à la marche de la pièce. Qu'est-ce qui en fait le nœud et le véritable intérêt? C'est l'amour que deux femmes éprouvent pour le même homme. C'est la lutte qui s'engage entre elles et l'odieux moyen auquel l'une des deux a recours pour se débarrasser de sa rivale en la forçant à confesser à l'homme qu'elle aime la faute qui la rend indigne de lui. Supprimez ces incidens romanesques, la pièce n'existe plus. Eh bien! pour tout cela, il n'est nullement nécessaire que Mme Calandel soit une parvenue. Supposez qu'elle soit du même rang que Mme de Sarrans, et l'intérêt véritable de la pièce n'en est nullement diminué. Sans doute, comme étude morale, il n'est pas sans habileté de nous représenter une femme dont le cœur sec et fermé n'a vécu jusque-là que pour l'ambition, se laissant entraîner par la passion au point de se perdre elle-même; mais, pour être une femme ambitieuse et sans cœur, il n'est point nécessaire d'être une parvenue. Cette désignation même emporte avec elle l'idée de certains ridicules tout à fait exclusifs de ces transports de passion, et ce titre est cause que les scènes auxquelles on assiste trompent l'attente et déroutent les prévisions.

Vous faites là, me dira-t-on, une assez pauvre querelle à M. Rivière. Le titre d'une pièce ne saurait en augmenter ou en diminuer la valeur. Qu'au lieu d'*une Parvenue* on mette par exemple sur l'affiche *Madame Calandel,* et vous voilà content. Pardon, il n'en va pas tout à fait ainsi, et ma critique porte un peu plus loin. Le titre qu'un auteur donne à sa pièce, quand ce titre comporte en lui-même une signification, trahit le plus souvent l'idée qu'il avait devant les yeux en composant. On ne m'ôtera pas de l'esprit que M. Rivière s'est proposé de faire une comédie de mœurs. Il aura été frappé de la quantité de parvenus qu'il y a autour de nous, dans le monde, dans la littérature, dans la politique, et il aura

pensé qu'il y avait là un état de société à peindre; puis voici ce qui lui sera arrivé. Comme dans ses romans M. Rivière s'est montré surtout un psychologue, comme il s'est toujours attaché à décrire des natures morales d'une trempe particulière, il se sera complu dans le développement du caractère, d'ailleurs fortement conçu, de Mme Calandel, et il se sera donné à ce développement avec tant de soin qu'il en aura peu à peu oublié son plan primitif, sauf à être troublé parfois par le souvenir de ce plan comme par un remords. Il en résulte que la comédie de M. Rivière se compose en quelque sorte de deux pièces juxtaposées, d'un drame qui se déroule pendant le second, le troisième et la moitié du quatrième acte, et d'une comédie de mœurs qui se joue pendant le premier acte et la seconde moitié du dernier, non toutefois sans quelques envahissemens d'une des deux pièces sur l'autre. Quand on arrive à cette scène vraiment saisissante où, M. Calandel étant ruiné, les défauts, les vices d'une parvenue reprennent le dessus chez sa femme, et où elle refuse de partager la pauvreté de son mari, on a un moment de surprise; la femme passionnée a fait oublier en Mme Calandel la femme d'argent, et celle qui adressait tout à l'heure à M. de Léris des paroles brûlantes n'est pas la même qui, en partant, lui dit d'un ton railleur : « Au revoir; je vais à Schœmberg. » L'effet de la scène, qui est assez grand, s'en trouve cependant un peu affaibli, et l'on ne peut s'empêcher de se dire : Il serait dans le caractère de cette femme, tel qu'on nous l'a montré, de préférer la pauvreté partagée avec M. de Léris à la fortune partagée avec son mari. — Assurément ce ne serait pas là le fait d'une parvenue.

Que doit conclure M. Rivière de cette franche critique? Rien autre chose, sinon qu'à mon sens il réussira mieux dans le drame, j'entends dans le drame discret et ménagé, tel qu'on le goûte au Théâtre-Français, que dans la comédie. Dans la comédie, la vivacité et le trait lui manqueront toujours un peu. Dans le drame au contraire, il pourra déployer des qualités de vigueur et de pathétique qui sont réelles chez lui.

G. DE SAFFRES.

ESSAIS ET NOTICES.

LE PATRONAGE DES LIBÉRÉS ADULTES.

Les Prisons de France et le Patronage des prisonniers libérés, par M. le pasteur Robin.

Il y a une trentaine d'années, on se préoccupait beaucoup en France du système pénitentiaire. Les hommes les plus haut placés, les Duchâtel, les Tocqueville, les Rémusat, ne dédaignaient pas de consacrer une partie de leur temps et de leur activité à la solution des questions importantes

que soulève le régime des prisons. Ce n'était pas seulement le sort des condamnés pendant la durée de leur peine qui excitait la sollicitude. La philanthropie, d'accord avec la charité, s'inquiétait encore de leur destinée ultérieure, et la recherche des moyens les plus propres à les empêcher de retomber dans le vice était à l'ordre du jour. Ce grand mouvement, dont l'impulsion s'est continuée en Angleterre, en Belgique et ailleurs, est au contraire demeuré stationnaire en France depuis les premières années de l'empire. La question des prisons est un peu passée de mode. Il en résulte que les vieux erremens du passé continuent d'être religieusement observés sans que l'on s'inquiète de savoir si l'expérience des peuples voisins ne fournit pas de nouveaux élémens à la solution du problème. Nos prisons, extérieurement et matériellement bien tenues, sont gouvernées avec une certaine incurie morale. Nous n'en voulons citer qu'un seul exemple. A Mazas, les hommes détenus préventivement sont soumis au système de l'emprisonnement cellulaire et de la solitude la plus rigoureuse. A Saint-Lazare au contraire, les femmes détenues préventivement sont enfermées par *chambrées*, et ceux que leurs devoirs professionnels ont appelés dans l'intérieur de cette prison savent, par l'entretien des détenues, combien sont illusoires les précautions prises pour les empêcher de communiquer entre elles. Pourquoi cette différence? Elle correspond tout simplement à une différence dans l'aménagement des deux bâtimens, et n'implique nullement de la part de l'administration des prisons un éclectisme raisonné, car il y a beaucoup plus d'inconvénient à mettre en commun des femmes que des hommes. A qui en revient la faute? Est-ce à l'administration des prisons? est-ce au gouvernement? Non, c'est à l'opinion publique, qui, s'étant désintéressée de ces questions, abandonne sans contrôle l'administration à ses habitudes routinières et le gouvernement à son indifférence.

C'est à cette opinion publique que M. le pasteur Robin vient de s'adresser. Son ouvrage n'est inspiré ni par l'esprit de système, ni par l'esprit de critique. Il ne se plaint de rien ni de personne. Il se borne à constater un état de choses triste par lui-même, plus triste encore quand on songe qu'il suffirait d'efforts bien légers pour y porter remède. Toutefois M. Robin se préoccupe moins du régime intérieur des prisons et du sort des condamnés pendant la durée de leur peine que de l'existence qui les attend le jour où, la justice sociale étant satisfaite, les portes de leur cachot s'ouvrent devant eux. Ce qui l'émeut particulièrement, ce sont les souffrances et les difficultés qui attendent ceux d'entre ces malheureux dont le repentir, les bonnes intentions et les velléités de retour au bien vont se trouver aux prises avec toutes les rudesses de la vie, augmentées pour eux par le mépris public et par les particularités de leur situation administrative. On sait que tout homme condamné à une peine tant soit peu grave est du même coup soumis, pour un

temps plus ou moins long, à la surveillance de la haute police. Les effets de cette surveillance sont de forcer les détenus libérés à vivre dans une petite ville, car c'est un des principes de la police de les écarter des grands centres; ils y sont soumis à un contrôle incessant qui ne leur permet pas de tenir secret leur passé. Ils ne peuvent changer de résidence sans une autorisation parfois difficile à obtenir, toujours lente à recevoir; s'ils se trouvent sans ouvrage, ils n'ont à choisir qu'entre la faim et la rupture de ban, qui les met de nouveau en guerre avec la société en les exposant à des peines sévères. Tels sont les effets de ces mesures de police, légitimes dans leur principe, funestes dans leur application, et qui occasionnent peut-être plus de crimes qu'elles n'en préviennent. Aussi cette peine accessoire est-elle plus redoutée des criminels que la peine principale. Il n'est pas rare que la première question adressée par un prévenu à son défenseur soit pour lui demander : Aurai-je de la surveillance? Et ils n'ont pas tort, car le temps qu'ils passent en prison, où du moins leur subsistance demeure assurée, est souvent moins pénible que le temps postérieur à leur libération, durant lequel ils n'ont guère le choix qu'entre des industries pernicieuses, la misère ou le vagabondage. Aussi ne faut-il pas s'étonner que le chiffre des condamnations en récidive soit si considérable. Il est aujourd'hui de près de 42 pour 100, c'est-à-dire que près de la moitié des détenus actuellement sous les verrous y ont déjà passé une première fois. Voilà qui fait singulièrement douter de l'efficacité des peines au point de vue de l'intimidation.

C'est à ce triste état de choses que M. le pasteur Robin voudrait apporter remède. Le remède qu'il indique est celui d'une institution de patronage étendant sa surveillance et sa protection sur les prisonniers dès le lendemain de leur libération, leur procurant du travail, et continuant avec eux les relations morales nouées durant le temps de leur détention. Des institutions de cette nature existent dans presque tous les pays étrangers, en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, en Suisse, et, partout où elles fonctionnent, elles ont produit les résultats les plus satisfaisans. C'est ainsi qu'à Düsseldorf une société très bien organisée qui étend son patronage dans les provinces du Rhin et de la Westphalie a réduit en quelques années à 27 pour 100 le nombre des récidivistes. Des résultats plus complets encore ont été obtenus par la société fondée à Paris pour le patronage des jeunes détenus du département de la Seine. Cette société se trouvait à la vérité dans des conditions particulièrement favorables, car il est plus facile de ramener au bien de jeunes natures encore flexibles que des hommes formés depuis longtemps au crime. Aussi est-elle parvenue à un résultat vraiment merveilleux. Le chiffre des récidivistes parmi les jeunes détenus, qui était de 75 pour 100 avant la fondation du patronage, est tombé dans ces dernières an-

nées à 1/12 pour 100. Il ne s'agit donc, si nous voulons en France nous maintenir à la hauteur des pays voisins, que de nous inspirer de ce qui a déjà été fait par eux, en adaptant à nos mœurs et à notre législation les statuts des sociétés de patronage des libérés adultes fondées en Angleterre et en Allemagne. Telle est la conclusion pratique de M. Robin, et nous demandons la permission d'indiquer en terminant les bases de son projet.

Tout d'abord la condition d'un patronage sérieux et efficace, c'est que d'étroites relations soient nouées avec les condamnés dans les prisons. Le patronage de la société ne doit pas, bien entendu, être indistinctement exercé. Il doit s'étendre sur ceux-là seulement qui ont donné des gages sérieux de réformation et de repentir, sans quoi la société ne saurait consciencieusement accorder aux libérés l'appui de sa recommandation. Il serait donc désirable que les membres de la société de patronage fussent admis à visiter librement les détenus. Rien ne peut remplacer les rapports personnels précédemment établis entre les membres de la société et les libérés qu'elle doit patronner. C'est la condition nécessaire d'une sérieuse influence, sans compter tout le secours que des visites faites aux détenus par des personnes du dehors apporteraient aux ministres du culte, souvent écrasés sous le poids de leur tâche. C'est la condition *sine qua non* d'une bonne société de patronage. M. Robin y insiste et avec raison.

Il est une autre condition non moins essentielle à notre avis, bien que M. Robin ne l'indique pas aussi nettement. C'est la transformation radicale des conditions d'existence que les pratiques de la surveillance administrative créent aux libérés. L'objet d'une société de patronage est de procurer toujours du travail à ses protégés. Les difficultés qu'elle rencontre pour atteindre ce but s'accroissent, si telle ou telle résidence est arbitrairement fixée au libéré, ou si, l'ouvrage venant à lui manquer dans un endroit, la société ne peut pas librement l'envoyer ailleurs. D'un autre côté, il semble impossible que toute surveillance cesse d'être exercée sur des hommes qui sont après tout l'objet d'une suspicion légitime. En présence de ce double embarras, on pourrait peut-être s'arrêter à la loi qui vient d'être assez récemment adoptée en Angleterre pour régler la condition des condamnés qui ont obtenu le *ticket of leave* avant l'expiration de leur peine. Aux termes de cette loi, les condamnés envoyés en liberté provisoire sont toujours maîtres de changer de résidence à la condition de prévenir la police de leur départ et de leur arrivée. Cette obligation, jointe à l'interdiction du séjour de quelques grandes villes, suffirait, croyons-nous, à la sécurité publique.

Enfin il est nécessaire que la société de patronage entre en relations avec le plus grand nombre de personnes possible, manufacturiers, chefs d'ateliers, patrons, grands et petits commerçans, afin de pouvoir

toujours fournir du travail au libéré dès sa sortie de prison, car c'est là, nous le répétons, le but unique de la société, qui n'a point à venir au secours du libéré par des aumônes, ce qui l'encouragerait dans une oisiveté funeste. Là gît la véritable difficulté des œuvres de patronage, tant est grande la répulsion inspirée par les malheureux qu'une condamnation première a flétris. Cependant le nombre des personnes charitables disposées à s'associer à cette œuvre de régénération est plus considérable qu'on ne le croirait. Plus les relations de la société sont étendues, et plus naturellement son œuvre devient facile. Aussi serait-il à désirer que toutes les sociétés de patronage existant en France fussent en correspondance les unes avec les autres, afin d'augmenter réciproquement le champ de leur action. Un comité central, dont le siége serait à Paris, simplifierait bien des choses; mais la constitution de ce comité rencontrerait peut-être des difficultés légales. Cela est regrettable, car les efforts isolés, si louables qu'ils puissent être, arriveront difficilement à des résultats appréciables sur l'ensemble de la criminalité.

Telles seraient les principales conditions nécessaires pour qu'un patronage sérieux et efficace fût exercé sur les libérés adultes. Nous n'entrerons point dans le détail de l'organisation de ces sociétés, organisation pour laquelle d'utiles emprunts pourraient être faits à la *Discharged prisoners aid Society,* qui fonctionne avec succès à Londres depuis dix ans. La police anglaise a spontanément abdiqué au profit de cette société son droit de surveillance sur les libérés qu'elle patronne. Quand verrons-nous la police française aussi peu jalouse de ses prérogatives? Les ombrageuses susceptibilités de l'administration, sa malveillance innée pour toute ingérence dans les matières qui sont de son ressort, comptent au nombre des difficultés les plus grandes qu'aient déjà rencontrées et que rencontreront encore les sociétés de patronage. L'œuvre à laquelle M. le pasteur Robin nous convie exige, outre un grand dévoûment de la part de ceux qui voudront y prendre part, l'obtention de certaines réformes dans les pratiques administratives, et peut-être dans la législation. Il n'y a qu'une seule puissance qui soit assez grande pour obtenir du jour au lendemain ces réformes, c'est l'opinion publique. Le jour où elle s'emparera de cette question avec la ferme volonté de la résoudre, toutes les difficultés tomberont comme par enchantement.

OTHENIN D'HAUSSONVILLE.

C. BULOZ.